

[Fidelma 12] La chatiment de l'au- dela

Peter Tremayne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

**Peter
Tremayne**
**Le châtimement
de l'au-delà**



**10
18**

GRANDS DÉTECTIVES

PETER TREMAYNE

Le Châtiment de l'au-dela

*Traduit de l'anglais
par Hélène PROUTEAU*

INÉDIT

10|18

« Grands Détectives »

dirigé par Jean-Claude Zylberstein

Titre Original :

The Haunted Abbot

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 2002,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-264-04670-3

Table des matières

NOTE HISTORIQUE

PRINCIPAUX PERSONNAGES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

NOTE HISTORIQUE

Les romans à énigmes de soeur Fidelma se situent la plupart du temps en Irlande, au VII^e siècle. Quant à cette histoire, elle se déroule alors que Fidelma et son fidèle compagnon, frère Eadulf, sont en route pour Seaxmund's Ham, la ville natale du moine, dans les terres des South Folk (le Suffolk d'aujourd'hui). Le Suffolk appartient au royaume des East Angles (les Angles de l'Est, qui donneront leur nom à l'East Anglia), et c'est cette région qui verra naître l'Angleterre.

Il faut se rappeler qu'au sud, l'East Anglia et le royaume des Saxons de l'Est (East Saxons, qui donnera Essex) venaient d'être convertis au christianisme, quelques décennies avant la visite de Fidelma, en décembre de l'an 666 après J. — C.

En 653, le roi Sigebert des Saxons de l'Est est baptisé par l'évêque irlandais de Lindisfarne, Finan, lequel envoie un de ses frères, Cedd, évangéliser les Saxons de l'Est. En 664 Cedd assiste au fameux concile de Whitby en tant qu'avocat de l'Église celtique. Il fait construire une église à Lastingham et meurt peu de temps après de la peste jaune. Le roi Sigebert et ses Saxons de l'Est retournent aussitôt aux cultes païens mais Eata, le nouvel évêque de Lindisfarne, dépêche un nouveau missionnaire irlandais pour les convertir.

Quelques années plus tôt, dans le royaume d'East Anglia, un prince de la maison royale, appelé lui aussi Sigebert, avait dû fuir pour échapper à un ambitieux cousin qui voulait lui ravir la couronne. En Gaule, aux environs de 610, il rencontra le célèbre missionnaire irlandais Colomba (vers 540-615), qui avait fondé des centres monastiques à Annegray, Luxeuil, Fontaine et enfin Bobbio en Italie qui sera le modèle de l'abbaye du Nom de la Rose, le roman d'Umberto Eco.

Sigebert finit par retourner en East Anglia après avoir été converti par Colomba au christianisme. Entre 631 et 634, il emmène des missionnaires dans son royaume, dont un Bourguignon du nom de Felix (décédé en 648). Ce dernier fonde l'abbaye de Dunwich, pendant qu'un groupe de missionnaires irlandais, menés par Fursa (connu par les Angles sous le nom de Fursey — 575-648), établissent leur abbaye à Burghcastle. Fursa est accompagné par ses frères, Foillan et Ultan, et

par tout un groupe de religieux, dont Gobban et Diciul. Diciul mènera la première mission chrétienne chez les Saxons du Sud (dans le Sussex actuel), et il établira son église à Bosham, en 645.

Avant d'être converti par ces missionnaires et de recevoir un enseignement religieux dans une fondation irlandaise, le compagnon de Fidelma, Eadulf, avait été un gerefà héréditaire, un magistrat de Seaxmund's Ham.

Après le concile de Whitby en 664 la plupart des royaumes saxons acceptèrent que l'influence romaine prévale sur les spécificités celtiques de l'Église des origines. Mais en décembre 666, où se déroule notre histoire, le christianisme était encore tout nouveau et les vieilles croyances païennes n'en finissaient pas de mourir. Il ne s'était même pas écoulé une génération depuis que les Angles et les Saxons de l'Est avaient renoncé à leurs dieux et leurs déesses — Tir (Tiw), Odin (Woden), Thor (Thunor) et Frigg (Frig). Leur pouvoir était tel que même aujourd'hui, dans la langue anglaise, les jours de la semaine sont nommés d'après eux — Tuesday, Wednesday, Thursday et Friday. Quant à la fête du printemps (Easter), elle tire son nom de la déesse de la fertilité Eostre. La fête de Noël coïncide avec la fête saxonne de Yuletide, où l'on allumait de grands feux destinés à repousser les esprits malfaisants et attirer le soleil.

Soeur Fidelma, une religieuse ayant appartenu à la communauté de sainte Brigitte de Kildare, est également un dálaigh, une avocate des cours d'Irlande dont les textes juridiques étaient très élaborés.

Au VII^e siècle, le pays était composé de cinq provinces. D'ailleurs, en gaélique, le mot qui désigne une province est toujours cuige, littéralement un cinquième. Les rois de quatre de ces provinces — Ulaidh (Ulster), Connacht, Muman (Munster) et Laigin (Leinster) — prêtaient allégeance au Ard Rí ou haut roi qui régnait depuis Tara, dans la cinquième province « royale » de Midhe (Meath), la « province du milieu ». À l'intérieur même des frontières de chacune de ces provinces dominées par un roi, le pouvoir se divisait entre de petits royaumes et les territoires des clans.

Cette cohésion n'était pas encore établie dans les royaumes des Anglo-Saxons qui ne cessaient de se faire la guerre. À l'époque de la visite de Fidelma, il y avait environ une dizaine de ces royaumes et petits royaumes. Trois primaient sur les autres : ceux de Northumbrie, de Mercie et de Wessex. Chacun s'efforçait d'imposer son roi comme Bretwalda – souverain de Bretagne. Mais il faudra attendre trois siècles après l'époque de Fidelma pour qu'une unité cohérente émerge sous le nom d'Angleterre.

Il ne faut pas oublier que Fidelma considère les royaumes anglo-saxons depuis sa perspective culturelle. Et si elle est autorisée à plaider en Irlande, il n'en va pas de même au pays d'Eadulf.

La loi de primogéniture, l'héritage par le fils aîné ou la fille aînée, était une notion étrangère à l'Irlande. Les titres attachés au pouvoir, qui allaient du petit chef de clan au haut roi, n'étaient que partiellement héréditaires. Chaque dirigeant devait prouver qu'il méritait la charge qu'il convoitait. Il était élu par le *derbhfine* de sa famille, composé d'un minimum de trois générations réunies en conseil. S'il s'avérait qu'un dirigeant était indigne de sa tâche, on le destituait. Et donc le système monarchique de l'ancienne Irlande était plus proche d'une république moderne que des monarchies féodales de l'Europe médiévale.

Au VII^e siècle, l'Irlande était gouvernée par un corpus de lois très élaborées qu'on appelait les lois des Fénechus ou « cultivateurs », plus connues sous le nom de lois des *brehons*, *brehon* étant dérivé de *breitheamh* – juge. La tradition veut que ces lois aient été rassemblées pour la première fois en 714 avant J. — C. sur l'ordre du haut roi Ollamh Fodhla. Mais ce n'est qu'en 438 après J. — C. que le haut roi Laoghaire réunit une commission de neuf sages pour étudier, réviser et consigner les lois en caractères latins, l'alphabet romain s'étant peu à peu imposé dans le pays. Saint Patrick, qui deviendra le patron de l'Irlande, faisait partie de ce conseil. Au bout de trois ans d'un travail intensif, la commission remit un texte où étaient consignées les lois dont ce fut la première codification connue.

Si nous en croyons les documents parvenus jusqu'à nous, le système juridique gallois ne fut pas codifié avant le Xe siècle mais, tout comme le système irlandais, il était le résultat d'une tradition orale complexe, et peut-être d'un manuscrit perdu depuis longtemps. Il n'en demeure pas moins qu'il a été influencé par l'occupation romaine, puis par des contacts avec l'Église romaine. Mais ses origines celtiques sont incontestables.

Le premier manuscrit des anciennes lois d'Irlande à être parvenu jusqu'à nous date du XI^e siècle, et il est conservé à la Royal Irish Academy à Dublin. Il fallut attendre le XVII^e siècle pour que l'administration coloniale de l'Irlande interdise l'usage du système juridique des *brehons*. Le simple fait de posséder un exemplaire de ces textes de loi était puni de mort ou de déportation.

En Irlande, le système juridique n'était pas statique et tous les trois ans au Féis Temhrach (la fête de Tara), les juristes et les administrateurs se rassemblaient pour étudier et réviser les lois à la lumière des changements survenus dans la société.

Ces lois irlandaises garantissaient aux femmes plus de droits et de protections qu'elles n'en ont jamais eus jusqu'à aujourd'hui en Occident. Elles pouvaient aspirer à toutes les fonctions à égalité avec les hommes. Dirigeants politiques, guerriers à la tête des troupes dans les batailles, elles exerçaient aussi les professions de médecin, de

magistrat, de juriste, de poète et d'artisan. Du temps où vivait Fidelma, le nom de plusieurs femmes juges est arrivé jusqu'à nous — Bríg Birugaid, Áine Ingeine Lugaire et Darí, entre autres. Par exemple, Darí n'était pas seulement juge mais auteur d'un texte de loi particulièrement remarquable rédigé au VI^e siècle.

Les femmes étaient protégées contre le harcèlement sexuel, la discrimination et le viol. Concernant le divorce, elles jouissaient des mêmes droits que les hommes et pouvaient exiger une part des biens de leur mari. Elles héritaient en leur nom propre des propriétés leur venant de leur famille et avaient droit à des compensations si elles tombaient malades ou étaient hospitalisées. (En 636, l'ancienne Irlande comprenait le complexe d'établissements hospitaliers le plus ancien jamais mentionné en Europe.) Vues d'après nos critères, les lois des brehons contribuaient à créer un environnement quasi idéal pour les femmes.

Afin d'apprécier le rôle que joue Fidelma dans mes romans, il faut bien comprendre le contexte de l'Irlande qui formait un contraste éclatant avec les pays voisins.

Fidelma est née en 636 à Cashel, la capitale du royaume de Muman (Munster), au sud-ouest de l'Irlande. Elle est la plus jeune fille du roi Fáilbe Fland, qui meurt l'année suivant sa naissance, et elle sera élevée sous la tutelle d'un lointain cousin, l'abbé Laisran de Durrow. Quand elle atteint « l'âge du choix » (quatorze ans), elle part étudier à l'école des bardes du brehon Morann de Tara, en compagnie de nombreuses jeunes filles irlandaises. Après huit années d'études, Fidelma obtient la qualification d'anruth, située un degré au-dessous du titre le plus élevé décerné par les collèges de bardes et les universités ecclésiastiques. La qualification suprême, ollamh, désigne encore aujourd'hui un professeur en gaélique. Fidelma a étudié le droit, dans le code de droit pénal Senchus Mór et dans le code civil, le Leabhar Acaill. Elle exerce donc la profession de dálaigh ou avocate.

Dans l'Écosse moderne, son rôle pourrait se comparer à celui d'adjoint du shérif, dont le travail consiste à rassembler et à établir les preuves indépendamment de la police, pour voir s'il y a matière à procès. Le juge d'instruction français joue un rôle similaire. Cependant, Fidelma peut passer au rôle de procureur ou, comme dans cette histoire, à celui d'avocate de la partie civile, et même de juge pour des affaires mineures quand un brehon n'est pas disponible.

À cette époque, la plupart des clercs appartenaient aux nouvelles communautés chrétiennes. Au cours des siècles précédents, ils avaient été druides. Et donc Fidelma avait rejoint la communauté religieuse de Kildare, fondée à la fin du Ve siècle par sainte Brigitte. Mais au moment où commence ce récit, Fidelma a quitté Kildare, désenchantée par la vie au monastère. Cet épisode est relaté dans la nouvelle

Hemlock at Vespers, tirée du recueil du même nom.

Alors qu'en Europe, le haut Moyen Âge, dont le VII^e siècle fait partie, est considéré comme une période sombre, il s'agit d'un « âge d'or » pour l'Irlande. Des jeunes gens viennent de toute l'Europe pour étudier dans les universités irlandaises, y compris des fils de rois anglo-saxons. Pas moins de dix-huit nations étaient représentées à la grande université ecclésiastique de Durrow. Dans le même temps, des missionnaires, hommes et femmes, partageaient reconvertir une Europe païenne au christianisme, fondant des églises, des monastères et des centres d'études : à l'est jusqu'à Kiev, en Ukraine, au nord jusqu'aux îles Féroé, au sud jusqu'à Tarente, en Italie. L'Irlande était synonyme de savoir et de culture.

Cependant, en ce qui concerne les questions liturgiques, l'Église celtique d'Irlande était en constante opposition avec Rome. Rome avait commencé ses réformes au IV^e siècle, changeant les rituels et la date de Pâques. L'Église celtique et l'Église orthodoxe d'Orient refusèrent de suivre cette nouvelle orientation. Entre le IX^e et le XI^e siècle, l'Église celtique fut progressivement absorbée par Rome, tandis que les Églises orthodoxes d'Orient confirmaient leur indépendance. À l'époque de Fidelma, l'Église celtique d'Irlande était très concernée par ces conflits, à la fois philosophiques et religieux, et ce sujet est fréquemment abordé dans mes livres.

Au VII^e siècle, dans les Églises celtique et romaine, la notion de célibat chez les prêtres était controversée. Il y avait des ascètes dans les deux camps, qui sublimaient l'amour physique pour le mettre au service de Dieu, mais il fallut attendre le concile de Nicée, en 325 après J.— C., pour que les mariages cléricaux soient réprouvés sans être interdits. Le concept du célibat dans l'Église romaine vient tout droit du culte rendu à Vesta par les vestales romaines, et à Diane par les prêtres de Diane.

Au V^e siècle, Rome avait d'abord interdit aux abbés et aux évêques de partager la couche de leur épouse, puis, peu de temps après, de se marier. Quant aux autres membres du clergé, Rome se contenta de les décourager de prendre femme. Il fallut attendre les réformes du pape Léon IX (1049-1054) pour que s'impose le célibat. Cela prit très longtemps pour que l'Église celtique s'aligne sur la position de Rome. D'ailleurs, jusqu'à ce jour dans l'Église orthodoxe d'Orient, les prêtres qui ne sont ni abbés ni évêques ont conservé le droit de convoler.

La condamnation du « péché de chair » est restée étrangère à l'Église celtique longtemps après que Rome eut converti l'abstinence en dogme. Dans le monde de Fidelma, les abbayes et les fondations monastiques qui abritaient des personnes des deux sexes s'appelaient *conhospitae* ou maisons doubles. Les hommes et les femmes y vivaient

en élevant leurs enfants au service du Christ.

La maison de sainte Brigitte de Kildare, à laquelle appartenait Fidelma, compte parmi celles-ci. Quand Brigitte fonda son établissement à Kildare (Cilldara = l'église des chênes), elle invita un évêque du nom de Conlaed à la rejoindre. Sa première biographie, écrite en 650, à l'époque de Fidelma, fut rédigée par un moine de Kildare du nom de Cogitosus, qui établit clairement qu'il s'agissait là d'une communauté mixte.

Il faut également souligner qu'en ces temps éloignés, dans l'Église celtique, les femmes exerçaient elles aussi la fonction de prêtre. Brigitte fut même ordonnée archevêque par le neveu de Patrick, Mel, et son cas n'était pas isolé. Au VI^e siècle, Rome rédigea une protestation pour se plaindre des pratiques celtes qui autorisaient les femmes à célébrer le divin sacrifice de la messe.

Contrairement à l'Église romaine, l'Église irlandaise ignorait la confession des péchés à un prêtre, à qui il revenait d'absoudre le pécheur au nom du Christ. Cependant, les Irlandais se choisissaient une « âme soeur » (anam chara), dont il n'était pas nécessaire qu'elle appartînt au clergé. Et c'est avec cette personne qu'ils discutaient de leurs problèmes émotionnels et spirituels.

Nous sommes maintenant armés pour pénétrer dans le monde de Fidelma. Nous sommes en décembre 666, le mois récemment baptisé Nollaig en Irlande, qui tient son nom du latin natalicia – fête de la nativité – et que, quelques années auparavant, les Irlandais appelaient Medónach Gemrid ou « milieu de l'hiver ».

PRINCIPAUX PERSONNAGES

Soeur Fidelma de Cashel, dálaigh ou avocate des cours de justice dans l'Irlande du VII^e siècle.

Frère Eadulf de Seaxmund's Ham, moine saxon des terres des South Folk

À l'auberge de Cynric
Cynric, l'aubergiste
Mul le fou, un fermier

À l'abbaye d'Aldred
Abbé Cild
Frère Botulf, un ami d'Eadulf
Frère Willibrod, le dominus
Frère Osred, le forgeron
Frère Higbald, l'apothicaire
Frère Redwald, un jeune religieux
Frère Wigstan
Frère Beornwulf

Dans les marais
Aldhere, un hors-la-loi
Bertha, une Gauloise, sa femme
Wiglaf, un homme de sa bande
Lioba, une jeune paysanne

Sur la route
Dagobert, un marchand gaulois
Dado, son compagnon

À Tunstall
Frère Laisre
Frère Tola
Gadra, chef de Maigh
Eo Garb, son fils

Sigeric, haut intendant d'Ealdwulf, roi d'East Anglia
Werferth, commandant de sa garde.

CHAPITRE PREMIER

— Fermez la porte, mon frère, sinon la neige pénètre à l'intérieur et il fait déjà assez froid.

Frère Eadulf, qui avait fait un pas dehors et contemplait d'un air dégoûté les flocons tourbillonnants, rentra à regret et ajusta le loquet. Puis il se tourna vers le petit homme replet et quasi chauve, aux joues rebondies et rouges comme des pommes, qui le regardait avec une commisération mêlée de sympathie.

— Vous êtes absolument certain qu'il n'existe aucun moyen de se rendre à l'abbaye d'Aldred ? demanda le moine qui ne se rappelait plus le nom de l'aubergiste.

— Cynric ? Oui, Cynric.

L'homme s'essuya les mains au tablier en cuir qui l'enveloppait.

— Avec votre compagne, vous avez eu de la chance d'arriver jusqu'ici avant que la tempête se déchaîne. Vous manquiez cette taverne et vous ne trouviez plus aucun refuge avant la rivière Alde.

— Quand nous nous sommes écartés de la rivière à Mael's Tun, la neige avait commencé à tomber mais le vent ne s'était pas levé, soupira Eadulf en faisant quelques pas en direction de son interlocuteur.

— Donc vous êtes arrivés par bateau ? s'enquit l'aubergiste.

— Oui. Nous sommes montés à bord d'une barge à l'embouchure de la Deven. C'est seulement après avoir quitté Mael's Tun que ça s'est gâté : je voyais à peine ma main quand je la portais devant mes yeux pour me protéger, mais nous étions trop éloignés du village pour rebrousser chemin.

— Croyez-moi, vous avez eu de la chance de tomber sur mon petit établissement, répéta l'aubergiste. Quand on ne distingue même pas le sentier sur lequel on avance, on risque de s'égarer dans les marécages.

— Mais l'abbaye n'est pas située à plus de quatre ou cinq milles d'ici, protesta Eadulf. Cela devrait être assez facile si nous avons un cheval !

— Un bon cheval ! Encore faudrait-il le trouver ! Je n'ai qu'un âne dont je ne me sépare jamais et même avec une monture, vous auriez toutes les chances de vous égarer. Ce soir, personne n'a osé

s'aventurer sur les routes. La neige est emportée vers les vallées et s'accumule contre les haies, poussée par un vent d'est coupant comme la glace. Aucune personne un peu sensée ne braverait les éléments déchaînés en pleine nuit !

L'aubergiste compatit aux tourments qui agitaient son hôte et, pour toute réponse, frère Eadulf claqua la langue avec impatience.

— Venez vous asseoir auprès de feu, suggéra Cynric d'un ton enjoué. Votre compagne ne va pas tarder.

Fébrile, frère Eadulf faisait les cent pas.

— Demain, la tempête sera peut-être calmée et les routes plus faciles d'accès, ajouta Cynric à court d'arguments.

— Il faut que je rejoigne l'abbaye dès ce soir parce que...

Frère Eadulf hésita et secoua la tête. À quoi bon expliquer ses raisons à l'aubergiste ?

— Il est capital que je sois là-bas avant minuit, conclut-il.

— Sans doute, mais vous n'y parviendrez jamais à pied. Même si vous connaissiez la route, vous péririez en chemin. Allons, rien n'est assez important en ce bas monde qui ne puisse attendre un jour ou deux !

Frère Eadulf fronça les sourcils d'un air buté.

— J'ai mes raisons.

Cynric secoua la tête avec tristesse.

— Vous, les étrangers, vous êtes tous les mêmes. Toujours pressés, jamais le temps de rien. Il faudra pourtant bien vous résigner à plier devant les éléments puisque vous n'avez pas le choix.

— Mais je ne suis pas un étranger, mon ami ! s'exclama le moine, visiblement contrarié. Je m'appelle Eadulf de Seaxmund's Ham et, avant d'arborer la tonsure de saint Pierre, j'étais le gerefà héréditaire de cet endroit.

L'aubergiste ouvrit de grands yeux. Dans l'administration locale, le gerefà était un magistrat de haut rang dont les pouvoirs et l'autorité commandaient le respect.

— Excusez-moi, mon frère. Bien que surpris par votre parfaite connaissance de notre langue, je m'étais imaginé, comme vous accompagnez une religieuse irlandaise, que vous partagiez les mêmes origines.

Eadulf était vexé.

— J'ai longtemps vécu dans des terres lointaines mais Deo adiuante, avec l'aide de Dieu, je reverrai mon village natal de Seaxmund's Ham juste à temps pour la messe du Christ.

— Alors il vous reste quatre jours. Mais pourquoi faire halte à l'abbaye d'Aldred ? Attendez des cieux plus cléments et rejoignez directement Seaxmund's Ham !

— Il se trouve que j'ai des obligations qui m'imposent de procéder

différemment, répliqua Eadulf d'un ton sec.

L'aubergiste pinça les lèvres et se dirigea vers le feu. La taverne, située à une croisée de chemins bloqués par la neige, était déserte. Personne à part les deux religieux ne s'était risqué sur les routes. Cynric se pencha vers une pile de bûches, en prit une et la jeta dans l'âtre.

— Vous allez trouver bien du changement dans le pays, soupira-t-il. Vous savez, vous avez eu beaucoup de chance d'arriver jusqu'ici sans encombre.

— Cette tempête n'est rien comparée à d'autres que j'ai traversées, grommela Eadulf. Certes, le temps laisse à désirer, mais il n'y a tout de même pas de quoi s'alarmer à ce point.

— Je ne songeais pas au temps. L'homme est souvent plus cruel que les éléments, mon ami. Aujourd'hui, dans de nombreuses contrées, les communautés chrétiennes subissent de dures attaques, les monastères sont assiégés et la nouvelle foi a réveillé des animosités incontrôlables.

— Mais... de quoi parlez-vous ? demanda Eadulf, interloqué. Qui oserait se livrer à des assauts contre les monastères ?

Il alla prendre place auprès du feu tandis que l'aubergiste lui apportait un gobelet de cidre tiré d'un tonneau.

— Ceux qui sont retournés à l'adoration d'Odin, bien sûr. Dans le royaume des Saxons de l'Est, une guerre fait rage entre le roi Sigehere et son cousin, le prince Sebbi. L'un en tient pour les vieilles croyances païennes, l'autre pour la foi chrétienne, et ils se livrent tous deux une lutte sans merci. N'avez-vous pas traversé les terres des Saxons de l'Est ?

Eadulf secoua la tête en portant le gobelet à ses lèvres. Le cidre était doux et fort.

— J'ignorais que ces divisions avaient engendré des affrontements aussi violents, dit-il avec lassitude. Quand j'ai quitté ce royaume, Sigehere et Sebbi s'étaient engagés avec ardeur dans la voie du Christ, et ils n'étaient animés d'aucun ressentiment l'un envers l'autre.

— C'était sans compter avec la peste jaune qui s'est déclarée il y a deux ans. Sigehere s'est persuadé qu'il s'agissait d'une vengeance des anciens dieux contre ceux qui les avaient reniés. Il a donc tourné le dos à la nouvelle foi et rouvert les lieux de culte païens. Son cousin Sebbi est demeuré fidèle au Christ. Leurs partisans ravagent le pays, brûlant les sites sacrés et tuant tous les prêtres qui leur tombent sous la main, qu'ils servent Jésus pour les uns ou Odin pour les autres.

Eadulf était choqué. À Cantorbéry, il avait bien entendu parler des dissensions qui déchiraient les Saxons de l'Est, mais personne ne l'avait informé de l'étendue des violences perpétrées dans ce royaume. Il frissonna en songeant qu'il avait failli le traverser, depuis le Kent,

pour rejoindre la terre des South Folk. Comme l'aubergiste l'avait fait remarquer, c'était la route la plus directe pour les voyageurs. Par le plus grand des hasards, après avoir quitté Cantorbéry, il s'était rendu au petit port de Hwita's Staple, au nord, et il était tombé sur Stuf. Ce vieil ami à lui, un capitaine qui faisait du commerce le long des côtes, l'avait persuadé de monter à bord de son navire pour l'amener directement chez les South Folk. Ce faisant, il lui avait fait gagner plusieurs jours. Le navire de Stuf avait laissé Eadulf au port de St Felix Stowe, où le célèbre missionnaire avait établi son abbaye quelque vingt années auparavant. Grâce à cette rencontre inattendue, Eadulf s'était épargné d'éventuels affrontements avec des membres des différents camps.

— Nous avons eu de la chance d'arriver ici par mer depuis le royaume de Kent, réfléchit Eadulf à haute voix.

— Ah, donc vous avez évité les terres de Sigehere et Sebbi !

Le visage de Cynric s'éclaira.

— Vous avez été protégé par le ciel. Mais même ici, chez les South Folk, les frictions ne manquent pas. Le conflit a traversé la frontière, Sigehere attise les haines afin de se rallier les partisans des dieux païens, des hors-la-loi infestent les marais, et nous sommes également menacés par les Merciens, nos voisins à l'ouest. Ils ne cessent de lancer des attaques contre nous.

— Une vieille histoire. Autant que je me souvienne, la Mercie a toujours été une menace pour les Angles de l'Est, fit remarquer Eadulf.

— Notre roi, Ealdwulf, a rejeté les exigences du roi de Mercie qui réclamait un tribut de l'East Anglia. Heureusement, la mère d'Ealdwulf est une princesse de la maison royale de Northumbrie, et une alliance devrait nous protéger des ambitions des Merciens. À mon avis, Ealdwulf est suffisamment armé pour nous protéger des conflits entre païens et chrétiens. Cela étant dit, Eadulf de Seaxmund's Ham, il ne faut pas vous attendre à ce que tout le monde ici vous accueille à bras ouverts. Vous et votre compagne devrez vous méfier, la colère gronde et le ressentiment est sur toutes les lèvres. Certains thanes ont même menacé de faire allégeance à Sigehere si Ealdwulf ne renonçait pas au christianisme ! Vous avez choisi des temps très troublés pour revenir au pays, mon frère.

Eadulf poussa un profond soupir.

— Vous m'en voyez consterné.

Cynric attisa le feu et y jeta une autre bûche. À cet instant, la porte à l'arrière de la salle s'ouvrit et une grande religieuse aux cheveux roux pénétra dans la pièce. Elle adressa un sourire rayonnant à Eadulf.

— Ma robe est enfin sèche et je me suis réchauffée.

Elle s'était adressée à lui en celte d'Éireann, la langue qu'ils

parlaient entre eux.

— Je boirais bien un peu de vin chaud, ajouta-t-elle.

Eadulf lui rendit son sourire et lui fit signe de venir s'asseoir auprès de lui.

— Je ne pense pas qu'une auberge saxonne serve du vin chaud, il te faudra choisir entre le cidre et l'hydromel.

— Alors du cidre.

L'aubergiste, qui n'entendait goutte à leur conversation, attendait patiemment.

— Je suppose que vous n'avez pas de vin ? lui demanda Eadulf.

— Où voulez-vous que j'en achète ? Les tonneaux déchargés à St Felix Stowe sont réservés aux monastères de la côte. Vous en trouverez à l'abbaye d'Aldred, mais pas ici.

— Alors servez du cidre à ma compagne.

— Je suppose qu'elle ne parle pas le saxon ?

— Suffisamment pour suivre la conversation, mais les nuances de votre langue m'échappent, répondit la religieuse en butant sur les mots.

L'aubergiste hocha la tête d'un air finaud.

— On m'a dit que les Irlandais connaissaient toutes les langues du monde.

— Vous nous flattez. Il est vrai que dans le but d'accomplir leur tâche, nos missionnaires ont appris le latin, le grec, un peu d'hébreu et les langues des pays voisins de l'Irlande. Mais nos talents valent ceux de n'importe quel étranger placé dans les mêmes circonstances.

Eadulf acquiesça tout en notant mentalement que Fidelma venait de commettre deux fautes de grammaire qu'il lui corrigerait plus tard.

L'aubergiste servit un gobelet de cidre à la jeune femme et, sur les conseils de Cynric, Eadulf commanda un pâté en croûte, une spécialité de leur hôte.

— Cet homme affirme que nous ne pourrons jamais atteindre l'abbaye d'Aldred cette nuit, dit Eadulf quand Cynric eut disparu pour préparer le repas.

— Je n'en doute pas, répliqua Fidelma en contemplant une petite fenêtre bouchée par la neige. Je n'ai jamais eu si froid ni vu de si petits flocons... comme des épines de glace.

— Mais, dans son message, frère Botulf m'adjurait de le rejoindre à l'abbaye ce soir avant minuit.

— Tu n'es pas responsable de ce temps épouvantable, répliqua Fidelma en haussant les épaules. Devant pareille tempête, notre volonté est impuissante.

— Je me demande bien pourquoi il avait souligné la date et l'heure.

— Ce... Botulf... est-ce que je prononce bien son nom ?

— Tout à fait.

— C'est un bon ami à toi ?

— Nous avons grandi ensemble. Il doit avoir des raisons très sérieuses pour m'avoir envoyé une telle missive.

— Je m'étonne cependant qu'il ne t'ait rien expliqué sur les difficultés qu'il rencontrait. Et puis il t'a témoigné une confiance peu commune en supposant que tu quitterais aussitôt Cantorbéry pour te précipiter à son secours.

— Il avait deviné qu'étant à Cantorbéry, je ne tarderais pas à me rendre chez moi, à Seaxmund's Ham. Et il en a aussitôt déduit que je passerais à deux pas de sa porte. Je précise que mon village natal n'est situé qu'à six milles de l'abbaye.

— Voilà un ami bien étrange, soupira Fidelma. Est-il l'abbé du monastère ?

— Non, son intendant. À Cantorbéry, on m'a précisé que l'abbé s'appelait Cild. Je n'en avais jamais entendu parler auparavant.

Cynric réapparut et posa un pâté en croûte tout chaud sur la table.

— Prenez place pour le dîner, je vais chercher un pichet de cidre.

Bientôt les deux religieux oubliaient le sifflement du vent tout en dégustant l'excellente cuisine de leur hôte. Eadulf rapporta à sa compagne les informations que Cynric lui avait communiquées sur les conflits entre chrétiens et païens.

— Pour toi, ces nouvelles doivent être douloureuses, dit Fidelma. J'espère cependant que cela ne gâchera pas ton plaisir de revoir ton village.

— Je t'avoue qu'après plusieurs années passées au loin, je suis assez ému de retourner chez moi.

Il jeta un regard anxieux à Fidelma.

— Je ne te parais pas trop égoïste ?

Elle sourit, car elle songeait justement qu'elle-même manquait de générosité. Elle venait de ressentir avec une soudaine acuité à quel point Muman et sa capitale, Cashel, lui manquaient. Ces terres des South Folk étaient mornes, froides et inhospitalières. Quand elle avait donné son accord à Eadulf pour l'accompagner à Cantorbéry, il ne lui était pas venu à l'esprit qu'il insisterait pour poursuivre le voyage jusqu'à Seaxmund's Ham. C'était très sot de sa part : après tout ce temps passé à Rome et dans le royaume de Muman, où régnait son frère Colgú, il était évident qu'Eadulf ne résisterait pas à l'envie de retourner chez lui.

Pourvu qu'il n'ait pas l'intention de s'attarder trop longtemps dans cet endroit... Seaxmund's Ham. Elle s'efforça d'apaiser ses craintes. Il n'y avait aucune raison pour qu'il désire s'y installer. De son côté, elle se languissait de Muman, elle était lasse de voyager et désirait

demeurer durablement auprès des siens.

Eadulf lui souriait de l'autre côté de la table.

— Pas de regrets ? lui demanda-t-il.

Elle se sentit rougir.

— Mais de quoi, mon Dieu ?

— De m'avoir escorté jusqu'ici.

— Ta compagnie me plaît et tu le sais bien.

Eadulf l'étudia avec attention. Une ombre passa dans ses yeux mais, avant qu'il ait pu parler, elle lui prit la main.

— Profitons de l'instant présent, Eadulf. Nous sommes tombés d'accord pour suivre cette ancienne règle de mon peuple : vivre ensemble une année et un jour.

J'ai accepté d'être ta ben charrthach pour ce temps-là et tu dois t'en satisfaire. Une relation plus constante exigerait de longues considérations juridiques.

Avec l'expérience, Eadulf avait appris que les peuples des cinq royaumes d'Éireann obéissaient à un corpus de lois très élaboré, qui comprenait plusieurs types d'union. Le terme de ben charrthach utilisé par Fidelma signifiait littéralement la « femme aimée », et précédait le mariage proprement dit. Sous ce régime, les droits de la femme étaient reconnus par les lois de Cáin Lánamhus. Il s'agissait en réalité d'une union à l'essai qui autorisait les deux parties à se séparer au bout d'un an et un jour si elles le désiraient. Chacun repartait alors de son côté sans encourir de sanctions pénales.

Cette solution choisie par Fidelma n'interférait en rien avec son état de religieuse dont il ne lui serait jamais venu à l'esprit qu'il pouvait être un obstacle au mariage. Aucun religieux, qu'il suive la règle de Rome, de Colomba ou d'une autre Église, ne considérerait le célibat comme étant inséparable de sa vocation. Cependant, une minorité dans le clergé avait commencé à vanter les bienfaits du célibat, unique voie, d'après elle, pour ceux qui s'engageaient dans la nouvelle foi. En réalité, Fidelma était davantage préoccupée par la différence de rang qu'elle et son compagnon occupaient dans la société... et cela, même si le roi Colgú son frère approuvait leur union. Si elle était définitivement consacrée, Eadulf, en tant qu'étranger qui ne descendait pas d'une lignée royale, ne jouirait pas des mêmes droits que son épouse. Cela concernerait, entre autres, leurs propriétés. Connaissant le caractère d'Eadulf, Fidelma craignait qu'il ne souffre de n'être pas considéré sur un pied d'égalité avec elle, ce qui mettrait leur bonheur en péril.

Il existait cependant d'autres formes d'union. Un homme pouvait légalement cohabiter avec une femme dans les domaines de cette dernière si sa famille y consentait. L'épouse pouvait aussi suivre son conjoint tout en demeurant protégée par la loi. Quant à Fidelma, elle

ne savait pas quelle décision prendre. Et puis elle avait toujours pensé que leur avenir à tous deux était à Cashel. Ces dernières semaines passées avec Eadulf dans les royaumes des Angles et des Saxons avaient semé le doute dans son esprit.

La voix d'Eadulf la tira de sa méditation.

— Me suis-je jamais plaint ?

Il l'observait avec un sourire un peu forcé.

C'est alors que la porte s'ouvrit avec fracas et une silhouette étrange, à croire qu'elle venait d'un autre monde, apparut dans un tourbillon de flacons. Aussitôt un souffle glacé se propagea à travers la pièce, faisant vaciller les flammes des lanternes. Le visiteur, qui ressemblait à un gros ours, referma la porte en s'y appuyant de tout son poids, avant de se secouer. Des paquets de neige tombèrent des fourrures dont il était enveloppé et une main apparut, qui ôta le chapeau à oreillettes et écarta les pans du manteau, découvrant un géant barbu.

— De l'hydromel, Cynric ! De l'hydromel pour l'amour de la mère de Balder !

L'homme tapa des pieds et ôta sa pelisse qu'il laissa tomber sans cérémonie sur le sol. Il portait un justaucorps en cuir sur un torse puissant, et ses mollets étaient entourés de bandelettes attachées avec des lanières.

— Mul ! s'exclama Cynric en se précipitant à la rencontre du nouveau venu. Mais qu'est-ce que tu fais dehors par ce temps ?

Mul était un homme dans la force de l'âge, avec des cheveux filasse et une peau marquée par le travail en plein air. Son visage donnait le sentiment d'avoir reçu des coups dont l'empreinte ne s'était jamais totalement effacée. Son nez en bec d'aigle, ses yeux brillants trop rapprochés et sa bouche entrouverte qui laissait paraître une mauvaise dentition lui composaient une mine réprobatrice.

— Je rentre chez moi, grommela Mul. Où veux-tu que j'aille par un temps pareil ?

Son regard tomba sur Fidelma et Eadulf, assis à la table, et il s'inclina.

— Que les épées de Frigg et de Grid vous protègent de vos ennemis ! tonna-t-il.

C'était le salut rituel des païens.

— Deus vobiscum, répondit Eadulf, imperturbable.

L'homme alla s'effondrer sur un siège près du feu, se saisit du gobelet que lui tendait Cynric, le vida d'un trait et laissa échapper un rot sonore d'un air béat.

Fidelma poussa un soupir.

— Que Dieu nous tienne tous en sa sainte garde, murmura Eadulf, vaguement gêné.

— Des chrétiens, hein ? lança Mul en les étudiant avec curiosité. Eh bien moi, je suis un vieux chien incapable d'apprendre de nouveaux tours et les dieux de mes pères sont bien assez bons pour moi. Puissent-ils protéger tous les voyageurs cette nuit.

L'aubergiste le resservit et demanda :

— Je te prépare un lit, Mul ?

Le géant secoua énergiquement la tête. Avec sa chevelure et sa barbe embroussaillées, on aurait dit un gros chien qui s'ébroue.

— Par le marteau d'Odin, sûrement pas.

— Mais ta ferme est à au moins six milles d'ici !

— Et alors ? dit l'autre avec un sourire carnassier. Je ne vais pas laisser un petit coup de froid m'empêcher de rentrer à la maison. Ce soir, nous célébrons nos Mères et quand l'heure sonnera, j'ai bien l'intention de lever un gobelet d'hydromel à la santé de Frigg et de Grid. Je serai dans mon lit avant minuit, ami Cynric. J'ai des animaux à nourrir, moi. Et je me suis absenté toute la journée pour aller vendre du fromage au marché de Butta's Leah.

Devant le visage perplexe de Fidelma, Eadulf lui murmura :

— Ce soir c'est le solstice d'hiver, marqué par la fête païenne de Yuletide qui dure douze jours. Nous commençons par glorifier les déesses Frigg et Grid, les mères de notre race. Mais la plus grande fête honore Odin, le Yule.

Comme Fidelma ne réagissait pas, il poursuivit :

— C'est la nuit la plus longue de l'année, et nous devons offrir des cadeaux aux dieux et déesses afin d'assurer la renaissance du soleil.

Puis Eadulf se concentra sur le visiteur.

— Dans quelle direction se trouve votre ferme, mon ami ? Votre nom est Mul, n'est-ce pas ? Avant que je ne quitte ce pays, je me souviens qu'un Mul labourait les terres de Frig's Tun. Serait-ce vous ?

Le géant fronça les sourcils en fixant attentivement Eadulf.

— Qui êtes-vous, chrétien ?

— Eadulf de Seaxmund's Ham, où j'étais gerefa avant de recevoir l'appel de la nouvelle foi.

— Eadulf de Seaxmund's Ham ? Mais j'ai très bien connu votre famille ! On m'avait d'ailleurs raconté qu'un de ses membres s'était fait moine. Je suis bien Mul de Frig's Tun et comme je le disais à Cynric, rien ne m'empêchera de dormir cette nuit dans mon lit.

— Les routes ne sont-elles pas impraticables ? intervint Cynric.

Le fermier éclata d'un rire rauque.

— Pour ceux qui n'ont rien dans les veines, oui. Allez, encore une tournée d'hydromel et j'y vais.

Fidelma tira Eadulf par la manche.

— Virtutis fortuna comes, murmura-t-elle.

Sans doute la chance était-elle l'alliée du courage, mais Eadulf

préférerait penser qu'il fallait saisir une occasion par les cheveux quand elle se présentait.

— Ne passerez-vous pas par l'abbaye d'Aldred ? demanda-t-il au fermier.

L'autre, qui levait son gobelet à ses lèvres, se figea.

— Oui, pourquoi donc ?

— Moi et ma compagne devons à tout prix rejoindre l'abbaye dès ce soir. S'il y a de la place dans votre carriole, je vous paierai largement pour nous amener jusqu'aux grilles du monastère.

Cynric le regarda d'un air effaré.

— Je vous le déconseille, c'est trop dangereux. Nous n'avons pas vu un tel temps depuis au moins dix ans et cette neige sèche dissimule les trous et bloque les passages. Vous risquez de sortir de la route et de tomber dans un lac, ou un cours d'eau gelé. Imaginez que vous vous cassiez une jambe ? Quant aux marais... moi je ne m'y risquerais pas.

Mul reposa son gobelet et s'essuya la bouche. Puis il tritura un instant les poils de sa barbe, se racla la gorge et se tourna vers l'aubergiste.

— Tu ressembles à une vieille femme, Cynric. Je connais les sentiers comme ma main.

Il jeta un coup d'oeil à Eadulf.

— Mon chemin passe devant l'abbaye. Que les dieux maudissent cet endroit hanté par le mal. Mais si vous payez, je vous y emmène. Cependant, ma carriole tirée par deux ânes n'est pas très confortable.

Eadulf croisa le regard de Fidelma.

— Je suis choqué que vous convoquiez vos idoles pour maudire un lieu qui pour nous est sacré, mon ami.

Un large sourire découvrit les dents gâtées de Mul.

— Vous ne connaissez pas l'abbaye d'Aldred, ou plutôt, vous ignorez ce qu'elle est devenue. Quant à vos opinions sur mes croyances, je m'en fiche comme d'une guigne.

Eadulf hésita.

— Combien nous demandez-vous pour nous accompagner ?

— Une pièce d'argent, ça vous convient ? Ça le vaut, je vous le garantis.

Eadulf consulta Fidelma, qui hocha la tête.

— Eh bien, c'est entendu, ami païen.

Le fermier se leva et entreprit de se draper dans son manteau de fourrure.

— Dans combien de temps serez-vous prêts ?

— Tout de suite.

— Parfait, je vais vérifier le harnachement des ânes et on se retrouve dehors.

Ils enfilèrent leurs lourdes capes de laine tandis que Cynric les

observait avec angoisse.

— Vous êtes certains d'avoir pris la bonne décision ? Il faut un imbécile comme Mul pour oser se risquer dans une telle aventure. Sachez que, dans le pays, on le surnomme Mul le fou. Attendez donc que la tempête s'apaise.

— Et si jamais elle persiste ? dit Eadulf en souriant.

Il posa quelques pièces sur la table.

— Non, cette opportunité est inespérée et il nous faut en profiter.

— Après tout, si ça vous amuse de mettre vos vies en péril, dit l'aubergiste en haussant les épaules.

Dehors, ils retrouvèrent Mul, déjà assis sur le siège du conducteur. La carriole était éclairée de chaque côté par deux lanternes dont la lumière, renvoyée par la neige, permettait de distinguer le chemin. Les deux ânes attelés attendaient patiemment, courbant la tête pour se protéger des éléments. Eadulf aida Fidelma à grimper sur le plateau du chariot, puis il y jeta leurs affaires avant de la rejoindre.

— Avec vos capes de laine, vous allez être trempés ! cria Mul pour dominer le sifflement du vent. Il y a là un tas de fourrures. Couvrez-vous bien et vous serez au sec.

Devant la porte de son auberge, Cynric leva la main en signe d'adieu.

— Vous avez perdu l'esprit ! Mais puisque vous insistez pour partir, que Dieu vous accompagne !

— Et qu'il vous tienne en sa sainte garde, répliqua Eadulf avant de se glisser sous les fourrures avec Fidelma.

Les rênes de Mul claquèrent et le chariot s'ébranla.

CHAPITRE II

Ils traversèrent la cour de l'auberge et dépassèrent quelques bouquets d'arbres. Maintenant, des flocons comme des aiguilles de glace leur brûlaient la figure, le vent grondait et se mettait subitement à hurler avec des accents stridents. Sous les fourrures, les deux religieux, pelotonnés l'un contre l'autre, échangèrent un sourire crispé.

Les deux petits ânes avançaient avec courage, trébuchant dans les congères. Les roues en bois faisaient crisser la neige et le chariot se balançait doucement tandis que Mul veillait avec soin à le maintenir sur la bonne voie. Pendant un court instant, la tempête sembla se calmer, puis elle se déchaîna de plus belle et le chariot se mit à osciller dangereusement. Soudain, les roues dérapèrent sur une plaque de glace.

Mul se mit à jurer, mais toutes ses tentatives pour rectifier la trajectoire du véhicule se soldèrent par un échec et, après une longue glissade, le chariot s'immobilisa. Mul sauta à terre, saisit une bride, fit contourner à ses bêtes un amas de neige et les conduisit vers un petit bois. Là, le chemin était à peu près dégagé. Le vent, en passant dans les arbres, réveillait de curieux soupirs mélancoliques.

Mul grimpa à nouveau dans sa carriole.

— Comment ça va, là-dedans ?

— Ça va, répliqua Eadulf. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux s'arrêter ici. La forêt nous offre une bonne protection et...

— La forêt ne nous protégerait pas longtemps et si jamais on s'endormait... je ne suis pas certain qu'on se réveillerait !

Il éclata d'un gros rire.

— Cessez de vous tourmenter ! Par le marteau d'Odin, vous ne craignez rien puisque c'est moi qui conduis !

Eadulf se tourna vers Fidelma. Dans l'obscurité, il distinguait à peine son visage.

— Comment te sens-tu ?

— J'ai connu pire, dit la jeune femme d'une voix très calme à l'instant même où le chariot manquait verser et s'immobilisait à nouveau.

— Cette fois-ci, il faut que j'aille chercher des branches pour les

placer sous les roues ! beugla Mul.

C'est alors que le hurlement d'un loup s'éleva dans la nuit. Eadulf sentit Fidelma se raidir. Tous deux avaient des raisons de craindre les loups, car, en Irlande, ils avaient vécu une mésaventure mémorable avec une de ces bêtes sauvages. Ils virent des ombres grises se faufiler au loin entre les arbres.

— Vous inquiétez pas, dit Mul. C'est juste un mâle isolé et sa femelle qui se promènent avec leurs petits. Il n'y a plus assez de loups par ici pour qu'ils forment des meutes. Ils ne nous feront aucun mal.

Par expérience, Fidelma et Eadulf n'en étaient pas aussi certains. Ils repèrent le mâle, une bête qui faisait plus de trois pieds au garrot. Il s'était rapproché et, grimpé sur un rocher, les fixait de ses yeux qui avaient pris des reflets rouges. Fidelma frissonna.

Non loin, la femelle montait la garde devant ses louveteaux hauts sur pattes, qui la harcelaient en poussant de petits cris tandis qu'elle les réprimandait en grondant et montrant les crocs.

Le mâle renversa la tête en arrière et poussa un long hurlement lugubre qui résonna alentour. Ces bêtes étaient affamées. Et puis, sans un bruit, elles firent demi-tour et disparurent.

Les deux religieux s'aperçurent avec surprise que Mul avait déjà placé des branches sous les roues et s'apprêtait à faire redémarrer le chariot... qui s'ébranla avec une secousse et versa contre un arbre. Une avalanche de neige s'abattit sur eux dont ils émergèrent en se frottant les yeux et en secouant fourrures et vêtements.

Mul se tourna vers eux.

— Il y a trop de congères par ici, on va passer par le chemin du marais. La neige n'y trouve pas d'obstacle et y est balayée par le vent.

Eadulf leva la main en signe d'assentiment et se pencha vers sa compagne.

— Comment te sens-tu ?

Elle fit la grimace.

— Arrête de me poser toujours la même question, sinon je vais commencer à vraiment m'inquiéter. Sommes-nous loin de l'abbaye ?

— Non, le chemin du marais va nous mener jusqu'à une rivière et l'abbaye se trouve juste de l'autre côté.

— Ne me dis pas qu'il nous faudra passer à gué !

— Il y a un pont, Dieu merci.

— Ah ! Enfin une bonne nouvelle.

Les lanternes se balançaient, illuminant les tourbillons de flocons entraînés par les rafales de vent. L'atmosphère semblait irréelle, et, même si la situation ne se prêtait guère aux considérations poétiques, la scène n'était pas dépourvue d'une certaine beauté. À un moment donné, ils sentirent le chariot glisser dans un mouvement lent, irrésistible, et ils allèrent heurter un remblai.

Le fermier se leva de son siège, jurant, pestant, invoquant tous les dieux de ses ancêtres pour mieux les maudire.

— Que se passe-t-il ? demanda Eadulf.

— Cette fois-ci, il va falloir dégager les roues arrière, elles sont enfoncées jusqu'aux essieux.

— Je vais vous donner un coup de main. Fidelma, tu ne bouges pas d'ici et tu essayes de te réchauffer.

— Je n'avais pas l'intention de bouger, grommela la jeune femme, quant à me réchauffer, j'apprécie ton sens de l'humour.

Mul prit une pelle dans le chariot et entreprit de creuser avec ardeur. Puis il s'arrêta et désigna une haie, de l'autre côté du chemin.

— Essayez de trouver du bois.

Eadulf s'attela à la tâche, brisant des branches et ramassant ce qu'il pouvait.

Après des efforts renouvelés et des encouragements pressants aux deux bêtes, ils finirent par sortir la carriole de l'ornière. Quand Eadulf, qui s'était enfoncé dans la neige jusqu'à la taille, rejoignit Fidelma, il était trempé et claquait des dents.

Ils avaient maintenant atteint le sommet d'une petite colline. La force du vent était telle qu'elle déportait le véhicule tout en cinglant les planches de milliers de minuscules grêlons dans un bruissement furieux. Eadulf se leva et regarda la piste par-dessus l'épaule de Mul qui se retourna.

— De l'autre côté de ces arbres, nous déboucherons sur le marais ! cria-t-il d'un ton encourageant. L'Alde est toute proche et nous ne tarderons pas à arriver au pont.

— Encore un mille, confirma Eadulf. Nous serons bientôt rendus.

— À minuit, je serai dans mon lit et je dormirai à poings fermés depuis longtemps !

Ils traversèrent quelques bosquets, puis ils ne distinguèrent plus qu'une étendue sans ombres, libre de tout obstacle, et le ruban rectiligne du chemin.

— Ce n'est rien de dire que ce temps est peu clément, fit observer Eadulf. Pourquoi ne restez-vous pas à l'abbaye pour la nuit, Mul ?

— Par le marteau d'Odin, il faudrait me payer cher pour que j'y mette un pied ! s'écria le fermier. Je prie tous les jours pour qu'elle soit détruite !

Eadulf se demanda ce qui motivait des propos aussi violents.

— Mais que craignez-vous donc dans ce monastère, Mul ?

— Vous êtes bien le seul à ignorer que le diable s'est installé dans la place.

— Le diable ? Voilà une affirmation bien téméraire alors que vous parlez d'une communauté chrétienne.

Mul haussa les épaules et demeura un instant silencieux.

— Ça fait longtemps que vous êtes parti ? dit-il enfin.

— Plusieurs années.

— Eh bien, apprenez que beaucoup de choses ont changé dans le pays, Eadulf. Prenez garde, il n'est pas toujours prudent ici de confesser que l'on appartient à la nouvelle foi.

Eadulf réprima son impatience. Il avait horreur des gens qui tenaient des propos malveillants sous couvert d'énoncer des généralités.

— J'ai entendu parler des conflits qui sévissent dans le royaume des Saxons de l'Est. Mais je ne vois pas très bien en quoi cela concernerait l'abbaye d'Aldred, vouée selon vous au démon.

— Elle prospère dans l'ombre du malin, libre à vous de ne pas me croire. Bon, si nous ne voulons pas mourir de froid, il faut que je me concentre sur notre itinéraire. Mais vous et votre compagne feriez bien de vous méfier quand vous serez dans ce nid de serpents. On m'a raconté...

Mul s'interrompt au milieu de sa phrase, haussa les épaules et fit claquer son fouet. Le chariot fit un bond et Eadulf faillit tomber à la renverse.

— Tu as entendu ? dit-il en se rasseyant auprès de Fidelma.

— Oui, ce fermier est terrorisé par l'abbaye. Peut-être craint-il la religion chrétienne ?

— Peut-être. À moins que son aversion ne soit due à des superstitions païennes.

— Je suppose que le terme saxon de diofol est l'équivalent de diabul en celte d'Éireann ?

— Oui, Lucifer, Satan... le démon.

— Tout de même, ce Mul tient d'étranges propos. Dis-moi, cet ami à toi qui t'a envoyé un message à Cantorbéry...

— Frère Botulf ?

— Oui, frère Botulf. Il ne t'a vraiment donné aucune explication justifiant l'urgence de sa requête ?

— Pourquoi veux-tu que je te cache quelque chose ? Il tenait absolument à me voir ce soir avant minuit, je ne sais rien de plus.

Fidelma poussa un soupir d'exaspération.

— Cette heure et ce jour ont-ils une quelconque signification pour toi ?

— Aucune.

— Est-il homme à dramatiser pour des vétilles ?

— Au contraire, c'est un bon vivant qui a le sens de l'humour. Il a été converti par Fursa avant que ce saint homme ne parte pour la Gaule, et fut un des premiers à rejoindre Aldred. Aldred est mort il y a quelques années et Botulf est maintenant l'intendant de l'abbaye. Voilà trois ans que je ne l'ai pas revu, mais les gens ne changent pas

radicalement en aussi peu de temps. Je t'assure qu'il n'est pas du genre à poser des exigences par pur caprice. S'il m'a demandé d'être à l'abbaye ce soir avant minuit, je ne doute pas qu'il ait eu de bonnes raisons.

Ils restèrent un instant silencieux et Fidelma reprit :

— Comme je le dis souvent, les spéculations qui ne s'appuient pas sur des faits sont vaines. Attendons et nous verrons bien.

Loin d'être plus facile, la progression sur le chemin du marais s'avéra périlleuse. Le chariot glissait d'un côté et de l'autre, les tourbillons de neige avaient redoublé d'intensité et la visibilité était nulle. Régulièrement, Mul descendait de la carriole et menait les deux ânes par la bride, repérant le sentier à tâtons.

Eadulf relayait le fermier, terrorisé à l'idée qu'une des bêtes se casse une patte. Atteindre la rivière leur prit une éternité. Elle était à moitié gelée et les berges hérissées de morceaux de glace.

Par chance, le pont était dégagé. Avec le vent qui balayait les planches, la neige n'avait nulle part où s'amasser et ils traversèrent sans encombre.

Mul mit la main en visière pour se protéger des minuscules grêlons.

— Regardez la lumière, là, c'est l'abbaye. Les grilles ne sont qu'à quelques centaines de pas. Je vais vous y amener et je repartirai pour Frig's Tun.

— Réfléchissez, Mul, répliqua Eadulf. Vous allez souffrir, jusqu'à votre ferme, et je ne serai plus là pour vous venir en aide.

— Si je suis arrivé jusqu'ici, pourquoi voulez-vous que je me perde en route ?

Le chariot s'ébranla à nouveau, et parcourut le chemin qui serpentait sur la pente de la colline boisée jusqu'aux murs gris de l'abbaye. Devant les portes en bois, massives et imposantes, se balançait une lanterne.

— Nous y sommes ! s'écria Eadulf en prenant leurs affaires et en les jetant sur le sol.

Fidelma émergea des fourrures et, debout sur le plateau du chariot, elle fixa d'un air désapprobateur les sinistres murailles.

— Cela ressemble davantage à une forteresse qu'à une maison de Dieu.

Eadulf hocha la tête.

— Sans doute parce qu'en plus d'être un centre spirituel, elle joue également un rôle de citadelle. Notre société est plus violente que la tienne, Fidelma. Notre royaume est souvent attaqué par les Merciens ou les Saxons de l'Ouest.

— J'ai lu les oeuvres de Gildas et je sais comment ton peuple a envahi cette île il y a plus de deux siècles, chassant et massacrant les

Bretons. C'est une histoire terrible. Et vous continuez de vivre dans les conflits. Quand vous ne luttez pas contre les Bretons, vous vous battez entre vous.

— Que veux-tu, le monde n'est pas un lit de roses, tous les peuples finissent par s'affronter. Et puis nos dieux sont des dieux de la guerre.

Réalisant ce qu'impliquaient ses dernières paroles, Eadulf rougit... et bénit le ciel que sa compagne ne s'aperçoive point de son embarras.

— Enfin, ils ont un peu changé depuis que la parole du Christ est parvenue jusqu'à eux, ajouta-t-il avec précipitation.

Fidelma s'avança vers le bord du plateau.

— Les paroles du Christ ne les empêchent pas de s'entre-tuer. Bientôt, chaque camp proclamera que le Christ est de son côté. Comme dit le proverbe : « Laissez se livrer à la guerre ceux qui croient que la guerre réglera leurs problèmes. » Un conflit justifie la violence du vainqueur et attise les désirs de vengeance du vaincu. Aide-moi à descendre, Eadulf.

Eadulf s'exécuta.

— Bon, ben je m'en vais, dit Mul qui attendait patiemment la fin de leur conversation.

Eadulf sortit une pièce d'argent de la bourse accrochée à sa ceinture et la tendit au fermier.

— Voilà pour votre peine.

— Merci et qu'Odin vous protège de vos ennemis ! Que son marteau réduise en poussière ceux qui vous ont offensés.

— *Vade in pace*, allez en paix.

La carriole s'ébranla et disparut, happée par la neige et l'obscurité.

— Comment l'appelait l'aubergiste déjà ? Mul le fou ? dit Fidelma en regardant dans la direction du chariot. Non, cet homme n'a rien d'un dément, il est juste obstiné. Quand la nature rencontre un homme qui la défie avec autant de vaillance, elle combat un ennemi à sa mesure.

Eadulf ramassa leurs sacs et se tourna vers les portes de l'abbaye.

— Bizarre, personne ne s'est aperçu de notre arrivée. Pourtant, ils ont sûrement des gardes qui montent le guet.

— Avec cette tempête et à cette heure de la nuit, sans doute n'ont-ils pas remarqué la carriole de Mul.

Eadulf tira d'un coup sec sur la corde à côté de la lanterne. Une cloche grêle résonna à l'intérieur de l'enceinte.

Quelques instants plus tard, un guichet s'ouvrit dans un des battants de la porte.

— Qui êtes-vous et que cherchez-vous ? demanda une voix caverneuse.

— Je suis frère Eadulf de Seaxmund's Ham, et je voyage avec soeur Fidelma de Cashel. Nous cherchons un refuge contre la tempête et désirons nous entretenir avec l'intendant de ces lieux.

Un long silence succéda à cette déclaration. Puis la voix dit :

— Nous sommes une communauté fermée de prêtres qui se consacrent au service du Christ. Les femmes n'y sont pas admises.

Eadulf fronça les sourcils.

— Ouvrez, au nom de Théodore de Cantorbéry dont je suis l'émissaire ! tonna-t-il. Je vous préviens, si nous mourons de froid sur le seuil de votre monastère, l'archevêque exigera une compensation !

Le guichet se referma et, après ce qui leur sembla une éternité, les deux religieux entendirent que l'on tirait des verrous et un des battants s'entrouvrit.

Eadulf se faufila dans l'étroite ouverture en tenant Fidelma par la main, et la porte se referma derrière eux avec un bruit sourd.

Ils se tenaient maintenant dans une entrée voûtée, éclairée par une lanterne accrochée au plafond, qui donnait sur une grande cour intérieure, délimitée par la chapelle et les principaux bâtiments de l'abbaye. Les verrous furent refermés, et Fidelma eut la désagréable impression d'avoir pénétré dans une prison.

L'homme qui leur avait ouvert s'avança. Il portait une pièce de cuir sur un oeil et il les fixait de son autre oeil avec avidité. À la lumière de la lanterne Fidelma vit qu'il était grand, mince, vêtu de la robe de bure, et portait autour du cou un cordon avec une croix de bois.

Des boucles de cheveux gris et sales lui tombaient dans le cou, le front était dégarni, le nez busqué, et la bouche d'un rouge violacé. Son oeil unique bougeait sans cesse. Une cicatrice livide lui barrait la joue.

— Je suis frère Willibrod, le dominas du domus hospitae de cette abbaye. Ce qui signifie que je suis en charge de l'hôtellerie.

— Si vous le désirez, nous pouvons parler en latin, déclara Fidelma dans cette langue.

Frère Willibrod pinça ses lèvres minces.

— Ma soeur, vous n'êtes point ici dans un conhospitae, une maison double. Ce monastère n'abrite que des frères et nous ne recevons pas les femmes.

— Refuseriez-vous de nous héberger ? demanda Eadulf d'un ton menaçant.

— Nous vivons dans la claustration et les femmes sont interdites de séjour dans cette enceinte.

— Que faites-vous du devoir d'hospitalité ?

— L'hospitalité n'est pas prodiguée aux femmes, s'obstina le dominus. Depuis le grand concile de Whitby, nous avons rejeté les règles des missionnaires d'Éireann. Cependant, Domnoc's Wic, à douze

milles d'ici, est toujours une maison mixte.

Eadulf s'avança d'un pas vers le moine qui tressaillit.

— Je suppose que dans votre monastère retiré du monde vous êtes tout de même conscients de la tempête de neige et de l'heure ?

Frère Willibrod paraissait nerveux.

— Je ne fais que vous exposer les règles.

— Écoutez-moi bien, dominus. Je suis Eadulf de Seaxmund's Ham, j'arrive de Cantorbéry et...

— Vous êtes l'émissaire de l'archevêque Théodore et voilà pourquoi je vous ai ouvert. Est-ce le nouvel archevêque qui vous envoie ? Un Grec originaire de l'endroit même où Paul de Tarse est né, m'a-t-on dit ?

— Je connais bien Théodore. J'ai même eu la chance de l'instruire des us et coutumes de notre pays quand j'étais à Rome. En son nom, je vous prie instamment. ...

— Vous êtes aussi allé à Rome ? murmura frère Willibrod avec un respect mêlé de crainte.

— Oui. Et maintenant, mon frère, au nom de Théodore, je vous demande l'hospitalité pour moi et mon épouse !

Frère Willibrod haussa les sourcils et son regard alla d'Eadulf à Fidelma qui ne put retenir un mouvement d'agacement.

— Je ne suis que ben charrthach, dit-elle d'un air détaché.

Les subtilités de la loi irlandaise échappaient totalement à frère Willibrod. Il hocha la tête d'un air gêné et se tourna vers Eadulf.

— Je vais transmettre votre requête à l'abbé, lui expliquer votre fonction et l'impossibilité pour la femme étrangère de voyager plus loin par un temps aussi détestable. Mais je vous préviens, l'abbé Cild croit fermement à la nécessité du célibat chez les religieux. Jusqu'au concile de Whitby, l'abbaye d'Aldred était une maison double. Mais quand les règles de Rome l'ont emporté sur celles de Colomba, les abbés et les religieux irlandais, et aussi bon nombre d'Angles et de Saxons qui refusaient de renoncer à leurs enseignements, ont été chassés de ces royaumes.

« Cild, un fervent avocat du célibat, est alors devenu abbé. Les religieux mariés ont été priés de partir. Ainsi, nous sommes devenus une petite communauté très soudée. En laissant entrer votre épouse, j'ai enfreint les instructions qui m'ont été données. Seule votre autorité en tant qu'émissaire de l'archevêque Théodore m'a convaincu de soumettre votre cas à l'abbé Cild. Remarquez, il peut très bien vous renvoyer...

Il jeta un regard gêné à Fidelma.

— Surtout s'il apprend que vous formez un couple.

Fidelma, estimant que la diplomatie valait mieux que de vaines démonstrations d'autorité, adressa un sourire enjôleur au dominus.

— Inutile de parler de la nature de nos relations, frère Willibrod, dit-elle avec un regard appuyé à Eadulf. Oubliez notre confiance si cela doit vous faciliter la tâche.

Le dominus hésita un instant et haussa les épaules.

— Très bien, je ne le mentionnerai pas si c'est ce que vous préférez.

Eadulf avait du mal à maîtriser sa colère.

— Et au lieu de nous laisser grelotter dans cette entrée, grommela-t-il, peut-être pourriez-vous nous conduire à votre hôtellerie afin que nous puissions nous laver et nous réchauffer. Car quelle que soit la décision de votre abbé, je vous préviens que je ne quitterai pas ce monastère cette nuit.

Frère Willibrod inclina la tête, réfléchit un instant, et la logique finit par l'emporter.

— Très bien. Je vais le faire. Avant que l'abbé vous reçoive, vous aurez tout le temps de vous sécher. Je suis certain qu'il sera impatient de connaître la teneur des messages que vous lui apportez de Cantorbéry. Et il aura de nombreuses questions à vous poser.

— Des messages ? répéta Eadulf d'un air perplexe.

— L'abbé Cild voudra savoir les motifs qui ont poussé Théodore à lui envoyer un émissaire.

Eadulf s'était servi du nom de Théodore pour forcer l'accès de cette forteresse et il comprenait maintenant que son subterfuge avait des conséquences inattendues.

— Eh bien, pour commencer...

— Je vais d'abord vous emmener à l'hôtellerie, le coupa frère Willibrod qui avançait maintenant à grands pas, ses deux visiteurs courant derrière lui.

Pour un borgne, il se déplaçait avec une grande assurance. Bientôt le dominus ouvrait une porte qui donnait sur la cour et se tournait vers le couple.

— Attendez ici ! ordonna-t-il, et il disparut à l'intérieur.

Quand il revint, il tenait un bougeoir avec une chandelle allumée.

— Suivez-moi.

Ils pénétrèrent dans un long corridor pavé et frère Willibrod se dirigea vers la première porte à sa droite.

— Voilà votre chambre, ma soeur. Un feu est déjà allumé et vous trouverez aussi une bassine d'eau. Nous tenons toujours une cellule prête pour les voyageurs. Quant à votre chambre, mon frère, un des moines va se charger de la préparer, mais...

— Nous pouvons partager celle-là, proposa Eadulf, attiré par les bûches qu'il voyait brûler dans la cheminée.

Frère Willibrod parut choqué.

— Nous ne sommes pas dans une maison mixte et nous ne

tolérons pas...

Fidelma se tourna vers Eadulf et lui dit en celte :

— Obéissons aux règles de cet endroit jusqu'à notre départ.
Inutile de compliquer les choses.

Eadulf se rangea à contrecœur à ce sage conseil.

— Très bien, repose-toi pendant que je m'occupe des raisons qui nous ont amenés ici.

Il se tourna vers frère Willibrod et revint au saxon.

— Puisque nous disposons d'un peu de temps, j'aimerais voir frère Botulf.

L'oeil de frère Willibrod, toujours en mouvement, se figea.

— Frère Botulf, l'intendant de cette abbaye... poursuivit Eadulf, vaguement surpris.

— Donc vous savez déjà ? dit Willibrod d'un air grave.

— Sans doute et j'aimerais le voir dès que possible.

— Vous voulez présenter vos respects à frère Botulf à cette heure ?

Frère Willibrod hésita un instant.

— Si vous insistez...

— Parfaitement, j'insiste, déclara Eadulf qui ne comprenait rien au comportement du moine.

— Très bien. Suivez-moi.

Eadulf fit une rapide grimace à Fidelma pour manifester son étonnement... et suivit Willibrod. Ils repassèrent par la cour enfouie sous un épais manteau de neige. Quelques lanternes brillaient ici et là, mais les bâtiments semblaient déserts.

Ils passèrent par une porte voûtée et se retrouvèrent dans la chapelle. Willibrod tapa des pieds pour faire tomber la neige de ses sandales, Eadulf l'imita.

Le parfum de l'encens, fort et entêtant, prit Eadulf à la gorge. Le contraste avec l'air pur et glacé de l'extérieur le faisait suffoquer. Après une gémissement devant l'autel, le dominus s'avança, suivi par Eadulf, qui se demandait où l'autre l'emmenait. Il s'arrêta brusquement, le cœur battant à tout rompre.

Devant l'autel, sur des tréteaux, un cercueil était éclairé par des cierges dont les flammes vacillaient dans les courants d'air.

Eadulf n'entendait plus siffler le vent, réduit à une plainte, comme un murmure. Il se remit en marche, le souffle court.

Frère Willibrod s'effaça, la tête baissée. Eadulf le regardait fixement, attendant qu'il démente le drame qu'il pressentait. Mais le visage de Willibrod, empreint de déférence et de tristesse, ne lui procura aucun réconfort.

Il alla se pencher au-dessus du cercueil.

Comme il l'avait craint, c'était bien Botulf qui reposait là, vêtu

d'une chemise, les mains crispées sur un crucifix en bois posé sur sa poitrine. Eadulf scruta le visage blafard de son ami d'enfance.

Il n'était pas nécessaire d'avoir fait de longues études de médecine pour se rendre compte qu'il avait eu le crâne défoncé. De telles blessures ne pouvaient être infligées que par un homme dont le but était de tuer. Son ami avait été assassiné, et sa mort ne remontait pas à plus de quelques heures.

À cet instant, le vent se leva à nouveau, hurlant comme un chœur d'âmes à l'agonie.

CHAPITRE III

— Vous êtes arrivé juste à temps, mon frère, murmura Willibrod.

— Comment cela ? dit Eadulf, égaré par le chagrin. Qu'entendez-vous par juste à temps ?

— Nous allons enterrer la dépouille de notre cher frère à minuit, car telle est la coutume dans notre abbaye.

Hagard, Eadulf fit face à Willibrod. Le message qu'il avait reçu de son ami lui enjoignait de se retrouver à l'abbaye avant minuit. Botulf aurait-il prévu... ?

— Vous semblez surpris, dit le moine devant le regard rempli d'appréhension d'Eadulf. Pourtant, c'est assez courant dans de nombreux pays d'enterrer les morts à cette heure. En quoi cela vous choque-t-il ?

— Botulf... se serait-il suicidé ?

En même temps qu'il exprimait ses doutes à voix haute, ils lui semblèrent absurdes. Comment Botulf aurait-il pu s'infliger de telles blessures à la tête ?

Frère Willibrod se signa d'un air effaré.

— Quod avertat Deus ! Dieu nous en garde. D'où vous est venue cette idée ?

— Comment est-ce arrivé ?

— Il gisait au fond de la chapelle, à l'entrée de la crypte. Pauvre Botulf ! Tôt ce matin, nous avons remarqué qu'il manquait aux prières et nous avons découvert son corps peu de temps après matines.

— Donc le soleil venait de se lever.

— C'est cela même.

— Qui l'a découvert ?

Frère Willibrod fronça les sourcils d'un air suspicieux.

— Frère Osred, le forgeron de notre communauté. Il traversait le petit quadrilatère à l'arrière de la chapelle pour rejoindre sa forge quand il est tombé sur le corps.

— D'après ses blessures, Botulf a été attaqué par-derrière. A-t-on découvert le responsable de ce meurtre ?

— Vous posez trop de questions. Quand vous avez demandé à voir frère Botulf, j'ai pensé que vous vouliez lui rendre un dernier

hommage et, maintenant, vous semblez très affecté. Qui êtes-vous ?

— Je vous l'ai déjà expliqué. Quant à mes relations avec Botulf... c'était un ami à moi. Nous avons grandi ensemble et j'ignorais son tragique destin jusqu'à ce que vous m'amenez jusqu'ici.

Frère Willibrod fit une grimace.

— Je suis désolé de ne pas vous avoir préparé à ce deuil. J'avais cru...

Il ne termina pas sa phrase et détourna la tête.

— Je vous ai demandé si on connaissait le nom de l'assassin.

— Vos liens avec frère Botulf ne justifient en rien votre insistance à vous mêler d'une affaire qui ne vous concerne pas, rétorqua frère Willibrod avec humeur.

— J'ai aussi été gerefà héréditaire de Seaxmund's Ham, répliqua Eadulf d'une voix coupante, un magistrat des lois de Wuffa, fils de Wehha, premier roi des Angles de l'Est, qui arriva par la mer et conduisit notre peuple sur ces terres il y a un siècle de cela.

Il n'avait pas eu l'intention de paraître arrogant, mais il savait d'expérience que ses paroles produiraient leur effet sur frère Willibrod. Eadulf se garda bien d'ajouter que sa charge de gerefà lui avait été retirée quand il était devenu un frère de la foi. Le dominus n'était pas suffisamment instruit pour mettre ses affirmations en doute.

— Pardonnez mon ignorance et mon manque de courtoisie, murmura frère Willibrod.

Eadulf balaya les excuses du moine d'un geste de la main.

— Dites-moi ce que vous savez, reprit-il. Qui a tué Botulf et pourquoi ?

— L'abbé Cild a pris les choses en main. Il semblerait qu'un de nos frères ait aperçu un voleur notoire rôdant près de l'abbaye peu de temps après que l'on a eu découvert le cadavre de frère Botulf. L'abbé est certain que cet homme a pénétré dans l'abbaye et a été accosté par Botulf. Cette canaille l'a tué avant de s'enfuir.

Eadulf plissa les paupières.

— Vous ne savez rien d'autre ?

— Pour les détails, adressez-vous à l'abbé Cild.

Eadulf baissa les yeux sur le corps de son ami, poussa un profond soupir et saisit sa main glacée.

Je découvrirai la vérité sur cette affaire, Botulf, murmura-t-il. Je te jure de découvrir le coupable.

Puis il déclara à voix haute :

— Nunc dimittis servum tuum, Domine... Seigneur, laisse partir ton serviteur.

Les deux hommes rejoignirent la porte de la chapelle et Eadulf se tourna vers le dominus.

— Avant de me rendre auprès de l'abbé Cild avec soeur Fidelma,

je souhaite d'abord me reposer des fatigues de ce voyage.

— Il n'est pas sûr que l'abbé Cild veuille bien vous recevoir ; quant à cette femme, il refusera certainement de s'entretenir avec elle.

— En quoi le contrarierait-elle ?

— Déjà qu'il m'en voudra de l'avoir autorisée à pénétrer ici, alors vous pensez bien, une religieuse mariée...

Eadulf toisa le dominus avec mépris.

— Faites en sorte que l'abbé soit informé de mes fonctions de gerefá et d'émissaire de Théodore. Quant à ma compagne, elle est princesse de Cashel, et soeur du roi Colgú de Muman du royaume d'Éireann.

En prononçant ces paroles, il ressentit une pointe de culpabilité, car Fidelma lui avait expressément recommandé de ne pas révéler son identité. Il n'était pas rare que des voyageurs soient pris en otage et, dans cette éventualité, il valait mieux ne pas faire étalage de ses titres et de la richesse de sa famille.

— Votre abbé ferait bien de réfléchir aux inimitiés qu'il s'attirerait en nous réservant une réception indigne de notre rang, poursuivit-il d'une voix douce.

Frère Willibrod parut résigné.

— Comme vous voudrez, frère Eadulf, mais l'abbé, un homme très à cheval sur les principes, n'est pas du genre à se laisser impressionner par des menaces... ou toute autre considération, ajouta-t-il très vite pour rattraper son manque de diplomatie.

— Vous me conduirez auprès de lui après la cérémonie de l'enterrement, le coupa Eadulf d'un ton brusque.

— J'irai vous porter la réponse de l'abbé à l'hôtellerie.

Eadulf partit retrouver Fidelma. Elle s'était lavée et se tenait maintenant auprès du feu, serrant étroitement un châle autour de ses épaules. Elle releva la tête en l'entendant entrer.

— J'ai mal à la gorge, se plaignit-elle en frissonnant. Ce froid m'a gelée jusqu'aux os.

— Botulf a été assassiné, lança Eadulf sans ménagement.

— Tu veux dire que ton ami, celui qui t'a envoyé le message, est décédé ?

— Il a été assassiné ! répéta Eadulf. Et la cérémonie de l'enterrement doit avoir lieu à minuit.

Fidelma fronça les sourcils.

— À minuit ? C'est à peine croyable.

— On l'a tué ce matin juste avant l'aube. Or Botulf était certain qu'il se passerait un événement inhabituel aujourd'hui même, aux environs de minuit.

— Peut-être te trompes-tu sur la signification à accorder à son message ?

— Je ne comprends pas.

— Le problème n'est pas là, il faut d'abord établir les faits.

Elle éternua.

— Ce feu ne me réchauffe pas du tout, je te jure que la moelle de mes os n'a même pas commencé à fondre.

On frappa à la porte, et un jeune religieux à peine sorti de l'adolescence entra. Il avait des cheveux blonds, une peau claire, des yeux bleus et une bouche pleine et charnue. Timide et nerveux, il se déplaçait les yeux baissés, portant dans ses mains tremblantes un plateau avec deux bols et un pichet fumant.

— On m'a chargé de vous apporter du bouillon et après je vais faire du feu dans votre chambre, dit-il à Eadulf qui se saisit du plateau et le posa sur une petite table.

— Merci, dit Fidelma en adressant un sourire au jeune homme. Comment vous appelez-vous ?

— Redwald, ma soeur, murmura le garçon d'une voix à peine audible.

— Détendez-vous, je vous en prie.

— Mais l'abbé...

Il n'alla pas plus loin.

— Je sais, l'abbé n'apprécie pas la présence des femmes en ces murs. Ne vous inquiétez pas, personne ne vous réprimandera pour avoir accompli votre travail.

Le garçon s'enfuyait déjà quand Eadulf le rappela.

— Connaissiez-vous frère Botulf ?

Le jeune homme se retourna, fixa Eadulf d'un air effrayé et baissa à nouveau les yeux.

— Tout le monde connaissait frère Botulf, qui avait participé à la fondation de cette abbaye en tant que compagnon du bienheureux Aldred, dont le corps repose sous l'autel de la chapelle, récitait-il d'une traite. D'ailleurs, notre monastère porte son nom.

— Entreteniez-vous des relations amicales avec lui ?

— Il était très bon pour moi.

— Devons-nous en déduire que tout le monde n'est pas gentil avec vous ? intervint Fidelma d'une voix douce.

Frère Redwald se raidit et se mura dans le silence.

— Qu'est-il arrivé à frère Botulf ? insista Eadulf. Comment a-t-il été assassiné ?

Le garçon détourna la tête.

— On l'a trouvé ce matin. Quelqu'un se serait introduit dans l'abbaye pour voler les objets du culte dans la chapelle. Il aurait été découvert par frère Botulf qu'il aurait assassiné.

— Qu'a-t-on dérobé ?

— Rien. J'ai entendu frère Willibrod dire que frère Botulf avait

empêché le vol et que l'autre s'était enfui les mains vides.

— Si on considère que cette abbaye est aussi une forteresse, j'imagine mal comment on a pu en forcer l'entrée. Vous a-t-on révélé l'identité du meurtrier ?

Le garçon fit la grimace.

— Une bande de hors-la-loi qui a élu domicile dans les marais a été mise en cause. Ces gens-là détestent la religion. L'abbé Cild fait porter la responsabilité de ce crime à leur chef, et il a affirmé qu'il serait puni.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Aldhere. Et maintenant il faut que je retourne à mes occupations. Excusez-moi, mon frère.

Le jeune homme quitta précipitamment la pièce et ils l'entendirent s'affairer dans la chambre voisine.

Fidelma éternua à deux reprises.

— Donne-moi cette boisson fumante, dit-elle à son compagnon, peut-être cela me réchauffera-t-il.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, déclara Eadulf en lui tendant un bol d'un air pensif. Et puis cette abbaye dégage une curieuse atmosphère, je me sens très oppressé, pas toi ?

Fidelma se mordit la lèvre.

— La mort de ton ami est sûrement responsable de ton malaise.

— Ce n'est pas ça. J'ai beaucoup de chagrin, mais je dois oublier ma peine pour résoudre le mystère de son assassinat.

Fidelma but une gorgée de bouillon tout en examinant Eadulf avec attention.

— Je t'accorde que ce rendez-vous qu'il te donnait avant minuit est assez troublant. Mais je pencherais pour une coïncidence.

— Drôle de coïncidence, il avait sûrement ses raisons pour me prier d'être là avant minuit.

— Une enquête discrète nous renseignera.

Eadulf parut peu enthousiaste.

— Tout dépendra de l'accueil que nous réservera l'abbé. Si j'en crois le portrait que m'en a tracé frère Willibrod, cela m'étonnerait qu'il nous retienne longtemps.

Fidelma se mit à tousser.

— J'espère que je ne vais pas tomber malade, murmura-t-elle.

Puis elle ajouta :

— Si on en croit Willibrod, l'abbé Cild ne fait pas grand cas de la charité et de la compassion. Et je t'avouerai que, moi aussi, cet endroit me glace les sangs.

À cet instant, on frappa à la porte et frère Willibrod fit son entrée, encore plus fébrile et mal à l'aise que précédemment.

— L'abbé Cild veut vous voir sur-le-champ, frère Eadulf.

Ce dernier jeta un regard d'excuse à Fidelma qui ne lui prêta aucune attention : elle serrait son bol dans ses mains, les yeux fixés sur les flammes.

Les deux hommes parcoururent d'un pas rapide les corridors sombres du bâtiment aux murs de brique. Arrivé devant une lourde porte en chêne, le dominus s'arrêta et frappa deux coups discrets. Une voix aboya « Entrez ». Frère Willibrod ouvrit, s'effaça pour laisser passer le visiteur et referma silencieusement la porte après avoir chuchoté à Eadulf qu'il l'attendait à l'extérieur.

L'abbé était assis à l'extrémité d'une longue table en chêne sur laquelle étaient posés deux chandeliers en argent ouvragés. Les flammes des chandelles de suif sifflaient et crépitaient, projetant des ombres mouvantes sur les murs. L'abbé, un homme imposant, assis très droit dans un fauteuil au haut dossier sculpté, fixait le moine, les mains posées devant lui.

Du visage émacié, du front haut encadré de longs cheveux noirs, émanait une détermination implacable. A première vue, Eadulf l'aurait davantage associé à un guerrier plutôt qu'à un religieux. Le nez fin et droit avait des narines étrangement dilatées et la bouche aux lèvres minces un pli mauvais. Par une illusion d'optique, les yeux sombres où se reflétaient les flammes des bougies semblaient injectés de sang.

— Vous vous êtes présenté en tant qu'émissaire de Théodore et gerefà héréditaire de Seaxmund's Ham.

— Je suis bien Eadulf de Seaxmund's Ham.

— Ce qui ne vous confère aucun privilège particulier en ces lieux. Sans compter que vous avez oublié d'informer frère Willibrod que vous avez été déchu de votre fonction de gerefà dès l'instant où vous avez revêtu la robe de bure des religieux.

— J'ai parlé au passé et frère Willibrod m'aura mal compris, rétorqua Eadulf d'un ton sec. Quant aux privilèges auxquels vous faites allusion, je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Vous avez amené ici une femme et persuadé mon dominus d'enfreindre la loi fondamentale de cette abbaye. Nous sommes une maison fermée à la gent féminine.

Eadulf s'empourpra.

— Ma compagne de voyage, Fidelma de Cashel, est la soeur du roi de Muman et une juriste réputée dans son pays.

— Elle n'est pas dans son pays et ici, c'est moi qui dicte la loi.

— Si vous jetez un coup d'oeil par la fenêtre, vous verrez que le temps rend impossible à n'importe quel être humain de poursuivre sa route.

L'abbé ne s'émut guère de la réflexion d'Eadulf.

— Avant d'entreprendre ce voyage, vous auriez dû vous renseigner et vous assurer que vous seriez bien reçu.

— Excusez-moi, mais je croyais me rendre dans un établissement religieux informé des règles de la charité chrétienne, répliqua Eadulf sur un ton sarcastique. Je suis saxon et l'intendant de ce monastère était un ami d'enfance. Je ne m'attendais pas à trouver une communauté dont les principes feraient fi de la compassion.

L'abbé le fixait, impassible.

— On m'a dit que vous aviez été longtemps absent. Depuis votre départ, la vie a suivi son cours. Par exemple aujourd'hui, cette abbaye est sous mes ordres, mutatis mutandis.

— Si des choses ont changé qui méritaient de l'être, j'en déduis que vous avez éliminé la générosité qui n'a pas trouvé grâce à vos yeux.

Songeur, l'abbé le fixait.

— Va pour la générosité du Christ, mais pour cette nuit seulement. Demain matin, après matines, vous et cette femme devrez quitter les lieux et, entre-temps, il lui est défendu de sortir de sa chambre. En ce qui vous concerne, vous êtes autorisé à assister à nos services dans la chapelle.

— Je proteste, cette décision...

— En prolongeant son séjour, cette femme réduirait mes efforts à néant. Et maintenant, expliquez-moi ce qui motive votre visite. Avez-vous des messages de l'archevêque pour moi ?

— Non, pas pour vous.

— Alors pourquoi êtes-vous venu ici ? Vous avez fait croire à mon dominus...

— Je ne lui ai rien fait croire du tout. Je lui ai simplement dit que j'étais venu voir mon ami, frère Botulf.

L'abbé manifesta une certaine impatience.

— Et c'est tout ?

— À quoi vous attendiez-vous ?

Il y eut un silence et Eadulf remarqua qu'une veine s'était gonflée sur la tempe de l'abbé.

— Insinueriez-vous que vous vous êtes déplacé pour transmettre un message de Cantorbéry à mon intendant ?

— Je n'ai rien d'autre à ajouter.

— Puisque vous vous êtes recueilli devant le cadavre de frère Botulf, rien ne vous empêche de partir demain matin. N'avez-vous pas atteint le but que vous poursuiviez ?

— Pardon ?

Décidément, cet homme était effrayant de mépris et de grossièreté.

— Vous m'avez bien entendu.

— Mon but, articula Eadulf d'une voix glaciale, est de découvrir qui a tué mon ami et de m'assurer que le coupable sera amené devant

un tribunal.

Les paupières de l'abbé Cild s'abaissèrent lentement, marquèrent une pause et se relevèrent. On aurait dit un faucon s'apprêtant à fondre sur sa proie. L'ombre d'un sourire flotta sur ses lèvres, comme un rayon de lune effleurant une pierre tombale. Puis il parla, et la menace contenue dans le son de sa voix monocorde chatouilla désagréablement Eadulf au creux de la nuque.

— Le meurtrier est un hors-la-loi qu'on nomme Aldhere, qui vit dans les marais. Demain, à midi, je partirai le traquer avec quelques frères, comme le chien qu'il est. Si nous l'attrapons, il sera pendu et, de toute façon, vous n'avez rien à faire ici. Ai-je été assez clair, Eadulf de Seaxmund's Ham ?

L'abbé se leva avec des gestes lents et souples. Eadulf, par une bizarre association d'images, vit un serpent dérouler tranquillement ses anneaux après s'être chauffé au soleil.

— Vous ne convoquerez pas de cour de justice pour faire le procès du suspect ? demanda Eadulf, tentant vainement de surmonter la terreur qu'à l'évidence cet homme avait l'art de susciter chez ses interlocuteurs.

— Un procès pour un être aussi méprisable que cet Aldhere ? Ne soyez pas ridicule.

— Quel est le mobile et où sont les preuves ?

— Le mobile est le vol et on a vu Aldhere sortir de l'abbaye peu de temps après la découverte du corps de Botulf.

— Qui a vu Aldhere ?

L'abbé Cild poussa une exclamation d'exaspération.

— Vous commencez à éprouver ma patience, Eadulf de Seaxmund's Ham. Je ne vous retiens pas. Il faut que je prépare l'enterrement.

Il congédia Eadulf d'un geste de la main et, avant d'avoir compris comment, le moine se retrouva devant la porte des appartements de Cild où frère Willibrod l'attendait.

— Je suppose que vous assisterez à la cérémonie funèbre ? demanda-t-il.

Eadulf hocha la tête d'un air maussade.

— Mais la femme étrangère n'y est pas autorisée, comme vous l'aurez certainement compris. L'abbé m'a donné des instructions très strictes.

Encore sous le choc de sa rencontre avec l'abbé, Eadulf ne répondit rien. Puis il se reprit.

— Pour quels motifs Aldhere aurait-il commis cet acte ? demanda-t-il au dominus. Quels liens entretenait-il avec frère Botulf ?

Frère Willibrod, un instant décontenancé, haussa les épaules.

— Il a été surpris dans les parages au moment du drame. La

parole de l'abbé Cild ne vous suffit-elle pas ?

— Elle n'a qu'une valeur relative. Tout ce que je sais, c'est qu'il veut faire pendre cet homme, qui serait un voleur, or rien n'a été dérobé. Quelqu'un aurait aperçu Aldhere fuyant l'abbaye, mais on refuse de me donner son nom. S'agirait-il de frère Osred, celui qui a découvert le corps ?

Frère Willibrod eut un sourire lugubre.

— Vous vous êtes absenté bien longtemps, mon frère. Vous avez oublié qu'ici, nous vivons au milieu des bêtes sauvages. Tuer ou être tué. Si un homme convoite la femme ou la terre d'un autre, il s'en saisit s'il en a le pouvoir et la force. Malheur aux faibles.

— Le Christ a réformé nos coutumes païennes, protesta Eadulf.

— Seulement pour ceux qui ont la foi. Mais la plupart des gens sont imperméables au changement. Naturam expelles furca, tamen usque recurret.

— Oui, oui, chassez la nature à coups de fourche et elle revient en courant.

— Nos croyances peuvent changer, mais pas nos manières.

— Nous sommes supposés suivre la voie du Seigneur.

— À condition de vivre suffisamment longtemps. Les gens sans foi ni loi comme Aldhere ne désirent qu'une chose : détruire cette abbaye. C'est un chien enragé.

— Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage... Sa culpabilité ou son innocence ne vous préoccupent pas outre mesure.

— S'il n'est pas coupable de cet acte, il l'est d'un autre. Quelle importance ?

Eadulf tenait à ce que le meurtrier de son ami soit découvert et puni, mais après un procès équitable, auquel tout homme avait droit. Il se jura que si l'abbé mettait à exécution son projet de chasse à l'homme dans les marais, il l'accompagnerait et veillerait à ce que justice soit faite. Justice, et non vengeance aveugle.

— Et vous croyez que ce genre de logique vous mènera au paradis ? Allons, dominus, présentez-moi celui qui semble être l'unique témoin du meurtre de Botulf. Il s'agit d'une affaire trop grave pour être soumise aux préjugés. Une condamnation injustifiée serait une tache sur cette abbaye et sur ceux qui auraient commis cet outrage.

Frère Willibrod, en proie aux tourments de sa conscience, hésita un instant avant de céder aux instances d'Eadulf.

— C'est frère Wigstan qui a surpris Aldhere, et il assistera au service de cette nuit. Serez-vous en mesure de trouver seul votre chemin jusqu'à la chapelle ?

Eadulf hocha la tête et frère Willibrod le quitta sans autre commentaire.

Quand Eadulf retourna auprès de Fidelma, elle toussait à fendre l'âme. Il lui apporta de l'eau et elle leva vers lui des yeux rougis par la fièvre.

— Si seulement je pouvais prendre un bon bain chaud comme en Irlande, se plaignit-elle. Je n'arrive plus à avaler et je ne cesse d'éternuer... tout ça à cause de cet épouvantable climat. Je n'ai jamais eu aussi froid de ma vie.

— Ce pays est plat et humide, expliqua Eadulf. Et aucune montagne ne nous protège des vents de la mer.

Il avait étudié la médecine au célèbre collège irlandais de Tuaim Brecáin et fouillait déjà dans un de ses sacs.

— Je vais faire chauffer de l'eau sur ce feu et te préparer une infusion de fleurs de sureau et de chèvrefeuille avec un peu de miel. Il m'en reste un pot. Bientôt tu te sentiras mieux.

Il sourit à sa compagne et, tout en préparant sa mixture, il lui rapporta son entretien avec l'abbé Cild. Fidelma l'écouta attentivement, et lui posa une ou deux questions pour éclaircir certains points.

— Il correspond tout à fait à la description de frère Willibrod.

— Il apporte la honte sur la foi.

— La foi n'a rien à voir là-dedans. Espérons que je serai suffisamment rétablie pour que nous repartions demain matin. Et maintenant je vais dormir. Excuse-moi de ne pas assister à l'enterrement de ton ami.

Eadulf haussa les épaules et préféra ne pas lui rapporter la mesure restrictive dont elle faisait l'objet.

— Nous ne pouvons plus rien pour Botulf, soupira-t-il. Je pose ton bol d'infusion près de ton lit. Bois-la à petites gorgées, car elle devra te durer toute la nuit.

Il lui sourit et se dirigea vers la porte, l'air préoccupé.

— N'oublie pas de te montrer souple et conciliant, lui conseilla Fidelma avant qu'il ne sorte. Les frères de cette communauté me semblent particulièrement irascibles et faciles à contrarier.

Eadulf quittait l'hôtellerie à l'instant où une cloche sonnait l'angélus. Il accéléra le pas dans le corridor pavé tout en essayant de se rappeler le chemin de la chapelle. Dans la cour, alors qu'il marchait sous les arcades du cloître, il constata que la neige continuait de tomber d'un ciel d'encre. En passant sous une voûte, il déboucha dans une cour plus petite, elle aussi entourée de galeries. Il comprit qu'il se trouvait à l'arrière de la chapelle où on avait découvert le corps du pauvre Botulf. Il s'arrêta derrière un pilier, avisa une première porte éclairée par une lanterne puis une deuxième, à l'autre extrémité du petit quadrilatère, qui devait mener à la crypte.

C'est alors qu'un mouvement attira son attention. Sous les

arcades, une fine silhouette revêtue d'une longue cape était sortie de l'ombre et avançait en silence. Eadulf fronça les sourcils. Cette rencontre était des plus incongrues si on considérait l'endroit. La silhouette s'arrêta près de la porte de la crypte, hésita, et jeta un rapide coup d'oeil autour d'elle comme pour s'assurer qu'elle n'était pas suivie. De l'autre côté de la cour, Eadulf faillit laisser échapper une exclamation de surprise.

Le visage d'une jeune femme blonde lui était apparu, très pâle et d'une beauté éthérée – mais peut-être était-ce une illusion créée par la lumière. Elle n'était pas vêtue comme une religieuse : les pans de sa cape s'entrouvraient sur une longue robe rouge et les pierreries de ses bijoux accrochaient la lumière.

Elle ouvrit la porte et disparut.

Eadulf resta un instant pétrifié. Que faisait là cette jeune femme, dans un monastère où ne vivaient que des hommes voués au célibat ?

Quand Eadulf pénétra dans la chapelle, l'abbé avait déjà commencé à dire la messe pour le repos de l'âme de frère Botulf, et il fut forcé de remettre ses interrogations à plus tard.

— Que la bénédiction de la lumière soit sur vous, la lumière du soleil et la lumière intérieure...

Une trentaine de frères étaient réunis dans l'église. Eadulf s'assit sur un banc du fond en espérant que personne ne le remarquerait.

Il jeta un coup d'oeil autour de lui. La plupart des membres de la congrégation étaient jeunes et solides. Plusieurs arboraient même des visages durs, grossiers, qui n'auraient pas déparé dans une compagnie de guerriers. On les imaginait aisément sur un champ de bataille, armés d'épées et de boucliers plutôt que de crucifix et de fioles d'eau bénite.

Les prières furent suivies d'un chant. Eadulf ne l'avait jamais entendu, et il ne se joignit pas au chœur.

Puis l'abbé Cild s'avança. Il venait d'entamer la louange du défunt quand la porte s'ouvrit à deux battants dans un fracas assourdissant.

Tout le monde sursauta et se retourna.

Un homme de haute taille était apparu, une épée nue dans une main et un bouclier dans l'autre. Un guerrier, sans l'ombre d'un doute. Il portait un casque en métal poli surmonté d'une oie sculptée au bec menaçant. Elle aplatisait le cou et gonflait ses ailes, ramenées en arrière de chaque côté du casque. Une vision impressionnante. Eadulf se rappela vaguement que, dans certaines cultures, l'oie était l'emblème du combat. Et le visage qu'elle surmontait n'était pas non plus pour vous rassurer. Les yeux brillants de l'homme éclairé par les cierges exprimaient une haine féroce. Sa voix tonna sous les voûtes :

— Connais-moi, Cild, abbé de l'abbaye d'Aldred. Regarde-moi et connais-moi.

CHAPITRE IV

Un silence de plomb régnait dans la chapelle.

L'abbé Cild devait être un homme d'un sang-froid extraordinaire, car il était demeuré impassible. Et quand il parla, ce fut d'un ton calme et ironique.

— Je ne connais pas les hommes belliqueux qui entrent dans la maison de Dieu affublés d'un casque qui dissimule leurs traits.

Le guerrier fit sonner son épée sur son bouclier.

— Vous soutenez n'avoir jamais vu la crête que je porte sur ce casque et n'avoir jamais entendu le son de ma voix... pourtant vous m'avez rencontré plus d'une fois. Je suis Garb, fils de Gadra. Osez prétendre que je mens devant vos frères.

L'abbé Cild hésita.

— Si vous le dites, lâcha-t-il d'un ton sec.

— Je suis Garb de la plaine des Ifs.

— C'est possible. Il n'empêche que vous commettez un sacrilège en vous présentant ici dans cette tenue. Posez votre épée.

Le guerrier, dont Eadulf avait identifié l'origine grâce à son nom et à son accent, eut un rire bref.

— Je tiens trop à la vie pour me priver de l'usage de mon arme en ces lieux.

— Alors, dites-nous ce que vous voulez et partez.

— Très bien. D'après...

L'homme s'interrompit et se tourna d'un geste vif.

— Cild, dites à vos hommes qu'ils sont morts s'ils s'approchent davantage.

Deux archers avaient surgi aux côtés du guerrier pour le protéger de moines armés de poignards qui s'étaient faufiletés le long d'un mur de la chapelle dans l'intention d'encercler l'intrus. Ils s'arrêtèrent sur un ordre de Cild quand l'abbé vit les flèches pointées sur eux.

— Retournez à vos places, mes frères. Mieux vaut traiter avec ce fou.

— Ce fou ? ricana le guerrier. Voilà qui est plaisant venant de votre part, Cild. Mais vous avez eu raison de retenir vos valets, car je n'ai pas l'intention de rejoindre ce pauvre Botulf dans la tombe.

Eadulf sursauta.

— Ne profanez pas son nom ! s'écria l'abbé Cild d'une voix chargée d'émotion.

C'était la première fois qu'Eadulf lui entendait exprimer un quelconque sentiment.

— Botulf était un excellent ami de ma famille, Cild, comme vous vous en souvenez certainement, poursuivit le guerrier avec calme. Et c'est dans votre bouche que son nom est profané. Quelle merveilleuse coïncidence qu'il soit mort ce jour entre tous ! S'agirait-il d'une nouvelle prouesse à ajouter à la liste de vos méfaits ?

L'abbé fixa le guerrier avec hauteur.

— Frère Botulf a été tué par un voleur, articula-t-il d'une voix blanche. Un hors-la-loi s'est introduit ici et nous allons très bientôt nous occuper de lui.

— Un voleur ? Peut-être. Mais par la vertu de mes soeurs, permettez-moi de trouver cela bizarre.

— Que voulez-vous, Garb ? demanda l'abbé dont les yeux s'étaient brusquement voilés.

— Tiens, la mémoire vous est revenue, ironisa le guerrier.

— Allons, parlez.

— Je viens de la part de mon père, Gadra, père de Gélgeis, votre épouse, que vous avez répudiée et assassinée.

Des exclamations de surprise fusèrent tandis qu'Eadulf fixait l'abbé. Il avait blêmi et ses yeux brillaient comme des charbons ardents.

— Je n'ai pas tué votre soeur, Garb.

— Je n'attendais pas d'aveux de votre part, car vous ne connaissez pas le remords. Mais la honte sera sur vous, Cild. Je suis l'émissaire de mon père, chef de la plaine des Ifs et père de votre femme assassinée. Ce n'est pas la première fois que Gadra porte cette accusation contre vous, mais vous avez toujours refusé de vous soumettre à un arbitrage. Auriez-vous changé d'avis ?

— À quoi bon accepter une confrontation inutile ? Cessez de me menacer, Garb, et retournez dans votre pays. Vous et votre peuple n'êtes pas les bienvenus dans les royaumes anglo-saxons. Vous ne m'impressionnez guère. D'ailleurs, si vous osiez toucher à un seul de mes cheveux, vous ne sortiriez pas vivant de cette abbaye.

Garb eut un rire silencieux.

— Vous êtes un imbécile arrogant, Cild ! Je me suis déplacé jusqu'ici pour accomplir le rituel apad et ne vous menace pas le moins du monde.

— Le... quoi ?

— Je suis venu vous avertir que mon père exige réparation pour le meurtre de sa fille et qu'il a choisi le troscud afin de vous obliger à

accepter le jugement d'un tribunal. D'après nos lois, vous avez neuf jours pour reconsidérer votre position, puis mon père entamera le troscud... et il jeûnera jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Le visage de l'abbé Cild se détendit.

— Si je n'accepte pas les conditions de votre père et qu'il meure...

— Si vous permettez que mon père expire sans que justice lui soit rendue, alors vous serez déshonoré. Non seulement dans ce monde, mais dans l'au-delà. Tout homme sera autorisé à vous tuer sans craindre de châtement car, en tant qu'être humain, vous aurez perdu vos droits.

« Je dois aussi ajouter ceci : d'après nos lois, vous êtes un airchinnech, un supérieur monastique, et donc dès que l'apad commencera, il vous sera interdit de réciter le pater, ou le credo, ou de communier à la messe.

Le guerrier murmura quelque chose à l'oreille d'un de ses compagnons qui replaça la flèche de son arc dans son carquois et remonta l'allée centrale. De sous sa cape, il tira une guirlande de branches de saule qu'il jeta au pied de l'autel.

Un murmure inquiet s'éleva de l'assistance tandis que l'homme retournait auprès de Garb et bandait à nouveau son arc.

— Vous voyez cette guirlande ? s'écria Garb. Elle est le symbole de l'interdit moral placé sur votre tête afin que vous ne puissiez accomplir vos fonctions de prêtre tant que vous n'aurez pas reconnu les exigences légitimes de mon père. Si vous ignorez cette malédiction, votre âme sera damnée.

— C'est ridicule ! s'exclama Cild. Vos lois ne s'appliquent pas dans ce pays. Nous ne sommes pas dans un des royaumes d'Éireann mais dans celui des Angles de l'Est.

— Vous avez été marié à ma soeur dans la maison de mon père, dans la plaine des Ifs. Devant un brehon vous avez échangé vos serments selon les lois des Fénechus et les mêmes lois exigent que vous vous expliquiez sur la mort de Gélgeis. Vous avez neuf jours avant que mon père n'entame le troscud. J'en ai terminé.

Sur ces mots, le guerrier sortit de la chapelle et ses compagnons refermèrent la porte à grand bruit derrière eux. Aussitôt, les moines se précipitèrent à leur poursuite, mais la porte avait été bloquée de l'extérieur.

Eadulf ne bougea pas de son banc. Il y avait fort à parier que Garb avait préparé son apparition et sa retraite avec la même précision. Le temps que les frères furibonds contournent le bâtiment, les Irlandais auraient disparu. L'abbé Cild, qui se tenait toujours devant son lutrin, avait été rejoint par frère Willibrod.

— Comment ont-ils pénétré jusqu'ici ? demandait l'abbé. Les portes n'avaient-elles pas été verrouillées ?

— Je vais enquêter pour tenter de comprendre ce qui s'est passé, dit frère Willibrod en se tordant les mains. Mais que devons-nous faire ?

L'abbé Cild fixait la guirlande au pied de l'autel.

— Jetez au feu ce tas de feuilles et occupez-vous de la mise en terre de frère Botulf. Puis assurez-vous que tous les frères qui doivent m'accompagner pour capturer Aldhere sont armés. J'ai le pressentiment que nous trouverons ces brigands irlandais en sa compagnie.

Eadulf s'approcha de lui.

— Des brigands ? Cela m'étonnerait que le guerrier Garb soit un hors-la-loi. J'ai passé pas mal de temps en Éireann et son discours respectait à la lettre les coutumes de son pays. Bien que certains aspects de ce rituel m'échappent, j'estime...

L'abbé Cild le toisa d'un air mauvais.

— Occupez-vous de vos affaires, frère Eadulf. Je vous conseille vivement de ne pas vous mêler de ça.

Il jeta un coup d'oeil aux quelques moines qui faisaient un tapage infernal en s'obstinant à tenter d'enfoncer la porte.

— Arrêtez ces sottises ! hurla-t-il.

Ils se retournèrent comme des enfants effrayés et se tinrent tête basse devant l'abbé qui poursuivit à l'adresse de Willibrod :

— Emmenez un des frères par le passage souterrain sous la chapelle et ouvrez les portes. De toute façon, ces misérables sont déjà loin.

Il s'écoula une dizaine de minutes. La neige s'était arrêtée de tomber et le vent avait faibli.

Quand un des frères parvint enfin à ouvrir les portes, il recula d'un air inquiet devant l'abbé qui s'avavançait sur lui.

— Où est Willibrod ?

— Il est parti examiner les lieux... le voici.

— D'après leurs traces de pas, trois d'entre eux sont passés par-dessus le mur, sans doute avec une corde et un grappin, dit Willibrod hors d'haleine. Dehors, j'ai repéré les empreintes des sabots d'une demi-douzaine de chevaux. Donc trois de leurs compagnons devaient les attendre dehors.

L'abbé Cild se frotta le menton d'un air contrarié.

— Où allaient-ils et d'où venaient-ils ?

— Le vent avait déjà recouvert leurs traces de neige poudreuse.

— Peu importe. Je vais me retirer dans mes appartements où du travail m'attend. Quant à vous, terminez pour moi les rituels funèbres et, demain, nous nous occuperons de ces brigands.

Frère Willibrod suivit du regard la silhouette de l'abbé tout en clignant de son oeil valide d'un air malheureux. En surprenant le

regard curieux d'Eadulf, il haussa les épaules.

— Parfois, j'aimerais avoir le courage de retourner à Blecci's Hill.

— La petite ville sur les bords de l'Ouse ?

— Vous la connaissez ?

— Elle coule dans le royaume de Mercie, juste à la frontière où a eu lieu une bataille célèbre, il y a bien des années de cela.

Willibrod sourit, ravi qu'Eadulf connaisse l'histoire de sa ville natale.

— Oui, quand les Northumbriens ont attaqué notre territoire.

Il poussa un profond soupir.

— Un jour, si Dieu me prête vie, je jure que j'y retournerai, et je m'installerai dans un petit ermitage sur Blecci's Hill. Mais pour le moment...

Il se retourna vers les moines.

— Faites sonner le glas. Nous n'insulterons pas la mémoire de notre frère Botulf en permettant à cet incident de nuire à la solennité de la cérémonie. Avec l'aide du Seigneur, demain nous vengerons cette insulte.

Eadulf se réveilla bien avant l'aube. Le feu était en train de s'éteindre, il faisait froid et une étrange lumière grise due aux reflets de la lune sur la neige emplissait la chambre.

Il se leva, se dirigea vers la cheminée et y jeta quelques brindilles, puis des bûches et, quelques minutes plus tard, les flammes crépitaient avec ardeur. Mais Eadulf, qui ne parvenait pas à se réchauffer, dut se masser les pieds pour y rétablir la circulation.

Il fit une rapide toilette après avoir brisé la mince couche de glace qui s'était formée dans la cuvette. Puis, claquant des dents, il se frotta vigoureusement avec un linge, enfila sa robe de bure et ses sandales et se rendit dans la chambre voisine.

Quand il était rentré, après l'enterrement de frère Botulf dans le petit cimetière de la communauté attendant à l'un des murs de la chapelle, il avait voulu raconter à Fidelma l'étrange scène à laquelle il avait assisté, mais elle dormait d'un sommeil agité. Elle transpirait abondamment tout en se tournant et se retournant dans son lit, sa respiration était sifflante et entrecoupée, et elle avait à l'évidence beaucoup de fièvre. Il avait donc préféré ne pas la déranger.

Il pénétra dans la pièce sur la pointe des pieds. Fidelma avait les yeux fermés et son nez était rouge. Eadulf alla ranimer le feu et mit de l'eau à chauffer.

— Je ne me sens pas bien du tout, dit une voix rauque qu'Eadulf eut du mal à reconnaître.

Il sourit à sa compagne.

— Tu as l'air bien malade.

Elle se redressa et s'appuya à la tête du lit, saisie d'une quinte de

toux qui la laissa pantelante.

Eadulf posa la main sur son front brûlant.

— J'ai la gorge sèche et douloureuse, se plaignit-elle.

Il lui tendit un gobelet d'eau glacée et lui dit d'en boire un peu. Fidelma lui obéit, s'étrangla et Eadulf lui reprit le gobelet des mains.

— Une infusion d'achillée soulagera ton mal de tête. C'est un remède très efficace contre les refroidissements, on l'utilise beaucoup ici. J'y ajouterai des feuilles de sureau et de chèvrefeuille.

— Peu importe ce que tu me donnes, gémit-elle. J'ai l'impression d'être au seuil de la mort.

— Tu seras rétablie d'ici un jour ou deux, je te le promets.

Elle éternua, se moucha dans un carré de tissu qu'elle tenait à portée de la main, fixa Eadulf en fronçant les sourcils... et lui sourit d'un air espiègle.

— Je croyais que nous ne disposions que d'une journée ?

— Tu parles de l'ordre de l'abbé Cild de quitter cette abbaye ? Je m'occupe de lui. Dans l'état où tu es, tu ne peux pas bouger d'ici. Et puis la situation se complique, il faut que je te raconte ce qui s'est passé hier.

Il retourna près du feu et, tout en préparant son infusion, il lui rapporta l'incident dont il avait été le témoin à la chapelle. Fidelma était si intriguée qu'elle en oublia presque les maux qui l'accablaient.

— Un troscud ? Tu es sûr qu'il a utilisé ce mot ?

Eadulf hocha la tête, s'assit sur le lit et attendit qu'elle ait avalé sa potion.

— Je sais qu'il s'agit d'un jeûne rituel, lui dit-il.

— Nous sommes confrontés à une affaire des plus sérieuses. En général, les gens respectent suffisamment la loi pour accepter l'arbitrage d'une cour de justice, et il est rare qu'un individu ait recours à un troscud pour obliger l'autre partie à passer en jugement.

— Mais l'abbé Cild n'est pas soumis à vos lois.

Fidelma se remit à tousser et Eadulf remplit à nouveau son gobelet.

— Tu as raison. Ce Garb affirme que l'abbé Cild s'est marié avec Gélgeis de la plaine des Ifs ?

— Oui et il l'a épousée selon la loi des Fénechus.

— La plaine des Ifs... c'est la traduction de Maigh Eo, dans le royaume de Connacht. Je comprends pourquoi Garb exige de Cild qu'il se conforme à la loi des Fénechus. J'aimerais que tu réunisses plus de détails sur cette affaire.

Eadulf fit la grimace.

— Difficile de compter sur l'abbé pour me renseigner.

— Il faut absolument savoir où le père de Garb a l'intention d'entamer son jeûne.

— C'est important ?

— En Éireann, le jeûne rituel se tient non loin de la porte de l'offenseur, et s'attaquer au jeûneur est considéré comme un sacrilège. Ici, je crains qu'on ne se préoccupe guère de nos coutumes et que l'on ne brutalise cet homme.

— Je pense comme toi que, dans ce royaume, initier un troscud serait un geste inutile et dangereux.

Fidelma se laissa retomber sur ses oreillers. Elle respirait difficilement et ses quintes de toux l'épuisaient. Eadulf lui prit la main.

— Le père de Garb a dû prendre ses précautions, murmura-t-elle. Mais ne t'y trompe pas, un troscud n'a rien d'anodin et il peut même mener à une guerre.

Eadulf posa un baiser sur sa joue.

— Je te promets de faire une enquête discrète. Ma première démarche sera pour Cild, à qui je vais annoncer que nous ne pourrons pas quitter l'abbaye aujourd'hui.

Après lui avoir préparé une nouvelle infusion, Eadulf quitta Fidelma qui sommeillait et se dirigea vers les appartements de l'abbé.

Ce dernier l'accueillit avec son hostilité habituelle.

— Je suppose que vous venez prendre congé ? Ce n'était pas la peine de vous déplacer.

— Malheureusement, ma compagne et moi-même devons remettre notre départ...

— Vous osez désobéir à mes ordres ?

Eadulf leva la main en signe d'apaisement.

— À mon grand regret, soeur Fidelma est tombée malade. Elle doit garder la chambre et prendre les potions que je lui ai préparées.

L'abbé Cild plissa les paupières.

— Je ne suis pas responsable de sa santé et je ne vous ai pas invités dans cette abbaye.

Eadulf lui sourit d'un air faussement aimable.

— Il est de votre devoir de chrétien et de supérieur ecclésiastique d'accorder l'hospitalité aux religieux qui vous rendent visite. Quant à cette règle qui vous fait rejeter les femmes, elle ne vous empêche pas d'en recevoir au moins une, je l'ai vue, qui n'appartient à aucun ordre. Par la sainte croix, je veillerai à ce que l'archevêque Théodore soit informé de votre attitude !

L'abbé Cild avait pâli.

— Attendez ! s'écria-t-il alors qu'Eadulf faisait mine de sortir. Expliquez-vous ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de femme qui se promènerait dans le monastère ?

Eadulf se retourna.

— J'ai aperçu cette dame alors que je me rendais à la chapelle

hier soir. Sa présence en ces lieux serait-elle tenue secrète ?

Un muscle tressaillit à la commissure des lèvres de l'abbé. Son agressivité semblait l'avoir soudain abandonné. Il s'assit et fixa Eadulf d'un air lugubre.

— Décrivez-moi exactement ce que vous avez vu, dit-il d'une voix sourde.

Eadulf s'exécuta tout en scrutant le visage de l'abbé avec attention. Cild s'était mis à trembler.

— D'un blond tirant vers le roux, dites-vous ? Vêtue d'une robe rouge et portant des bijoux ?

— C'est bien cela, répondit Eadulf tout en s'efforçant de demeurer impassible.

— Vous ne mentez pas ? insista l'abbé d'une voix suppliante. Vous me jurez qu'elle vous est apparue ?

Eadulf retint la protestation indignée qui lui montait aux lèvres.

— Évidemment, déclara-t-il avec rudesse. Je n'ai pas pour habitude de conter des fables. Et pour en revenir à votre attitude intransigeante, je m'étonne qu'elle ne s'applique pas à tous les membres de cette communauté. L'archevêque sera informé de votre dureté et de la façon dont vous avez traité soeur Fidelma. Si jamais il lui arrive malheur par votre indifférence à son état, je vous assure que vous le paierez cher.

Eadulf tourna les talons et, comme il s'y attendait, l'abbé le retint. Il semblait mal à l'aise, et Eadulf en déduisit que sa menace d'alerter l'évêque avait produit son effet.

— Je vais envoyer notre apothicaire examiner cette... soeur Fidelma. S'il confirme vos dires, vous serez autorisés à rester ici jusqu'à ce qu'elle se sente suffisamment rétablie pour voyager.

L'abbé Cild se saisit d'une petite cloche en bronze, l'agita, et frère Willibrod apparut presque aussitôt.

— Demandez à frère Higbald de se rendre auprès de soeur Fidelma, qui est souffrante. Qu'il évalue la gravité de son état et vienne ensuite me rendre compte de son examen.

Frère Willibrod resta interdit.

— Est-elle très malade, père abbé ?

Il jeta un coup d'oeil anxieux à Eadulf, se signa et murmura :

— Vous êtes sûr que ce n'est pas la peste jaune ?

L'abbé Cild poussa une exclamation irritée. Il avait retrouvé des couleurs et ses manières peu aimables.

— Ce n'est qu'un refroidissement, les rassura Eadulf, ne craignez rien. Elle a juste besoin de rester au chaud, de se reposer... et peut-être aussi d'un peu de charité chrétienne.

— C'est que nous avons perdu beaucoup de nos frères à cause de cette terrible affection, s'excusa Willibrod, et il est difficile de ne pas

s'alarmer. Cependant. ...

— Plus tôt frère Higbald l'examinera, plus vite nous serons renseignés sur ce qui l'afflige, s'énerva l'abbé Cild.

Frère Willibrod s'éclipsa en hochant vigoureusement la tête.

— Ne serait-il pas souhaitable que j'aille informer l'apothicaire du traitement que j'ai prescrit à soeur Fidelma ? suggéra Eadulf.

— Je suppose qu'elle n'a pas perdu l'usage de la parole et saura s'expliquer sans vous. Je préfère que Higbald évalue lui-même la gravité de la situation sans que vous influiez sur son jugement.

Eadulf serra les dents. Décidément, cet homme avait recouvré toute son arrogance mais, comme le lui avait conseillé Fidelma, mieux valait ne pas provoquer son courroux. Cependant, il ne put s'empêcher de lancer :

— Si j'étais dans votre position, abbé Cild, je remercierais l'heureux hasard qui a mis Fidelma de Cashel sur votre route.

L'autre fronça les sourcils.

— De quoi parlez-vous ?

— En Éireann, soeur Fidelma est une juriste de renom. Elle était même le conseiller de la délégation irlandaise au concile de Whitby, il y a deux ans de cela.

L'abbé Cild se figea.

— Soeur Fidelma ? Serait-ce la religieuse qui a empêché le concile d'avorter, et les royaumes de plonger dans la guerre civile après l'assassinat d'un des délégués ?

— Tout juste. C'est une amie du roi Oswy de Northumbrie et de l'abbesse Hilda.

Par un de ces brusques changements d'humeur dont il avait le secret, l'abbé se détendit et se renversa sur son siège tout en fixant Eadulf d'un air absent.

— Pourquoi sa présence devrait-elle m'intéresser ?

— Elle pourrait vous guider dans cette affaire de troscud.

L'abbé cligna des paupières.

— C'est un problème qui ne vous concerne pas, ni vous ni personne.

— Au contraire. Les articles de la loi diffèrent selon les pays, mais ils visent tous à une plus grande moralité. Si vous êtes une victime, parlez et laissez Fidelma vous aider à neutraliser ce jeûne de Gadra dirigé contre vous. En cas de négligence, les conséquences de ce rituel vous échapperont, et une guerre éclatera où beaucoup de sang sera versé.

Les yeux noirs de l'abbé étaient devenus insondables.

— À supposer que de telles extrémités soient à envisager, je saurai me défendre.

— Le recours à la violence est toujours un échec, et un acte

regrettable pour un homme de votre rang qui exerce de hautes responsabilités dans une communauté religieuse. Si vous êtes innocent, pourquoi ne pas vous protéger en usant des procédures juridiques ?

Le regard de l'abbé Cild jeta des éclairs et il s'agrippa des deux mains à la table.

— Je n'ai pas à plaider ma cause devant vous.

— Sans doute, mais dites-moi, vous avez bien eu une épouse du nom de Gélgeis ?

L'abbé s'empourpra et se mura dans le silence.

— Avez-vous changé d'idée sur le célibat avant ou après votre mariage ?

— Je me suis marié quand j'étais...

Furieux de s'être laissé surprendre dans un moment de faiblesse, l'abbé se reprit :

— Vous n'êtes plus grefa, que je sache.

— Dans quelle mesure les accusations de Garb étaient-elles fondées ? poursuivit Eadulf sans se démonter.

— Elles sont totalement fausses !

— Mais au royaume de Connacht, vous avez bien épousé Gélgeis, fille de Gadra et soeur de Garb ?

— Je ne le nie pas. Mais comment savez-vous que la cérémonie s'est déroulée dans le Connacht ? Garb ne l'a pas mentionné.

— Maigh Eo – la plaine des Ifs – fait partie du Connacht.

— Vous êtes bien informé, grommela l'abbé.

— Vous n'êtes pas le seul Saxon à avoir étudié dans les universités d'Éireann. Donc, vous avez épousé Gélgeis selon les lois des Fénechus ?

— Je ne le nie pas.

— Et elle est morte depuis longtemps ?

L'abbé Cild se leva brusquement.

— Elle est morte, vous m'entendez ? Il est intolérable que l'on prétende le contraire !

Eadulf était stupéfait.

— Je n'ai pas... j'essayais simplement de vous aider. L'accusation qui a été portée contre vous est très sérieuse et Fidelma, un expert des lois peu ordinaires auxquelles on a eu recours pour vous mettre dans l'embarras, peut très bien...

— Ces lois étrangères ne s'appliquent pas ici. Et si on m'attaque...

Eadulf suivit son regard et sursauta. Sur le mur étaient accrochés une épée et un bouclier. La nuit précédente, il n'avait rien remarqué, car il faisait trop sombre. « Une décoration pour le moins incongrue dans les appartements d'un abbé », songea-t-il.

Il voulut parler, mais Cild l'en empêcha d'un geste impérieux.

— Laissons cela et gardez cet entretien pour vous. Je vous interdis de mentionner à quiconque que vous avez... cru apercevoir une femme la nuit dernière. Vous m'avez bien compris ?

Sans attendre sa réponse, il quitta la pièce. Eadulf réfléchit un instant. Il avait réussi à troubler l'abbé dont l'attitude de rigueur morale avait cédé sous ses attaques. Était-il possible qu'il ait surpris la maîtresse de Cild ? À moins que... il ouvrit de grands yeux. Et si cette femme était Gélgeis ? Et si l'abbé prétendait qu'elle était morte afin de dissimuler qu'il vivait encore avec elle tout en prônant le célibat ? Cela expliquerait pourquoi la famille de Gélgeis s'était imaginé que Cild l'avait tuée. Eadulf refréna son envie d'aller s'entretenir de ces récents événements avec Fidelma. Mieux valait la laisser se reposer. En tout cas cet abbé rusé et colérique était des plus difficiles à cerner.

CHAPITRE V

Eadulf quittait les appartements de l'abbé quand il vit dans le couloir un homme grand, élancé et au visage avenant qui s'avavançait vers lui. Ses cheveux blonds retombaient en boucles autour de sa tonsure, il avait un teint clair, des yeux vifs, et une démarche un peu trop altière pour un religieux.

— Bonjour, mon frère ! lança-t-il gaiement. Je suppose que vous êtes le compagnon de soeur Fidelma ?

Eadulf hocha la tête.

— S'il vous est aisé de me reconnaître, je dois vous avouer qu'en ce qui me concerne...

— Je suis Higbald, l'apothicaire de l'abbaye.

Eadulf se détendit et lui rendit son sourire.

— Avez-vous examiné soeur Fidelma ?

— Oui, elle a juste attrapé un coup de froid, ce qui n'a rien de surprenant vu les circonstances. Vous lui aviez déjà prescrit les remèdes appropriés et je n'ai pu qu'approuver votre traitement. La soeur m'a raconté que vous aviez fréquenté un des meilleurs collèges de médecine d'Éireann. Il a une excellente réputation.

— J'ai effectivement étudié à Tuaim Brecáin. Entre nous, que pensez-vous de l'attitude de l'abbé Cild ? Il veut que nous quittions l'abbaye sur-le-champ.

Frère Higbald se mit à rire.

— Par ce temps ? Certes, la neige a cessé de tomber et le soleil brille, mais le fond de l'air est glacial et les étangs sont toujours gelés. Je vous déconseille donc fortement de repartir. J'en toucherai deux mots à l'abbé.

Eadulf poussa un soupir de soulagement.

— Merci, frère Higbald. Je crains que l'hospitalité de votre supérieur envers les voyageuses en détresse ne laisse à désirer.

Frère Higbald prit Eadulf par le bras.

— Venez, allons marcher.

Eadulf se laissa conduire par les corridors et ils rejoignirent les arcades du cloître de la cour centrale. Le soleil y faisait étinceler la neige poudreuse qui tourbillonnait dans les rafales de vent.

— Je vous assure que l'abbé comprendra très bien la situation, dit Higbald sur le ton de la confiance. Je vous en prie, ne le jugez pas trop sévèrement. Il a traversé de lourdes épreuves et ses positions intransigeantes ne sont qu'un masque visant à se protéger.

— J'ai cru comprendre qu'il avait effectivement quelques soucis, concéda Eadulf. J'assistais la nuit dernière à l'office funèbre.

Frère Higbald fit la grimace.

— Vous étiez donc présent quand Garb a fait irruption dans la chapelle ? Ce guerrier irlandais semble très friand de ce genre d'apparition imprévue.

— Vous le connaissez ?

— Pas vraiment. Je ne l'ai vu que deux fois en tout.

— Quand l'avez-vous rencontré pour la première fois ?

— Vous êtes bien curieux, frère Eadulf, répondit Higbald avec un sourire amusé.

— C'est dans ma nature. Avant d'entamer mes pérégrinations, j'étais gerefà héréditaire à Seaxmund's Ham.

— Ah, je comprends mieux ! Et je vous félicite d'avoir mis au service du Christ un esprit rigoureux, formé par l'étude de la loi et de la médecine. Vous avez eu un itinéraire peu ordinaire... Figurez-vous que ce guerrier s'est présenté pour la première fois à l'abbaye il y a neuf jours. J'étais en compagnie de l'abbé quand Garb a forcé son chemin jusqu'à ses appartements. Un des Irlandais de son escorte m'a fait sortir et j'ignore tout de l'entretien qu'ils ont eu. En tout cas, Garb est reparti aussi vite qu'il était venu, laissant Cild bouleversé. Depuis, nous devons supporter ses sautes d'humeur.

Eadulf adressa un regard sceptique à son interlocuteur.

— Insinueriez-vous qu'avant la visite de Garb, l'abbé était d'un caractère aimable ? Comment cette métamorphose s'est-elle manifestée ?

Higbald fut saisi d'une franche hilarité.

— N'allez pas vous imaginer qu'avant ce jour il était jovial, chaleureux et d'un rapport facile ! La nature ne l'a pas doté d'une bonté rayonnante et son sens de l'humour est plutôt limité. Il se montre souvent excessif, comme vous avez pu le constater par vous-même, et de ce point de vue là il n'a pas beaucoup changé. Il a toujours été méfiant, imprévisible dans ses rapports avec les gens mais, depuis cet incident, sa versatilité s'est accrue.

— L'accusation de meurtre portée par Garb n'est pas à prendre à la légère.

— Sans doute, mais, ici, sa portée demeure purement symbolique.

— N'empêche que Cild s'est marié dans le Connacht sous le régime de la loi des brehons. L'affaire est plus sérieuse que vous ne l'imaginez.

— Le sort a porté un coup cruel à l'abbé.

— Comment l'entendez-vous ?

— Je veux parler de la mort de frère Botulf. S'il était encore en vie, il aurait pu laver l'abbé Cild de tout soupçon.

— Je ne vous suis pas.

— Frère Botulf avait été le témoin de la mort de sa femme, qu'il connaissait très bien.

— À quand remonte son décès ? demanda Eadulf, déçu que sa brillante théorie sur la disparition de Gélgeis soit ainsi réduite à néant.

Frère Higbald secoua la tête d'un air gêné.

— Je ne voudrais pas me montrer indiscret.

— Je ne vous demande pas de vous livrer à des commérages, répliqua Eadulf d'un ton détaché. Une date, un lieu et une heure suffiront.

— Gélgeis a rendu l'âme quelques mois avant que je rejoigne la communauté. C'était la fin de l'été. Cild avait déjà transformé la communauté mixte en un monastère d'hommes dont la contemplation ne devait pas être distraite par la présence des femmes. Mais il y a ici quelques religieux qui connaissaient Gélgeis. Le pauvre frère Botulf, bien sûr, et frère Willibrod. Ah, et aussi le jeune Redwald. D'après ce qu'on m'a rapporté, Gélgeis n'était pas très appréciée.

— La décision de Cild d'imposer le célibat aux frères est-elle intervenue avant ou après le décès de son épouse ?

— Le chagrin peut amener un changement radical dans la vie d'un homme mais qui sait, dans le fond, ce qui motive ses actes ?

— Êtes-vous absolument certain que l'épouse de l'abbé est décédée ?

— Bien sûr ! Vous posez de drôles de questions.

— C'est juste que je m'interrogeais sur l'identité de la femme qui est à l'heure actuelle hébergée dans l'abbaye.

Frère Higbald parut interloqué.

— À part votre compagne...

— Je parle d'une jeune femme d'un blond roux, richement vêtue, que j'ai aperçue sous les voûtes près de la chapelle, la nuit dernière.

L'apothicaire fixa Eadulf d'un air grave.

— En vérité, mon frère, pour autant que je le sache et à l'exception de soeur Fidelma, il n'y a pas de femme dans cette abbaye.

— Et pourtant je l'ai vue !

— Vous pourriez la reconnaître ? demanda aussitôt Higbald.

Eadulf hésita.

— Je n'en suis pas certain.

— Ne croyez-vous pas que nous serions informés de sa présence si elle résidait ici ?

Eadulf préféra ne pas insister.

— Savez-vous comment Gélgeis a trouvé la mort ? reprit-il. Se pourrait-il que l'abbé Cild ait quelque chose à se reprocher ? Son comportement devant Garb manquait d'assurance.

Frère Higbald secoua la tête.

— Les circonstances de sa mort ne sont un secret pour personne : elle s'est égarée dans un marécage où elle a été engloutie. Et si je peux vous donner un conseil, dès que votre compagne sera rétablie, retournez à vos occupations sans plus vous préoccuper de cette affaire. Ce serait déraisonnable de soutenir les affirmations de Garb et de rechercher des mystères là où il n'y en a pas. Si l'abbé Cild refuse de répondre à Garb, en quoi cela nous regarde-t-il ?

Sous le sourire et la bonne humeur affichée de l'apothicaire perçait une étrange gravité.

— Nous sommes confrontés à un mystère, frère Higbald. Botulf était un ami d'enfance et je ne connaîtrai pas le repos tant que je n'aurai pas découvert qui l'a tué. J'ai horreur de laisser des énigmes non résolues derrière moi et je suis insensible aux menaces, même si elles sont proférées avec la plus habile diplomatie.

L'apothicaire poussa un soupir désolé.

— Qu'allez-vous chercher là ? Je ne vous menaçais pas le moins du monde. D'ailleurs, cette histoire ne me passionne guère. Je voulais simplement vous prévenir contre le tempérament instable de l'abbé. Il affirme que Botulf a été tué par...

— Des hors-la-loi et des voleurs des marais, je sais. Tout cela parce que frère Wigstan aurait aperçu un homme du nom d'Aldhere dans le voisinage de l'abbaye peu de temps après la découverte du corps. Je suppose que vous l'avez examiné ?

— Oui, j'étais dans la chapelle quand on m'a envoyé chercher et le cadavre gisait encore dans la cour. Botulf avait été frappé à plusieurs reprises à la tête avec une hache de guerre.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— J'ai suffisamment arpenté les champs de bataille pour identifier le type de blessures que provoque cette arme.

— Mais pour quels motifs Garb accuserait-il l'abbé d'avoir provoqué l'assassinat de Botulf ? Botulf étant un témoin de la mort de Gélgeis, en a-t-il déduit que mon ami avait été tué parce qu'il en savait trop ?

Higbald haussa les épaules.

— Ce n'est pas à moi de répondre à une telle question. Oubliez cela. Je dirai à l'abbé que soeur Fidelma a besoin d'un peu de temps pour se remettre, mais après ça...

Sur ces mots, il tourna les talons et Eadulf le regarda s'éloigner d'un air pensif. Puis il reprit le chemin de l'hôtellerie.

— J'ai cru comprendre que j'étais autorisée à séjourner ici jusqu'à

ce que mon état s'améliore, lui dit Fidelma quand il l'eut rejointe. Il semblerait que tu te sois montré diplomate dans tes relations avec l'abbé.

Eadulf éclata de rire.

— Diplomate n'est pas le terme que je choisirais.

— Donne-moi encore un peu de ton infâme breuvage. Le goût en est atroce mais cela calme mes accès de toux. T'es-tu renseigné sur le troscud ?

Eadulf lui tendit le gobelet.

— Je crois que le mystère qui entoure cette affaire est plus épais qu'il ne m'avait semblé au premier abord.

Il lui rapporta dans le détail ses conversations avec l'abbé Cild et frère Higbald.

— Tu ne m'avais pas mentionné la présence de cette femme auparavant. Mais si elle demeure vraiment ici, pourquoi s'obstinent-ils à nier les faits ?

— Cette brève apparition ne m'avait pas semblé très importante. Je l'ai évoquée quand Cild m'a rappelé avec insistance que les femmes n'étaient pas autorisées à pénétrer dans cette abbaye.

— Qu'est-ce qui t'a fait penser qu'elle serait l'épouse de l'abbé ?

— Cela expliquerait sa réaction aux accusations de Garb.

— Tes arguments présentent une faille, Eadulf. Qu'est-ce qui aurait empêché Cild de reconnaître qu'elle était vivante afin d'éviter une accusation publique de meurtre ? Frère Higbald nie donc lui aussi l'existence de cette femme ?

— Oui, mais on n'est pas forcés de le croire.

— À moins que lui et les frères de la communauté n'ignorent tout de sa présence. Peut-être demeure-t-elle ici sous le sceau du secret ?

— Ou alors elle est sa maîtresse.

— Tu sautes sans la moindre preuve à une conclusion fantaisiste, lui reprocha Fidelma. Et maintenant j'aimerais dormir. Continue de poser des questions et abstiens-toi pour l'instant de déductions trop hâtives.

Elle but quelques gorgées d'infusion, ferma les yeux et entendit la porte se refermer doucement.

Dehors, Eadulf rencontra frère Willibrod qui discutait avec un autre membre de la communauté, un solide gaillard aux larges épaules. Le dominus semblait rasséréné.

— L'abbé Cild m'a dit que vous pouviez rester ici quelques jours, jusqu'à ce que soeur Fidelma soit rétablie. Elle souffrirait d'un simple refroidissement qui ne s'apparente en rien à la peste jaune. Que puis-je faire pour elle ?

— La laisser se reposer et peut-être lui apporter un peu de bouillon pour le repas de midi.

— Volontiers. Redwald recevra des instructions dans ce sens. J'ai oublié de vous présenter frère Wigstan, que vous aviez demandé à rencontrer.

Eadulf salua le jeune homme.

— On m'a rapporté que vous aviez vu Aldhere, le hors-la-loi ?

Frère Wigstan hocha la tête.

— Hier matin, aux aurores, alors que je me hâtais de rentrer à l'abbaye pour les matines...

— Où étiez-vous allé ?

— Sur la côte, où j'ai acheté du poisson pour le monastère. Et quand mon chariot s'est engagé sur le chemin qui monte ici, je jure que j'ai vu Aldhere qui s'enfuyait sur son cheval.

— Vous êtes certain que c'était lui ?

— Oui, il est passé près du petit bois qui longe l'abbaye.

— Si vous l'avez identifié c'est que vous l'aviez déjà rencontré.

— Je le connais bien, il m'a déjà volé à deux reprises sur la route qui mène au port, se plaignit frère Wigstan avec amertume.

— Mais il n'a jamais attenté à votre vie. Ce n'est donc pas une brute sanguinaire.

— Ce sera tout, mon frère ?

Eadulf hocha la tête d'un air distrait puis, quand Wigstan se fut éloigné, il se tourna vers Willibrod.

— Et vous seriez prêt à tuer un homme sur cette seule preuve qui n'en est pas une ? Vous m'étonnez. À propos d'autre chose, j'ai une faveur à vous demander.

— Laquelle ? demanda le dominus avec méfiance.

— Je vous ai déjà expliqué que j'étais un ami de frère Botulf. J'aimerais examiner ses possessions personnelles.

— Les frères du Christ ne possèdent rien, rétorqua frère Willibrod d'un ton rogue. Vous connaissez la règle du Didache ?

Le Didache ou Enseignements des douze apôtres était un ouvrage traitant des ordres religieux et de la vie ecclésiastique. On prétendait qu'il avait été rédigé par les moines de la première communauté chrétienne, mais Eadulf ne l'avait jamais lu, ce qu'il confessa au dominus.

— Voici une citation très éclairante : « Partage tout avec ton frère. Ne dis jamais : ceci est à moi. Si tu partages ce qui ne peut mourir, tu n'éprouveras aucune difficulté à distribuer ce qui est périssable. »

— Cela correspond aux enseignements d'autres Pères de l'Église. Et donc vous appliquez cette règle ?

— Nous nous y efforçons.

— Cependant, j'insiste pour me recueillir un instant dans la cellule de mon ami.

— J'ignore si elle a été nettoyée.

— Je vous en prie.

Frère Willibrod haussa les épaules.

— Très bien. Si un moment de méditation dans sa cellule peut vous apporter un peu de réconfort... Venez.

Ils passèrent devant le réfectoire et le dortoir, et Willibrod s'arrêta un peu plus loin.

— En tant qu'intendant de cette abbaye, frère Botulf avait une cellule particulière, dit-il en ouvrant une porte et en s'effaçant pour laisser passer le visiteur.

Eadulf pénétra dans la petite chambre.

Elle ne contenait pas grand-chose. Une robe, une cape et une sacoche en cuir accrochées à des clous, et une paire de sandales usées rangées au-dessous. Le lit consistait en un cadre en bois et une paille, sur laquelle étaient posées des couvertures bien pliées. À cela s'ajoutaient une petite table à la tête du lit, une chandelle dans un chandelier, une boîte d'amadou avec des pierres de silex, un gobelet, un pichet et une cuvette.

— Comme vous le voyez, dit le dominus qui se tenait sur le seuil de la pièce, frère Botulf ne possédait rien.

Eadulf secoua la tête.

— C'est bien triste. Toute une vie est contenue entre ces murs et il n'en reste aucune trace. Quand nos souvenirs à leur tour s'effaceront et se dissiperont comme la fumée dans le vent...

— Les possessions personnelles sont une abomination qui conduit à la tentation, répliqua frère Willibrod d'une voix métallique. Saint Basile n'a-t-il pas déclaré que la propriété c'est le vol ? En nous dépouillant, nous devenons tous égaux dans la foi.

Eadulf poussa un soupir résigné.

— Aristote prétendait que ce n'étaient pas les biens, mais les désirs qui méritaient d'être mieux répartis.

Il se tourna vers la sacoche et en sortit un petit livre de citations des Écritures en latin. Puis il remarqua un morceau de parchemin froissé au fond du sac, qu'il subtilisa sans que frère Willibrod s'en aperçoive.

— Il faut que je ramène ce livre au scriptorium, dit ce dernier en tendant la main.

— N'appartenait-il pas à Botulf ?

— Je vous ai déjà dit qu'ici tout était mis en commun.

Sur ces mots, le dominus remit l'ouvrage dans la sacoche qu'il décrocha, pendant qu'Eadulf faisait passer le bout de parchemin de la manche de sa robe dans le sacculus accroché à sa ceinture. Frère Willibrod se tourna vers lui.

— Vous en avez assez vu ?

Eadulf hocha la tête en signe d'assentiment et, tandis qu'ils se

dirigeaient vers la cour principale, il demanda :

— En tant que dominus, je suppose que vous êtes informé des allées et venues dans l'abbaye ?

— Oui, pourquoi donc ?

— Vous rencontrez tous les visiteurs ?

— Si vous désirez me questionner sur l'intrusion de la nuit dernière, je vous déjà expliqué que les guerriers étrangers étaient grimpés par-dessus le mur et...

— Je voulais connaître l'identité de la femme qui se promenait dans l'abbaye pendant le service.

L'autre le dévisagea d'un air outragé.

— Vous êtes fou ! Une femme, ici ? Impossible !

— Je l'ai vue dans la petite cour à l'arrière de la chapelle. Une femme élancée, avec une chevelure blonde aux reflets roux, portant une robe rouge et des bijoux.

Frère Willibrod recula d'un pas, l'air égaré, puis ses traits se durcirent.

— Vous avez rêvé.

Et il s'éloigna à grands pas, laissant Eadulf figé sur place.

C'est alors qu'apparut frère Redwald, qui passait derrière les piliers. Il portait deux seaux d'eau pour l'hôtellerie.

— Bonjour, frère Eadulf, dit-il d'un air anxieux. Désirez-vous quelque chose, pour vous ou soeur Fidelma ?

— Non, je vous remercie. Ou plutôt si. Où puis-je trouver frère Osred ? Je voulais lui parler hier et puis j'ai oublié.

— Frère Osred ? Le forgeron ? Je crois bien qu'il est parti avec les autres.

Eadulf fronça les sourcils.

— Oui, il a rejoint le groupe mené par l'abbé Cild qui se rendait dans les marais pour y capturer Aldhere.

— Quoi ?

Eadulf s'était promis d'accompagner Cild dans son expédition, afin de s'assurer que la loi serait respectée dans l'éventualité où le bandit serait fait prisonnier. Il s'élança derrière frère Willibrod.

CHAPITRE VI

En entendant le cri lugubre d'un butor solitaire, Eadulf tira sur les rênes de sa mule et regarda autour de lui. À une courte distance, au milieu des roseaux, il aperçut le plumage brun rayé de noir de l'oiseau, qui grimpait avec précaution aux hautes tiges afin d'observer les alentours. Puis ses yeux brillants se posèrent sur Eadulf et il disparut.

En une autre saison, ces roseaux se balançant sur fond de ciel tourmenté auraient enchanté Eadulf, mais maintenant qu'ils avaient perdu leurs inflorescences et ployaient sous le poids de la neige... Il réalisa qu'il était perdu et il commença à s'inquiéter.

Il avait réussi à persuader frère Willibrod de lui prêter une mule afin de rejoindre l'abbé Cild et son escorte de six frères armés. Mentant effrontément, il avait affirmé que l'abbé avait à coup sûr oublié de le prévenir de son départ puisqu'il avait accepté son offre de l'accompagner.

— Je n'aurai aucun mal à les rattraper, avait-il plaidé. Il me suffira de suivre leurs traces dans la neige.

Le dominus s'était laissé convaincre avec la plus grande réticence. Ses hésitations se comprenaient aisément : Eadulf avait oublié que la neige fraîche, sèche et poudreuse, était sans arrêt balayée par le vent. Et il n'avait pas tardé à s'égarer.

Au lieu de revenir sur ses pas, il s'obstina à poursuivre sa route, une détermination qui lui avait souvent servi par le passé à surmonter l'adversité. Il enfonça ses talons dans les flancs de la mule, une bête robuste, habituée aux rigueurs du climat et réputée elle aussi pour son entêtement. Eadulf était mal assuré sur sa selle, car, contrairement à Fidelma, qui avait été initiée à l'art de l'équitation en même temps qu'elle apprenait à marcher, monter le rendait nerveux et la mule le sentait.

Malgré l'épais manteau blanc qui nivelait le paysage, Eadulf reconnut les marais, situés non loin de la côte. Bien qu'ayant grandi non loin d'ici, il ne s'y était jamais aventuré. Les ruisseaux et les petits lacs gelés, les rares arbres et la lande où fleurissait la bruyère au printemps étaient typiques des étendues marécageuses du royaume

des Angles de l'Est. Sur ces terres plates et monotones il n'y avait aucun repère et on ne distinguait aucune piste.

Non loin retentit un « chikabi-bi-bi » courroucé. Un petit oiseau blanc et brun avec une couronne noire frôla Eadulf et s'éloigna à tire-d'aile. La nonnette était effrayée et il comprit bientôt pourquoi. Un busard, identifiable à ses plumes brunes et à sa tête et ses ailes plus claires, tournoyait à basse altitude, en quête de proies. Ce rapace se nourrissait d'oisillons, de souris et de divers petits mammifères.

Eadulf se surprit à faire une courte prière pour que la gentille nonnette échappe à son poursuivant affamé.

Il respirait maintenant l'odeur âcre et piquante des embruns. Par endroits, la neige s'amenuisait là où la bruyère s'effaçait devant les dunes de sable et les galets. La mer apparut, d'un gris qui se confondait avec le ciel. De petits buissons d'argousiers s'accrochaient aux dunes, comme des saules minuscules avec des feuilles vert et argent. Ils portaient encore des baies orangées, toutes ratatinées, qu'autrefois Eadulf ramassait pour sa mère afin qu'elle en fasse des confitures.

Un peu plus loin il avisa un bois prolongé par une sorte de monticule recouvert d'herbe jaunie qui s'avancait dans les flots. En gravissant cette minuscule falaise, il pourrait peut-être repérer l'abbé et son escorte.

Alors qu'il pressait la mule d'avancer, il décida de retourner à l'abbaye, au cas où cette dernière tentative de retrouver Cild et ses compagnons échouerait.

En sortant du bois, il tira vivement sur les rênes de sa monture qui s'immobilisa tout en se cabrant et en tapant du sabot. Abrité du vent par le promontoire, un navire saxon se balançait près du rivage. Sur la grève des guerriers s'affairaient. Les formes et les oriflammes du bateau signalaient son origine : il n'appartenait pas à des Angles de l'Est mais à des Saxons de l'Est. La grand-voile portait le symbole solaire associé au dieu Thor : une croix aux segments brisés à angle droit.

Un homme poussa un cri d'alerte en voyant Eadulf et plusieurs guerriers, épée au clair, grimpèrent avec une aisance déconcertante le chemin escarpé qui menait jusqu'à lui. Avant qu'il ait pu réagir, il entendit des flèches siffler. Elles avaient été tirées derrière lui mais ne lui étaient pas destinées. Deux des guerriers tombèrent en poussant des cris de douleur. Les autres s'immobilisèrent.

Eadulf ne comprenait plus rien. Il se trouva soudain encadré par des archers qui faisaient pleuvoir les flèches sur ses assaillants. Un solide gaillard à la tignasse blonde, qui souriait de toutes ses dents noircies, attrapa les rênes de sa mule.

Les Saxons battaient en retraite, courant pour rejoindre leur

vaisseau, soutenant ou tirant ceux qui avaient été blessés. Une volée de flèches alla se ficher dans la coque du bateau. Les fuyards, après avoir plongé dans l'eau, escaladèrent les flancs de leur embarcation qui commençait déjà à s'éloigner en fendant les vagues. Des marins s'agitaient sur le pont, tirant sur les filins, jurant et hurlant jusqu'à ce que les voiles gonflées par le vent les entraînent vers le large.

L'homme de haute taille qui avait lancé la contre-attaque rengaina son épée et examina Eadulf d'un air amusé. Il était maigre, vif, et une cicatrice lui barrait le visage. Ses yeux noirs brûlaient d'un feu intérieur et la bouche aux lèvres minces, déformée par la cicatrice, arborait un rictus moqueur. Ses traits rappelaient quelqu'un à Eadulf, mais qui ? Son teint mat trahissait un homme habitué à la vie en plein air, il portait des vêtements de lainage sombres et un habit en cuir recouvert de rondelles en métal qui lui servait d'armure, à quoi s'ajoutaient un bouclier rond en métal poli et un casque conique sans aucun ornement.

— Et qu'est-ce qu'on a attrapé là ? ironisa-t-il. Il appartient sûrement à ces maudits hommes de Cild.

Eadulf fronça les sourcils d'un air agacé.

— Qu'est-ce que ça signifie ? Lèveriez-vous la main sur un religieux ?

Le guerrier se mit à rire.

— J'aurais cru qu'un homme de votre intelligence et de votre culture aurait compris que nous venons de sauver votre précieuse existence. Vous avez une drôle de façon de manifester votre reconnaissance !

— Pourquoi ces Saxons en voudraient-ils à ma vie ? déclara Eadulf sur le même ton que le guerrier, mais sa voix sonnait faux. Et pour quelles raisons attachez-vous tant d'importance à ma précieuse existence, comme vous dites ?

L'homme à la haute stature l'étudia sans broncher.

— Comment vous appelez-vous, mon frère ? dit-il enfin. Je n'ai pas le souvenir de vous avoir vu dans ce tas de pierres plein de vipères que l'on nomme abbaye. Vous êtes arrivé récemment ?

L'homme s'exprimait avec une désinvolture qui irrita Eadulf.

— Oui, de Cantorbéry, et avant cela j'ai passé plusieurs années loin d'ici. Cependant...

— Eadulf de Seaxmund's Ham ! s'exclama un petit homme brun et musclé en s'avançant de quelques pas.

Eadulf scruta ses traits tout en fouillant sa mémoire.

— Tu reconnais cet homme, Wiglaf ?

L'autre acquiesça bruyamment.

— C'était le grefa de Seaxmund's Ham. Il m'avait condamné à recevoir douze coups de fouet pour vol.

Le chef se tourna vers Eadulf, mi-sérieux, mi-ironique.

— Est-ce vrai ? Avez-vous fait punir ce pauvre Wiglaf ici présent ?

— C'est possible, mais je ne m'en souviens pas, grommela Eadulf.

Le dénommé Wiglaf se planta devant lui.

— À l'époque, je n'avais pas encore de barbe, geref. Mais ces coups de verge m'ont laissé un mauvais souvenir.

— La sentence était-elle juste, Wiglaf ? l'interrompit le chef, toujours pince-sans-rire.

L'autre gloussa.

— Ben oui, j'avais volé un pot de miel à une vieille. Le geref s'était montré équitable.

Eadulf, qui avait ordonné bien des châtements de ce genre du temps où il exerçait la justice, ne remettait toujours pas le voleur de miel.

— Maintenant, vous me connaissez, mais vous ne vous êtes toujours pas présenté, lança-t-il au chef.

— Je m'appelle Aldhere et voici quelques-uns de mes hommes.

Devant les yeux agrandis par la surprise d'Eadulf, le hors-la-loi se mit à rire.

— Je vois à votre réaction que vous avez déjà entendu parler de moi, geref.

— Oui, par l'abbé Cild.

Les éclats de rire d'Aldhere redoublèrent.

— Ce fils du diable a dû vous dresser un abominable portrait de ma personne. Seriez-vous devenu un membre de l'odieuse engeance dont Cild a pris la tête ?

— Non, je passe quelques jours avec ma... un compagnon avant de partir pour Seaxmund's Ham. Voilà longtemps que je ne suis pas revenu ici.

— Si vous voulez mon avis, à votre place je quitterais au plus vite ce trou à rats qu'est devenue l'abbaye d'Aldred, répliqua le hors-la-loi sans se départir de son attitude amicale et détendue.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il faut se tenir éloigné de ce lieu maudit. L'abbé Cild est un méchant homme.

Eadulf fronça les sourcils en se rappelant les paroles de Mul le fou. Lui aussi avait tenu des propos peu amènes sur l'abbaye. Et il était temps qu'on lui fournisse des explications.

— J'aimerais vous parler seul à seul, Aldhere.

— Alors, il vous faudra venir avec nous jusqu'à notre camp. Nous deviserons en chemin.

Eadulf hésita et prit sa décision.

— Savez-vous que l'abbé Cild, accompagné de plusieurs moines, court la campagne pour vous attraper et vous pendre haut et court ?

Aldhere sembla peu ému par cette déclaration.

— Je suis heureux que vous nous ayez prévenus, gerefa. Cela montre que vous êtes un homme intègre. Cependant, je n'en dirais pas autant de l'abbé Cild. Nous l'avons surveillé alors qu'il pénétrait dans les marais, mais voilà déjà un certain temps qu'il est rentré au monastère. Il ne s'agissait que d'une petite démonstration de force pour impressionner quelqu'un. Que pourrait-il faire avec six hommes contre ma bande armée ?

Aldhere disait vrai. Donc Cild savait qu'il n'avait aucune chance de l'emporter. À quoi rimait cette comédie ? Qui donc désirait-il impressionner ? Lui, Eadulf ? La communauté des moines ? Garb et ses guerriers irlandais ? À moins qu'il ne s'agisse d'une nouvelle manifestation des sautes d'humeur dont l'abbé avait le secret ?

Ils avaient tous enfourché des chevaux que des hommes embusqués dans les bois leur avaient amenés après l'attaque. Deux des compagnons d'Aldhere avançaient en éclaireurs, celui-ci et Eadulf les suivaient à une certaine distance, et le gros de la troupe fermait le cortège.

Aldhere chevauchait le buste rejeté en arrière, avec l'aisance d'un cavalier émérite.

— Qu'est-ce donc que vous estimiez réservé à mes seules oreilles ? Parlez, dit-il à Eadulf alors qu'ils avançaient au pas de leurs montures.

— L'abbé Cild croit que vous avez tué Botulf.

L'autre poussa une exclamation sardonique.

— Si j'en juge par votre réaction, poursuivit Eadulf, vous savez que Botulf a été assassiné.

— Oui, j'en ai été informé, répliqua l'autre avec solennité. Mais si vous voulez le nom du vrai coupable, adressez-vous à Cild.

— Insinueriez-vous que l'abbé serait l'assassin ?

— Il me semble avoir été assez clair.

— Comment avez-vous appris la mort de Botulf ?

Les traits du hors-la-loi étaient maintenant empreints de tristesse et de lassitude.

— En quoi cela vous concerne-t-il, Eadulf de Seaxmund's Ham ? Vous venez d'arriver dans une abbaye dont, à votre place – je suis certain que vous ne manquez pas de bon sens –, je m'éloignerais dans les plus brefs délais.

Eadulf estima qu'il n'avait d'autre choix que de jouer franc jeu avec Aldhere.

— Cela me concerne de très près. Botulf était un ami d'enfance cher à mon cœur. Il y a quelques semaines, alors que je me trouvais à Cantorbéry, il m'a envoyé un message me priant instamment de le rejoindre à l'abbaye avant minuit, hier. C'est ce que j'ai fait et, quand

je suis arrivé, ce fut pour apprendre qu'il venait d'être assassiné. Un des frères affirme vous avoir vu à l'abbaye peu après l'heure du crime.

Aldhere demeura un instant silencieux avant de déclarer :

— Sans doute Wigstan, qui revenait du village de pêcheurs où il avait acheté du poisson. Je l'ai vu moi aussi et il n'a pas menti : je me trouvais dans les parages.

Eadulf sursauta.

— Mais alors, reconnaissez-vous...

— Ne soyez pas idiot, pieux geref ! Bien sûr que non ! Botulf ne vous a-t-il pas précisé les raisons de sa démarche auprès de vous ?

Eadulf secoua la tête à contrecœur.

— Je n'ai pas tué Botulf ! s'écria Aldhere avec fougue. Moi aussi j'étais de ses amis. Je m'étais rendu à l'abbaye pour le rencontrer en secret – en ce qui me concerne, il m'avait prié de le retrouver à l'aube hier, à une heure précise.

— L'avez-vous rencontré ?

— Alors que je l'attendais à l'ombre d'un fourré, j'ai entendu un grand cri. Et j'ai préféré ne pas m'attarder.

— Comment en avez-vous déduit que ce cri était celui d'un homme qui avait découvert le corps de Botulf ?

— Wiglaf a un ami à l'abbaye et, par son intermédiaire, il a appris qu'après s'être entretenu avec Wigstan, Cild clamait partout que j'étais responsable de ce crime.

— Pourquoi l'abbé Cild vous déteste-t-il ?

Aldhere poussa un profond soupir.

— C'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps.

— Dans ce cas, je vous la raconterai autour d'un repas au camp.

Eadulf demeura un instant silencieux. Aldhere le déconcertait. Il n'avait rien du hors-la-loi terré dans les marais que Cild lui avait décrit. Malgré sa tenue débraillée, c'était un homme éduqué, agréable, et sa tranquille autorité évoquait les manières d'un thane plutôt que celles d'un brigand. Eadulf refréna son impatience et les questions qui lui montaient aux lèvres. Comme le lui répétait souvent Fidelma, le succès couronne les entreprises de ceux qui ont appris à attendre.

À l'abri des forêts très denses proches du rivage, ils se dirigeaient maintenant vers le nord. Eadulf reconnaissait les paysages de son enfance et, alors qu'ils se rapprochaient de son village natal, il se sentit envahi par la mélancolie.

Un peu plus loin à droite s'étendait une plage de galets et, à leur gauche, on voyait des étangs et des roselières. Des lieux familiers. Alors qu'ils traversaient un bois de peupliers, de chênes et de bouleaux, ils débouchèrent soudain sur une clairière avec des huttes, où s'affairaient des femmes, des hommes et même des enfants.

— Bienvenue chez moi, dit Aldhere en glissant de son cheval.

Eadulf le suivit en direction d'une cabane dont la porte s'ouvrit ; une femme, qui avait dû les repérer de loin, s'avancait vers Aldhere pour l'accueillir. Elle était mince et gracieuse, avec des cheveux blonds recouverts d'un fichu qui dissimulait en partie son visage. Elle désigna Eadulf, les sourcils froncés.

— Qui est-ce ? Un prisonnier ? Un des hommes de Cild ?

Elle parlait le saxon avec un accent étranger.

Aldhere secoua la tête en souriant.

— Non, ma douce, c'est un invité. Je vous présente ma compagne, Bertha. Bertha, voici frère Eadulf. Sois gentille, sers-nous le repas et laisse-nous. Nous avons à parler.

Sans un mot, Bertha retourna dans la hutte, bientôt rejointe par Aldhere et Eadulf. L'unique pièce était meublée d'un lit, d'une table et de quelques tabourets. Bertha leur apporta du pot-au-feu, du pain frais et de l'hydromel. Eadulf remarqua que son bras droit portait une cicatrice qui partait du poignet. Quand elle eut terminé sa tâche, elle sortit en coup de vent, visiblement fâchée d'être exclue de l'entretien.

— Bertha est un nom gaulois, il me semble, dit Eadulf.

— Exact, répondit Aldhere, je l'ai libérée d'un marchand d'esclaves gaulois qui essayait de la vendre aux Saxons de l'Est. Elle a été maltraitée. Vous avez vu sa cicatrice sur le bras ? Elle en a d'autres sur le visage, ce qui explique qu'elle cherche à le dissimuler devant les étrangers. Elle a choisi de rester avec moi.

Eadulf hocha la tête avec gravité.

— La traite des esclaves est un trafic honteux, dont j'espère bien qu'il sera un jour interdit par la loi. Mais dites-moi, pourquoi les Saxons de l'Est ont-ils essayé de me tuer ? Quand j'étais jeune, ils n'étaient pas aussi violents.

Aldhere prit une cruche, deux gobelets et leur versa de l'hydromel.

— C'est la faute du roi Sigehere qui est retourné à la foi de ses ancêtres. Il a déclaré la guerre à tous les chrétiens.

— Je croyais qu'il était suffisamment occupé à combattre son propre peuple. Pourquoi envoie-t-il des hommes attaquer notre territoire ?

— Sigehere n'est poussé que par sa seule ambition, la religion importe peu. Il se sent à l'étroit dans son royaume des Saxons de l'Est et ne cesse de harceler ses voisins, pour jauger leurs faiblesses. Les assauts se succèdent... vous en avez été le témoin. Pour les guerriers de Sigehere, un religieux chrétien représente une bonne prise. Ils vous auraient réservé un sort peu enviable, croyez-moi.

Eadulf frissonna et vida son gobelet.

— Pourquoi ont-ils choisi cet endroit pour accoster ? Il n'y a pas

d'agglomérations importantes dans la région et rien qui puisse les intéresser, à part l'abbaye d'Aldred.

Aldhere se frotta le menton d'un air pensif.

— Vous avez souligné un point important, geref. Ils opèrent généralement un peu plus au nord, dans les terres des North Folk où le roi Ealdwulf a son palais et ses forteresses. Que diable viennent-ils chercher ici ?

Il se renferma dans un silence méditatif.

— Ne peut-on rien faire pour contrer les intrigues de Sigehere ? insista Eadulf. Je croyais que son cousin Sebbi avait déclenché une guerre fratricide pour contenir ses ambitions ?

— Sebbi n'est pas un guerrier, il est trop pieux pour cela et, de plus, il doit s'appuyer sur des tiers pour mener ses batailles. Pour l'instant, il a bien du mal à se défendre contre son cousin païen.

— N'y a-t-il pas de voisin chrétien qui puisse lui venir en aide ?

— Chrétiens ou païens, les rois ne sont conduits que par leurs intérêts personnels. Si Sebbi ne leur apporte aucun bénéfice, ils ne lèveront pas le petit doigt.

— Les chances d'arrêter Sigehere sont donc bien minces ?

— S'il n'est pas défait dans une bataille, sa convoitise ne connaîtra pas de bornes. Et Sigehere a beaucoup d'amis puissants prêts à se ranger à ses côtés. C'est un fin renard, il a même reconnu Wulfhere de Mercie comme suzerain. Et si nous nous avisions de lever une armée, ces deux-là seraient trop contents de nous envahir, nous les Angles de l'Est.

Eadulf réfléchit un instant.

— Votre attitude est à l'opposé de celle d'un voleur égoïste, Aldhere. Puisque Botulf était votre ami, racontez-moi comment vous l'avez connu et ce que vous savez des circonstances de sa mort.

Aldhere reposa son gobelet et s'étira avant de ramener ses mains sur ses genoux. Puis il ferma brièvement les yeux et les rouvrit.

— Quand on m'a déclaré hors-la-loi, Botulf a été le seul religieux à s'opposer à cette condamnation. Cela se passait il y a cinq ans. Il y a huit ans, vous vous rappelez sûrement que Wulfhere avait succédé à son père, Penda, sur le trône de la Mercie. Depuis lors, il n'a eu de cesse d'essayer de rétablir la domination de la Mercie sur les rois angles et saxons.

Eadulf hocha la tête. Dans son enfance, le nom de Penda, fils de Pybba, était invoqué par les mères pour effrayer les enfants désobéissants. Depuis la Mercie, il harcelait ses voisins, tuant même Oswald de Northumbrie, le plus puissant des rois anglo-saxons. Eadulf avait alors six ou sept ans. Tous les royaumes s'étaient réjouis et avaient célébré le jour où le roi Oswy, fils d'Oswald, avait tué Penda au cours de la bataille victorieuse de Winwaed Field. Le grand

royaume mercien s'était effondré. Penda avait été décrit comme un ogre qui rejetait la foi chrétienne et maintenait le culte des anciens dieux comme Odin et Thor. Malheureusement, trois ans après la mort de Penda, son fils Wulfhere, rassemblant son peuple derrière lui, avait repris l'ascendant sur ses voisins.

— En quoi ces événements vous concernent-ils ? demanda Eadulf à son hôte.

— J'étais le thane de Bretta's Ham, un chef militaire des South Folk.

Eadulf fut surpris de voir son intuition confirmée. Un thane était un noble d'un rang peu élevé et Eadulf ne savait pas grand-chose de Bretta's Ham, sinon qu'il était situé au sud-ouest du royaume.

— Il y a environ un an, poursuivit Aldhere, Wulfhere envoya son frère Aethelred guerroyer à la frontière ouest de notre royaume. Ealdwulf, notre roi, y dépêcha son cousin Egric à la tête d'une armée. L'affrontement fut bref, mais violent. Les Merciens nous sont tombés dessus comme les furies de l'enfer. On m'avait confié la défense du flanc droit, une mauvaise position car Egric nous avait placés au pied d'une colline et nous étions pratiquement coupés du gros des troupes. Quand les combats commencèrent, Egric m'envoya un message m'ordonnant de ne pas bouger jusqu'à ce qu'il fasse appel à nous. Je lui obéis. Puis on apprit que les positions d'Egric avaient été enfoncées et que lui-même était blessé.

Aldhere poussa un profond soupir.

— Aussitôt informé de la situation, je contournai la colline et pris les Merciens à revers. Comme je vous l'ai déjà dit, la bataille, d'une rare intensité, ne dura pas longtemps et, bientôt, les Merciens battaient en retraite.

Aldhere tomba dans un profond silence qu'Eadulf se garda bien de rompre.

— Ensuite, je suis allé retrouver Egric pour lui annoncer que les Merciens étaient en déroute. Je l'ai trouvé très mal en point, il avait perdu beaucoup de sang, ce qui ne l'empêchait pas d'être plein de fureur contre moi. Au lieu d'assumer la responsabilité de sa stratégie fautive qui allait lui coûter la vie, il tempêta et vitupéra jusqu'à son dernier souffle. Il me traita de couard, prétendit que je m'étais caché jusqu'à ce qu'il soit battu, que je n'avais fait aucun effort pour défendre le flanc droit... et il est mort furieux.

— Pourtant, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, commenta Eadulf.

— Mais il était le cousin du roi et ceux de ses gardes du corps qui avaient survécu rapportèrent ses paroles à Ealdwulf. Le roi me convoqua pour que je réponde de ma trahison. Ce fut le mot qu'il utilisa dans le message qui me fut remis. Je connaissais par avance le

dénouement qui suivrait mon audience avec le souverain. Et je ne tenais guère à être exécuté.

— Vous avez donc décidé de ne pas vous rendre au palais.

— Cela explique que je sois encore en vie, conclut Aldhere avec une grimace ironique.

— Et le roi vous a déclaré hors la loi, cependant... ne pas vous rendre à cette convocation n'était pas forcément le meilleur parti à suivre.

— Vous croyez que j'aurais dû plaider ma cause ? Plusieurs de mes hommes se sont rendus à la cour, et Botulf les accompagnait.

Eadulf ouvrit de grands yeux.

— Pourquoi Botulf ?

— À l'époque, il était venu prêcher la bonne parole à Bretta's Ham dont j'étais le chef. Quand la nouvelle de l'attaque des Merciens nous est parvenue, il s'est porté volontaire pour nous accompagner, afin que nous ne manquions pas d'un secours spirituel si le besoin s'en faisait sentir. Il s'est tenu à mes côtés pendant la bataille, armé d'un seul crucifix, symbole de sa foi. Comme il était bien placé pour savoir que les accusations d'Egric étaient infondées, il s'est proposé de me défendre auprès du roi Ealdwulf.

Eadulf croyait volontiers Aldhere, car son ami avait toujours fait preuve d'un courage admirable et cette histoire lui ressemblait.

— Mais il a échoué ?

— Ealdwulf a préféré ajouter foi aux dernières paroles de son cousin. Trois de mes commandants les plus proches qui étaient allés plaider ma cause furent réduits en esclavage. Quant à Botulf, Ealdwulf le renvoya à l'abbaye d'Aldred avec des instructions adressées à Cild. Il lui était interdit de s'éloigner de l'abbaye de plus d'un mille.

Eadulf était atterré.

— J'ignorais tout de cette aventure. Quelle injustice !

Aldhere eut un sourire sarcastique.

— La justice ! Seuls les puissants et les riches peuvent se l'offrir, geref.

En songeant à Éireann, au système juridique appliqué dans les cinq royaumes, Eadulf se sentit désolé pour son peuple.

— Je comprends maintenant pourquoi vous êtes devenu un hors-la-loi, murmura-t-il.

— En apprenant ce qui était arrivé à Botulf et à mes hommes, j'ai rassemblé tous ceux qui me restaient fidèles. Ils m'ont suivi avec femmes et enfants dans ces bois et ces marais. Ici, j'eus la chance de pouvoir entrer en contact avec Botulf qui m'indiqua où mes hommes étaient retenus comme esclaves. J'organisai une attaque couronnée de succès pour les libérer. Voilà un an que nous menons une existence précaire, parfois rejoints par des victimes d'autres injustices flagrantes

qui viennent chercher refuge auprès de nous.

— Drôle d'histoire ! s'exclama Eadulf.

— Plutôt ordinaire chez les South Folk par les temps qui courent. Nous accordons trop de pouvoir à un petit nombre, qui répartit les charges selon des critères douteux, et oublie les principes d'honnêteté et de légitimité.

— Revenons à Botulf. Que savez-vous des événements qui l'ont mené à sa perte ?

— J'allais y venir. Botulf et moi étions restés amis et nous espérions persuader Ealdwulf de revenir sur sa décision de nous bannir de la société. Mais Botulf étant privé de sa liberté, cela s'avérait difficile. Il y a quelques jours, il me fit parvenir un message où il me donnait rendez-vous près du taillis jouxtant l'abbaye. Ce rendez-vous aurait dû avoir lieu hier à l'aube. Vous connaissez la suite. Et je vous assure bien que je ne l'ai pas tué.

— Avez-vous une idée de ce qui l'avait poussé à vous donner ce rendez-vous ?

— Non, mais en y réfléchissant...

Il hésita.

— Quoi donc ? le pressa Eadulf.

— Eh bien, il avait promis de prendre contact avec Sigeric, le grand intendant du roi, afin de tenter d'amadouer Ealdwulf par son intermédiaire.

— Sigeric ? Il est encore en vie ?

— Oui. C'est un fervent adorateur des anciens dieux, mais il a l'oreille du roi, et même des évêques, qui le tiennent en grande estime à cause de ses connaissances juridiques.

— En ce qui me concerne, j'ai reçu un message à Cantorbéry il y a quelques jours. Ayant appris que je m'y trouvais, Botulf me priait de me rendre à l'abbaye avant minuit hier. Et je ne vois aucun lien entre nos deux rendez-vous.

Aldhere haussa les épaules.

— Moi non plus. La nuit dernière marquait le début de la fête de Yuletide, qui se prolonge pendant douze jours. Mais cela ne nous est pas d'une grande utilité.

— Surtout que Botulf ne devait pas y accorder une grande importance.

Eadulf ferma les yeux et se massa les tempes.

— Une chose me contrarie. Cild est un homme très belliqueux, si l'on songe qu'il s'agit d'un abbé. Il n'a pas hésité à vous dénoncer sans preuves et à rassembler des frères en armes afin de vous pourchasser. S'il vous avait attrapé, je vous jure bien qu'il vous aurait pendu. Et c'est pour prévenir pareille injustice que j'étais parti à votre recherche.

Aldhere eut un rire sans joie.

— Je vous en remercie, pieux geref. Vous êtes un homme du même moule que ce pauvre Botulf.

— Parlez-moi de votre relation avec l'abbé Cild. À quand remonte votre inimitié ? Je doute que la proscription du roi y soit pour grand-chose.

Un curieux sourire étira les lèvres d'Aldhere.

— Autrefois, Cild avait lui aussi embrassé la carrière de guerrier. Et dans son coeur il n'a jamais cessé d'être un chef de guerre. Grâce à son expérience des champs de bataille, il est parfaitement conscient que je suis innocent des accusations portées contre moi.

— Alors comment expliquez-vous la haine qu'il vous porte, au point de chercher à profiter de n'importe quelle occasion pour vous perdre ?

— Encore une longue histoire, soupira Aldhere.

— Le dire ne fait que la rendre plus longue encore. Autant vous y atteler tout de suite.

— Très bien. Le ressentiment que Cild nourrit à mon égard prend ses racines dans le fait que nous avons la même origine. Cild et moi sommes issus des mêmes parents.

Eadulf n'en croyait pas ses oreilles.

— Alors vous êtes... balbutia-t-il.

— Son frère, confirma Aldhere.

CHAPITRE VII

Dans l'état de confusion qui était le sien, une seule chose prenait sens aux yeux d'Eadulf. Maintenant, il savait pourquoi le visage d'Aldhere lui était si familier : ses traits évoquaient ceux de l'abbé Cild.

Aldhere s'amusait beaucoup de son ébahissement.

— Vous semblez surpris, pieux gerefafa.

Eadulf se ressaisit.

— Je suis choqué que l'abbé Cild manifeste une telle aversion envers son propre frère. Au point même de vouloir s'en débarrasser.

Le thane hors la loi fit la grimace.

— Le fraticide n'est pas étranger à notre peuple, mon ami, surtout chez ceux qui sont sensibles au pouvoir.

— Expliquez-vous.

— Cild et moi sommes les fils de Bretta. Cild était l'aîné...

— Mais c'est vous qui êtes devenu thane de Bretta's Ham, fit aussitôt remarquer Eadulf.

— Exactement. Notre père, Bretta, n'aimait pas mon frère. Cild, lorsqu'il était enfant, était sujet à des colères et à des caprices incontrôlés. Une fois, il a même égorgé sur l'autel de notre chapelle un chat noir qui appartenait à notre mère, tout en reniant le Christ et en faisant allégeance à Odin. En grandissant, son caractère ne s'est guère amélioré. Il est devenu un guerrier qui faisait davantage confiance à sa hache qu'à son intelligence pour gagner les batailles. Il était incapable de rassembler des hommes sous sa bannière et d'élaborer des stratégies à long terme. Notre père, Bretta, estimait qu'il n'avait pas les qualités requises pour assumer le rôle de chef de notre peuple. Il le déshérita et proclama que je lui succéderaï après sa mort.

— Ce qui attisa l'hostilité de Cild, je suppose.

— Pendant notre jeunesse, Cild croyait tout naturellement qu'il deviendrait thane. Et maintenant il apprendait qu'il devrait plier le genou devant son jeune frère. Il était furieux après notre père et il m'en voulait terriblement. Tout d'abord, il n'en montra rien et annonça qu'il avait décidé de devenir religieux.

— Cela a dû vous surprendre ?

— Plutôt. Cild ne s'intéressait qu'à la pêche, à la boisson, aux femmes et au pouvoir. Mon père avait raison, Cild aurait été un thane détestable. Toujours est-il qu'il quitta Bretta's Ham et on apprit plus tard qu'il s'était rendu dans le Connacht, en Éireann, pour se mettre au service de la foi. Pendant son absence, notre père décéda alors qu'il se battait pour le roi contre l'armée de Wulfhere de Mercie. Puis je devins thane. Cela remonte à trois ans.

— Quand Cild est-il revenu ?

Aldhere se frotta le nez.

— Juste avant la grande assemblée dans le royaume de Northumbrie.

— Le concile de Whitby ?

— Oui, qui s'est tenu à l'abbaye d'Hilda.

— Quand avez-vous appris qu'il était rentré ?

— En même temps qu'il était nommé abbé. Après la mort de sa femme, il chassa la plupart des frères et des soeurs de l'abbaye d'Aldred, et transforma cette maison double en monastère fermé.

— D'après le ton de votre récit, je crois comprendre qu'il a agi dans l'illégalité.

— Pas exactement, pieux geref, car il avait le soutien d'Ealdwulf. Notre roi avait suivi Oswy de Northumbrie quand il avait proclamé qu'il suivrait la règle de Rome plutôt que celle de Colomba.

Eadulf se rappela que le bienheureux Colmcille était aussi appelé Colomba.

— Mais que soupçonniez-vous exactement ?

— Je n'ai jamais cru qu'un renard pouvait se transformer en agneau.

— Ni votre frère se métamorphoser en homme de paix et de charité chrétienne, murmura Eadulf.

Aldhere lui répondit par un large sourire.

— Il doit vous haïr plus que de raison pour souhaiter votre mort. L'avez-vous rencontré depuis son retour ?

— Une seule fois quand je suis allé lui rendre visite à l'occasion de sa nomination à la tête de l'abbaye d'Aldred.

— Et c'est tout ?

— Il s'était déplacé pour assister à ma disgrâce devant le roi Ealdwulf, mais je l'ai déçu en refusant de me présenter.

— Avez-vous rencontré sa femme ?

— Il ne la méritait pas, dit Aldhere d'une voix changée. C'était une aimable jeune fille du nom de Gélgeis. Oui, je l'ai rencontrée quand je me suis rendu à l'abbaye. Cild arborait la tonsure de saint Jean, il ne s'était pas déclaré en faveur du célibat et Gélgeis était encore en vie. Ils sont arrivés ensemble à l'abbaye d'Aldred.

— Comment est-elle morte ?

Une ombre passa sur le visage d'Aldhere.

— En quoi cette affaire vous intéresse-t-elle, pieux gerefa ?

Eadulf lui rapporta les événements de la nuit précédente, dans la chapelle.

Aldhere se renversa sur son siège.

— Si j'ai bien compris cette histoire de jeûne, ces pauvres fous n'ont aucune chance d'imposer leur justice à Cild. Qui comprend ce rituel parmi nous ? Si les hommes de mon frère en ont l'occasion, ils tueront ces Irlandais sans le moindre état d'âme.

Eadulf se pencha vers lui.

— Vous croyez vraiment que Gélgeis a été assassinée par votre frère ?

Aldhere hésita.

— C'est possible. Je l'ignore. Elle a disparu alors qu'elle traversait les marais, près de l'abbaye.

— Botulf vous a-t-il parlé d'elle ? On m'a rapporté qu'il la connaissait bien.

— Botulf ? Il ne m'en a jamais soufflé mot.

Eadulf était déçu.

— Mais comment vous a-t-on décrit la façon dont elle avait trouvé la mort ?

— Cela se résume à peu de chose. Quand on m'a informé que Cild était rentré du Connacht, j'ai voulu lui souhaiter la bienvenue, lui dire mon plaisir de le retrouver après une aussi longue absence. À l'abbaye, son épouse me manifesta davantage d'amitié et de courtoisie que lui-même. Elle était douce, charmante, et semblait assez fragile. Je ne parvenais pas à croire que mon frère ait pu gagner les faveurs d'une aussi séduisante jeune femme...

Il s'absorba un instant dans ses souvenirs, puis il reprit :

— Au premier regard, j'ai compris que le ressentiment et la jalousie de mon frère ne s'étaient pas apaisés. J'ai donc décidé de l'ignorer. Puis vint la bataille contre les Merciens, suivie de ma chute. Quand on me déclara hors la loi, mon frère alla trouver le roi Ealdwulf pour exiger qu'on lui remette mon titre et mes possessions. Ealdwulf est rusé. Il exprima sa sympathie à mon frère, le complimenta d'avoir pris la tête de la communauté d'Aldred, mais refusa de satisfaire ses exigences. Il voulait garder mon titre et mes biens pour lui, naturellement. Cependant, il accorda un huitième du trésor de mon père à Cild, qui dut ravalier sa colère et s'incliner devant son souverain.

Aldhere se servit de l'hydromel.

— Et voilà, pieux gerefa, l'histoire de ma triste vie et de celle non moins triste de mon frère.

Ils demeurèrent un instant silencieux.

— Excusez-moi, mais cela soulève de nouvelles questions, fit remarquer Eadulf.

— Lesquelles ?

— Est-ce la présence de Cild ou celle de Botulf qui vous a poussé à installer votre campement ici ?

Aldhere sourit.

— Un peu des deux.

— Comment vous y prendriez-vous pour retrouver Garb et son père, Gadra de Maigh Eo ? Garb est venu à l'abbaye en pleine tempête pour annoncer le début du rituel... donc ces guerriers irlandais se sont installés dans le voisinage. J'aimerais parler avec eux et peut-être les sauver du courroux de Cild.

Aldhere fronça les sourcils.

— Une bande de guerriers irlandais ne doit pas être difficile à repérer dans ce pays. Il existe encore quelques communautés religieuses que les missionnaires irlandais ont refusé d'abandonner au clergé romain. Je crois que vous tenez là votre réponse.

Eadulf reprit espoir.

— Savez-vous où se trouvent ces monastères ?

Aldhere hocha pensivement la tête.

— Mais à quoi vous servirait-il d'entrer en contact avec eux, pieux gerefà ? Vous êtes étranger à tout cela. Que cherchez-vous donc ?

— Je veux traîner en justice le ou les meurtriers de mon ami Botulf. Et je suis prêt à y consacrer tout le temps qu'il faudra.

— Etes-vous, comme je le crois, un homme déterminé et qui ignore la peur ?

— Déterminé, certainement, quant à ignorer la peur... l'avenir vous le dira.

— Ce n'est pas à moi de vous juger. Vous allez vous confronter à des mystères peu ordinaires, mon ami, et à des personnes très malfaisantes. Je vous aurai averti.

— Vous étiez sur le point de me confier où se trouvaient ces monastères irlandais.

— Certains missionnaires d'Éireann, des personnes très âgées, vivent à Domnoc's Wic, plus au nord, mais cela me semble un peu éloigné...

Il posa la main sur la table.

— Cependant, il y en a un autre dans la forêt de Tunstall, tout près d'ici, à proximité d'une ferme au sud de la rivière. J'ai entendu dire qu'un moine du nom de Laisre, accompagné de ses frères, se cachait dans les parages.

Eadulf s'anima.

— Je connais très bien cette forêt. Je pourrais m'y rendre aisément, mais elle est très étendue et avant de retrouver ces moines...

autant chercher une aiguille dans une meule de foin.

— À mon avis, Laisre a dû s'installer dans la vieille ferme, qui est d'un accès assez facile. Cependant, je ne vous garantis pas que ces guerriers irlandais y ont élu domicile.

— Cela vaut la peine d'aller voir. Je pense que Garb et son père en savent plus que nous sur le mystère qui entoure la disparition de Gélgeis. Et j'ai l'intuition qu'elle est liée à la mort de Botulf.

— Informerez-vous mon frère que vous m'avez rencontré ?

— Il y a un vieux proverbe qui dit : Ne laisse pas ta langue te couper la gorge.

Aldhere eut un sourire las.

— Vous avez raison. Et à mon tour, je vais vous citer un dicton de notre peuple que vous feriez bien de prendre au pied de la lettre tant que vous résiderez à l'abbaye : N'oublie jamais d'avoir peur et tu seras en sécurité.

Eadulf jeta un coup d'oeil au ciel par la fenêtre ouverte. Pendant l'hiver, la nuit tombait vite et, dans une heure, ce serait le crépuscule.

— À propos de sécurité, il est grand temps que je m'en retourne.

Il se leva et Aldhere l'imita.

— Je vais demander à Wiglaf de vous mettre dans la bonne direction. Dieu merci, le ciel est clair et la neige a cessé. Vous retrouverez votre chemin sans difficultés.

— Si jamais je veux vous joindre... ?

Aldhere hocha la tête d'un air malicieux.

— Quand vous serez à l'abbaye, vous verrez un bouquet d'arbres à quelques centaines de toises en amont de la rivière. Wiglaf y passe régulièrement, c'est ainsi que nous communiquons avec ce pauvre Botulf. Hier, je devais le retrouver près de ce taillis.

Eadulf tendit la main à cet hôte qui lui inspirait confiance et sympathie malgré sa réputation.

— Que Dieu soit avec vous, thane de Bretta's Ham.

— Et que la chance vous accompagne, pieux geref.

Sur le chemin du retour, Wiglaf, l'ancien voleur de miel, se montra un compagnon très loquace. À vrai dire, il s'échappait de sa bouche un flot de paroles futiles qui faisaient tourner la tête à Eadulf. En désespoir de cause, le moine entreprit de l'interroger afin de canaliser ce vain bavardage.

— Comment en êtes-vous venu à vous joindre à la bande d'Aldhere ?

L'homme se pencha vers Eadulf, et dégagea son cou qui portait des marques se détachant sur la peau claire.

— Ce que vous voyez là, ce sont les traces d'un collier d'esclave, geref. J'ai persisté dans mes erreurs, les coups de fouet que vous m'aviez fait administrer ne m'ont pas remis dans le droit chemin, bien

au contraire. Mes larcins m'ont conduit à la servitude. Par le plus grand des hasards, lorsqu'Aldhere s'attaqua à la forteresse du roi à l'embouchure de la Yar pour récupérer ses hommes, j'étais enchaîné à l'un d'eux. Il a été obligé de m'emmener.

Eadulf lui adressa un regard sévère.

— Et maintenant, vous êtes-vous amendé ou êtes-vous toujours un voleur ?

Un large sourire fendit le visage de Wiglaf.

— Toujours un voleur et un bon. Aldhere n'a pas besoin de religieux pour l'aider à survivre dans ces marais. C'est bien beau de se dresser contre l'injustice, mais quand on a été déclaré hors la loi, comment assurer sa subsistance sinon en dehors de la loi ?

Et, sur ces mots, il éclata de rire.

— Vous n'avez donc aucun principe, Wiglaf ?

— Oh mais si, gerefa ! Veiller à ma santé et ne pas me faire prendre, répliqua l'autre sans se démonter.

— Aldhere ne s'est retrouvé dans cette situation que par un malheureux concours de circonstances. Je le considère comme un homme de principes et je suis surpris qu'il vous ait gardé à son service.

Dans l'obscurité qui gagnait la campagne, Eadulf se demanda si l'homme lui avait bien fait un clin d'oeil.

— Il faut se méfier des apparences. Souvenez-vous que tous ceux qui trempent leurs doigts dans l'eau bénite ne sont pas forcément des saints.

Eadulf secoua tristement la tête.

— Dommage que le châtiment auquel je vous avais condamné n'ait pas produit davantage d'effets, Wiglaf !

— Ne vous tourmentez point, mon destin me semble tout tracé.

— En êtes-vous certain ? La voie du crime est sans issue. Et quand le soleil brille, il projette aussi des ombres.

— Jolie formule, gerefa, mais, comme on dit chez moi, celui qui est né pour être pendu ne va pas se noyer. Et donc, en attendant la corde, je n'ai pas peur de l'eau.

— Ainsi soit-il. Donc vous avez été sauvé par Aldhere pour la simple raison que vous étiez enchaîné à un des hommes qu'il voulait libérer...

— Tout à fait.

— Comment l'avez-vous persuadé de vous accepter dans sa bande ? Lui qui se bat pour laver son honneur et ceux de ses hommes, j'aurais cru qu'il vous aurait abandonné à votre triste sort.

— Vous avez l'esprit vif, gerefa, gloussa Wiglaf. En réalité, il a réagi exactement comme vous le supposiez.

— Mais alors...

— La chance était de mon côté. Je suis parvenu à le faire changer d'avis.

— Comment avez-vous procédé ?

— Mon cousin l'a persuadé de me garder : Aldhere avait besoin d'un homme qui connaissait ces marais comme sa poche et s'y déplaçait aisément.

— Donc votre cousin était connu d'Aldhere.

— Et de vous, gerefafa. Vous oubliez que nous sommes tous deux natifs de Seaxmund's Ham.

Eadulf était perplexe.

— Botulf était mon cousin, dit Wiglaf en regardant au loin.

Eadulf sursauta et tira par maladresse sur les rênes de sa mule qui protesta en soufflant bruyamment.

— Je l'ignorais, murmura-t-il tout en fouillant sa mémoire.

De vagues souvenirs lui revenaient. Son ami lui avait bien parlé d'un cousin... qui avait été déshérité par sa famille et élevé dans une ferme en dehors du village, où il se rendait rarement.

— Saviez-vous que j'étais un de ses proches amis ? demanda-t-il après un instant de silence.

— Il parlait souvent de vous, gerefafa, et regrettait amèrement que vous ayez quitté la terre des South Folk pour partir loin d'ici.

— Et c'est pour lui que je suis revenu.

— Je sais. Botulf était si heureux quand je lui ai appris que vous vous trouviez à Cantorbéry... C'est moi qui ai porté son message jusqu'au port de Domnoc's Wic et là, je l'ai confié à un capitaine de navire que je connaissais.

— Donc il vous avait précisé que c'était urgent, et vous étiez informé qu'il devait s'entretenir avec moi impérativement ?

— Voilà un mot trop long pour moi, gerefafa. Mais il était pressé, ça c'est sûr. Et il voulait aussi s'entretenir avec Aldhere, à qui j'ai également transmis une missive de sa part. Botulf ne me disait pas tout et j'ai une mauvaise mémoire.

— Mais pourquoi désirait-il nous voir, Aldhere et moi ? s'énerva Eadulf, au comble de la frustration.

— Si je le savais... Il m'a dit – à vous de l'interpréter comme bon vous semblera – que le royaume était menacé par un danger rôdant dans l'abbaye. Il a même ajouté qu'un démon devait en être extirpé avant que nous ne soyons tous anéantis.

Eadulf fronça les sourcils.

— Un démon ?

Un frisson d'appréhension le parcourut.

— Voilà qui ne contribue pas à dissiper les mystères qui nous entourent.

Le soir tombait, plongeant le paysage dans l'ombre.

— Nous ne sommes plus très loin, geref. Bientôt nous distinguerons la rivière et les murailles de l'abbaye d'Aldred sur la droite.

Alors qu'ils abordaient un virage, une silhouette surgit de l'obscurité, effrayant leurs montures. Le temps qu'Eadulf calme sa mule, l'apparition sautait un fossé et disparaissait dans le bois sur la gauche, tournant le dos aux marais et courant à travers les arbres. Eadulf avait entendu le craquement des brindilles et une respiration entrecoupée.

— Qu'est-ce que c'est que cette...

Il avait entrevu une jeune femme élancée aux longs cheveux.

Wiglaf se mit à rire.

— Ça vous amuse ? demanda Eadulf. Qui est-ce ?

— Lioba, une amie d'Aldhere et des autres, si vous voyez ce que je veux dire. Une fille du coin.

— Pour en revenir à Botulf, quand l'avez-vous rencontré pour la dernière fois ? grommela Eadulf.

— Il y a quelques jours. Mais je dois vous préciser que je n'étais que le messager d'Aldhere et mon cousin ne me faisait pas de confidences.

— Mais vous avez bien une idée sur ce qui se passait à l'abbaye ? le pressa Eadulf. Votre cousin est mort, Wiglaf, et je me battraï pour amener ses assassins devant la justice.

— Je comprends. Cependant, il est inutile de sortir du monastère pour trouver son meurtrier.

— Soupçonneriez-vous l'abbé ?

— Cild est un homme sans pitié et en imaginant qu'il ait appris que Botulf complotait contre lui...

Il haussa les épaules.

— Sans doute a-t-il compris que Botulf entretenait des relations avec Aldhere.

Wiglaf ne répondit rien. La nuit tombait et il ne filtrait qu'une faible lumière du ciel bas.

— Il neigera avant l'aube, fit distraitement remarquer Wiglaf.

Puis il ajouta :

— Je ne pense pas que Cild savait que Botulf était en contact avec Aldhere. L'inimitié entre l'abbé et mon cousin ne concerne pas le thane, de cela je suis certain.

— La nuit dernière aux funérailles, Cild semblait ému par le sort de Botulf. Je n'ai pas eu le sentiment que son affliction était feinte.

Wiglaf éclata d'un rire sardonique.

— Il ne vous vient rien à l'esprit qui pourrait éclairer cette affaire ? s'obstina Eadulf avec l'énergie du désespoir.

— L'habit ne fait pas le moine, geref, ce n'est pas à vous que je

vais l'apprendre.

Soudain, Wiglaf s'immobilisa et Eadulf regarda dans la même direction que lui.

À deux cents toises environ sur les plates étendues marécageuses, une étrange lueur phosphorescente était apparue. Une lumière bleue brûlait en son centre, tantôt brillante, tantôt vacillante.

Eadulf fut parcouru d'un frisson glacé et il se signa.

Wiglaf, qui avait surpris son geste, se moqua de lui.

— Inutile de rechercher la protection du Tout-Puissant, gerefafa. Ce n'est que...

— Je sais, le coupa Eadulf, vexé. Un ignis fatuus...

— Nous l'appelons un feu follet.

— Et vous savez pour quelles raisons il apparaît ?

— Les habitants des marais ont inventé bien des fables à ce sujet.

Wiglaf sourit.

— Heureusement que je n'y ai jamais ajouté foi, sinon je ne pourrais pas me trouver à circuler ici la nuit. Tiens, il a déjà disparu.

Eadulf faillit se signer à nouveau, mais la crainte de donner une autre occasion à son compagnon de se gausser de lui l'en empêcha. Dans sa jeunesse, on appelait l'ignis fatuus le feu des cadavres. On prétendait que les âmes en peine apparaissaient sous la forme d'une flamme bleue aux hommes qui les avaient offensées. Et c'est surtout à cette période de l'année, au début de Yuletide, que les dieux et les déesses permettaient aux âmes errantes d'exercer leur vengeance sur les vivants.

— Nous sommes arrivés, déclara Wiglaf. Dès que vous aurez atteint ces arbres devant nous, vous verrez la lanterne à l'extérieur des portes de l'abbaye. Allons, courage, gerefafa !

Eadulf n'eut pas le temps de châtier l'insolent, Wiglaf avait déjà fait tourner bride à son cheval.

Eadulf scruta les marais mais la lueur avait disparu. La mule, à l'approche de l'écurie, se mit à trotter à vive allure. Au bouquet d'arbres signalé par Wiglaf, Eadulf vit la rivière, les murs sombres de l'abbaye et la lanterne devant les portes. Une vague de soulagement le submergea. S'il estimait correctement l'heure, on n'était qu'en début de soirée et l'angélus n'avait pas encore sonné. Mais il avait tellement froid et il faisait si sombre qu'on se serait cru en pleine nuit.

Il sonna la cloche, et frère Willibrod vint lui ouvrir. Eadulf, le dos endolori, glissa à terre et s'étira.

— Dieu merci, vous êtes rentré sain et sauf ! psalmodia le dominus en clignant de son oeil unique. Vous êtes parti tôt ce matin et il se fait tard. Nous craignons que vous n'ayez été victime d'un accident ou pire...

— À quoi pensiez-vous ?

— Vous savez bien que les hors-la-loi d'Aldhere rôdent dans les marais. L'abbé est rentré après l'angélus de midi sans avoir réussi à les trouver. Il m'a appris que vous ne l'aviez pas rattrapé et il était furieux après moi parce que je vous avais laissé partir.

Eadulf demeura impassible.

— Comme vous le voyez, il ne m'est rien arrivé de fâcheux.

Sur un signe du dominus, un frère qui passait par là prit la mule par la bride et se chargea de la ramener à l'écurie pour la panser et la nourrir. Alors qu'Eadulf s'engageait dans la cour principale, le dominus lui courut après. À son attitude, le moine commença à se douter que ses inquiétudes avaient un autre motif que son retard. Le dominus, maladroît et embarrassé, cherchait ses mots et Eadulf, tout d'abord bien décidé à ne pas lui venir en aide, ne put retenir un mouvement de pitié devant son anxiété. Alors qu'ils atteignaient la galerie de l'autre côté du quadrilatère, il lui demanda :

— Quelque chose vous préoccupe ?

— Il s'est passé des événements très étranges, mon frère.

— Comment l'entendez-vous ?

Le malheureux suintait l'angoisse et une pensée désagréable frappa Eadulf.

— Soeur Fidelma... son état aurait-il empiré ?

À son grand soulagement, Willibrod secoua la tête.

— Non, mais c'est le jeune frère Redwald qui...

Eadulf fronça les sourcils.

— Frère Redwald ?

— Le jeune homme chargé des hôtes.

— Maintenant, je me souviens de lui.

— Figurez-vous qu'il a fallu le ramener dans sa cellule et lui donner de l'eau-de-vie afin de le calmer.

Eadulf attendit la suite, qui ne vint pas.

— Pour l'amour du ciel, faut-il que je vous arrache cette histoire par bribes ? À l'évidence, vous êtes profondément bouleversé par une mésaventure qui est arrivée à frère Redwald, mais je ne parviens pas à comprendre en quoi je suis concerné. Peut-être pourriez-vous m'expliquer de quoi il retourne ? À moins que vous ne préfériez garder vos soucis pour vous.

— Asseyez-vous un instant, mon frère, dit le dominus en indiquant un banc de pierre.

Eadulf se mordit la lèvre pour surmonter son irritation et se plia à contrecœur à la demande de Willibrod qui prit place à ses côtés. Ses traits, éclairés par une lanterne au-dessus d'eux, avaient pris une expression étrange.

— Cela s'est passé juste à la tombée de la nuit, commença-t-il.

Quand Eadulf poussa un profond soupir, il posa la main sur son

bras.

— Prenez patience, je vous en prie. Frère Redwald va mal. Il est alité avec interdiction de quitter sa cellule pour sa propre sécurité. Son esprit bat la campagne.

Eadulf contrôla son exaspération et l'autre reprit son récit.

— Redwald s'est rendu dans la chambre de soeur Fidelma pour vérifier si elle n'avait besoin de rien. Or, près du lit de votre compagne, il a vu une femme. Et il l'a reconnue.

Willibrod marqua une pause afin de ménager ses effets.

— Qui était-ce ? s'enquit Eadulf, l'esprit ailleurs.

— Redwald a rejoint notre communauté alors que l'épouse de l'abbé Cild était encore de ce monde. Et il a identifié cette femme comme étant Gélgeis... ou alors son ombre. Fou de terreur, il l'a regardée qui se tenait là devant lui, pâle mais apparemment bien vivante. Quand elle lui a tendu la main, il est sorti en hurlant de la pièce, et il nous a fallu l'interroger longuement pour parvenir à reconstituer un récit cohérent à partir de ses divagations.

Eadulf fut pris de vertige en se rappelant la femme qu'il avait vue la veille dans la chapelle, et la réaction de ceux à qui il en avait parlé.

— Cette... apparition s'est manifestée dans la chambre de soeur Fidelma ?

— C'est exact.

Eadulf se leva précipitamment.

— Mais elle va bien, n'est-ce pas ?

— Elle était plongée dans un sommeil fiévreux, et nous n'avons pas pu la réveiller quand nous sommes allés la trouver. Quant au spectre... il avait disparu.

Eadulf fut soudain très impatient d'aller rejoindre sa compagne.

— Je comprends pourquoi l'état de frère Redwald vous inspire quelque inquiétude. Quant à moi et quelles que soient les raisons qui ont provoqué cet incident, je dois m'assurer que soeur Fidelma a traversé cet épisode sans dommages pour sa santé.

— Attendez, mon frère, s'écria le dominus, je ne vous ai pas tout dit !

Eadulf se retourna et plissa les paupières.

— Je vous écoute.

— L'abbé Cild a cherché à savoir de quoi il retournait. Il m'a rapporté que, près de la chapelle, vous aviez vu une femme dont la description correspondait à celle de Gélgeis. D'ailleurs, vous m'en aviez parlé à moi aussi. Pour tout vous avouer, l'abbé semblait terrorisé. Il affirme que cet esprit lui est déjà apparu à plusieurs reprises, et maintenant d'autres l'ont vu. Il s'agit clairement de sorcellerie.

Eadulf émit un ricanement sarcastique, mais au plus profond de

lui, les croyances immémoriales de son peuple s'étaient réveillées.

— C'est le problème de l'abbé Cild, rétorqua-t-il en s'éloignant.

— Il est persuadé que ces maléfices ont fait leur entrée dans l'abbaye en même temps que vous pénétriez dans ce royaume avec votre compagne ! cria le dominus. C'est la seule explication possible...

Eadulf revint sur ses pas. Son coeur battait à grands coups dans sa poitrine.

— Et l'abbé pense que soeur Fidelma a invoqué l'esprit de son épouse défunte grâce à des rites infernaux. Nous l'avons enfermée dans sa chambre en attendant sa condamnation pour sorcellerie.

CHAPITRE VIII

Eadulf s'arrêta devant la porte de la chambre de Fidelma. Un grand moine musclé en gardait l'accès, les bras croisés sur la poitrine. Pendant un court instant, Eadulf songea à se jeter sur l'homme pour se frayer un passage, mais frère Willibrod, qui se tenait derrière lui, s'interposa précipitamment.

— Laissez-le entrer.

Aussitôt, le moine s'écarta et Eadulf pénétra à l'intérieur de la pièce.

Fidelma, étendue dans son lit, respirait avec difficulté. Son souffle rauque alarma Eadulf qui, appuyé au mur, s'efforçait de recouvrer son calme. Il finit par s'avancer à pas lents vers sa compagne dont le sommeil lui sembla peu naturel : des gouttes de sueur perlaient à son front et sa chemise était trempée. Il était clair que la fièvre avait atteint un point critique. Si elle ne baissait pas au matin, Fidelma serait en grand danger.

Il se retourna vers frère Willibrod qui l'avait rejoint.

— Je vous avais bien dit que votre épouse n'avait pas été maltraitée, murmura-t-il. Personne ne s'est approché d'elle à part frère Redwald.

Eadulf jeta un coup d'oeil à la potion qu'il avait laissée près du lit.

— Vous m'assurez qu'on ne lui a rien donné à part ce que je lui avais prescrit ?

— Frère Redwald lui a juste apporté un peu d'eau ce matin et, à l'heure du déjeuner, il l'a trouvée plongée dans cet état. Il s'est donc retiré. Frère Higbald est passé la voir il y a peu de temps. On s'est bien occupé d'elle, je vous assure.

— Et quand frère Redwald est-il supposé avoir été le témoin de cette apparition ?

Frère Willibrod paraissait mal à l'aise.

— Juste à la tombée de la nuit, lorsqu'il est venu allumer les bougies et s'assurer que la malade n'avait besoin de rien.

— À quel moment le pieux abbé l'a-t-il fait passer en jugement et s'est-il prononcé en faveur de sa condamnation pour sorcellerie ? lança Eadulf d'un ton sarcastique.

Frère Willibrod se balançait d'un pied sur l'autre.

— Personne ne l'a fait passer en jugement... C'est sur ordre de l'abbé Cild qu'il est interdit de l'approcher. Il a d'ailleurs demandé à vous voir dès votre retour.

Eadulf pinça les lèvres.

— Il peut attendre. Il faut d'abord que je soigne soeur Fidelma dont la vie est menacée. Elle en est à un stade crucial de l'affection qu'elle a contractée.

Willibrod écarquilla son oeil noir.

— Mais le père abbé sera très en colère...

Eadulf approcha son visage si près de celui du dominus que ce dernier sursauta.

— En cet instant, c'est moi qui suis très en colère. Comment un homme qui se prétend abbé d'une communauté chrétienne peut-il sérieusement parler de sorcellerie, de fantômes et de démons... ?

Eadulf s'interrompit en se rappelant ses propres appréhensions devant l'ignis fatuus dansant devant ses yeux dans les marais, et il s'affaira autour de Fidelma pour dissimuler sa confusion.

Lui aussi avait vu une femme dont la description avait impressionné l'abbé. De quelle nature était cette énigme qui empoisonnait le monastère ? L'abbé croyait-il vraiment qu'il était hanté par le fantôme de son épouse ? En tout cas, la femme qui lui était apparue était faite de chair et d'os, de cela il était convaincu. Elle n'avait rien de spectral.

— Avons-nous de l'eau chaude ? demanda-t-il.

Sans un mot, le dominus lui indiqua le foyer où un chaudron pendait d'un crochet au-dessus des flammes.

Eadulf prit la louche en bois qui y était plongée et versa de l'eau brûlante dans un bol, avant de trier des herbes sorties de son sac.

— Très bien, déclara le dominus qui ne parvenait plus à dominer son impatience. Je vais me rendre auprès de l'abbé pour l'avertir que vous le rejoindrez dès que vous aurez terminé d'administrer vos soins à la malade.

Eadulf, tout occupé à sa tâche, ne lui prêta aucune attention. Quand son infusion fut prête, il la filtra et en remplit un gobelet.

— Fidelma, murmura-t-il.

Elle changea de position et poussa un faible gémissement.

Doucement, il lui souleva la tête.

— Il faut boire, cela te fera du bien. Juste quelques gorgées.

Il appuya le gobelet contre ses lèvres qui finirent par s'entrouvrir et il versa peu à peu la tisane qu'elle avala dans une semi-inconscience. Puis il reposa sa tête sur l'oreiller, essuya le liquide qui avait coulé et posa une main sur son front moite et brûlant.

La nuit serait longue. Il fallait absolument que la fièvre cède. Et

entre-temps, il devait affronter l'abbé Cild.

Le frère posté devant la porte s'effaça pour le laisser sortir. Eadulf fut étonné de remarquer qu'il posait sur lui un regard plutôt bienveillant.

— Où puis-je trouver la cellule de frère Redwald ? lui demanda-t-il.

Il était hors de question de braver l'abbé avant de savoir très exactement ce qui s'était passé. Le moine posa un doigt sur sa bouche en secouant la tête et Eadulf comprit qu'il était muet. Alors qu'il s'apprêtait à mimer sa question, le garde lui prit le bras et pointa un doigt en direction d'une galerie, puis lui présenta quatre doigts.

— La quatrième porte le long de ce cloître ?

L'homme hocha la tête en le fixant avec intensité.

Eadulf se dirigea vers la direction indiquée, et, alors qu'il parcourait la galerie, il vit plusieurs frères devant la porte de Redwald. Aussitôt, il se dissimula dans l'ombre, derrière un pilier.

— Venez, frère Wigstan, disait un des religieux. Il est temps de sonner la cloche pour le souper. Laissons-le se reposer, il aura bientôt repris ses esprits.

Ils s'éloignèrent sous les voûtes, leurs sandales en cuir claquant de plus en plus faiblement sur les dalles en granit.

Quand ils eurent disparu, Eadulf pénétra à l'intérieur de la cellule qui n'était pas fermée. Le jeune Redwald était assis sur son lit, les bras croisés sur la poitrine. Il leva des yeux terrorisés sur son visiteur.

— Tout va bien, murmura Eadulf. Je ne vous veux pas de mal, je désire juste parler avec vous de ce que vous avez vu.

— C'était un démon, dit le jeune homme d'une voix tremblotante. L'abbé affirme que c'est l'Irlandaise qui l'a fait apparaître et elle est votre compagne !

Il s'était recroquevillé contre le mur pour mettre une plus grande distance entre lui et Eadulf qui leva une main apaisante.

— Je vous l'ai dit, je ne vous veux aucun mal, et Fidelma pas davantage. Elle est gravement malade et aussi peu apte à invoquer des esprits que vous et moi.

Allons, sortez-vous cette idée ridicule de la tête. Décrivez-moi plutôt la scène dont vous avez été témoin.

Le garçon parut se tranquilliser.

— Ce serait une faute impardonnable de causer du tort à soeur Fidelma alors qu'elle n'est en rien responsable de cet événement, insista Eadulf d'une voix douce. Contentez-vous de me raconter très exactement votre mésaventure, cela ne peut que vous soulager.

Après quelques minutes de palabres destinées à amadouer le jeune garçon, Eadulf parvint à ses fins. Le récit de Redwald recoupait à peu de chose près ce que frère Willibrod lui avait rapporté :

— Je me suis rendu dans la chambre pour voir si la soeur irlandaise avait besoin de quelque chose, murmura Redwald. J'ai déjà souffert d'une affection semblable à celle de la soeur...

— Et alors ?

— Elle... elle était là !

— Qui ?

— Dame Gélgeis ! Je vous jure que je dis la vérité ! Je l'ai bien connue quand je suis arrivé à l'abbaye, c'est elle qui m'a soigné quand j'ai eu la fièvre, d'où mon désir de venir en aide à la soeur irlandaise.

— Vous pensez qu'elle voulait aussi porter secours à soeur Fidelma ?

— Je n'en sais rien. Elle se penchait sur elle et lui rafraîchissait le front... comme elle l'avait fait avec moi.

— À quoi ressemblait-elle ?

— Elle était jeune et jolie.

— Et ses cheveux, de quelle couleur ?

— D'un blond tirant vers le roux. Elle était très pâle, même si on tient compte du fait que son visage était éclairé par une chandelle. Elle portait une robe rouge avec des bijoux qui brillaient. Alors que je me tenais là, pétrifié, elle a relevé la tête et m'a regardé. Sainte mère de Dieu, ses traits étaient tels que je me les rappelais ! Mais elle est morte, mon frère, tout le monde vous le confirmera !

— Calmez-vous, mon garçon, dit Eadulf en lui tapotant l'épaule. Vous a-t-elle parlé ?

— Pardonnez-moi, mais j'ai poussé un cri et je me suis enfui de la pièce en oubliant soeur Fidelma. J'ai couru retrouver frère Willibrod qui a insisté pour que je retourne avec lui dans la chambre.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— Gélgeis avait disparu.

— Et alors ?

— J'ai raconté la scène en détail à Willibrod et il a insisté pour qu'on se rende chez l'abbé, qui a été très contrarié. Mes nerfs m'ont trahi et Willibrod m'a donné une eau-de-vie forte pour me calmer. Je ne me souviens de rien d'autre.

Eadulf s'appuya au mur et se frotta le nez d'un air pensif.

— Vous êtes convaincu qu'il s'agissait de dame Gélgeis ?

— Oui, une femme décédée depuis de longs mois...

— Mais dites-moi, frère Redwald, avez-vous jamais vu son cadavre ?

Le garçon fronça les sourcils.

— Non, elle a été aspirée par la boue qui l'a engloutie. On suppose qu'elle s'est écartée du chemin en retournant à l'abbaye. Cet endroit maudit a déjà avalé plus d'une bête, on l'appelle Hob's Mire, le borbier du pourceau.

— Il est situé près d'ici ?

— Oui, vous suivez une sente qui mène à un petit bois et au-delà, du côté des marais, vous tombez sur Hob's Mire.

Eadulf réprima un frisson en se rappelant la flammerole qu'il avait aperçue à cet endroit même. Il réprima le tremblement qui le gagnait avec un mouvement de colère. Si Fidelma savait quelles pensées le traversaient en cet instant, elle serait furieuse contre lui. Il avait été élevé sur ces terres, dans les rites païens et l'adoration des anciens dieux, et ne s'était converti au christianisme qu'à l'âge adulte. Mais l'eau bénite dont avait usé l'ermite qui l'avait converti à la foi pour le baptiser n'avait pas réussi à le purifier de ses croyances impies.

Le spectre de Gélgeis aperçu cette première nuit près de la chapelle, la flamme bleue, feu follet ou pas, et maintenant la mésaventure de Redwald le ramenaient irrésistiblement aux terreurs de son enfance, aux coutumes barbares de son peuple.

Il serra les dents et se raccrocha à l'esprit plein de bon sens de Fidelma dont il entendit la voix moqueuse dans sa tête.

— Le surnaturel, c'est ce pour quoi on n'a pas encore trouvé d'explication logique dans la nature.

À peine avait-il fini sa phrase qu'il réalisa qu'il venait de répéter une des maximes favorites de Fidelma. Et elle aurait poursuivi en disant que si des gens sensés avaient reconnu une femme dont ils pensaient qu'elle était morte, on avait le choix entre deux possibilités : soit cette femme était vivante, soit quelqu'un qui lui ressemblait cherchait à se faire passer pour elle. Quant aux spectres et aux fantômes, elle les aurait balayés d'un revers de main. C'était aussi simple que cela. Mais il ne s'agissait ni de son pays ni de ses traditions. Eadulf ne put s'empêcher d'éprouver du ressentiment à son égard. Comment pouvait-elle comprendre les ombres maléfiques qui obscurcissait les interminables hivers saxons ? À cette pensée, il eut le sentiment de la trahir.

Quant au garçon, il ne semblait pas convaincu par l'argument.

— C'est Yuletide, mon frère. Vous vous rappelez sûrement ce que cela signifie ?

Comment l'oublier ? Pendant les douze jours que duraient les fêtes de Yule, les déités païennes des Saxons se rapprochaient de Midgard, le monde intermédiaire où résidaient les humains. C'est alors que les morts, avec l'aide des trolls et des elfes, se libéraient pour se venger des vivants qui les avaient offensés. Eadulf se sentait coupable de remâcher ces vieilles légendes qu'il aurait dû depuis longtemps oublier, mais il lui était très difficile de se soustraire à l'éducation qu'il avait reçue.

Il se pencha vers le garçon et lui posa la main sur la tête.

— Il n'y a rien là de surnaturel, mon fils, lui assura-t-il avec

componction tout en se traitant intérieurement d'hypocrite. Nous découvrirons ce qui se cache derrière ce mystère. Quant à vous, vous devez puiser vos forces dans la foi et vous en remettre à la protection du Christ.

Il sortit de la cellule et prit le chemin qui menait aux appartements de l'abbé. Cild l'attendait, debout devant son fauteuil, les deux mains posées à plat sur la table, les traits déformés par la colère.

— J'avais donné l'ordre que vous me rejoigniez dès votre retour à l'abbaye ! s'écria-t-il.

— Des affaires plus urgentes m'attendaient, répliqua Eadulf d'un ton sec.

L'abbé lui adressa un regard haineux.

— Il ne faudrait pas que votre manque de respect à mon égard devienne une habitude, frère Eadulf. Vous me devez obéissance.

— L'archevêque de Cantorbéry a la préséance sur vous et c'est de lui que je dépends directement. Il m'a choisi comme émissaire et c'est à lui que je rends des comptes.

Tout en parlant, Eadulf croisa les doigts en un geste superstitieux. Il avait bien été nommé émissaire de l'archevêque auprès de Colgú de Cashel, mais sa mission était terminée. Cependant, il était à peu près certain que l'abbé Cild le croirait sur parole et ne prendrait pas la peine d'envoyer un messenger à Théodore pour vérifier ses assertions. D'ailleurs, Cild avait lui aussi ses accommodements avec la vérité. D'ici à quelques jours, espérait Eadulf, toute cette histoire serait réglée, et il soulagea sa conscience en pensant à un vieux dicton : Quand on a affaire à un menteur, le mensonge est souvent plus utile que la sincérité, il passe et la vérité reste.

Le visage de l'abbé Cild ne présageait rien de bon. Une veine battait à sa tempe et un muscle tressaillait au coin de sa lèvre.

— Prétendriez-vous avoir autorité sur moi ? demanda-t-il d'un ton menaçant.

— Je vous faisais simplement remarquer que je n'étais pas soumis à votre autorité, répliqua Eadulf. Et à ce propos, soeur Fidelma est gravement malade. Si cette nuit la fièvre ne tombe pas, sa vie sera en danger. Il faut donc que je la veille et je vous demanderai de rappeler ce frère qui défend sa porte.

Nullement habitué à ce que l'on conteste ses ordres, Cild semblait désarmé devant l'assurance d'Eadulf.

— D'autre part, poursuivit ce dernier, je vous prierai d'arrêter de salir son nom en l'associant à de la sorcellerie ou à des pratiques douteuses. Qu'un homme qui est à la tête d'une communauté hautement respectable ajoute foi à de tels contes me dépasse.

L'abbé Cild frappa du poing sur la table.

— Ici, c'est moi qui commande, et que l'archevêque se présente ici en personne s'il désire s'opposer à mes décisions !

Eadulf se doutait bien que sa demande serait rejetée. Avant d'obtenir satisfaction, il lui faudrait mener une bataille serrée.

— Il n'est pas impossible qu'il se déplace, en effet, car selon moi, bien des choses dans cette maison réclament son attention.

Eadulf avait conscience de marcher sur un fil.

— Expliquez-vous ! lança l'abbé en plissant les paupières.

— Certainement, mais j'aimerais d'abord vous poser quelques questions. Pourquoi êtes-vous si effrayé par ces prétendues apparitions ?

Cild cligna des yeux et se laissa tomber sur son siège.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que je suis effrayé ?

Eadulf se contenta de sourire.

— J'ai vu une femme près de la chapelle, la nuit dernière, or vous avez pris peur quand je vous l'ai décrite. Ce soir, frère Redwald a vu la même femme auprès de soeur Fidelma. Cette fois-ci, il affirme qu'il s'agit de votre épouse. Est-elle vraiment décédée ?

— Oseriez-vous me traiter de menteur ?

— Je vous ai posé une question.

— Oui, elle est morte. Et seule une personne qui pratique la sorcellerie peut ramener ici son spectre. Tout a commencé avec votre arrivée en compagnie de cette étrangère.

— On m'a pourtant rapporté que ce fantôme vous était déjà apparu avant que nous mettions les pieds ici.

— Il a surgi dès que vous avez pénétré dans ce royaume. Les pouvoirs de cette femme doivent être très puissants si elle est en mesure d'invoquer les esprits, répliqua Cild, imperturbable. Vous avez forcé notre porte et exigé l'hospitalité. J'ai cédé à vos prières et à peine vous avais-je autorisé à résider ici que le spectre s'est manifesté. Et je n'ai pas oublié que votre introduction dans cette abbaye a précédé l'irruption de Garb et de son escorte dans la chapelle. Des hommes qui me font un procès inique. Il ne m'a pas non plus échappé que Garb et votre compagne sont originaires du même pays. Qu'est-ce qui me dit qu'ils ne sont pas complices dans une conspiration contre moi ? Je suis un homme logique. C'est vous qui avez amené le mal dans le monastère d'Aldred. Jusqu'à la nuit dernière, nous vivions en paix.

Le visage d'Eadulf, qui l'avait écouté avec attention, exprimait une infinie tristesse.

— Vous vous trompez, Cild. Hier matin, mon cher ami Botulf a été assassiné. Et c'est un message pressant qu'il m'a fait porter à Cantorbéry qui nous a poussés à nous mettre en chemin. Malheureusement, nous sommes arrivés trop tard.

Eadulf n'avait plus aucune raison de garder le secret sur ce message de son ami, qui était devenu une arme précieuse contre Cild. L'abbé demeura un instant silencieux et, malgré ses efforts, ses traits tirés trahissaient sa contrariété.

— Pourquoi Botulf vous a-t-il demandé de venir ?

Eadulf lui jeta un regard ironique.

— Quelqu'un à l'abbaye était-il informé que Botulf m'avait prié de venir ? s'enquit-il avec une gravité feinte.

— En ce qui me concerne, je l'ignorais, répondit l'abbé qui contenait mal sa colère.

— Quoi que vous ayez pu laisser croire, je sais que vous-même et Botulf ne vous aimiez guère. J'aimerais éclaircir les causes de votre inimitié.

— Botulf s'est-il expliqué à ce sujet ?

— Niez-vous votre différend ?

— Du tout. Votre ami Botulf m'a été imposé par le roi Ealdwulf. Si vous voulez connaître la vérité, Botulf, qui avait tenté de défendre un traître et un couard, était confiné dans les murs de cette abbaye dont il n'avait pas le droit de s'éloigner de plus d'un mille jusqu'à l'expiation de son crime. Cet arrangement ne me convenait guère, mais je me suis plié à la volonté de mon souverain.

Eadulf hocha la tête.

— Vous l'avez cependant autorisé à demeurer intendant de cette abbaye. Je suppose donc que vous l'estimiez suffisamment pour le confirmer dans ce poste ?

— Il n'était pas dépourvu de compétences, maugréa Cild.

— Donc mon ami Botulf, qui avait aidé Aldred à créer cette communauté, a été confié à votre bienveillance afin de vous servir alors que vous veniez d'être nommé abbé ?

Cild pinça les lèvres.

— Aldred avait envoyé Botulf prêcher dans une partie reculée du royaume, à l'ouest, où il fit la connaissance d'un homme qui avait trahi le roi...

— Aldhere ?

Cild accusa le coup.

— D'où tenez-vous cela ? De Botulf ?

— Non, j'ai rencontré votre frère il y a quelques heures de cela.

Cild demeura muet sous l'effet de la surprise, puis il se reprit.

— Arrêtez de jouer au plus fin avec moi, frère Eadulf, dit-il d'une voix douce. Quels mensonges mon jeune frère a-t-il bien pu vous raconter ?

— Pourquoi mentirait-il ?

— Il lui a bien fallu justifier son statut de hors-la-loi.

— En ce qui concerne le meurtre de Botulf, pour lequel vous étiez

prêt à le pendre si vous l'aviez attrapé ce matin, il clame son innocence. Aristote n'a-t-il point écrit que les luttes entre frères étaient amères et cruelles ? Aldhere, s'il avait été à votre place, vous aurait-il traité aussi durement ? Je me le demande.

Cild le dévisagea d'un air mauvais.

— Ignorez-vous qu'il s'est emparé de mon héritage par la ruse ?

— N'était-ce pas plutôt la décision de votre père ?

— Mon père, très amoindri, était sous l'influence d'Aldhere, qui a profité de ce qu'il n'avait plus toute sa tête.

— Mais en embrassant l'état de religieux, ne mettiez-vous pas fin à ces querelles ?

— Ce n'est pas moi qui me suis conduit en lâche. Peu de temps après mon retour au pays, Aldhere a été déclaré hors la loi par le roi. Quant à moi, je n'ai fait que tenter de recouvrer ce qui m'appartenait de droit.

— Cependant, le roi Ealdwulf ne vous a pas suivi sur ce terrain.

— En accord avec moi sur le principe, il a néanmoins déclaré qu'il n'y aurait plus de thane à Bretta's Ham.

— Laissez-vous votre frère au point de vous charger vous-même de son exécution ? Voilà une attitude qui ne sied guère à l'habit que vous portez.

— Où est-il écrit que je doive renoncer à la vengeance ?

« Le Dieu que nous avons est un Dieu de délivrance, au Seigneur Yahvé sont les issues de la mort ; mais Dieu abat la tête de ses ennemis, le crâne chevelu du criminel qui rôde⁽¹⁾... »

Eadulf interrompt l'abbé d'un geste agacé.

— Je m'étonne que vous n'ayez pas plutôt songé à la parabole de Caïn, tirée de la Genèse. Caïn avait assassiné son frère et, quand il passa en jugement devant Dieu, il s'attendait à ce que sa vie soit sacrifiée au nom de la vengeance. Mais Dieu lui dit : « Aussi bien, si quelqu'un tue Caïn, on le vengera sept fois » et Yahvé mit un signe sur Caïn afin que le premier venu ne le frappât point⁽²⁾. » Car la vengeance attire la vengeance.

Cild eut un sourire pincé.

— Frère Eadulf, je ne saurais trop vous conseiller de relire l'Exode — « S'il y a accident, tu donneras vie pour vie, oeil pour oeil, dent pour dent, pied pour pied, brûlure pour brûlure, meurtrissure pour meurtrissure, plaie pour plaie⁽³⁾. »

— Je connais ce texte, père abbé, mais le sang ne lavera jamais le sang. Et la vengeance devient le fossoyeur de celui qui l'exerce.

— Dois-je en déduire, frère Eadulf, que vous désobéissez aux injonctions des Écritures ?

— Les Écritures sont soumises à interprétation, elles ne donnent jamais d'ordres clairs et irréfutables.

— Elles sont les paroles de saints hommes inspirés par Dieu.

— Elles sont formulées par des hommes pour réduire les imbéciles à l'obéissance et guider les sages.

— Je comprends mieux maintenant pourquoi vous voyagez en compagnie d'une sorcière puisque vous n'avez point de religion, déclara l'abbé sur un ton sentencieux.

La froide déraison de cette assertion, proférée par un homme à l'esprit étroit et préoccupé uniquement de lui-même, laissa Eadulf sans défense. Il perdit pied.

— Comment pouvez-vous croire soeur Fidelma coupable de ce dont vous l'accusez ? demanda-t-il d'un ton las après un instant de silence.

— Je vous ai donné mes arguments qui sont assez simples à comprendre. Votre irrégion vous aveugle et fausse votre jugement sur son compte. Elle est au service du démon, elle s'est initiée à un art maudit qui lui permet de faire apparaître des images illusoires, afin de damner les âmes des moines de cette communauté. Il est de mon devoir de les protéger de cette entreprise.

— Sans autre forme de procès ? Alors qu'elle est malade et ne peut se défendre ?

Eadulf bouillait de colère.

— Vous abusez de votre autorité, Cild. « OEil pour oeil, dent pour dent » est votre devise ? Soit. Mais si jamais vous portez atteinte à l'intégrité physique de soeur Fidelma, vous apprendrez ce que le mot vengeance veut dire. J'en fais le serment.

L'abbé Cild se renversa sur son siège. Un pli cruel déformait sa bouche.

— Je dois reconnaître que vous ne manquez pas d'audace, Eadulf de Seaxmund's Ham, pour oser me menacer dans le sanctuaire de ma propre abbaye. Je pourrais vous chasser d'ici après vous avoir fait fouetter, ou même brûler comme hérétique. J'ai des frères armés à ma disposition, prêts à exécuter mes ordres. Vous n'imaginez tout de même pas que je vais supporter vos tentatives d'intimidation ?

Eadulf le défia du regard.

— J'ignore quelles décisions vous allez prendre, Cild. Je ne lis pas dans l'avenir, et vous êtes un être des plus imprévisibles qui pour l'instant ne répond de ses actions devant aucune autorité. Mais écoutez-moi bien : si jamais il arrivait malheur à soeur Fidelma ou à moi-même, le prix que vous devriez payer dépasserait vos prévisions les plus pessimistes.

« Soeur Fidelma est la soeur du roi de Cashel. Elle est hautement respectée par notre hiérarchie et a été désignée comme déléguée à Whitby. Elle a ses entrées au palais de Latran à Rome, elle est une juriste renommée, et vous croyez vraiment que vous pourrez vous

attaquer à elle en toute impunité ? Moi, en tant qu'émissaire de l'archevêque Théodore, je ne suis rien comparé à elle. Cependant, si jamais vous vous en prenez à moi, l'archevêque exigera des explications du roi Ealdwulf, qui mènera une enquête sur vos agissements.

Après un long silence, un sourire cynique étira les lèvres de l'abbé Cild.

— Vous avez très bien plaidé votre cause et maintenant, laissez-moi vous faire part de ma décision. J'attendrai que soeur Fidelma soit rétablie avant de la faire passer en jugement. S'il est prouvé qu'elle n'est pas responsable de l'apparition du spectre qui hante cette abbaye, alors vous pourrez poursuivre votre voyage. Les murmures des morts qui vous ont amenés ici doivent retourner aux morts. Vous m'avez bien compris ?

— Comment se défendre contre une accusation aussi absurde que celle d'évoquer des esprits de personnes disparues !

L'abbé Cild ouvrit les mains.

— Je l'ignore. À elle de prouver son innocence.

— Et qui prononcera la sentence ?

— Moi.

— Et si vous décidez qu'elle est coupable ?

— Je m'en tiendrai au châtement prescrit par les lois des Wuffingas, qui ont été transmises à notre peuple par Wuffa, fils de Wehha.

Eadulf, qui en tant qu'ancien gerefà connaissait bien ces lois, sentit son sang se figer dans ses veines. Mais le plus terrifiant, c'était le constat de la folie de l'abbé Cild que rien ne semblait pouvoir arrêter.

— Je suppose que vous parlez de ces textes tels qu'ils ont été amendés sous l'influence de la foi ?

Cild secoua la tête.

— Je ne vois aucune raison de les amender. La peine prévue pour les personnes ayant partie liée avec les démons et les esprits est très claire : la femme condamnée est placée dans une tombe, le visage contre terre... et enterrée vivante !

CHAPITRE IX

Alors qu'Eadulf quittait les appartements de l'abbé, il tomba sur frère Higbald, l'apothicaire aux cheveux couleur de lin. Higbald le salua d'un air à la fois affable et préoccupé, sans se départir pour autant de son attitude joviale. Apparemment, l'humour chez lui était une seconde nature et ses manières rappelaient celles d'Aldhere.

— Et alors, frère Eadulf, je suppose que vous avez été informé du vent de panique qui souffle sur notre malheureuse communauté ?

Eadulf fronça les sourcils, puis, comprenant à quoi le moine faisait référence, son visage s'éclaira.

— Donc vous ne croyez pas à cette histoire de fantôme ?

Le sourire de frère Higbald s'élargit.

— Non, j'imagine mal un elfe et un esprit se promenant dans ces couloirs... assez sinistres je vous l'accorde. Cependant, je vous ferai remarquer que c'est vous qui avez le premier prétendu avoir vu une femme. Et d'après le récit de ce pauvre frère Willibrod, elle ressemblait à s'y méprendre à la défunte épouse de l'abbé. Peut-être le jeune Redwald a-t-il surpris une conversation à ce sujet, son esprit s'est enfiévré... et vous devinez la suite.

Eadulf réfléchit.

— C'est possible, mais les craintes de Redwald, que j'ai interrogé, ne m'ont pas semblé feintes.

— Il est parfaitement concevable qu'il se soit convaincu d'avoir eu une vision, même s'il n'en est rien. La jeunesse est impressionnable.

Eadulf eut un sourire sans joie.

— Sans doute. Mais la même explication peut-elle s'appliquer à ma personne ?

Higbald se mit à rire.

— Je ne vous connais pas, mon frère, et donc je n'en sais rien. Mais, comme je vous l'ai assuré ce matin, nous sommes une petite communauté, et on n'aurait pas manqué de m'informer de la présence d'une femme parmi nous.

— Pourriez-vous distinguer une femme d'une ombre de l'autre monde ?

— Vous ne croyez pas à ce type de phénomène, mon frère, et moi

non plus.

— Malheureusement, votre abbé et d'autres ici sont plus crédules.

— C'est une vérité incontestable et je le regrette. Je me rendais justement au chevet de soeur Fidelma. Cela vous dérange-t-il si je vous accompagne ?

— Elle a une forte fièvre, dit Eadulf tandis qu'ils parcouraient les corridors.

— Ce n'est pas inhabituel avec un refroidissement. La fièvre devrait céder naturellement, mais rien ne nous empêche d'y contribuer avec un remède. D'habitude, la température tombe aux premières heures du jour. Il ne nous reste plus qu'à attendre.

Il jeta un bref coup d'oeil à Eadulf.

— Où donc étiez-vous passé ce matin ?

— J'ai voulu rattraper l'abbé Cild. Je n'y suis pas parvenu mais j'ai rencontré son frère.

Frère Higbald s'immobilisa et fixa Eadulf avec de grands yeux.

— Vous avez parlé à Aldhere ?

Eadulf hocha la tête.

— Un homme intéressant. Qui ne correspond pas tout à fait à la description de l'abbé. Il se passe ici des choses étranges. S'il ne tenait qu'à moi, je confierais cette affaire au grand intendant du roi.

Ils se remirent en marche.

— Je déteste les querelles intestines, avança Higbald d'une voix hésitante, mais vous avez conscience des dangers qu'impliquent les accusations de l'abbé contre soeur Fidelma ?

— Impossible de n'en pas tenir compte.

— Puis-je vous donner un conseil ?

Eadulf lui jeta un coup d'oeil surpris.

— Lequel ?

— Dès que votre compagne se sentira mieux, quittez cet endroit.

Eadulf poussa un soupir résigné.

— Vous m'avez déjà dit la même chose ce matin.

— Et je le répéterai autant de fois qu'il le faudra. Je vous indiquerai un passage secret qui vous permettra de vous éclipser sans vous faire remarquer. La plupart des frères en ignorent l'existence. Avec un peu de chance vous échapperez à la colère de Cild, ce qui me soulagera, car, en ce qui me concerne, je ne tiens pas à avoir du sang innocent sur les mains.

Eadulf ne put dissimuler sa surprise.

— Si vous portez si peu d'estime à votre abbé, pourquoi restez-vous ici, frère Higbald ?

— Nous avons tous des raisons pour nous trouver là où nous sommes. J'ai choisi cet endroit pour des motifs qui ne concernent que moi.

Brusquement, une pensée frappa Eadulf.

— Ne m'avez-vous pas dit que frère Botulf avait été le témoin de la disparition de dame Gélgeis ? D'après une autre version, elle se serait égarée seule dans le marais de Hob's Mire alors qu'elle rentrait la nuit à l'abbaye. Personne n'a retrouvé son corps. Qui donc vous a dit que Botulf l'accompagnait quand elle a trouvé la mort ?

Frère Higbald s'arrêta à nouveau et tourna un visage perplexe vers Eadulf.

— Je n'ai jamais entendu dire qu'elle était seule lorsqu'elle a perdu la vie. Et il me semble bien que c'est Botulf lui-même qui m'a raconté cette histoire.

— Vous rappelez-vous les termes exacts qu'il a utilisés ?

Frère Higbald réfléchit un instant.

— Cela se passait il y a quelques mois. Le décès de l'épouse de l'abbé a été évoqué et Botulf... a déclaré qu'il avait manqué à ses engagements envers cette dame. Il s'est accusé d'être indirectement responsable de sa perte... maintenant je me souviens. D'après lui, il n'était pas parvenu à la protéger des machinations maléfiques qu'elle avait découvertes... et son visage dans la mort continuait de le hanter. Sur ce, il a brusquement mis fin à la conversation.

Eadulf n'eut pas le temps de réfléchir à ces révélations, car ils venaient d'atteindre la porte de la chambre de Fidelma.

Le frère muet qui en gardait l'accès était toujours là.

— Comment va votre prisonnière, frère Beornwulf ? lui demanda Higbald avec ironie. A-t-elle essayé de s'échapper en usant sur vous de pouvoirs surnaturels ?

Frère Beornwulf se balança d'un pied sur l'autre tout en jetant un regard fâché au jovial apothicaire.

— Je sais, je sais, poursuivi Higbald sur un ton apaisant tout en lui tapotant le bras. Vous ne faites qu'exécuter les ordres.

Il se tourna vers Eadulf en souriant.

— C'est tellement reposant de connaître sa place et de ne jamais douter de son devoir.

Il pénétra dans la chambre, suivi d'Eadulf.

— Un homme robuste et très utile, ce frère Beornwulf, dit Higbald après avoir refermé la porte. Dommage que sa force soit inversement proportionnelle à son agilité mentale. Il accomplit fidèlement les tâches qu'on lui confie sans jamais les remettre en cause.

Fidelma, pelotonnée sous les couvertures, était toujours en proie à une forte fièvre.

Higbald posa la main sur son front moite et elle gémit sans ouvrir les yeux.

— Ah, febricula incipit – cela ne va pas mieux. Mais on devait s'y attendre.

Eadulf hocha la tête.

— Pour l'aider à lutter contre cette fièvre, je suggère une infusion d'armoise et de cataire.

— Moi, j'opterais plutôt pour le mors-du-diable, déclara Higbald d'un ton ferme.

— Les effets seraient plus ou moins similaires.

Frère Higbald se saisit du petit sac qu'il portait sur l'épaule.

— D'ailleurs, j'en ai déjà préparé.

Eadulf prit la petite fiole que l'apothicaire lui tendait, en ôta le bouchon et en respira le contenu.

— Me permettez-vous de lui administrer votre remède ? demanda-t-il à Higbald qui lui donna son assentiment.

Eadulf souleva précautionneusement la tête de Fidelma dont l'épaisse chevelure était trempée de sueur. La jeune femme poussa un gémissement de protestation mais ouvrit la bouche, et Eadulf versa sans difficulté le liquide entre ses lèvres.

— Il faut qu'elle en avale au moins deux gorgées, précisa Higbald. Vous pourrez lui donner le reste un peu plus tard si la fièvre résiste. Dieu merci, votre amie est une femme en excellente santé, et nous avons tout lieu d'espérer qu'elle surmontera cette affliction.

Eadulf reposa le flacon sur la table de chevet.

— Maintenant je vous laisse, dit Higbald. Et réfléchissez à ma proposition. Je suis persuadé que vous devriez saisir la première occasion pour vous enfuir.

Il traversa la pièce et s'arrêta devant une grande tapisserie qui représentait une scène religieuse, avant de se tourner vers Eadulf avec un air de conspirateur.

— Derrière cette tapisserie, vous trouverez un passage secret qui vous mènera à l'extérieur de l'abbaye.

Il tira vers lui la tenture, révélant une petite porte qui s'ouvrait vers l'intérieur et n'était pas fermée.

— Vous emprunterez ce tunnel et prendrez la première bifurcation à gauche, puis la première à gauche, et enfin la première à droite. Vous vous souviendrez ? Deux fois à gauche, une fois à droite. L'abbaye possède plusieurs galeries de ce genre, car elle a été construite sur une ancienne forteresse détruite par Tytila, fils de Wuffa, à l'époque où notre peuple a conquis cette contrée.

— Je m'en souviendrai, frère Higbald. Et je vous remercie de tout cœur pour votre aide.

L'apothicaire referma la porte sans un mot, remit la tapisserie en place, leva la main avec un bref sourire et quitta la chambre. Eadulf l'entendit parler à frère Beornwulf à l'extérieur. Puis il alla regarder Fidelma dormir, et finit par s'asseoir dans le fauteuil près du feu.

Il se sentait très fatigué. La journée avait été longue et sa

chevauchée à dos de mulot lui avait brisé les reins. Il ferma les yeux, les mains croisées sur les genoux.

Les récents événements lui tournaient dans la tête tandis qu'il essayait désespérément de les relier entre eux.

Le danger encouru par Fidelma ne cessait de l'obséder. Elle reposait là, luttant contre la fièvre, ignorante de ce qui la menaçait. Son premier devoir était de la protéger. Dieu merci, frère Higbald lui avait indiqué un moyen sûr d'échapper à l'abbé Cild. Ce qui ne résolvait pas les mystères qui le narguaient.

Il récapitula dans sa tête les différents éléments de l'énigme. Un de ses meilleurs amis le presse de le rejoindre à l'abbaye d'Aldred. Quelques heures avant son arrivée, on le retrouve assassiné. L'abbé et Aldhere se livrent une lutte fratricide. L'abbé accuse Aldhere d'avoir tué Botulf, quant à Aldhere, il affirme que Cild est l'auteur de ce crime. Ajoutons à cela l'irruption dans la chapelle de Garb, un guerrier originaire de Maigh Eo dans le royaume de Connacht, qui prétend que l'abbé a causé la perte de son épouse Gélgeis, la soeur du même Garb. Un jeûne rituel contre l'abbé est annoncé. Gélgeis a disparu dans des circonstances peu claires. Une femme a été vue dans l'abbaye par Eadulf et le jeune Redwald, qui clame qu'il s'agit de la défunte. Et maintenant, pour faire bonne mesure, Fidelma est accusée de faire apparaître les esprits des morts !

S'il n'avait lui aussi aperçu cette femme, Eadulf aurait pu écarter le récit du jeune Redwald comme étant la manifestation d'un esprit dérangé. Malheureusement, d'après l'abbé Cild et frère Willibrod, sa propre description correspondait à celle de Gélgeis.

Eadulf retint une exclamation de dépit.

Tout cela ne tenait pas debout et ne répondait à aucune logique. C'est alors qu'il se souvint du morceau de parchemin qu'il avait sorti de la sacoche de Botulf, dans sa cellule. Il fouilla dans le sacculus accroché à sa ceinture, en sortit le vélin et le défroissa. Il s'agissait de quelques notes en latin écrites de la main de son ami.

La première phrase était tirée du livre de Samuel. « Mais Yahvé dit à Samuel : « Ne considère pas son apparence ni la hauteur de sa taille, car je l'ai écarté. Il ne s'agit pas de ce que voient les hommes, car ils ne voient que les yeux, mais Yahvé voit le coeur⁽⁴⁾. » »

Eadulf fronça les sourcils. Cette admonestation lui rappelait quelque chose, mais quoi ?

La phrase suivante, il la lisait pour la première fois. Botulf avait noté « Lucrèce » à la fin : « Le changement qui fait sortir un être de ses limites le fait aussitôt mourir à ce qu'il est⁽⁵⁾. » Et Botulf avait ajouté et souligné : « Le changement est certain – combien de temps avant la mort ? »

Puis suivait un passage très intéressant mais particulièrement

obscur. « Avec l'aide de Dieu, mon ami sera bientôt ici. N'est-il pas écrit que la compassion est le pilier de la justice ? Le Mercien semble l'avoir oublié. Nous serons détruits par les hommes des... Eadulf marqua une pause afin de déchiffrer le mot en partie oblitéré par une tache d'encre. Cela ressemblait à « marais ». Eadulf songea à Aldhere et à sa bande et il frissonna. « Avec l'aide de Dieu, mon ami sera bientôt ici » ne pouvait se référer qu'à lui-même, et il était arrivé trop tard...

La note finale sonnait bizarrement et, là aussi, Botulf avait noté d'où était tirée la citation : « Peut-on porter du feu dans son sein sans enflammer ses vêtements ? Peut-on marcher sur des charbons ardents sans se brûler les pieds⁽⁶⁾ ? » Suivait la phrase : « Il en est ainsi avec le fils de Bretta. »

Eadulf se renversa sur son siège. Qu'était-ce donc qui préoccupait tant Botulf ? Un seul élément était facile à élucider : la référence au fils de Bretta. Aldhere et Cild étaient tous deux fils de Bretta et ils avaient sans aucun doute « du feu dans leur sein ». Pour le reste, rien n'avait de sens.

Il replaça le morceau de parchemin dans son sacculus, se leva et alla jeter un coup d'oeil à Fidelma. Son état demeurerait inchangé. Higbald avait sans doute raison : il leur fallait quitter l'abbaye dès qu'elle se sentirait mieux.

Il retourna s'asseoir et essaya de se détendre.

Comment Fidelma réagirait-elle quand elle serait informée de leur situation ? Son caractère la porterait à s'obstiner à résoudre les mystères qui suintaient des murs de ce sinistre monastère. Mais leur sécurité passait en premier. À l'évidence, l'abbé Cild n'aurait aucun scrupule à mettre sa menace à exécution, le rang et la charge de Fidelma ne l'arrêteraient pas un seul instant.

Alors qu'il rentrait à l'abbaye à dos de mulet, Eadulf avait réfléchi à la meilleure manière d'entrer en relation avec Garb et ses hommes, qui avaient très probablement trouvé refuge auprès d'une communauté religieuse dans la forêt de Tunstall, située plus au sud. Et pourquoi ne pas y emmener Fidelma dès qu'elle irait mieux ? Du moins se retrouverait-elle avec des gens de son peuple, qui ne manqueraient pas de respecter son lignage et ses titres.

Les pensées d'Eadulf le fuyaient, s'égarèrent puis se reformèrent en d'étranges compositions. Il fut bientôt gagné par des songes angoissants, des visions absurdes et remplies d'effroi. Maintenant, un homme lui jetait à la figure des paroles incompréhensibles.

Il se réveilla en sursaut. À quelques centimètres de son visage, l'abbé Cild lui aboyait des phrases sans suite. Il se redressa.

— Que se passe-t-il ? grommela-t-il en tentant de reprendre ses esprits.

— Prétendez-vous n'avoir pas bougé d'ici ?

Eadulf, qui avait du mal à émerger de sa torpeur, vit un frère Willibrod défait virevolter autour de l'abbé tout en se tordant les mains. Il était accompagné de frère Beornwulf, massif et indifférent.

— Je vous le répète, père abbé, psalmodia Willibrod d'une voix plaintive. Ils n'ont pas bougé d'ici. Frère Beornwulf est là pour en témoigner.

Eadulf, maintenant tout à fait réveillé, se leva et l'abbé, qui était penché sur lui, recula d'un pas.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda le moine d'une voix rauque.

Puis il se précipita vers Fidelma et posa la main sur son front.

— Dieu merci, la fièvre est tombée ! s'écria-t-il.

Une vague de gratitude le submergea. Il se tourna vers l'abbé.

— Laissons-la se reposer.

Il poussa avec autorité les trois hommes vers le couloir, puis, après avoir refermé la porte, il leur fit face avec une irritation grandissante.

— J'espère que vous avez de bonnes raisons pour faire irruption dans la chambre d'une malade en plein milieu de la nuit !

L'abbé Cild le toisa, peu ému par ses arguments.

— Vous et votre compagne, êtes-vous restés dans cette pièce depuis que vous m'avez quitté hier ?

Eadulf réalisa alors qu'une faible lumière filtrait par les fenêtres, l'aube approchait. Déjà, les oiseaux chantaient. Il avait donc dormi pendant plusieurs heures.

— Et où vouliez-vous que j'aille ? répliqua-t-il avec humeur. Quant à soeur Fidelma, elle serait bien incapable de quitter son lit.

— C'est ce que je me tue à vous expliquer, père abbé, renchérit Willibrod d'un ton maussade. Frère Beornwulf a veillé toute la nuit.

— Quel genre d'accusation avez-vous encore inventé pour mieux nous nuire ? lança Eadulf en fixant Cild qui faillit laisser éclater sa rage.

Il se contenta quand Willibrod posa une main apaisante sur son bras.

— Venez avec moi, Eadulf de Seaxmund's Ham, grommela l'abbé en se dirigeant à grands pas vers la cour principale qu'ils traversèrent pour rejoindre la chapelle.

En chemin, ils croisèrent quelques frères qui marchaient la tête baissée et les mains enfouies dans leurs manches. Eadulf eut conscience qu'on l'observait à la dérobée. Derrière lui venait frère Willibrod. Quant à Beornwulf, il avait repris son poste devant la chambre de Fidelma.

L'abbé pénétra en coup de vent dans la chapelle, puis il s'arrêta

net et pointa un doigt accusateur dans la direction de l'autel.

Eadulf sursauta. Le cadavre d'un chat noir y reposait, un poignard planté en plein coeur.

Autrefois, dans les terres des Angles de l'Est, avant que la nouvelle foi n'ait gagné le peuple de Wuffa, les prêtres d'Odin et de Thor utilisaient ce type de couteau à manche de corne sculpté de symboles pour se livrer à un rituel bien précis : le sacrifice.

— C'est la preuve qu'on se livre ici à des rites païens, murmura frère Willibrod en se signant. Nous savons tous que les fêtes de Yule ont commencé.

Eadulf ne put s'empêcher de frissonner. Sans compter que ce chat noir lui rappelait quelque chose qui lui échappait pour l'instant.

— L'apparition d'un spectre et maintenant... ceci ! maugréa l'abbé Cild.

Eadulf lui jeta un regard agacé.

— Parce que vous liez ces deux événements ?

— Ils empestent la sorcellerie !

— Ils sont l'oeuvre d'un esprit malfaisant, rétorqua Eadulf. La question qui se pose est... qui se cache derrière tout cela ?

— Ma réponse n'a pas changé. Rien de tel n'avait troublé la paix de cette abbaye avant que vous n'arriviez ici avec cette étrangère.

— Et vous appelez cela une réponse ? Comment voulez-vous que soeur Fidelma soit versée dans les rites païens des dieux saxons ? Nous ne sommes pas plus responsables de ce sacrilège que de tout autre acte répréhensible qui se serait déroulé dans cette abbaye.

— Il vous faudra le prouver ! s'écria l'abbé. Frère Willibrod, veillez à nous débarrasser de ce maudit animal. Ensuite, je bénirai et consacrerai à nouveau l'autel.

— Très bien, père abbé, murmura le dominus en jetant un regard d'excuse à Eadulf.

Puis il s'éloigna pour accomplir sa tâche.

L'abbé contemplait Eadulf d'un air où l'aversion le disputait à... la peur, réalisa soudain le moine. Cild était effrayé.

— Et maintenant, déclara Cild, vous allez retourner à l'hôtellerie où vous resterez jusqu'à ce que je vous fasse appeler. Je vous convoquerai dès que j'aurai rassemblé les charges qui pèsent contre vous, puis je prononcerai le jugement.

— Et que faites-vous de mes droits à présenter ma défense et celle de soeur Fidelma ? demanda un Eadulf stupéfait.

— Vous serez autorisé à plaider en temps et heure.

— Mais comment voulez-vous que je prépare cette plaidoirie si on me refuse de mener une enquête ?

L'abbé Cild plissa les paupières.

— Au vu des événements et après cette profanation, vous êtes

privé de votre liberté. Et soyez heureux d'échapper au bûcher, car si je n'étais pas un homme civilisé, je vous ferais brûler sur-le-champ, vous et votre compagne.

Eadulf comprit qu'il ne parviendrait pas à attendrir cet homme dont l'esprit était aussi fermé qu'une huître. Frère Higbald avait raison. Il devait dès que possible emmener Fidelma loin d'ici. Mais avec la neige qui était tombée ce serait très périlleux de précipiter les choses.

— Très bien, répliqua Eadulf en détachant ses mots. Je vois que vous n'avez pas désarmé et ne reviendrez pas sur la procédure aveugle que vous vous êtes fixée.

Je me tiendrai donc à votre disposition à l'hôtellerie. En nous accusant d'abominables machinations, vous vous êtes engagé dans une démarche inique. S'il vous reste une once d'humanité, je vous prierai seulement de laisser un peu de temps à soeur Fidelma de Cashel afin qu'elle se rétablisse de l'affection qui l'a frappée. Vous êtes censé représenter le Seigneur. Permettez donc qu'elle reprenne des forces avant que vous ne la traîniez devant un tribunal pour assouvir votre cruelle vengeance.

La véhémence qui perçait dans la voix d'Eadulf fit tressaillir l'abbé.

— Contrairement à ce que vous semblez croire, je ne suis pas inhumain, se défendit-il. Mais je ne peux laisser le mal envahir ce monastère sans me défendre. J'accorde deux jours à cette femme, ce qui vous permettra de préparer votre défense.

Le dominus réapparut avec plusieurs frères munis de seaux et de brosses destinés à nettoyer l'autel.

— Frère Willibrod, vous allez raccompagner frère Eadulf jusqu'à l'hôtellerie où il demeurera jusqu'à nouvel ordre.

Le dominus courba la tête. L'abbé sortit de la chapelle, bientôt imité par Eadulf suivi de Willibrod.

— Je suis très gêné, mon frère, murmura celui-ci. Mais vous avouerez que ces événements sont pour le moins déconcertants.

— Vous ne croyez tout de même pas que le fantôme de Gélgeis se promène dans cette enceinte ! s'énerma Eadulf. Il y a derrière tout cela un être humain à l'esprit pernicieux.

Willibrod haussa les épaules.

— Pourtant, cette femme que vous m'avez décrite, je l'ai reconnue.

— J'ai vu que vous étiez troublé par mon récit.

— En vérité, elle ressemblait fort à dame Gélgeis. Et le jeune Redwald a confirmé mon opinion.

— Mais pourquoi Gélgeis hanterait-elle l'abbaye pour nuire à l'abbé ?

Willibrod fit la grimace.

— C'est exactement le genre d'action qu'elle entreprendrait si elle en avait le pouvoir.

— Je ne comprends pas.

Willibrod s'arrêta et jeta un bref coup d'oeil autour de lui.

— Je vais vous dire ce que je pense. Dame Gélgeis n'était pas une femme facile. Elle était dure, dominatrice, inflexible. Je pourrais même comprendre que l'abbé, poussé à bout, se soit débarrassé d'elle. Cela ne signifie pas que je le soupçonne de l'avoir fait, ajouta-t-il aussitôt en rougissant. Mais dame Gélgeis était méchante et immorale.

Eadulf ouvrit de grands yeux.

— Vous la connaissiez bien ?

— Aussi bien que mon rôle de dominas me le permettait.

— Depuis combien de temps exercez-vous votre fonction ?

— J'appartenais déjà à cette communauté quand Cild et Gélgeis nous ont rejoints.

— La piètre opinion que vous avez d'elle, d'autres s'en font-ils l'écho ?

Willibrod renifla avec dédain.

— Vous n'avez qu'à vous renseigner. Cependant, je l'ai côtoyée plus longtemps que la plupart d'entre nous. Mon jugement ne concerne que moi, bien sûr, et n'est pas partagé par l'abbé. Je vous prierai donc de vous abstenir de lui révéler le peu d'estime que j'avais pour son épouse.

Ils étaient arrivés dans le couloir de l'hôtellerie. Willibrod indiqua d'un geste du menton frère Beornwulf, assis sur un tabouret devant la chambre de Fidelma, les bras croisés sur sa large poitrine.

— Je suis désolé que la situation se soit ainsi envenimée, frère Eadulf.

Sur ces mots, il tourna les talons et s'éclipsa.

Le coeur lourd, Eadulf retourna dans la chambre de Fidelma qui dormait d'un sommeil paisible.

Soulagé, il regagna son siège et s'assoupit.

Quand il émergea de sa torpeur, le soleil inondait la pièce et il se retrouva face à frère Redwald qui se balançait d'un pied sur l'autre, un plateau dans les mains.

Il sourit d'un air gauche et le déposa sur la table.

— Je vous ai apporté le petit déjeuner, mon frère.

Eadulf l'examina avec attention.

— Comment vous sentez-vous, ce matin ?

— Je m'excuse pour l'état dans lequel vous m'avez surpris la nuit dernière. J'étais vraiment bouleversé. Mais depuis je me suis calmé et j'ai repris mes occupations.

Il hésita puis lança d'une traite :

— Vous m'avez témoigné de l'attention et de la considération, mon frère. Et je suis fâché de vous voir réduit à cette triste condition. Mais j'ai vu dame Gélgeis, cela je ne peux le nier. Si elle était un spectre, elle semblait ne me vouloir aucun mal, et donc je regrette que mon témoignage ait entraîné de telles conséquences.

— Ne vous tourmentez pas, Redwald, vous n'êtes pas responsable des actions des autres.

Le garçon s'apprêtait à partir quand Eadulf le retint.

— Aimez-vous dame Gélgeis ?

— Oh oui, elle était gentille avec moi, elle m'a même soigné quand j'étais malade, comme je vous l'ai déjà conté.

— Je m'en souviens, vous veniez d'arriver à l'abbaye. Donc vous estimiez qu'elle était une dame affable.

— Oui, plutôt.

— Vous en êtes sûr ?

— Quand j'étais au plus mal, je la prenais pour un ange. Mais plus tard, elle s'est montrée distante, elle s'intéressait peu à moi.

— Craignez-vous de voir à nouveau son image ?

Le jeune homme se figea, puis il secoua lentement la tête.

— L'abbé m'a recommandé d'user de ma foi comme bouclier. Grâce à la prière, je n'ai pas besoin d'avoir peur.

Le garçon tourna les talons et Eadulf s'approcha de la table où fumaient deux bols de soupe, accompagnés de pommes et de pain.

— Donne-moi de l'eau, coassa Fidelma depuis son lit. J'ai soif.

— Fidelma !

La jeune femme s'était redressée sur ses oreillers. Elle était pâle mais semblait dans son état normal.

— J'ai connu des jours meilleurs, gémit-elle.

— Le pire est passé, lui dit Eadulf avec un sourire. Dieu merci, la fièvre est tombée.

Il s'assit sur le lit, lui tendit un gobelet rempli d'eau et lui prit la main.

Elle but et poussa un profond soupir.

— Ça fait longtemps que je suis malade ?

— Vingt-quatre heures.

— Cela m'a paru une éternité, et j'ai été visitée par les rêves les plus étranges. Des gens entraient et sortaient, ils criaient et manifestaient une terrible hostilité. Sommes-nous encore dans l'abbaye de...

Elle fronça les sourcils.

— L'abbaye d'Aldred, lui souffla Eadulf. Nous sommes arrivés il y a deux nuits de cela. De quoi te rappelles-tu exactement ?

— La dernière chose dont je me souviens, c'est la visite de l'apothicaire et une histoire de femme qu'on aurait entr'aperçue dans

l'abbaye. Après cela, tout est devenu très flou, je suppose que la fièvre m'a isolée du reste du monde.

Eadulf prit du pain et un bol de soupe.

— Tiens, il faut que tu manges quelque chose. Après le repas, je t'expliquerai ce qui s'est passé.

À l'évidence, Fidelma était encore faible, elle avait des gestes peu assurés et ses mains tremblaient. Elle finit néanmoins sa soupe et grignota une tranche de pain, puis retomba sur ses oreillers et ferma les yeux.

— Tu allais me dire quelque chose, murmura-t-elle dans un bâillement.

— Ce n'est pas urgent. Dors, on verra ça plus tard.

— Je me sens tellement... fatiguée.

Un instant plus tard, elle glissait dans un sommeil réparateur.

Eadulf termina son repas et reprit le cours de ses pensées.

Une heure s'écoula, puis frère Higbald réapparut. Il se dirigea aussitôt vers Fidelma.

— La fièvre est tombée, le rassura Eadulf. Et elle a recouvré ses esprits.

Frère Higbald désigna un coin de la pièce pour signifier au moine qu'il désirait lui parler sans déranger la jeune femme.

— On m'a appris que l'autel avait été profané, murmura-t-il.

— Et on nous fait porter la responsabilité de ce sacrilège ! Inutile de préciser que je suis maintenant bien décidé à suivre vos conseils. Ce serait terriblement imprudent de nous attarder ici.

— Voilà une sage résolution. Mais quand soeur Fidelma sera-t-elle en mesure de voyager ?

— Pas avant demain, en mettant les choses au mieux.

— Sait-elle de quoi on l'accuse ?

— Non, pas encore. Et je doute qu'elle comprenne quoi que ce soit aux charges qui pèsent contre elle. Ce genre de procès est totalement étranger aux moeurs de son pays.

— Plus tôt vous disparaîtrez, mieux cela vaudra.

— À part cela, quelles nouvelles dans l'abbaye ?

— Je crois que l'abbé Cild est prisonnier d'un effroi incompréhensible, et qu'il vous utilise comme boucs émissaires.

— Je ne comprends rien à ces mystères, Higbald. Vous qui êtes ici la seule personne de bon sens, d'où viennent les ténèbres qui enveloppent le monastère ?

Le moine haussa les épaules.

— Je ne vois pas de ténèbres. L'abbé Cild est un homme imprévisible... comme nous tous si les circonstances s'y prêtent. Une communauté est toujours traversée de tensions : jalousies, suspicions, rivalités. Cela me semble assez naturel. Et jusqu'à la mort violente de

frère Botulf, je ne me serais jamais douté que nous devrions affronter de tels problèmes.

— Vous n'avez pas remarqué de signe avant-coureur ? demanda Eadulf, frustré par cette réponse. Vous n'avez jamais envisagé que Botulf courait un grand danger ? Quant à la mort de dame Gélgeis, rien ne vous a suggéré qu'elle n'était pas naturelle ?

— Après la première visite de Garb, le caractère de Cild ne s'est pas arrangé et, chez les frères, les commérages allaient bon train. Naturellement, nous avons été très choqués par la découverte du corps de Botulf. Mais frère Wigstan affirme avoir vu Aldhere, un hors-la-loi notoire, dans les parages au même moment. Aussi tout le monde a suivi l'abbé quand il en a déduit qu'Aldhere était le coupable.

— Même quand on sait qu'Aldhere est le propre frère de Cild ?

— Caïn n'était-il pas le frère d'Abel ? Avoir les mêmes parents n'implique pas des tempéraments identiques.

— Vous ne vous êtes pas interrogé sur les motifs de la haine de Cild à l'égard de son frère ?

— Le roi Ealdwulf n'a-t-il pas condamné Aldhere ? Personnellement, il ne m'en faut pas davantage.

— Donc quand Garb, l'Irlandais, s'est présenté ici l'autre nuit pour accuser Cild de meurtre...

— Nous avons tous été scandalisés, bien sûr. D'ailleurs, rappelez-vous, j'avais déjà rencontré cet homme.

— Une dernière question : qu'est-ce qui vous pousse à contrecarrer les décisions de l'abbé Cild en nous portant secours, à moi et à Fidelma ?

— Je ne crois pas à la sorcellerie. Dans cette affaire, j'estime que l'abbé Cild est égaré par la peur... et non par la malice.

— Mais que craint-il s'il est persuadé d'être dans son bon droit ?

— Celui qui trouvera la réponse à cette question aura la clé de l'énigme.

Higbald sourit.

— Et maintenant, quand comptez-vous vous éclipser ? Vous vous souvenez de mes indications ?

— Tourner deux fois à gauche et une fois à droite. Quant à l'heure de notre départ, tout dépendra de l'état de Fidelma.

— N'oubliez pas de me prévenir et je vous aiderai du mieux que je le pourrai.

— Merci, frère Higbald. Je vous suis très reconnaissant de ce que vous faites pour nous.

Quand l'apothicaire eut disparu, Eadulf décida de s'en tenir au précepte favori de Fidelma : éviter les vaines spéculations quand il vous manque des informations primordiales. Il tenta donc de prier et de faire le vide dans son esprit.

Fidelma se réveilla à midi passé.

— Eadulf ? dit-elle en se redressant.

Il lui apporta un gobelet d'eau fraîche qu'elle but avidement avant de s'allonger à nouveau.

— Comment te sens-tu ?

— Mal. J'ai été très malade ?

— Oui, assez.

Il posa la main sur son front.

— Tu n'as plus de fièvre.

— Mais ma gorge est encore douloureuse.

— Tu t'es sortie très vite de cette mauvaise fièvre. Deo gratias.

— Nous sommes à l'abbaye ?

Elle avait recouvré sa vivacité et regardait autour d'elle avec curiosité.

— Oui.

— Ça fait longtemps que je me suis absentée du monde ?

— Te souviens-tu de m'avoir posé la même question ce matin ?

Elle lui sourit.

— Mais oui, je m'en souviens ! Et ça ne fait que deux jours que nous séjournons ici.

— Ta fièvre s'est déclarée vers midi. Maintenant il faut te reposer pour reprendre des forces.

Fidelma hocha la tête.

— Et pendant tout ce temps, tu t'es occupé de moi ?

— Oui, avec l'aide de l'apothicaire, frère Higbald.

Elle fronça les sourcils.

— Et cette agitation, cette colère que j'ai ressenties autour de moi pendant que j'étais inconsciente...

— Patience. Cependant, si tu estimes que tu es suffisamment rétablie, je peux te résumer les événements qui sont survenus depuis notre arrivée dans ces murs. Ils ne sont pas très plaisants.

Fidelma battit des paupières.

— Raconte-moi ce qui te tourmente, je suis en état de le supporter.

Il entreprit de lui rapporter les drames et les querelles auxquels il avait été mêlé. Au cours de son récit, il s'échauffa, et, la voix brisée par l'émotion, lui décrivit par le menu l'attitude frôlant la démence de l'abbé Cild.

Fidelma l'écoutait les yeux baissés. Quand il se tut, son visage était empreint de gravité.

— Je devrais donc être sacrifiée aux angoisses injustifiées de cet étrange religieux ?

— Ne t'inquiète pas, j'ai un plan pour nous sortir d'ici dès que tu seras guérie.

Fidelma fit la grimace.

— L'idée d'être enterrée vivante et en grande cérémonie, la face contre terre, m'a donné des ailes. Je me sens brusquement en excellente santé.

Eadulf poussa un profond soupir.

— La neige s'est arrêtée de tomber, le ciel est clair, mais il fait un froid terrible. Quelle que soit la direction que nous prendrons, la route sera longue.

— Tu es certain que tu as vu cette femme qu'on a identifiée comme étant Gélgeis ? demanda Fidelma qui ne l'avait pas écouté.

— Absolument. Elle était aussi réelle que toi et moi.

— Donc elle se promène bien dans ces murs. A-t-on mené des recherches ?

— Non, cette histoire de fantôme a échauffé les esprits. Frère Higbald est la seule personne à considérer cette histoire avec un minimum de bon sens.

— Il est donc inutile de compter sur une enquête ?

— Mieux vaut y renoncer tout de suite. L'abbé Cild règne ici en maître. Cette idée de sorcellerie semble résoudre tous ses problèmes et il s'y accroche avec l'énergie du désespoir.

— À l'évidence, ton ami Botulf a découvert quelque chose qu'il a payé de sa vie.

— Avant que ce spectre ne déränge mes plans, j'avais l'intention de partir à la recherche de Garb et de sa bande. Si nous parvenons à les retrouver à Tunstall, lui ou son père devraient nous apporter quelques éclaircissements sur ces énigmes.

— Excellente idée, acquiesça Fidelma. De toute façon, je devrais très vite être en mesure de me livrer à quelques investigations indispensables.

Eadulf toussa d'un air embarrassé.

— Que se passe-t-il, Eadulf ? Aurais-tu quelque autre projet en tête ?

— Non, mais tu sembles oublier que tu te trouves sur les terres des Anglo-Saxons. Même si on t'a témoigné une parfaite courtoisie au concile de Whitby, la loi ici ne reconnaît pas ton autorité.

— Je l'avais compris.

— Chez les Saxons, les femmes n'occupent pas les mêmes positions que dans ton pays. Si tu veux poser des questions aux gens, il faudra que tu te montres circonspecte. Ici, on regarde d'un très mauvais oeil les femmes qui se mêlent d'exercer une autorité quelconque.

Fidelma haussa les sourcils.

— Je ne vais pas prétendre être différente de ce que je suis.

— Sois prudente.

— Je compte sur toi pour me rappeler à mes obligations... et me servir de caution, répliqua-t-elle avec un grand sourire.

— La première des priorités est de mettre la plus grande distance possible entre nous et l'abbé Cild.

— Mais tu tiens toujours à résoudre le mystère de la mort de ton ami ?

— Plus que jamais.

— Alors, il ne nous reste plus qu'à nous atteler à la tâche. Et maintenant, prépare-moi donc une de tes affreuses potions qui soigneront ma migraine et mon mal de gorge. Je meurs d'impatience de me joindre à toi pour cette expédition à Tunstall.

CHAPITRE X

La journée s'écoula avec une lenteur désespérante. Fidelma dormait, ne reprenant conscience qu'à de brefs intervalles. Eadulf, incapable de dominer sa nervosité, arpentait la pièce de long en large. Higbald et Redwald furent leurs seuls visiteurs. En leur présence, Fidelma feignait le sommeil afin qu'on ne rapporte pas à l'abbé Cild que son état s'était amélioré.

Frère Redwald, qui leur apporta leurs repas, se contenta de déposer viande froide, bouillon, fromage et fruits sur la table, puis de venir récupérer les plateaux vides. Frère Higbald s'attarda davantage. Il informa Eadulf que l'abbé préparait le procès en sorcellerie contre Fidelma où il se réservait les rôles d'avocat et de juge. Frère Willibrod avait reçu l'ordre de n'accorder qu'une seule journée supplémentaire à l'accusée pour se remettre de sa maladie. Ensuite, elle serait traînée devant un tribunal quelle que soit sa condition physique. Higbald pressa Eadulf de quitter les lieux dès que possible.

Ce dernier écoutait attentivement, hochant la tête sans s'engager ni se livrer à des confidences intempestives. Fidelma lui avait conseillé de rester sur ses gardes et de ne faire confiance à personne, pas même à frère Higbald. Eadulf avait protesté mais elle l'avait rabroué.

— Vu les circonstances, méfie-toi de tout le monde. Qui te dit qu'il n'a pas été envoyé par l'abbé pour nous pousser à entreprendre une action périlleuse ?

Eadulf suivit son conseil et, quand Higbald insista pour connaître l'heure de leur départ, il se contenta de répondre que cela dépendrait de Fidelma.

Refusant d'abandonner sa compagne, Eadulf passa une mauvaise nuit à sommeiller dans le fauteuil près du feu. De temps à autre, il allait vérifier si elle ne manquait de rien et n'avait pas de fièvre.

Quand il se réveilla, il jugea d'après les bruits dans l'abbaye que la communauté s'affairait déjà à ses dévotions et ses tâches matinales. Il nota même qu'une certaine agitation s'était emparée des frères. Et il réalisa qu'on était la veille du jour de la naissance du Sauveur et qu'on s'appêtait à célébrer la messe du Christ. Il ressentit un brusque accès de culpabilité en se rendant compte qu'il n'y avait pas accordé une

seule pensée.

Il se leva d'un bond et, à sa grande surprise, il trouva une Fidelma tout habillée et qui avait déjà fait ses ablutions.

— Tu manques de prudence ! s'écria-t-il. Si l'abbé Cild te voyait il estimerait que tu as recouvré la santé.

— Deo favente, je me sens bien mieux, répliqua Fidelma avec entrain. Et je te propose de fuir dès que possible... c'est-à-dire maintenant.

Eadulf se dirigeait déjà vers la tapisserie quand on frappa doucement à la porte. Frère Redwald entra.

Il ouvrit de grands yeux en voyant Fidelma.

— Je suis heureux que vous soyez levée, ma soeur.

— Ah, frère Redwald, dit Fidelma avec affabilité. Je crains de vous avoir aperçu dans un brouillard, ces derniers temps, mais j'ai tout de même souvenance de votre gentillesse quand je suis arrivée à l'abbaye.

Le garçon s'empourpra.

— Je crains cependant de vous avoir causé du tort, ma soeur.

— Frère Eadulf m'a informée que vous vous étiez contenté de relater ce dont vous aviez été le témoin. Vous n'êtes point à blâmer parce que des tiers ont fait un mauvais usage de votre déclaration. Pouvez-vous me décrire très exactement ce que vous avez vu ?

Le garçon se balançait d'un pied sur l'autre.

— J'ai déjà expliqué à frère Eadulf...

— Je vous prie instamment de recommencer pour moi.

— Eh bien, je suis venu ici pour m'assurer que vous n'aviez besoin de rien. Vous étiez étendue sur votre lit, en proie à une forte fièvre, et une femme se penchait sur vous. Quand je suis entré, elle s'est redressée et m'a regardé droit dans les yeux. Je l'ai bien reconnue, car, lorsque j'ai rejoint cette communauté, l'épouse de l'abbé Cild était encore en vie. C'était elle, dame Gélgeis, dont tout le monde s'accorde à dire qu'elle a péri dans les marais non loin d'ici.

Fidelma l'observa d'un air songeur.

— L'avez-vous trouvée... aussi réelle que moi ? S'il s'agissait d'un spectre, comme tout le monde paraît le croire, elle aurait présenté un aspect évanescent qui ne s'accorde guère avec une nature temporelle.

Le garçon réfléchit.

— Elle était comme vous et moi. Mais il s'agissait assurément d'un fantôme, et cela malgré les apparences.

— D'où tirez-vous cette conviction ?

— Même à la lueur vacillante de la chandelle, son visage était d'une pâleur extrême... elle n'était pas de ce monde.

En constatant que le jeune Redwald était agité d'un léger tremblement, Fidelma estima plus sage de ne pas pousser plus avant

son interrogatoire. Elle allait le congédier quand ils entendirent des pas pressés dans le couloir et frère Higbald pénétra dans la chambre sans frapper. Il sourit à soeur Fidelma et s'apprêtait à lui parler quand il remarqua la présence de frère Redwald.

— Rejoignez votre cellule, je vous y retrouverai dans un instant. Vite, pressez-vous.

Eadulf et Fidelma échangèrent un regard surpris.

— Que se passe-t-il ? demanda Eadulf dès que le jeune homme fut parti.

Higbald attendit que Redwald se soit éloigné, puis il déclara d'une voix pressante :

— Prenez garde à vous, soeur Fidelma, et vous aussi mon frère. Des nouvelles terribles...

— Lesquelles ? le pressa Eadulf.

— Des guerriers des Saxons de l'Est viennent d'aborder nos rivages, tout près d'ici. Ils marcheraient sur l'abbaye.

Eadulf fronça les sourcils.

— Ce sont probablement ceux auxquels j'ai été confronté il y a deux jours sur le rivage. Ils n'étaient pas très nombreux et je ne pense pas qu'ils puissent vous porter préjudice.

— Détrompez-vous, on a signalé de nombreux navires et il est fort possible qu'il s'agisse des hommes de Sigehere. Ils s'obstinent à détruire toutes les abbayes chrétiennes soutenant son cousin Sebbi. Suivez mon conseil et fuyez ! Maintenant je dois vous laisser pour aller préparer notre défense.

Il leur adressa un dernier regard suppliant avant de s'éclipser.

— Voilà des informations très alarmantes, dit Eadulf à Fidelma. Mais peut-être ce nouveau tour des événements nous sera-t-il favorable. En attendant, nous n'avons pas d'autre choix que d'obéir aux injonctions de Higbald. Tu te sens suffisamment forte pour quitter cet endroit ?

Fidelma hésita et hocha la tête en silence.

— Bien. Mieux vaut disparaître avant que l'abbé Cild ne se mette en tête que c'est toi qui as provoqué cette attaque des Saxons de l'Est, plaisanta Eadulf.

Fidelma lui sourit.

— Allons-y.

Eadulf s'empara du pain et des viandes froides que frère Redwald venait de leur apporter et les fourra dans son sac. Dieu merci, dans l'éventualité d'un départ précipité il avait amené ses affaires dans la chambre de Fidelma. Puis il aida sa compagne à passer sa cape et jeta la sienne sur ses épaules.

Fidelma tituba sous l'effet de la faiblesse et se raccrocha à la main d'Eadulf.

— Et maintenant, où se trouve cette voie d'accès vers l'extérieur qui nous permettra, je l'espère, de disparaître sans nous faire remarquer ?

Eadulf alla soulever la tapisserie et ouvrit la porte qu'elle dissimulait.

— Un passage secret ? s'étonna Fidelma.

— Exactement.

— Si notre fantôme est un individu en chair et en os, il est sans nul doute apparu par ce subterfuge. Et il a disparu de même à l'insu du jeune Redwald.

Eadulf admira la logique de sa déduction.

Ils pénétrèrent dans la galerie. Avisant une chandelle de suif posée sur une étagère, Eadulf alla précipitamment l'allumer à un brandon dans la cheminée, avant de rejoindre Fidelma et de refermer la porte en veillant bien à effacer les plis de la tapisserie. Le souterrain voûté était étayé par des pierres. Il y faisait sombre et humide, et les souris détalait sous leurs pas avec des couinements affolés.

Eadulf réalisa que le tunnel appartenait à un réseau qui devait couvrir tout le sous-sol du monastère. Puis, quand il voulut se rappeler les indications données par Higbald, il se rendit compte avec angoisse qu'il les avait oubliées. Higbald avait-il recommandé de tourner deux fois à droite et une fois à gauche ou l'inverse ? Il se reprima intérieurement sans oser informer Fidelma de son étourderie. Comment avait-il pu oublier des instructions aussi simples ? Il ne lui restait plus qu'à compter sur la chance.

Ils arrivèrent à une intersection et Eadulf choisit la voie de droite. Le tunnel se rétrécissait légèrement. À l'intersection suivante, il obliqua à nouveau vers la droite. L'eau coulait sur les murs recouverts de moisissure. Derrière lui, il entendit Fidelma qui toussait. Cette atmosphère malsaine ne lui valait rien et il accéléra le pas.

— De la lumière... là, devant nous, murmura Fidelma.

Une torche à la flamme vacillante éclairait indirectement la galerie depuis une pièce latérale.

— Surtout ne faisons pas de bruit, chuchota Eadulf.

Arrivé à l'entrée de la salle, Eadulf jeta un coup d'oeil à l'intérieur. Personne. Un flambeau éclairait un espace meublé de bancs et de patères en bois où étaient accrochés une quantité incroyable de boucliers, d'épées, de lances, de casques et de cotes de mailles. Eadulf s'avança, les yeux agrandis par la surprise. Tout avait été soigneusement astiqué.

Fidelma jeta un coup d'oeil par-dessus son épaule.

— Souviens-toi qu'avant d'être transformé en abbaye, cet endroit était une forteresse.

— Les torches ne brûlent pas pendant une centaine d'années, et

les armes ne brillent pas toutes seules, rétorqua Eadulf.

— L'abbé Cild ayant été un guerrier, objecta Fidelma entre deux quintes de toux, peut-être a-t-il conservé certaines habitudes. Vite, sortons d'ici, je suis glacée.

— Mais les boucliers portent l'emblème des Iclingas et...

Sous un alignement d'écus, Eadulf venait de remarquer un objet qui traînait sur le sol, une petite bourse en cuir de forme rectangulaire avec un motif gravé. Il s'en saisit. Les cordons déchirés laissaient à penser qu'elle avait été arrachée de la ceinture de quelqu'un.

— Dieu du ciel, souffla-t-il en l'examinant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Fidelma avec impatience.

Il lui tendit l'objet. Sous le motif, un nom avait lui aussi été gravé à la pointe de feu : Botulf.

— Que fait ici la bourse vide de ton ami ?

Là où elle était tombée, Eadulf venait de découvrir des taches sombres. Il les suivit jusqu'à des marches qui menaient à une vieille porte verrouillée.

— C'est du sang, Eadulf. Crois-tu que Botulf ait été tué ici ?

Le moine frissonna.

— Je parierais que cette porte mène à la crypte qui donne sur la petite cour près de la chapelle. Et c'est là qu'on a découvert le corps de ce pauvre Botulf.

Il glissa la bourse dans son sacculus.

— Et maintenant sortons d'ici.

La galerie n'en finissait plus. Eadulf en était venu à la conclusion qu'il s'était trompé de direction et il s'apprêtait à rebrousser chemin quand il aperçut une lueur au loin... enfin le bout du tunnel, dissimulé par des broussailles et des plantes grimpantes ! Il eut toutes les peines du monde à se frayer un chemin dans cette végétation, tout en veillant à écarter les branches et les épines qui auraient pu blesser Fidelma. Apparemment, personne n'était passé par là depuis une éternité.

Ils aspirèrent l'air frais à pleins poumons. La blancheur immaculée du manteau neigeux qui recouvrait la campagne scintillait sous le ciel clair et lumineux.

Ils avaient émergé à quelques toises des murs de l'abbaye, derrière un tertre planté d'arbres qui les abritait des regards.

Eadulf regarda autour de lui.

— À terre ! siffla-t-il soudain.

Fidelma s'exécuta sans poser de question.

Près du mur sud du monastère étaient rassemblés une douzaine d'hommes, accompagnés d'une jeune cavalière à la longue silhouette et aux cheveux roux. Elle leva la main en signe de salut et se dirigea droit vers leur cachette. La jument noire qu'elle montait passa au galop près d'eux sans que la jeune fille ne tourne la tête. Eadulf la

suit du regard en fronçant les sourcils.

— Qui est-ce ? s'enquit Fidelma.

— Je jurerais que c'est la femme que j'ai vue l'autre nuit – celle qui a causé tant de désordres dans l'abbaye.

Il observa les hommes.

— Je me demande ce qu'ils fomentent.

— Peut-être se préparent-ils à résister à l'attaque des Saxons ?

— Drôle d'endroit pour établir une position défensive ! Un assaut depuis la mer viendrait nécessairement de l'est.

Il tendit l'oreille, mais ne perçut aucun bruit signalant une poursuite ou l'approche d'une bande armée.

— Je crains que nous ne puissions nous rendre à pied à Tunstall, qui est trop éloigné. Si seulement nous pouvions nous procurer des chevaux...

— Je croyais que tu n'appréciais guère l'équitation ? dit Fidelma d'un ton taquin.

Depuis qu'elle avait retrouvé la liberté et respirait à l'air libre, elle se sentait beaucoup mieux.

— Si tu peux plaisanter, c'est que ton état de santé s'est amélioré, lui répondit Eadulf avec un large sourire. Cependant, marcher dans la neige sur une aussi longue distance ne serait pas prudent, tu es encore très faible.

— Il est vrai que je préférerais m'asseoir devant un bon feu avec une boisson chaude, mais ne t'inquiète pas pour moi, mes forces sont revenues. Et plus vite nous nous mettrons en route, plus tôt nous arriverons.

Eadulf la soulagea de son sac et ils s'enfoncèrent dans les bois. Le moine s'appliquait à suivre un itinéraire peu visible depuis le chemin, afin que leurs empreintes dans la neige ne soient pas repérées. Il avait beau marcher lentement, Fidelma avait du mal à suivre et devait s'arrêter régulièrement pour reprendre son souffle.

À un moment donné, Eadulf repéra une cabane de bûcheron dissimulée par les arbres et les taillis, à une courte distance à flanc de colline. Un panache de fumée s'échappait de la cheminée. Eadulf se dit que cela ne ferait pas de mal à Fidelma de se reposer un peu avant de poursuivre leur expédition. Il se tourna vers sa compagne hors d'haleine qui venait de le rattraper.

— Je vais voir si quelqu'un peut nous accorder l'hospitalité dans cette cabane. Assieds-toi sur cette souche en m'attendant.

Fidelma se laissa tomber avec gratitude sur le siège improvisé.

— Ne crois-tu pas que nous sommes encore trop proches de l'abbaye pour nous autoriser une halte ? Si elle est attaquée, vu la direction que nous avons prise, les assaillants peuvent très bien venir à notre rencontre.

— À mon avis, nous sommes en sécurité pour un moment.

Elle n'insista pas. Même si elle ne partageait pas son optimisme, elle se sentait trop fatiguée pour discuter.

Eadulf grimpa la pente. De l'extérieur, la mesure semblait déserte. Pas de chien de garde, pas de poules ou de vache... mais la fumée le persuada de poursuivre. Alors qu'il s'approchait de la porte, il vit un cheval sellé dont les rênes étaient attachées à un piquet. Une jument noire, qui soufflait comme après un bon galop.

Il s'apprêtait à frapper à la porte quand il fut arrêté net par un cri de femme... qui s'acheva en éclat de rire. Puis la voix se mit à geindre et haleter.

— Viens, mon amour... oh, c'est bon... oh oui... ah ah ah...

Eadulf n'eut aucun mal à deviner ce qui se passait à l'intérieur de la chaumière, et il laissa retomber son bras. Il se tenait là, très embarrassé, quand soudain il réalisa que la voix parlait en celte d'Éireann. Poussé par la curiosité, il surmonta sa gêne et alla guigner à l'unique fenêtre, fermée par de la toile de sac déchirée dans un coin.

Un couple faisait l'amour. La femme, jeune et mince, avec une chevelure d'un blond roux, gémissait sans arrêt et prodiguait des exhortations. Quant à l'homme qui la chevauchait, robuste et d'un certain âge, il arborait la tonsure de saint Pierre. Lorsqu'il releva la tête, il ne vit pas Eadulf pour la bonne raison qu'il fermait son oeil valide sous l'effet de l'extase, l'autre étant recouvert d'une pièce de cuir.

Eadulf reconnut frère Willibrod, le dominus de l'abbaye d'Aldred !

Il prit ses jambes à son cou et rejoignit Fidelma qui l'attendait patiemment.

— Inutile d'espérer l'hospitalité des occupants de cette mesure ! s'écria-t-il. Fichons le camp d'ici au plus vite.

Devant son visage anxieux, Fidelma obéit sans poser de question.

Ils marchaient à vive allure quand ils s'immobilisèrent, décontenancés, en découvrant que leur chemin devrait traverser l'Alde. Le courant était rapide, la rivière glacée et trop profonde pour qu'on puisse la traverser pieds nus. Eadulf avait oublié qu'ils ne pouvaient emprunter le pont sous peine de faire de mauvaises rencontres. Ils allaient être obligés de longer le cours d'eau sur une longue distance avant de trouver un gué.

À peine avaient-ils parcouru deux milles que Fidelma s'arrêta net.

— Excuse-moi, Eadulf, mais il faut que je me repose.

Devant sa pâleur et ses traits tirés, il comprit qu'ils devaient trouver un abri sans tarder. C'est alors qu'il perçut un bruit sec dans le silence, du bois qui craquait, puis un grincement, et enfin il entendit un animal de trait qui soufflait.

— Un chariot lourdement chargé, murmura Fidelma.

— Attends-moi ici.

Il fila vers le chemin dont ils s'étaient écartés et qui descendait vers la rivière. Une solide carriole à quatre roues tirée par deux mules avançait sur le sentier. Elle oscillait au pas des bêtes. Celui qui la conduisait, un homme au visage rouge avec un gros nez, des yeux globuleux et des bajoues, portait un justaucorps en cuir sur une camisole de laine. Son compagnon, assis à ses côtés, était petit et mince avec le teint basané. Le conducteur guidait le chariot sur la pente dans l'intention évidente de traverser l'Alde.

Eadulf écarta quelques branches et se précipita à leur rencontre.

— Bonjour, mes frères !

Surpris, le conducteur tira sur les rênes de ses mules tandis que son compagnon portait la main au couteau glissé dans sa ceinture. Ils se détendirent après avoir examiné Eadulf plus attentivement.

— Bonjour, mon frère, dit le conducteur, qui parlait avec un fort accent.

— Excusez-moi, mais je suppose que vous voyagez vers le sud ?

— Oui, nous nous rendons au port de Gipeswic.

— Cela tombe bien. Ma compagne et moi sommes épuisés et notre destination n'est éloignée que de quelques milles de votre route. Auriez-vous un peu de place dans votre carriole pour deux voyageurs à bout de forces ?

Le conducteur fronça les sourcils et s'apprêtait à refuser quand Fidelma apparut. Il s'adoucit comme par enchantement et jeta un coup d'oeil à son compagnon qui hocha la tête.

— Montez. Nous sommes des marchands de Gaule. Excusez notre méfiance, mais il paraît que ces bois sont infestés de voleurs. Votre compagne est irlandaise ou je me trompe ?

— Comment l'avez-vous deviné ? demanda Fidelma avec un faible sourire.

— La coupe de vos vêtements, ma soeur. Nous venons de Perunna⁽⁷⁾ où résident des religieux irlandais regroupés autour de leur abbé, Ultan.

— Ultan ? s'étonna Eadulf. Mais il est évêque d'Ard Macha.

— C'est le nom qu'on donne à tout homme originaire d'Ulaidh, lui expliqua Fidelma.

Elle se tourna vers les marchands.

— Je connais bien l'Ultan dont vous parlez. Il est le frère de Fursa, qui a autrefois mené une mission chez les Angles de l'Est, le pays où nous nous trouvons actuellement.

Eadulf ouvrit de grands yeux.

— Cet Ultan vit encore et il est abbé en Gaule ?

Le conducteur grimaça un sourire.

— Ultan avait bon pied bon oeil quand nous sommes partis il y a

six mois de cela pour venir faire du commerce ici.

Il se tourna vers son compagnon.

— Descends donc aider cette gentille religieuse à monter dans la carriole, Dado.

Puis il s'adressa à Eadulf.

— Vous voyagez depuis longtemps ? Votre compagne est bien pâlotte.

— Nous marchons depuis des heures, mentit Eadulf. Et nous vous remercions de tout coeur pour votre charité.

Une fois installé avec Fidelma derrière Dado et Dagobert – c'était le nom du conducteur –, Eadulf remarqua qu'ils étaient entourés de marchandises, essentiellement des articles locaux qui avaient dû être échangés avec d'autres en provenance de Gaule.

— Votre voyage vous a-t-il été profitable ? interrogea-t-il tandis que la carriole se remettait en branle.

— Le négoce dans ce pays présente peu d'intérêt, se plaignit le conducteur en faisant claquer son fouet au-dessus de la tête des mules.

— Ils ne connaissent rien à la joaillerie, renchérit le dénommé Dado. Nous avons amené des grenats et des améthystes mais ici, les forgerons ne s'intéressent qu'à nos pièces franques pour les fondre et utiliser l'or.

Dado poussa une exclamation de dégoût.

— Ces forgerons ne sont guère habiles. Et la poterie !

Il leva les yeux au ciel.

— Les potiers font leurs récipients sans tour et ils cuisent leurs plats n'importe comment. Ils les font sécher au soleil et après, ils les accrochent au-dessus d'un feu ! Franchement, ces gens n'ont pas grand-chose à nous proposer. On n'est pas près de remettre les pieds ici.

Eadulf se sentait un peu vexé par les critiques de ces marchands.

— Et le tissage de la laine ? s'enquit-il.

— Les tissus sont d'une qualité très ordinaire. Les gens ici s'intéressent surtout à la guerre. Pour le reste, ils se contentent de subsister dans des fermes rudimentaires. Même pour moudre le grain, ils font venir les meules de leurs moulins de Gaule. C'est d'ailleurs avec des meules que nous avons débarqué. Et qu'est-ce qu'ils peuvent nous offrir en retour ? Des esclaves ? Il y a trop d'esclaves anglo-saxons. En découvrant ces malheureux sur les marchés de Rome, Grégoire, l'évêque de la ville, décida d'envoyer Augustin dans le royaume de Kent. Bien des régions de ces îles n'ont pas encore été converties à la foi, mais leurs habitants, chrétiens ou païens, n'ont qu'un seul produit d'exportation : les esclaves.

Eadulf pinça les lèvres et Fidelma profita de la loquacité des négociants pour tenter de se renseigner sur les récents événements.

— J'ai entendu dire que les Saxons de l'Est étaient revenus à leurs anciens dieux.

Dado, le plus bavard des deux Gaulois, hocha la tête.

— En débarquant au port de Gipeswic, on nous a raconté toutes sortes d'histoires. Le roi Sigehere brûlerait les communautés chrétiennes et vendrait les religieux comme esclaves... enfin, ceux qu'il ne tue pas, naturellement.

— Je me demandais si vous aviez entendu parler d'une bande de guerriers qui aurait abordé ces rivages en remontant l'embouchure de la rivière.

Dado consulta Dagobert du regard.

— Nous n'avons rien entendu de tel. Cela remonte à quand ?

— Ce matin.

— C'est curieux, dit Dado en fronçant les sourcils.

— Comment cela ?

— Il y a environ une heure, alors que nous nous étions arrêtés pour nous restaurer, nous avons rencontré un voyageur. Ce cavalier venait directement de la côte et n'a pas mentionné d'attaque. Mais je ne vous cacherai pas que nous sommes soulagés de rentrer chez nous et à votre place, j'en ferais autant. Ce pays est des plus inhospitaliers. On n'y rencontre que pauvreté, guerre et personnes réduites en servitude. Que Dieu nous ramène à bon port en Gaule.

— Amen, grommela le conducteur.

En entendant ces hommes dénigrer ainsi son pays, le rouge était monté aux joues d'Eadulf. Mais il manquait d'arguments pour les contredire. Il appartenait à un peuple de guerriers qui avaient déferlé sur cette île et conquis ces terres à la pointe de l'épée. Avant que la foi ne leur ouvre d'autres horizons, ils n'avaient qu'un seul désir : mourir sur le champ de bataille, l'épée à la main et le nom d'Odin sur les lèvres.

Cela faisait moins d'un siècle que Wuffa, fils de Wehha, avait mené les siens jusqu'à ces terres. Il s'était proclamé premier roi des Angles de l'Est, repoussant les Bretons vers l'ouest. Dix rois avaient succédé à Wuffa, qui descendait d'Odin en personne et de Casere, le quatrième fils du grand dieu. En tant que geref, Eadulf pouvait réciter les noms des huit monarques séparant Odin de Wuffa. Et même ceux des neuf souverains qui avaient régné entre Wuffa et Ealdwulf.

Le fils de Wuffa, Tytila, tué au cours de la bataille contre Ceolwulf de Wessex ; Eorpwald qui avait assassiné son frère parce qu'il s'était converti au christianisme ; Ricbert le païen dont on ne savait pas très bien comment il avait trépassé ; et puis Sigebert, Egric, Anna et Athelhere, tous morts sur le champ de bataille, l'épée à la main. Et enfin Athelwold qui avait régné pendant huit années avant

qu'Ealdwulf n'accède au pouvoir. Eadulf avait été fier de réciter la liste des rois des Angles de l'Est. Mais après avoir beaucoup voyagé et vécu dans d'autres contrées, il finissait par se demander s'il y avait de quoi se vanter.

Il frissonna en resserrant les pans de sa cape autour de lui. N'aurait-il pas passé trop de temps dans les cinq royaumes d'Éireann ? Il en venait à remettre en cause les valeurs de son peuple alors qu'il n'y avait pas si longtemps, il aurait été fier de dégainer son épée et de monter au combat en réclamant à grands cris la bénédiction d'Odin, Thor et Frigg. Mais maintenant, impossible de revenir en arrière. Il avait tellement changé... le temps passé loin de chez lui et surtout la foi l'avaient amené à remettre en question ses anciennes certitudes.

— Tu es bien tranquille, Eadulf, quelque chose ne va pas ? murmura Fidelma à son oreille.

Il se força à sourire.

— Non, je réfléchissais, voilà tout.

Le chariot avançait lentement ; les mules avaient traversé la rivière d'un sabot assuré, sans trébucher une seule fois.

— Tout à l'heure, vous parliez de voleurs qui rôdaient dans les bois, dit soudain Eadulf à Dagobert. Auriez-vous par hasard entendu parler d'un hors-la-loi du nom d'Aldhere ?

Dagobert hocha la tête mais ce fut son compagnon qui répondit.

— Oh oui, il est renommé, mais Dieu merci nous ne l'avons jamais rencontré. Sinon, nous rentrerions chez nous encore plus pauvres qu'à notre arrivée, en supposant que nous soyons à même de le faire...

— On le considère donc comme un homme sanguinaire ?

— Pas du tout, intervint Dagobert. Mon ami Dado oublie de préciser que s'il s'est acquis une réputation redoutable, il est cependant assez respecté.

— N'est-ce pas inhabituel ? En général, la population locale n'apprécie guère les hors-la-loi.

— Celui-là fait exception à la règle.

— La plupart des gens pensent que son bannissement n'était pas justifié, expliqua Dado. Aldhere serait un brave guerrier accusé à tort de lâcheté et de trahison, ce qui l'aurait obligé à se réfugier dans les marais pour sauver sa tête.

— Vous a-t-on parlé du frère de ce voleur ? demanda Eadulf d'un ton détaché.

Dado regarda son compagnon et haussa les épaules.

— Aucun frère n'a été mentionné. Auriez-vous recueilli d'autres renseignements sur ce brigand ? interrogea Dagobert.

— Un de ses frères aurait joué un rôle dans l'infortune d'Aldhere, en s'assurant qu'il encoure le courroux du roi.

Dado renifla.

— Première nouvelle. Pour tout vous dire, nous étions surtout soucieux de ne pas avoir de démêlés avec cet Aldhere et sa bande. Bien des histoires courent les campagnes sur toutes sortes de personnages, et c'est un plaisir de les écouter. Chaque voyageur connaît au moins un conte fascinant.

Dado les dévisagea avec un sourire équivoque.

— Par exemple un religieux saxon, qui voyage à pied avec une femme d'Eireann dans un coin aussi désolé, a sûrement des récits passionnants en réserve.

Eadulf nia d'un air modeste mais Fidelma se mit à rire.

— J'en ai bien un, mais comme nous allons bientôt vous fausser compagnie, nous n'aurons pas le temps de vous le raconter.

L'homme parut sincèrement déçu.

— Ne pourriez-vous nous en donner un aperçu ?

— Il était une fois, figurez-vous, la soeur d'un roi et son amant, qui s'étaient enfuis du royaume pour partir à la recherche du bonheur dans un pays étrange et rempli d'embûches.

Elle marqua une pause tandis que l'homme ouvrait des yeux fascinés.

— Continuez, je vous en prie.

— Dans ces terres inhospitalières, ils étaient poursuivis non seulement par des hommes en chair et en os mais aussi par des fantômes. Condamnés à se déplacer de ville en ville, constamment menacés par leurs ennemis, ils erraient sur les routes.

— Quelle belle histoire ! se réjouit Dado, bavard invétéré doublé d'un sentimental. Continuez...

— Eh bien...

— Eh bien, il vous faudra imaginer la suite, intervint Eadulf avec une certaine brusquerie, car c'est ici que nous descendons. Dieu vous bénisse pour votre charité, mes amis. Votre chariot nous a évité bien des désagréments, car il nous aurait fallu des heures pour arriver jusque-là en pataugeant dans la neige.

Perplexe, Dagobert jeta un regard circulaire et arrêta la carriole.

— Mais nous sommes dans une forêt très dense et très étendue, mon frère ! Êtes-vous sûr de vouloir nous quitter ? Dans une heure il fera nuit et nous allons bientôt établir un campement.

— Restez donc et terminez votre histoire, supplia Dado.

Mais Eadulf refusa avec fermeté :

— Notre destination est proche et nous y parviendrons avant la tombée du jour.

— Quel dommage ! soupira Dado.

Eadulf avait déjà jeté les sacs sur le sol. Il sauta à terre et tendit la main à Fidelma pour l'aider à descendre du véhicule.

Après avoir remercié une fois de plus les deux Gaulois, ils regardèrent le chariot s'éloigner sur le chemin bordé d'arbres dénudés et de buissons à feuilles persistantes.

Fidelma frissonna en contemplant le paysage lugubre.

— J'espère que tu ne te trompes pas et que nous ne sommes pas loin de Tunstall. Tu n'aurais pas par hasard décidé d'échapper à nos amis trop curieux ? Cela m'amusait de les distraire.

Eadulf était vexé.

— Je ne doute pas un seul instant de tes talents de conteuse. Cependant, nous sommes bien dans les bois de Tunstall où, d'après Aldhere, vit une communauté de religieux des cinq royaumes. C'est là qu'ils ont trouvé refuge depuis le synode de Whitby, et je suis certain d'y retrouver Garb et son escorte.

— Je le souhaite de tout coeur, car la nuit tombe et je me sens bien fatiguée. Il m'a manqué une journée de repos pour compléter ma guérison.

Eadulf n'en était que trop conscient, mais il se retint de s'appesantir sur le sujet. Connaissant Fidelma, il savait qu'elle n'appréciait guère les plaintes inutiles. Il pointa un doigt vers le sud-est.

— Par ici. Si je me souviens bien, nous sommes à moins d'un mille de l'endroit qu'on m'a indiqué.

La densité de la forêt était telle que les sentiers qui la traversaient avaient été à peine touchés par la neige. Guidé par un instinct très sûr, Eadulf retrouva sans difficulté l'itinéraire qu'il se rappelait avec une étonnante précision.

De temps à autre, ils marquaient une pause pour que Fidelma reprenne son souffle. Des animaux fuyaient sous leurs pas, surpris par cette intrusion. Des glapissements de renards leur parvinrent. Maintenant ils longeaient un ruisseau qui contournait l'épaule d'une colline, surmontée des ruines d'un fort dont on devinait à peine les contours, dissimulés par la végétation.

Ils se retrouvèrent soudain à l'orée d'une clairière où étaient rassemblées plusieurs bâtisses. Des panaches de fumée s'échappaient de la cheminée de plusieurs d'entre elles.

Eadulf se tourna vers Fidelma avec un regard de triomphe mêlé de soulagement.

— Tunstall ! Nous sommes sauvés !

Fidelma, épuisée, se contenta de hocher la tête, et sursauta quand un cri d'alarme retentit. Ils avaient été repérés. Plusieurs hommes émergèrent des bâtiments.

La plupart portaient des vêtements de religieux et arboraient la tonsure de saint Jean.

Le couple s'avança à découvert et avisa aussitôt un petit groupe

de guerriers. À l'évidence ils n'étaient pas saxons, et Eadulf poussa un soupir de soulagement. Ils avaient retrouvé les compagnons de Garb. Son coeur se mit à battre plus fort à la pensée qu'il apprendrait bientôt ce que cachait la mort de son ami Botulf.

Il s'arrêta en voyant courir vers lui un homme qui brandissait une épée.

Un autre religieux courait après lui, comme pour intercepter le guerrier qui s'immobilisa face à Eadulf. Les deux hommes n'étaient plus séparés que par la longueur d'une lame... et Eadulf reconnut Garb en personne !

— Recule, mon frère ! s'écria Garb en celte d'Éireann au prêtre qui l'avait rejoint et le fixait d'un air ahuri. Celui-là sort tout droit de la maudite communauté de Cild, il se trouvait à l'abbaye quand je suis allé poser mon ultimatum. Cela signifie que cet abbé de l'enfer a découvert notre retraite. Écarte-toi pendant que je le tue, puis il nous faudra fuir d'ici au plus vite.

CHAPITRE XI

— Rengainez votre épée, Garb de Maigh Eo ! Nous n'appartenons pas à la fraternité de Cild ! se récria Eadulf.

— Je vous ai vu à la chapelle, ricana Garb, vous êtes un menteur, Saxon.

— Il dit la vérité.

Fidelma venait de s'interposer entre Eadulf et le guerrier du Connacht, la main levée et la paume tournée vers l'extérieur.

— Je suis Fidelma de Cashel et je vous mets au défi de tuer un innocent.

Garb hésitait.

— Je vous ordonne de rengainer votre épée ! lança Fidelma avec autorité. À moins que vous ne désiriez tuer la fille d'un roi, avocate des lois des Fénéchus ?

Le guerrier abaissa lentement son arme en étudiant la jeune femme d'un air méfiant.

— Vous êtes vraiment Fidelma de Cashel ? demanda le prêtre qui avait rejoint Garb. Le dálaigh qui a résolu le vol mystérieux de l'épée du haut roi ?

— Je suis Fidelma le dálaigh.

Le religieux la considérait maintenant avec une expression de surprise où se mêlait une crainte respectueuse. C'était un homme d'un certain âge dont les cheveux gris, rasés sur le devant de la tête, lui tombaient en boucles sur les épaules. Il avait un beau visage digne, avec des yeux sombres et une bouche ferme et bien dessinée.

— Donc vous êtes la soeur du roi Colgú...

— Elle-même.

— Que faites-vous ici accompagnée d'un Saxon ? lui demanda Garb avec brusquerie tout en continuant d'agiter son épée. Je l'ai vu à l'abbaye il y a seulement deux nuits de cela.

— J'y étais moi aussi, car j'accompagnais frère Eadulf, émissaire de l'archevêque de Cantorbéry. Cette nuit-là, nous venions d'arriver et on nous avait installés à l'hôtellerie. Comme j'étais malade, frère Eadulf s'est rendu seul à la messe des funérailles de son ami, frère Botulf. Où vous avez fait une entrée fracassante, à ce que l'on m'a

rapporté.

Garb fronça les sourcils.

— Botulf était votre ami ?

— Non, celui d'Eadulf. Et maintenant, si vous pensiez avec votre tête et non plus avec votre cœur ?

Mais Garb ne se démonta point.

— Que faites-vous ici ? Serait-ce Cild qui vous envoie ?

Fidelma eut un geste d'impatience.

— Du tout. Nous étions retenus prisonniers à l'abbaye où Cild avait projeté mon exécution. Nous avons donc estimé plus sage de lui fausser compagnie. Vos origines, l'hostilité que vous avez manifestée à l'égard de Cild et les remarques que vous avez faites sur Botulf nous ont convaincus de partir à votre recherche. D'ailleurs, je vous signale que vous n'avez pas été bien difficile à trouver.

Ignorant le bouillant Garb, le religieux s'avança, les mains tendues.

— Bienvenue à Tunstall, Fidelma de Cashel. Je suis frère Laisre, le père spirituel de cette petite communauté. Et maintenant, vous allez nous raconter votre histoire autour d'un bon feu et nous expliquer ce qui vous amène ici.

Ils suivirent frère Laisre. Garb, qui s'était résigné à rengainer son épée, fermait la marche en lançant des regards noirs à Eadulf. Ils pénétrèrent dans une bâtisse en bois où régnait une douce chaleur. Là, plusieurs religieux préparaient le repas du soir, s'affairant à diverses tâches tandis qu'un délicieux fumet s'échappait du chaudron suspendu au-dessus du foyer.

— Vous êtes nos invités pour aussi longtemps qu'il vous plaira, Fidelma, dit Laisre avec un large sourire.

Il se tourna vers Eadulf, voulant lui traduire ses paroles d'accueil, mais Eadulf le devança.

— J'ai étudié dans l'île des cinq royaumes dont je parle couramment la langue.

Frère Laisre parut soulagé.

— C'est merveilleux d'avoir un idiome en commun, déclara-t-il en leur désignant des sièges.

Fidelma remarqua le petit scriptorium aménagé à un bout de la salle. Apparemment, la chaumière servait de réfectoire et de bibliothèque.

— Je suis surprise de découvrir dans ce pays une communauté qui s'en tient aux rituels de notre Église, mon frère. Je croyais qu'après la décision prise à Whitby par les Angles et les Saxons de suivre la règle de Rome, notre clergé avait quitté précipitamment ces terres peu hospitalières.

Frère Laisre fit la moue.

— Certains d'entre nous ont décidé de ne pas céder et de tenter de sauver quelques-uns de nos usages. Après le concile, l'abbé Colman a convaincu de nombreux missionnaires irlandais, ainsi que les Angles et les Saxons qui partageaient nos croyances, de le suivre dans l'île d'Inis Bó Fin⁽⁸⁾. Vous connaissez sûrement l'île de la Vache blanche, au large des côtes du Connacht. Certains de ces missionnaires – essentiellement des Angles et des Saxons – ont fondé un monastère sur le continent, Maigh Eo des Saxons. Mais nous avons refusé de nous joindre à Colman, car cela aurait entériné notre défaite. Et donc nous demeurons ici, missionnaires des cinq royaumes attachés à répandre la bonne nouvelle.

Il fixa Eadulf, qui arborait la tonsure de saint Pierre marquant son appartenance à l'Église romaine.

— Je vois que vous ne suivez pas la même route que nous, mon frère.

Eadulf haussa les épaules.

— Ce qui nous unit est tellement plus important que ce qui nous sépare... Tout comme soeur Fidelma, j'ai assisté au grand concile de Whitby. Si nous croyons en un Dieu unique, alors il y a de la place pour tous.

— Je ne suis pas d'accord. Si j'estimais que les révisions apportées à la foi par les évêques de Rome étaient justifiées, alors j'aurais déjà quitté ce pays où rien ne me retient. Je serais retourné dans mes vertes vallées près de la rivière d'Ant Siona.

Fidelma s'éclaircit la voix. Elle n'était pas d'humeur à se lancer dans des querelles théologiques et liturgiques. D'autres préoccupations la tourmentaient.

— C'est ici, je suppose, que Gadra, chef de Maigh Eo, a entrepris d'accomplir son troscud ?

Garb s'avança d'un pas.

— Mais comment... ?

Puis il avisa Eadulf et se détendit.

— Je vois. Vous êtes une femme avisée, Fidelma.

Elle secoua la tête.

— Les déductions qui nous ont conduits jusqu'ici reviennent à frère Eadulf. Et à ce propos, votre père a-t-il conscience qu'un homme comme Cild, qui ne respecte même pas les lois de son propre peuple, ne s'inclinera certainement pas devant les nôtres ? Gadra va inutilement sacrifier sa vie.

Garb fit la moue.

— Mon père est un homme obstiné qui nie l'évidence.

— Il faut que je lui parle.

— Plus tard, car, pour l'instant, il se repose. Et tout d'abord, j'aimerais savoir ce qui vous a amenée ici. Cela concerne-t-il Botulf ?

— Oui, cela touche Eadulf de très près. Je suis sûre qu'il n'aura aucune objection à vous expliquer de quoi il retourne.

— Mais avant cela, précisa Eadulf, j'aimerais que nous échangions quelques informations. Vous êtes d'accord avec moi qu'un mal secret ronge l'abbaye d'Aldred ?

— L'abbé Cild est le démon en personne.

— C'est un homme despotique porté à des actes extrêmes et inconsidérés, intervint Fidelma. Mais cela le rend-il démoniaque ? Voilà qui mérite réflexion.

Frère Laisre laissa échapper une exclamation de dégoût.

— Cild est responsable de la pendaison de deux de mes moines qu'il avait capturés. Il les a fait exécuter comme hérétiques... d'après son interprétation très personnelle des commandements de la foi.

Fidelma baissa la tête.

— Nous vous accordons volontiers, déclara Eadulf, que Cild est un homme cruel. Demandez à son frère de sang ce qu'il en pense. Mais il nous faut collecter des preuves. Notre venue au monastère était motivée par un message d'un de mes amis d'enfance, frère Botulf, qui me pressait de venir le retrouver. À mon arrivée, j'ai découvert qu'il venait d'être assassiné. Dans la chapelle, l'autre nuit, vous avez insinué que l'abbé Cild avait tué Botulf. Pour quels motifs, selon vous ?

Garb jeta un coup d'oeil à frère Laisre.

— Qui me dit que vous êtes l'ami de Botulf ? Prouvez-le-moi et je vous renseignerai.

Eadulf croisa le regard de Fidelma.

— Il faut bien commencer quelque part, dit-elle en lui faisant signe de poursuivre.

Eadulf résuma ses aventures, sans omettre sa rencontre avec le frère hors la loi de l'abbé.

Quand Eadulf eut terminé son récit, frère Laisre suggéra qu'ils continuent leur conversation autour de la table du dîner. On leur servit du pot-au-feu et, cette fois-ci, ce fut Garb qui prit la parole.

— Ma famille a rencontré Cild il y a trois étés de cela. Il était venu étudier dans l'établissement religieux de Maigh Eo, la plaine des Ifs, dont mon père Gadra est le chef. Il se distinguait des religieux que j'avais connus jusque-là. Son comportement agressif et son ton autoritaire le rapprochaient davantage des guerriers.

Garb s'interrompit un instant, plongé dans ses pensées. Puis il reprit :

— Il ne nous intéressait pas particulièrement jusqu'à ce que ma jeune soeur Gélgeis s'amourache de lui.

— Quel âge avait-elle ? s'enquit aussitôt Fidelma.

— Elle avait atteint l'âge du choix, si c'est ce qui vous préoccupe.

Et il faut vous avouer qu'elle était aussi têtue et emportée que mon père. Nous avons tout tenté pour la dissuader de contracter un mariage avec ce Cild, même ma soeur Mella s'est employée à la décourager. En vain, car Gélgeis s'était entichée de cet homme. Je ne dirai pas qu'elle l'aimait, mais il la fascinait. Et avant que nous ayons pu exercer des pressions plus tangibles afin d'empêcher cette union, Gélgeis et Cild s'étaient enfuis dans l'intention de gagner ce pays.

— Il n'apparaît pas que Cild était amoureux de votre soeur.

— Cild est capable de bien des émotions, mais je ne pense pas que l'amour en fasse partie. Il désirait épouser ma soeur, car il s'imaginait que cela lui rapporterait des bénéfices matériels. Malheureusement pour lui, il avait mal assimilé nos lois s'il croyait qu'une fois marié mon père lui accorderait des richesses et une position enviable.

— Cild est donc retourné dans son pays où il a accédé à la position d'abbé.

— Il s'est révélé un bien mauvais abbé. Cependant, mon père ayant jugé la situation de ma soeur catastrophique, il lui fit parvenir un message lui disant qu'il lui avait pardonné de lui avoir brisé le coeur en s'enfuyant avec le Saxon. Mais il ne lui accordait aucune dot et Cild ne serait jamais le bienvenu à Maigh Eo. Par la suite, nous reçûmes deux messages de Gélgeis au cours de l'année suivante.

Cette information éveilla l'intérêt d'Eadulf.

— De qui provenaient ces messages ?

— D'un religieux du nom de frère Pol. Comme frère Laisre vient de le mentionner, la communauté de Maigh Eo, à laquelle on se réfère souvent comme à Maigh Eo des Saxons, entretient des relations suivies avec des religieux saxons. Gélgeis nous avait envoyé des messages sur les baguettes de tremble traditionnelles, entaillées selon les codes de l'ogham, notre ancien alphabet, qu'elle maîtrisait parfaitement. Ainsi, nous étions les seuls dans notre petit cercle à les comprendre.

— Et que racontait-elle ? demanda Fidelma.

— Dans sa première missive, elle nous apprenait que Cild avait été élevé au rang d'abbé du monastère d'Aldred, où elle vivait. Elle prétendait être heureuse bien que Maigh Eo lui manquât beaucoup.

Il marqua une pause.

— Cependant, la formulation de son texte nous amena à penser qu'elle nous cachait une partie de la vérité. La seconde missive confirma nos angoisses. Elle se plaignait d'être malheureuse mais sans nous en expliquer les raisons. Et frère Pol soupçonnait qu'on la maltraitait, car il avait remarqué une blessure à son bras, causée sans doute par un coup de fouet. Nous avons alors prié frère Pol d'entrer en contact avec Gélgeis afin qu'il nous fournisse de plus amples informations lors de son prochain voyage.

Fidelma le fixa d'un air incrédule.

— Savoir qu'elle souffrait n'était-il pas suffisant pour dépêcher quelqu'un de votre famille au monastère d'Aldred afin de la ramener parmi vous ?

Garb parut mal à l'aise.

— Mon père comptait sur l'entremise de frère Pol. Mais comme plusieurs mois s'étaient écoulés et qu'il ne nous donnait toujours pas de nouvelles, nous avons décidé d'intervenir auprès de frère Laisre...

— Un instant, l'interrompt Fidelma. D'où connaissiez-vous frère Laisre ?

Ce fut le religieux irlandais qui répondit à sa question.

— Frère Pol, l'intermédiaire entre l'abbaye et Maigh Eo, avait informé Gadra de l'existence de la communauté de Tunstall. Gadra est donc entré en relation avec moi afin que je me mette en rapport avec Gélgeis et évalue la situation. Il était également impatient de connaître les raisons du silence de frère Pol.

— Et vous avez rencontré Gélgeis ?

— Quand j'ai tenté de le faire, j'ai eu la surprise d'apprendre son décès.

— J'aimerais que vous me renseigniez sur un point, dit Eadulf. Je suppose que vous connaissez tous les Irlandais de cette région. Qui est cette jeune femme d'Éireann aux cheveux d'un blond roux qui demeure près de l'abbaye ?

Laisre parut perplexe.

— Je ne connais personne correspondant à ce signalement sur la terre des South Folk.

Eadulf, qui avait raconté à Fidelma la scène dont il avait été le témoin dans la cabane de bûcheron, ne dissimula pas son étonnement.

— Peut-être est-elle arrivée récemment ? suggéra Fidelma.

Frère Laisre secoua la tête.

— J'en aurais été informé. Une nouvelle venue n'aurait pas échappé longtemps à notre attention.

— Oublions cette jeune femme pour l'instant et racontez-nous plus en détail ce que vous avez appris sur Gélgeis.

— Figurez-vous que je m'étais rendu à l'abbaye déguisé en marchand. Là, j'ai eu la chance de tomber sur frère Botulf. Je le connaissais d'avant le concile de Whitby qui nous avait séparés. C'était un homme très remarquable qui me confirma la détresse de Gélgeis. Cild, réputé pour sa vanité et sa cruauté, remplissait fort mal sa fonction d'abbé et Botulf me révéla que Gélgeis s'était égarée dans un marais où elle avait disparu.

— Frère Botulf vous a-t-il donné plus de détails sur les circonstances de sa mort ?

— Non. Il m'a cependant confié que Cild était responsable de ce drame. Ce sont les mots qu'il a employés : Cild est responsable de ce

drame. J'en ai donc conclu qu'il était le meurtrier. Quelle autre interprétation donner à ces paroles ? Il m'a aussi précisé que Gélgeis avait été aspirée par un marécage maudit situé non loin de l'abbaye : Hob's Mire. Il a ajouté qu'il serait vain de rechercher le corps et m'a demandé de prévenir la famille.

— Et comme aucun message n'est parvenu à Maigh Eo, j'en déduis que frère Pol était un des frères exécutés par l'abbé Cild pour hérésie.

Eadulf semblait incrédule, mais frère Laisre hocha la tête.

— Cela s'est passé peu de temps après ma rencontre avec Botulf. Cild venait de déclarer que l'abbaye serait désormais un monastère réservé aux hommes qui reconnaissent la règle de Rome. Il chassa plusieurs moines. Certains d'entre eux m'ont rejoint.

— Par la suite, avez-vous revu Botulf ?

— Oui, notre rencontre a eu lieu il y a quelques mois. Le messenger que j'avais envoyé à Maigh Eo avait traîné en route avant d'atteindre la forteresse de Gadra : son bateau avait coulé au large de l'île de Manannán mac Lir⁽⁹⁾, qui se situe quelque part entre ces côtes et celles de l'Irlande. Le temps qu'il trouve un vaisseau afin de poursuivre son voyage, Gadra s'était décidé à venir ici pour y chercher réparation.

— Mon père, intervint Garb, appartient à la lignée des rois des Uí Briúin, souverains du Connacht. Dans ses veines coule le sang du haut roi Niall des Neuf Otages. Il est fier et obstiné, et Gélgeis est de son sang. Voilà pourquoi il s'est embarqué pour cet étrange pays afin d'exiger réparation de Cild.

— Le troscud, lâcha Fidelma, toujours aussi sceptique.

— Oui, le troscud, répliqua Garb avec fougue.

— Votre père devait chérir tendrement sa fille pour s'engager dans une telle entreprise, fit remarquer Eadulf.

— Il l'aimait comme seul un père peut aimer. Mais nous sommes aussi liés par l'honneur, et le troscud représente notre dernière instance juridique. Par le jeûne rituel, nous recherchons la justice quand des ennemis trop puissants ou arrogants nous la refusent.

— Une chose m'intrigue... et j'espère que vous me pardonnerez cette question indiscrete, mais quel genre de femme était votre soeur ? Garb fixa Eadulf avec étonnement.

— Je n'ai pas très bien compris votre question, Saxon.

— Je veux parler de son tempérament. Elle devait être une personne tout à fait exceptionnelle pour que votre père, et peut-être vous-même et vos guerriers, soyez prêts à donner votre vie en mémoire d'elle, non ?

Fidelma ne pouvait imaginer que son compagnon n'ait pas compris le principe du troscud, et elle s'interrogeait sur le motif de

cette question, qui mettait visiblement Garb dans l'embarras. Mais le guerrier finit par sourire avec indulgence.

— Gélgeis était ma soeur préférée. Elle dénouait les tensions et apportait la paix. Elle ensoleillait une journée maussade, apaisait les tempêtes, rendait la joie aux personnes affligées... Gélgeis possédait le don d'apporter le bonheur à ceux qui vivaient dans son entourage.

Eadulf cligna des paupières en songeant aux paroles de Willibrod. Il ne savait que penser du discours de Garb.

Fidelma revint à la charge.

— N'y a-t-il pas moyen de persuader votre père de renoncer à ce jeûne rituel ? Il ne signifie rien pour Cild et votre père va mourir en pure perte. D'ailleurs, n'importe quel Saxon ignorant de nos lois prendrait le troscud pour une plaisanterie.

— Mon père croit aux anciennes coutumes et il est déterminé.

— Je lui parlerai.

— Ce sera en vain.

Eadulf, le regard perdu au loin, réfléchissait aux différents portraits de Gélgeis qu'on lui avait tracés.

— Frère Laisre, avez-vous récemment reparlé à Botulf ? demanda Fidelma.

— Oui, il y a quelques semaines, quand Gadra, Garb et ses hommes sont arrivés ici. Je me suis arrangé pour le voir et lui expliquer la signification du troscud.

— Comment a-t-il réagi ?

Frère Laisre jeta un regard gêné à Garb.

— Tout comme vous, il était convaincu qu'aucun Saxon ne comprendrait de quoi il retournait. Je lui ai appris que Garb devait se rendre à l'abbaye pour annoncer le début du rituel et il m'a promis de m'aider.

— A-t-il tenu sa promesse ?

— Oh, oui ! Il s'est arrangé pour que Garb rencontre l'abbé seul à seul. Il s'agissait d'un contact préliminaire servant à informer l'abbé de ce qui allait se passer. Cild a éclaté de rire.

— Botulf avait-il prévu la réaction de Cild ?

— Il m'a confié qu'il craignait le pire pour les parents de Gélgeis. Et il m'a cité un proverbe saxon : « Malheur à celui qui se retrouve dans un pays où personne ne prendra fait et cause pour lui. »

— Donc il s'est prononcé contre le troscud ?

— Oui et avec véhémence. Mais je n'agissais que comme intermédiaire. Je lui ai donné le jour et le moment – l'angélus de minuit – où Garb se présenterait pour l'annonce officielle qui serait faite devant toute la communauté rassemblée dans la chapelle.

— Et il s'avéra que ce service était celui des funérailles de Botulf, murmura Eadulf.

Fidelma demeura songeuse.

— Donc Botulf savait ce qui se passerait à l'heure dite...

— Absolument.

— Vous n'avez pas abordé d'autres sujets ?

— Il a mentionné un ami, à Cantorbéry, qui était versé dans les lois de nos deux peuples et qu'il avait pris sur lui d'envoyer quérir.

Eadulf se tassa sur lui-même.

— Il s'agissait de moi. J'ai reçu un message me demandant d'être présent ce jour-là avant minuit. Mais quand je me suis présenté au monastère avec soeur Fidelma, Botulf avait déjà été assassiné.

— Botulf vous a-t-il fourni d'autres détails concernant la mort de Gélgeis ? demanda Fidelma.

Frère Laisre secoua la tête d'un air désolé.

— Cela me contrarie, commenta Eadulf. La suspicion n'est pas une preuve et vous ne disposez pas de bases solides pour amener Cild devant un tribunal.

— Chercheriez-vous à défendre Cild ? s'écria Garb.

— Vous oubliez que j'étais un des meilleurs amis de Botulf. Comprenez-moi bien : j'essaye seulement de trouver un moyen de résoudre cette affaire. Plutôt que de prendre plaisir à me contredire, pourquoi ne tentez-vous pas de m'aider ? Pour l'instant, nous suspectons Cild d'avoir provoqué la mort de son épouse par des moyens iniques, mais cela n'a pas été démontré et nous n'avons pas de témoin. Je vous parle en tant que grefa.

Laisre était scandalisé.

— La réputation de Cild parle pour lui. C'est un homme vil, responsable de nombreuses exactions...

— Une mauvaise renommée ne fait pas un coupable. Et qu'il ait tué d'autres hommes au nom de la religion n'en fait pas l'assassin de Gélgeis.

— Cela peut vous sembler intolérable et je comprends votre réaction, intervint aussitôt Fidelma, mais mon compagnon a raison. Devant la loi, l'intime conviction ne suffit pas.

— La réputation de Cild est des plus ténébreuses. Un proverbe dit que le noir se mélange à toutes les couleurs... sauf au noir.

— En d'autres termes, c'est toujours la vache avec les plus grandes cornes qu'on accuse d'avoir enorné, conclut Eadulf.

— Garb, soupira Fidelma, vous vous êtes engagé dans une vengeance amère.

— Si je vous comprends bien, dálaigh, il y a peu de différence entre la justice et l'injustice, et une distance abyssale entre la justice et la loi.

— Et si nous tentions de faire la lumière sur ce qui est arrivé à votre soeur et à Botulf ?

— Nous connaissons la main qui les a frappés, rétorqua Garb d'un ton sans réplique.

Eadulf fit un signe discret à Fidelma, l'invitant à rester calme. Quand les gens étaient saisis par un désir brûlant de vengeance, il ne servait à rien de les raisonner.

— Frère Botulf était un homme bon et généreux, et aussi notre allié, disait frère Laisre. J'avais déjà appris qu'il était plus ou moins détenu à l'abbaye par décret du roi Ealdwulf. D'ailleurs, lui et Cild ne s'appréciaient guère. Botulf jouissait de toute ma confiance et je crains que le soutien qu'il nous a apporté n'ait été la cause de sa mort.

— L'abbé a dû l'assassiner comme il a assassiné les autres, ajouta Garb. Il est possédé par le mal et il doit payer pour ses forfaits.

— Bien dit, mon fils, mais cela sera fait selon la loi.

Tout le monde se tourna vers le vieil homme qui venait de faire son entrée. Gadra, chef de Maigh Eo, grand, de belle prestance et vêtu d'étoffes de prix, ressemblait à Garb. Ses abondants cheveux blancs étaient attachés par un anneau d'argent qui marquait son rang. Il avait des yeux d'un bleu violet, une mâchoire volontaire, des lèvres minces, et les rides sur son visage trahissaient son chagrin et sa souffrance.

Tous se levèrent respectueusement quand il s'avança pour prendre place à la table.

— Présentez-moi ces étrangers, frère Laisre.

Laisre s'inclina.

— Voici frère Eadulf, émissaire de l'archevêque Théodore de Cantorbéry, et sa compagne Fidelma de Cashel.

Gadra haussa les sourcils.

— Fidelma, la soeur du roi Colgú ? Votre réputation de dálaigh et de noble représentante de la justice n'est plus à faire. Mon coeur se réjouit de votre présence, vous pourrez m'être d'un précieux secours en ce qui concerne des questions juridiques. Je suis sur le point d'entreprendre une action qui pourrait avoir de graves conséquences.

— Père, dit Garb qui ne parvenait pas à dissimuler sa nervosité, Fidelma a déjà été informée de nos affaires.

— Très bien, je ne voudrais pas mourir dans un pays étranger où mon nom et ma destinée seraient oubliés. C'est en cela que réside ma plus grande angoisse.

D'une manière générale, Eadulf connaissait bien les Irlandais et il les comprenait. Mais cette conception du troscud lui était étrangère. Un jeûne pour affirmer ses droits et obtenir que justice soit rendue ! Chez lui, si une personne s'estimait lésée, jamais elle n'entreprendrait de se causer du tort afin de forcer son ennemi à reconnaître ses fautes. Se laisser mourir de faim pour humilier son adversaire lui paraissait idiot.

— Gadra, êtes-vous certain de vouloir suivre la voie du troscud ?

demanda Fidelma. N'y a-t-il aucun autre moyen de découvrir la vérité ?

Gadra lui sourit.

— Le processus a été engagé dès l'instant où mes intentions ont été annoncées par mon fils. Maintenant que les paroles rituelles se sont échappées de sa bouche, elles ne peuvent y retourner.

Garb hocha la tête.

— Si mon père meurt au cours du troscud et que l'abbé Cild ne se présente pas pour confesser ses fautes, alors la honte retombera sur lui. Il sera maudit dans cette vie et dans la suivante, et n'importe quel homme pourra le tuer en toute impunité. Je serai cet homme, et si jamais mon projet échoue, ceux de mon clan veilleront à ce que Cild soit puni.

— Les gens d'ici ne le toléreront pas, fit remarquer Eadulf.

— Mais mon peuple s'en accommodera très bien.

— J'estime cependant préférable de recourir à d'autres moyens.

— Rien ne vous en empêche, répliqua le vieux chef, les yeux brillants. Procédez comme vous l'entendez, mais ne vous avisez pas de m'empêcher d'exercer mes prérogatives.

— Personne n'y a jamais songé, Gadra, intervint Fidelma avec un regard d'avertissement à son compagnon. Quant à rechercher la vérité par d'autres moyens, tous les témoins qui auraient pu nous renseigner sur le sort de Gélgeis sont morts.

— Sauf l'homme qui l'a arrachée à la vie. Que le spectre de Gélgeis le hante jusqu'à sa mort !

Eadulf sursauta.

— Le spectre de Gélgeis, dites-vous ?

Garb éclata de rire.

— Ne me dites pas que votre peuple a peur des fantômes ! Dans ce cas, je souhaite vivement que l'abbé partage ces superstitions. Cela m'amuserait beaucoup s'il tremblait la nuit en fixant les coins sombres, ou s'il hésitait avant de s'engager dans un corridor.

Fidelma se leva brusquement et adressa un sourire vague à la ronde.

— Excusez-moi, je suis épuisée. Il n'est pas tard, mais j'ai été malade et je me sens encore très faible. À l'abbaye, où j'étais d'ailleurs confinée dans ma chambre, je n'ai pas quitté mon lit.

Frère Laisre se leva à son tour, l'air inquiet.

— Bien sûr, ma soeur, il faut vous soigner. Cependant, vous n'avez pas oublié que ce soir nous célébrons à minuit la naissance de l'enfant Jésus ?

Fidelma se garda bien d'avouer que cette messe lui était sortie de l'esprit.

— J'aimerais simplement m'étendre en attendant, murmura-t-elle.

— Bien que nous vivions dans la pauvreté au coeur de cette forêt, nous avons réussi à aménager une petite hôtellerie, déclara frère Laisre avec fierté. Je vais demander à un frère de vous conduire à votre chambre où un feu a déjà été allumé.

Fidelma se tourna vers Gadra.

— Et maintenant, avec votre permission, je vais me retirer.

— Reposez-vous bien, dit le vieil homme avec gravité. Nous parlerons plus longuement demain matin.

Elle se dirigeait vers la porte quand, soudain, une idée la traversa.

— Dites-moi, frère Laisre, je suppose que vous êtes toujours en relation avec l'abbaye afin que l'abbé soit informé des progrès du troscud, selon la procédure habituelle. Maintenant que frère Botulf a disparu, qui le remplace ?

Ce fut Gadra qui lui répondit.

— Vous avez un esprit aiguisé, Fidelma, comme il sied à un dalaigh de votre expérience. Nous sommes effectivement entrés en contact avec l'apothicaire de l'abbaye, qui a accepté de rendre compte des progrès du troscud à l'abbé.

— Frère Higbald ? s'exclama Eadulf. Et comment communiquez-vous avec lui ?

— Des frères se relaient pour surveiller le monastère et laissent des messages à un endroit convenu entre nous. L'apothicaire va les chercher et nous déposera les siens quand cela s'avérera nécessaire.

Fidelma fronça les sourcils.

— Comment avez-vous persuadé frère Higbald d'agir comme intermédiaire ?

— Il y a deux jours, l'abbé est parti dans les marais à la tête d'un groupe de moines, dit Garb.

Il sourit.

— Peu de temps après, un autre membre de la communauté a pris le même chemin, monté sur une mule. Nous allions l'arrêter...

Eadulf était stupéfait. Il était sur le point de s'identifier comme le cavalier solitaire quand Garb poursuivit :

— Et c'est alors que nous avons vu un deuxième moine qui s'engageait sur la même voie. À peine avait-il pénétré dans les bois que mes hommes et moi l'avons intercepté, à la pointe de l'épée, naturellement, sinon la conversation n'aurait pas été très fructueuse.

— Il n'avait aucune idée du service que vous vous apprêtiez à lui demander ? s'enquit Eadulf, qui ne comprenait pas pour quel motif Higbald avait entrepris de le suivre.

— Aucune. En vérité, la discussion a été ardue, mais il s'est finalement rangé à nos raisons. Ne valait-il pas mieux pour la communauté d'Aldred qu'elle soit informée plutôt que tenue dans l'incertitude ?

— Quels étaient les termes de votre accord ?

— Près des murs de l'abbaye se dresse un arbre creux. Nous nous sommes engagés à y laisser des messages pour signaler le début du troscud et annoncer le décompte des jours, jusqu'à ce que Cild soit soumis à arbitrage. À moins que...

Garb haussa les épaules et jeta un regard en biais à son père.

— Je ne décède ! aboya le vieil homme avec colère. Ne prends pas cet air gêné.

— Cild connaît-il le rôle que joue Higbald ?

— Higbald a accepté de nous aider à la condition que Cild soit tenu en dehors de notre marché. L'apothicaire est libre de raconter ce qu'il veut pour justifier l'obtention de ses informations.

— Et que se passera-t-il si Higbald vous trahit ? demanda Eadulf. Imaginons que Cild poste des hommes armés pour capturer celui qui transmet les messages.

Garb fit la grimace.

— C'est une possibilité. Mais une telle attitude amènerait le déshonneur sur Cild et sur Higbald. Dans notre culture, ce serait impensable... cependant, mon ami, vous auriez tort de nous prendre pour des imbéciles.

Eadulf ouvrit de grands yeux.

— Loin de moi...

— Notre homme, quand il va déposer sa feuille de vélin dans la cachette, ne manque jamais de vérifier qu'aucun danger ne le menace.

L'attention de Fidelma fut soudain réveillée.

— Quelqu'un surveille-t-il l'abbaye en ce moment ?

Garb hocha la tête.

— Elle est sous vigilance constante.

— Je suppose que vos sentinelles sont remplacées à intervalles réguliers ?

— Un premier homme monte la garde du lever au coucher du soleil, et un autre prend la relève jusqu'à l'aube.

— Donc celui qui a passé la journée là-bas ne devrait pas tarder.

— Il est rentré depuis une demi-heure. Mais qu'est-ce qui motive votre impatience, ma soeur ?

— Que vous a-t-il rapporté ?

— Il n'avait rien de particulier à nous signaler.

— Vous m'étonnez !

L'irritation de Fidelma intrigua Eadulf, qui la mit sur le compte de la fatigue.

— Que veux-tu qu'il se passe avant le début du rituel ? demanda-t-il d'une voix apaisante.

Cette réflexion lui valut un regard courroucé.

— Mais enfin, réfléchis, Eadulf !

Tout le monde était ébahi devant tant de véhémences.

— Qu'est-ce qui nous a poussés, pour fuir l'abbaye, à emprunter un passage secret indiqué par frère Higbald ?

— Le procès pour sorcellerie que l'abbé avait l'intention de monter contre toi.

— Décidément tu ne comprends rien ! L'abbaye était supposée être sur le pied de guerre. Higbald nous a raconté qu'une troupe de Saxons marchait sur le monastère et la sentinelle de frère Laisre n'a rien à signaler ?

Garb se précipita vers la porte et appela. Un moine qui semblait épuisé entra dans la pièce et regarda autour de lui avec étonnement.

— Vous avez bien surveillé l'abbaye d'Aldred depuis le lever du soleil aujourd'hui ? lui demanda Garb.

— Oui, jusqu'à ce que frère Tola prenne la relève.

— Vous n'avez rien remarqué d'inhabituel ?

— Rien du tout. Enfin, aux aurores, quelques frères armés sont sortis du monastère. Ils ont fait le tour des murs, sont allés se placer à un endroit précis et sont restés là.

— Surveillaient-ils les routes de l'est ? s'enquit Eadulf.

Le religieux secoua la tête.

— Ils semblaient plus intéressés par les murs, comme s'ils guettaient quelque chose... à une porte latérale, peut-être. Au bout d'un moment, quelqu'un les a rappelés et ils ont réintégré l'abbaye. Je n'avais pas pensé que cela valait la peine d'être raconté.

— Avez-vous entendu parler d'une bande de guerriers saxons arrivant de l'est pour donner l'assaut au monastère ?

— Non, qui vous a dit qu'il était sur le point d'être attaqué ?

Sur un signe de Fidelma, Garb renvoya l'homme.

Eadulf était perplexe.

— Je ne comprends pas, murmura-t-il.

— Il y a deux possibilités, déclara Fidelma. Soit il s'agissait d'une ruse pour nous envoyer dans les souterrains et nous cueillir à la sortie afin d'en finir avec nous. Mais puisque l'abbé Cild avait signé notre condamnation, je ne vois pas l'intérêt de cette comédie.

— Et nous n'avons pas émergé à l'air libre à l'endroit... ah ! maintenant je comprends.

Il venait de se rappeler que, dans les galeries, il était à peu près sûr de n'avoir pas pris les directions indiquées par Higbald. Par chance, il avait sans doute emprunté une autre voie, leur évitant ainsi de tomber dans un piège.

Gadra, le vieux chef, les observait d'un air impassible.

— Et quelle est la seconde possibilité, Fidelma de Cashel ?

— En provoquant notre fuite, ils n'avaient plus qu'à nous suivre en espérant que nous trouverions le moyen de découvrir le lieu de

votre retraite. Si cette supposition est exacte, l'abbé Cild et ses hommes ne devraient pas tarder...

CHAPITRE XII

La seconde éventualité avancée par Fidelma s'avéra sans fondement. La nuit à Tunstall fut paisible. Fidelma sommeilla jusqu'à ce qu'on vienne la chercher pour la célébration de la naissance du Christ. Suivant la règle de Colomba, le service fut célébré en grec, la langue des Évangiles. Frère Laisre disait l'offrande, que les prêtres romains appelaient la messe, en latin missa ou permission de se retirer.

Frère Laisre, tout en préparant l'eucharistie, se tenait face à l'autel et non derrière. On dit les prières, on chanta les hymnes et psalmodia les psaumes, les frères donnant les répons avec un enthousiasme touchant. Avant la communion, la bénédiction fut donnée par le prêtre qui leva l'index, l'annulaire et l'auriculaire pour signifier la Sainte-Trinité, contrairement aux tenants de l'Église de Rome qui levaient le pouce, l'index et le majeur.

Eadulf songea que frère Laisre n'avait pas choisi le chant principal du service par hasard. Il s'agissait d'une invocation traditionnelle de la justice.

Je laverai mon visage
Dans les neuf rayons du soleil
Tout comme Marie a baigné l'enfant divin
Dans du lait généreux et fermenté
Que l'amour soit dans mes gestes
La bienveillance dans mon esprit
La rosée du miel sur ma langue
Un encens apaisant dans mon souffle
Si la forteresse au loin est noire
Et noirs ceux qui y demeurent
Moi, tel le cygne blanc Je m'élève au-dessus d'eux.
Je m'y rendrai au nom de Dieu Léger comme un lièvre,
bondissant comme un chevreuil
Volant comme les oiseaux,
avec la prestance d'un roi
Et je serai plus fort que le mal

qui viendra à ma rencontre.

L'offrande terminée, Fidelma alla se coucher. Eadulf ne tarda pas à se retirer, car lui aussi était recru de fatigue. Il craignait un sommeil agité, mais à peine avait-il posé la tête sur l'oreiller qu'il oublia tout et fut réveillé par les faibles rayons du soleil d'hiver jouant sur son visage. Il fut étonné de constater que Fidelma était déjà levée et la trouva dehors avec frère Laisre.

— Le Christ sauveur soit avec vous par cette belle journée et pour celles qui suivront, frère Eadulf.

Le moine remercia Laisre et lui adressa ses vœux en retour. Puis le chef de la communauté reprit sa conversation avec Fidelma.

— Bien sûr que nous avons posté des gardes sur tous les chemins menant ici, mais nous n'avons rien remarqué d'anormal. Apparemment, personne ne vous a suivis.

Fidelma était soulagée.

— Donc cela tendrait à prouver que frère Higbald a prétexté une attaque de Saxons pour nous forcer à fuir l'abbaye. Sans doute voulait-il nous attirer dans une embuscade.

Eadulf secoua la tête.

— Oui, mais dans quel but alors que nous étions déjà perdus ? Peut-être lui a-t-on donné une fausse information afin qu'il nous la communique...

Fidelma lui jeta un coup d'oeil admiratif.

— Il arrive que le doigt cache la forêt. Bien raisonné, Eadulf. Voilà une possibilité qui m'avait échappé.

Elle revint à frère Laisre.

— Vous n'avez toujours pas entendu parler d'une bande de guerriers qui se promèneraient le long de la côte ?

— Non, on ne m'a rien signalé. Avant le lever du soleil, j'ai envoyé un frère faire une petite enquête dans le village côtier le plus proche. Aucun assaut n'a été mené dans ces parages au cours des dernières quarante-huit heures. Et si j'étais à votre place... j'oublierais tout cela pour l'instant et j'irais tranquillement rompre le jeûne de la nuit. Un ventre affamé est de mauvais conseil et la réflexion plus fructueuse quand on a l'estomac plein.

Fidelma sourit.

— Vous êtes un homme sage, frère Laisre, et voilà un avis que je suivrai avec plaisir. Mais auriez-vous oublié que ce jour est la fête d'Aoine, que les Saxons consacrent à Frigg, où l'on suspend les repas et les activités avant le sabbat du lendemain ?

— Non, bien sûr, mais nous privilégions l'anniversaire du Christ.

Frère Laisre les mena à la chaumière qui abritait le petit réfectoire.

Alors qu'ils se mettaient à table, le chef de la communauté irlandaise de Tunstall demanda :

— Quels sont vos projets maintenant que vous vous êtes échappés de l'abbaye d'Aldred ? Avez-vous l'intention de retourner à Cantorbéry ?

Fidelma secoua la tête.

— Un dalaigh, quand il est le témoin légal d'un troscud engageant un chef, est tenu de demeurer auprès de lui. J'accompagnerai Gadra jusqu'à la fin du rituel.

Eadulf se réjouit de constater que Fidelma avait récupéré toute sa combativité et sa détermination. Elle était enfin redevenue elle-même.

— Cela signifie-t-il que vous allez rester ici ? s'enquit frère Laisre.

— Ayant essayé mais en vain de convaincre Gadra de Maigh Eo de renoncer à sa dangereuse entreprise, je dois prolonger mon séjour dans ce pays afin de m'assurer que le rituel sera conduit selon les règles. Mon honneur de dalaigh est en jeu.

Eadulf ouvrit la bouche, mais frère Laisre le devança.

— Ne craignez-vous pas Cild ? Il sera furieux que vous vous soyez enfuie de l'abbaye et cherchera par tous les moyens à vous détruire.

Fidelma releva le menton.

— Des gens plus puissants que Cild s'y sont déjà essayés, murmura-t-elle.

Puis elle reprit d'une voix plus forte :

— Bien sûr, il faut nous méfier de Cild, mais l'abbaye recèle un mystère qui a déjà provoqué la mort de Botulf, et dont dépend le sort de Gadra. Nous devons nous employer à le résoudre. Et nous n'y parviendrons qu'en nous efforçant de révéler la vérité.

Frère Laisre leva les mains au ciel.

— Cette vérité se dissimule dans les murs du monastère où vous êtes dans l'impossibilité de retourner pour interroger les personnes concernées. Comment comptez-vous vous y prendre ?

— Vous avez bien résumé la situation, répliqua Fidelma avant de se renfermer dans le silence.

Laisre se leva, le front soucieux.

— Bien sûr, vous n'êtes pas obligée de me révéler vos plans, déclara-t-il avec irritation.

Fidelma hocha la tête.

— En tenant les gens dans l'ignorance, mes projets auront plus de chances de réussir.

Blessé dans son amour-propre, frère Laisre se leva et sortit de la pièce.

Eadulf fit la grimace.

— Il est fâché.

— Mais j'ai pourtant raison. Et Laisre n'a pas tort en me faisant

remarquer qu'il m'est interdit de retourner à l'abbaye.

— C'est une vérité élémentaire.

— Et voilà pourquoi je vais m'y rendre, car personne ne m'y cherchera. Rappelle-toi, nous sommes bien placés pour savoir qu'un secret se dissimule dans ces souterrains.

Eadulf ouvrit des yeux horrifiés.

— Tu ne parles pas sérieusement ?

— Oh, si ! Je déteste qu'on menace ma vie et je n'apprécie guère les énigmes non résolues.

— Mais comment...

— Si une femme peut se déplacer dans l'abbaye sans qu'on puisse l'en empêcher, alors moi aussi.

— Mais...

Fidelma lui jeta un regard dédaigneux.

— Allons, Eadulf, tu ne vas pas me faire croire que ces apparitions t'effraient ?

Il rougit, car, au plus profond de lui-même, force lui était de reconnaître qu'il n'était pas rassuré par ces histoires de fantômes.

— Retourner là-bas est de la pure folie ! protesta-t-il.

— Et se refuser à intervenir risque de déboucher sur des événements tragiques. Bien sûr, tu n'es pas obligé de m'accompagner, ajouta-t-elle avec malice, devinant la réaction de son compagnon.

Eadulf mordit à l'hameçon.

— Puisque tu refuses de renoncer à ton projet, il est hors de question que je te laisse partir seule.

— Parfait, déclara Fidelma avec un doux sourire. Mais, en attendant, nous avons d'autres problèmes à régler.

— Et lesquels ? demanda Eadulf, de plus en plus renfrogné.

— Crois-tu que frère Laisre et sa communauté nous prêteraient des chevaux ?

— Pour quoi faire ? Mieux vaut retourner là-bas à pied si on ne veut pas se faire remarquer.

— Avant cela, nous avons deux ou trois visites à rendre. Et des chevaux nous permettraient d'agir vite et sans trop nous fatiguer.

— Qu'as-tu en tête ?

— Je veux rencontrer le frère de Cild, Aldhere. Malgré les excellents renseignements que tu m'as fournis, j'aimerais lui parler en personne, car il me manque une ou deux informations avant de mettre au point une stratégie.

Eadulf poussa un soupir de résignation.

— Encore faudrait-il que je puisse retrouver son camp... et qu'il n'ait pas déménagé.

— Tu connais cette région comme ta poche et je suis certaine que tu parviendras à le localiser.

Ils furent interrompus par Garb qui venait d'entrer dans le réfectoire et les salua d'un air bougon. Il s'assit à un banc et se servit un gobelet d'hydromel qu'il but d'une traite.

— Quelles nouvelles ? s'enquit Fidelma.

— Nous n'avons repéré personne qui vous ait suivis, si c'est ce qui vous préoccupe.

— Si on nous avait traqués, nous en subirions déjà les conséquences, répliqua Fidelma sur un ton détaché. Je m'inquiétais seulement de savoir si on avait signalé des attaques le long de la côte.

Garb secoua la tête.

— Tout est tranquille. À mon avis, les seuls dangers qui nous menacent sont contenus dans les murs de l'abbaye.

— Je partage votre point de vue. Dites-moi, Garb, vous serait-il possible de nous trouver des chevaux ? Frère Eadulf et moi-même devons nous absenter pour quelques rapides trajets.

Garb l'observa d'un air intrigué.

— Nous pouvons vous procurer deux de ces poneys élevés dans la région. Comme il nous était impossible de venir avec nos montures, nous en avons acheté quelques-uns. Ils ont un large poitrail et des jambes très courtes, ce qui les rend difficiles à monter.

— Ne vous inquiétez pas, je sais me faire obéir de tout ce qui porte crinière.

Cette réplique sembla amuser Garb.

— Ce ne sont pas des bêtes rapides, mais de solides petits animaux à l'épaisse fourrure, très résistants aux intempéries.

— Voilà qui me remplit d'aise.

Elle marqua un temps d'arrêt.

— Comment va votre père aujourd'hui ?

— Il est toujours aussi déterminé à mener le rituel jusqu'à son terme.

Fidelma baissa la tête d'un air contrit.

— Je m'en doutais un peu.

— La parole d'un chef engage son honneur et mon père a agi après mûre réflexion. En tant que tanaiste, héritier présomptif, mon triste devoir est de m'assurer qu'il respectera ses engagements sous peine d'être déconsidéré à Maigh Eo, et au-delà.

Fidelma fronça les sourcils.

— J'avais oublié que le tanaiste doit être présent au troscud d'un chef. Dites-moi, qui gouverne à Maigh Eo pendant votre absence ?

— Mon frère cadet.

— Vous avez une grande famille ?

— Mon père a eu trois fils et trois filles.

— Et à l'exception de Gélgeis, ils sont tous en vie ?

Garb secoua la tête.

— Un de mes frères est mort à la guerre contre les Uí Néill du Nord, et ma soeur Mella a été emmenée comme esclave après un raid saxon.

Eadulf toussa et changea de position d'un air gêné, mais Fidelma l'ignora.

— Mella ? N'est-ce pas elle qui avait essayé de persuader Gélgeis de ne pas épouser Cild ?

— Vous avez une excellente mémoire, ma soeur. Mella était plus jeune que Gélgeis de quelques heures et...

— Vous voulez dire qu'elles étaient jumelles ? intervint Fidelma, brusquement très intéressée.

Garb acquiesça.

— Racontez-moi ce qui est arrivé à Mella, le pressa Fidelma.

— Une triste histoire, malheureusement très répandue dans les populations qui vivent au bord de la mer. Des guerriers débarqués d'un navire saxon ont lancé une attaque et, ce jour-là, une douzaine de jeunes filles ont été enlevées, dont Mella.

— Avez-vous tenté de découvrir la provenance du navire ? demanda Eadulf.

— Oui, bien sûr. Il venait de Mercie.

— Avez-vous pu le localiser ?

— On a prié des marchands faisant du négoce avec le royaume de Mercie de mener une enquête, et de faire savoir que Gadra, chef de Maigh Eo, paierait le prix de l'honneur à qui lui rendrait sa fille saine et sauve. Malheureusement, cela n'a donné aucun résultat.

— Quand cela est-il arrivé ?

— Un peu avant que l'on apprenne la mort de Gélgeis.

— Et vous n'avez plus jamais entendu parler d'elle ?

— Si. Le capitaine du bateau qui nous a amenés jusqu'ici nous a rapporté une rumeur qui courait dans les ports de Mercie. Le bateau d'esclaves, qui aurait été identifié par les emblèmes de sa voilure, appartiendrait à un certain Octha. On affirme qu'il aurait sombré lors de son voyage de retour dans son pays et que toutes les personnes à son bord auraient péri.

Fidelma resta un instant silencieuse.

— Cela a-t-il été confirmé ?

Garb haussa les épaules.

— Je ne vois pas pourquoi cette histoire aurait été inventée. Si cet Octha était en vie, alors il aurait appris que mon père offrait une rançon pour le retour de Mella. Et il aurait certainement proposé de la restituer en échange de son prix de l'honneur. Mais, apparemment, Octha, ses hommes et tous leurs prisonniers ont coulé avec le navire au cours d'une tempête.

Il soupira.

— Nous avons beaucoup souffert de ce triste épisode et porté le deuil de Mella. Je pense aussi que ce drame a renforcé la détermination de mon père de chercher réparation pour la mort de Gélgeis.

— Avez-vous mentionné à quiconque le sort affreux de Mella depuis que vous avez accosté ici ?

— Il se trouve que Botulf a abordé le sujet.

— Comment avait-il été instruit de l'existence de Mella ?

— Il nous a dit que la nuit où Gélgeis est morte, il l'avait rencontrée à l'extérieur de l'abbaye. Elle était très pâle. Elle venait de rencontrer un religieux qui parcourait le pays et lui avait appris ce qui s'était passé. Gélgeis a disparu dans la nuit et Botulf ne l'a jamais revue.

— Donc Gélgeis avait été informée du destin de Mella avant de s'évanouir dans la nature. Avez-vous demandé à Botulf s'il avait raconté cette histoire à d'autres que vous ?

Garb secoua la tête.

— Troublé par la mort de Gélgeis, il avait oublié le récit de la terrible destinée de Mella qui lui est revenu en nous voyant.

Fidelma réfléchit.

— Vos soeurs étaient-elles de vraies jumelles ?

L'ombre d'un sourire passa sur les lèvres de Garb.

— Beaucoup ne parvenaient pas à les distinguer. Elles étaient comme deux pois d'une même cosse et seuls leurs proches parents ne se trompaient jamais sur leur identité.

— Il semblerait que votre famille ait traversé de dures épreuves et votre chagrin doit être bien lourd.

— Je le reconnais. Mais les grands chênes renouvellent toujours les feuilles qu'ils perdent à l'automne.

— Oui, il faut lutter contre le désespoir, car après la pluie vient le beau temps.

En les écoutant, Eadulf se dit que le celte d'Éireann était décidément une langue plus imagée et poétique que la sienne.

Ils restèrent un instant silencieux, puis Fidelma se leva en jetant un regard appuyé à Eadulf et se tourna vers Garb.

— Dans cinq nuits, Gadra commencera son jeûne rituel. Cela ne nous laisse pas beaucoup de temps.

Garb se redressa.

— Vous vous croyez vraiment capable d'amener Cild à reconnaître sa culpabilité ?

— Seulement si Cild est le coupable.

— Et comment le découvrirez-vous ?

— C'est une question à laquelle je répondrai en temps utile. Et maintenant, allons examiner ces poneys que vous nous avez promis.

Plus tôt nous partirons, plus vite nous serons de retour.

Dehors, le soleil s'était levé, pâle et translucide dans un ciel aux couleurs pastel. Pour la première fois, Eadulf et Fidelma, arrivés au crépuscule, purent voir en plein jour les lieux où ils se trouvaient.

Tunstall avait été construit dans une grande clairière entourée d'une forêt fort peu fréquentée. Même en hiver, elle était suffisamment dense pour former un rempart aussi impénétrable que les pierres de l'abbaye d'Aldred.

La clairière contenait six bâtisses semblables à celles qu'on pouvait voir en Irlande, d'où Fidelma en conclut qu'elles avaient été construites par des religieux de son pays. Il y avait là une maison d'habitation, un réfectoire, des réserves, une chapelle et des granges pour le bétail qui paissait alentour.

En dehors de la partie centrale traversée par les hommes et les animaux, où la neige s'était mêlée à la terre pour former un revêtement de boue, le sol était recouvert d'une épaisse couche de neige craquant sous les pas. L'haleine des hommes et des bêtes formait de petits nuages dans l'air glacé.

D'après les personnes qu'elle avait rencontrées au réfectoire et à la messe, Fidelma avait calculé que la communauté comprenait douze religieux et six guerriers.

— Si cette place est attaquée, elle ne résistera pas longtemps, murmura-t-elle.

— Vous avez des connaissances dans ce domaine ? demanda Garb, sceptique.

— Oui, répondit Fidelma sans s'étendre sur le sujet. Et si nous avons été en mesure de vous retrouver aussi facilement, l'abbé Cild peut faire de même.

— Ce n'est pas faux. Mais frère Laisre vit sous une menace constante depuis que les décisions prises à Whitby ont été entérinées par le roi Ealdwulf des Angles de l'Est. Ealdwulf a même été plus loin en ordonnant que les religieux qui s'en tenaient à la règle de Colomba quittent son royaume. Malgré toutes les tentatives qu'ils ont subies pour les éliminer, frère Laisre et sa petite communauté ont survécu.

— Maintenant les enjeux sont plus importants. Cild doit savoir que vous et votre père avez cherché refuge auprès de Laisre.

Garb eut un geste en direction de la forêt.

— Regardez ces arbres, ma soeur. Ils forment une excellente protection.

— Certes, mais ils sont traversés de sentiers suffisamment larges pour laisser passer des hommes en armes.

— Voilà pourquoi Laisre y a posté des sentinelles. Il a aussi prévu un plan d'évacuation au cas où les choses tourneraient mal. Ne vous inquiétez pas, nous ne nous laisserons pas surprendre. Et maintenant,

allons voir les poneys.

Il les mena jusqu'à une grange où étaient gardées plusieurs bêtes que Fidelma examina d'un oeil exercé.

— Je prendrai le marron au museau beige.

— Un bon choix, approuva Garb. Il est solide et ne se fatigue pas facilement. Et vous, mon frère, lequel préférez-vous ?

Eadulf se balançait d'un pied sur l'autre.

— Je vois que tu regardes le bai, intervint Fidelma avec diplomatie. Il te conviendra parfaitement.

Eadulf lui exprima sa gratitude par un sourire tandis que Garb ordonnait à deux de ses hommes de seller les poneys.

— Combien de temps serez-vous absents ? Je suppose qu'il vous faut des vivres ?

— Oui, c'est indispensable. Nous ne partirons pas plus de quelques jours. De toute façon, nous serons de retour avant le début du troscud.

Apparemment, Garb prenait ses décisions sans en référer à frère Laisre et tout le monde lui obéissait. Un des frères s'était déjà précipité vers les cuisines pour préparer les provisions.

Fidelma se mit en quête du chef de la communauté afin de lui présenter ses respects, comme il sied à une religieuse hébergée dans un monastère étranger. Frère Laisre semblait avoir surmonté son mouvement d'humeur, et il leur souhaita de réussir dans leurs entreprises et de revenir au plus vite.

Bientôt, Eadulf et Fidelma traversaient la clairière et prenaient la direction de l'est. La forêt les enveloppa aussitôt de ses voiles d'ombre. Sur le sentier où ne pouvait passer qu'un seul cavalier, Eadulf, qui connaissait le pays, chevauchait en tête.

— Je suppose qu'on commence par le campement d'Aldhere ? demanda-t-il.

— Exactement.

— Alors, nous allons nous diriger vers la mer, qui n'est qu'à quatre ou cinq milles d'ici. Avant cela, nous passerons par un hameau, près d'un ruisseau appelé le South Stream, que nous traverserons à gué. Puis nous nous dirigerons vers le nord, ce qui nous permettra d'éviter l'abbaye en la contournant.

— Tu peux m'emmener où bon te semble, je te fais confiance.

Fidelma se félicita d'avoir accepté la cape supplémentaire que lui avait prêtée frère Laisre. Bien qu'elle se sentît beaucoup mieux, avec ce froid mordant elle n'avait toujours pas vraiment récupéré ses forces.

Elle se cala confortablement sur sa selle et laissa son poney aller à sa guise tout en se concentrant sur les exercices du dercad, un art de la méditation qui permettait de reposer l'esprit et d'apaiser les

tensions. Elle se concentra si bien que ses yeux se fermèrent... et elle se rattrapa juste à temps avant de glisser de sa selle. Son poney poussa un hennissement de protestation quand elle se retint à sa crinière.

Eadulf jeta un coup d'oeil derrière lui.

— Tout va bien ?

— Mais oui ! répliqua-t-elle d'un ton irrité.

Elle s'en voulait de s'être ainsi laissé distraire. La méditation était destinée à rafraîchir l'esprit, non à sombrer dans le sommeil. Peu sujette à ce genre de faiblesse, elle en déduisit qu'elle n'était pas dans son état normal.

— Je suis désolée ! s'écria-t-elle, assaillie par un brusque accès de culpabilité qui ne lui ressemblait pas davantage que sa brève perte de conscience.

— De quoi ? s'étonna Eadulf qui la connaissait trop bien pour se formaliser de ses accès d'impatience.

— Je ne voulais pas me montrer désagréable.

Il haussa les épaules.

À un moment donné, ils perçurent le murmure de l'eau sur les cailloux.

— Serait-ce le South Stream dont tu m'as parlé ?

— Oui, et bientôt nous déboucherons sur une clairière avec une ferme. Préfères-tu que nous l'évitons ?

— Et si nous nous y arrêtions pour y prendre une boisson chaude ? Il n'y a pas de raison pour que nous soyons mal accueillis.

Elle avait soif et, craignant une rechute, les rigueurs de la matinée d'hiver la poussaient à prendre ses précautions.

— Je ne suis pas certain que le fermier nous accorde l'hospitalité.

— Cela ne coûte rien d'essayer de l'amadouer.

Ils se dirigèrent vers le grondement de l'eau et atteignirent un ruisseau, bondissant et glougloutant sur les galets. Puis ils longèrent les bandes de terre cultivée qui avaient succédé à la forêt et grimpèrent sur une éminence. Dans les lointains, on distinguait la mer et, entre deux collines, apparurent les toits de quelques bâtiments et un panache de fumée qui s'échappait d'une cheminée.

— Voilà la ferme, annonça Eadulf.

Soudain, ils entendirent des cris et aperçurent des silhouettes qui s'agitaient ici et là.

— Que se passe-t-il ? demanda Fidelma.

— Ils nous ont repérés. Nous sommes près de la côte et si les Saxons de l'Est les attaquent régulièrement, ces gens ont raison de se méfier des étrangers.

Un homme trapu venait à leur rencontre. Il s'arrêta, les jambes écartées.

— Halte là ! Identifiez-vous ! lança-t-il en brandissant un marteau

au long manche.

— La paix soit avec vous, mon frère, répondit Eadulf en tirant sur les rênes de sa monture. Je suis Eadulf de Seaxmund's Ham, je voyage en compagnie d'une religieuse et nous apportons la bénédiction du Christ sur cette sainte journée.

Fidelma remarqua qu'Eadulf ne l'avait pas présentée. Sans doute préférerait-il cacher son nom, qui trahissait ses origines.

L'homme demeurait sur ses gardes.

— De Seaxmund's Ham, dites-vous ?

— Oui.

— Et maintenant, où allez-vous ?

— Nous espérons que vous nous inviteriez à nous réchauffer avant de reprendre notre route.

Le fermier étudia attentivement le couple.

— Je vous retourne votre bénédiction, frère Eadulf. Excusez ma méfiance mais, comme vous le savez sûrement, nous vivons une époque troublée.

— Vous voulez parler des attaques des guerriers de Sigehere ?

— Il court de constantes rumeurs sur les assauts qu'ils mènent le long de la côte. Allons, ne restez pas plantés là, vous êtes les bienvenus dans mon foyer.

Le fermier se tourna vers les hommes qui s'étaient rassemblés non loin de là et leur fit signe de se disperser. Puis il mena ses hôtes vers le bâtiment d'habitation.

— Femme, dit-il à une dame accorte et plantureuse qui se tenait sur le seuil, voici deux religieux sur le chemin de Seaxmund's Ham. Un hydromel bien épicé les réchauffera et leur donnera du courage pour accomplir leur mission.

— Voilà qui n'est pas de refus, dit Eadulf en sautant à terre. Ma compagne a perdu sa voix et l'hydromel l'aidera à adoucir son mal de gorge.

Fidelma comprit qu'il lui prêtait une extinction de voix afin qu'elle n'aiguise pas les soupçons avec son accent irlandais. Elle se contenta donc de sourire au fermier dont l'épouse se précipitait déjà vers elle pour l'aider à glisser de sa selle.

— Pauvre petite, gloussa-t-elle, nous allons tout de suite nous employer à soulager cette vilaine affection. Entrez, entrez. Qu'en ce jour de Noël deux personnes de la foi viennent frapper à notre porte me réjouit le coeur.

Fidelma prit un air souffrant et suivit son hôtesse avec une gratitude non feinte.

Le fermier et Eadulf leur emboîtèrent le pas.

— Donc vous vous dirigez vers Seaxmund's Ham ? dit le fermier.

Eadulf acquiesça. La fermière leur servit de l'hydromel avant de

se saisir d'un tisonnier rougi au feu qu'elle plongeait dans les gobelets où il grésilla tandis que le liquide se mettait à bouillir.

— Avez-vous remarqué le ciel à l'ouest ? demanda le fermier.

— Non, pourquoi ? dit Eadulf qui dans la forêt n'avait pas distingué grand-chose.

— De gros nuages s'amoncellent. Il va neiger avant ce soir, je le crains.

— D'ici là, j'espère bien que nous aurons traversé l'Alde.

— Oui, si vous ne traînez pas trop en route.

Eadulf but une gorgée d'hydromel.

— Nous repartirons dès que nous aurons bu ce nectar et béni cette maison.

Le fermier grimaça un sourire.

— Dieu vous protège, mon frère. Et qu'il éloigne de votre chemin les guerriers de Sigehere et les voleurs qui hantent ces marais.

— Amen et que Dieu vous entende, répondit Eadulf avec ferveur.

CHAPITRE XIII

Il neigeait depuis plus d'une heure. Malgré ses deux capes, Fidelma ne parvenait pas à se réchauffer et sa gorge était toujours douloureuse. Pour ne rien arranger, le vent s'était levé et les flocons transformés en minuscules grêlons leur piquaient le visage. Elle avait du mal à distinguer Eadulf sur son poney, pourtant distant d'à peine quelques toises.

Une demi-heure auparavant, ils avaient traversé l'Alde pour rejoindre la rive nord. L'abbaye d'Aldred était située en amont, ainsi que l'unique pont, et ils avaient dû passer à gué. Heureusement, ils ne s'étaient mouillés que les mollets.

Fidelma toussa. Elle respirait péniblement et se sentait fébrile.

— Eadulf ? s'écria-t-elle d'une voix rauque qui portait peu à cause de l'épais manteau de neige recouvrant la campagne.

Le moine arrêta sa monture et elle vit sa silhouette émerger du brouillard.

— Tu vas bien ? demanda-t-il d'un ton inquiet.

— Pas très, il faut que je me repose. Y a-t-il un abri le long de cette sente ?

Il secoua la tête.

— Nous sommes encore assez loin du campement d'Aldhere, le temps n'est pas près de s'améliorer et nous devons trouver un refuge jusqu'à ce qu'on y voie plus clair.

Fidelma fut saisie d'une nouvelle quinte de toux et le visage d'Eadulf se plissa sous l'effet de l'anxiété. Il n'avait aucune idée de l'endroit où demander du secours.

— On va bien finir par découvrir un abri quelconque, murmura-t-il.

Il enfonça ses talons dans les flancs de son poney qui se mit à trotter, imité par celui de Fidelma. Cruellement consciente de son état de faiblesse, la jeune femme se reprocha de s'être étourdiment lancée dans une expédition périlleuse en quittant trop tôt Tunstall. D'un autre côté, il fallait faire vite, des vies en dépendaient. Et puis les affaires non résolues l'attiraient irrésistiblement, il fallait qu'elle apporte des solutions aux énigmes qui résistaient à son entourage.

Soudain, alors qu'ils cheminaient au coeur d'un paysage lugubre d'une blancheur laiteuse, Eadulf poussa un cri.

— Que t'arrive-t-il ? s'écria Fidelma.

— Tout va bien ! Je sais exactement où nous sommes.

— Parce que tu l'ignorais ? ironisa-t-elle.

— Oui, et je n'osais pas te l'avouer. Nous avons échoué à Frig's Tun.

— Frig's quoi ?

— Tu te rappelles Mul le fou ? L'homme que nous avons rencontré à l'auberge.

— Difficile de l'oublier, grommela-t-elle. C'est à cause de cet affreux périple dans sa carriole que je suis tombée malade.

— Eh bien, sa ferme se trouve tout près. Inutile de poursuivre notre voyage par ce temps, Mul ne manquera pas de nous offrir le gîte et le couvert et nous allons enfin pouvoir nous réchauffer.

Fidelma se sentit soulagée. Si elle ne trouvait pas tout de suite un abri et un bon lit, elle allait succomber à un nouveau refroidissement qui risquait de lui être fatal. Elle regrettait néanmoins ce retard, car, avant le début du troscud, chaque heure comptait et cet arrêt leur ferait perdre une journée. Une fois le rituel enclenché, il serait quasiment impossible d'empêcher une succession d'événements des plus funestes.

— Suis-moi, dit Eadulf en disparaissant une fois de plus derrière le rideau de neige.

Fidelma, qui n'avait aucune idée du paysage qui l'entourait, plissa les paupières pour tenter de se protéger des flocons. Quelques instants plus tard, voyant qu'Eadulf avait sauté de son poney, elle tira sur les rênes de sa monture.

— Nous sommes arrivés, lui dit-il.

Les contours d'un bâtiment émergèrent devant ses yeux et elle entendit les aboiements d'un chien.

Eadulf alla attacher les poneys à un piquet, puis il se dirigea vers la porte qui s'ouvrit en coup de vent et la silhouette d'un homme apparut sur le seuil. Le chien qu'il tenait en laisse grondait en montrant les dents. Dans la pièce derrière eux, on distinguait les lueurs d'un feu qui flambait dans une grande cheminée.

— Qui êtes-vous et que cherchez-vous ? demanda une grosse voix familière.

— Paix sur votre maison, Mul, répondit Eadulf. Vous vous souvenez de nous ? Les voyageurs que vous avez menés à l'abbaye d'Aldred ?

Mul s'avança de quelques pas, le regarda sous le nez et jeta un coup d'oeil à Fidelma.

— Je me souviens de vous, gerefafa, et je pensais bien ne jamais

vous revoir après vous avoir laissé devant cette maudite abbaye.

Il se tourna vers son chien et lui donna une claque sur le museau.

— Ça suffit, Bragi⁽¹⁰⁾, tais-toi. Va coucher.

La bête protesta mais, après une seconde tape, elle fila à l'intérieur.

— Bon, alors, qu'est-ce que vous voulez ? demanda Mul.

— Nous protéger des éléments.

— Vous avez acquis des poneys depuis notre dernière rencontre ? Emmenez-les dans la grange où ils trouveront de l'avoine et de l'eau.

Eadulf emmena les petits chevaux dans le bâtiment voisin tandis que Mul se tournait vers Fidelma.

— Allons venez. Voilà un temps qui vaut bien celui de l'autre nuit.

Fidelma suivit le fermier à l'intérieur. Le chien couché près du foyer releva le nez, grogna un peu mais ne bougea point.

— Bragi ne vous fera pas de mal s'il sent que vous avez de bonnes intentions à mon égard.

Fidelma sourit et ôta ses deux capes avant d'aller se réchauffer aux flammes du foyer. Du chaudron accroché au-dessus des bûches s'échappait un fumet odorant qui remplissait les deux petites pièces de la ferme. Mul alla soulever le couvercle et remua le contenu du récipient avec une louche.

— Du ragoût de porc, annonça-t-il. Ce sera bientôt prêt.

Mul était comme Fidelma se le rappelait. De larges épaules, un torse noueux, un visage grossier et un gros nez busqué. À cela il fallait ajouter des yeux trop rapprochés et de mauvaises dents mais, malgré sa laideur, Mul dégageait quelque chose de jovial et de rassurant.

Elle jeta un coup d'oeil autour d'elle. Les meubles étaient très ordinaires et les murs crasseux, mais la chaleur n'avait pas de prix, même si la fumée lui irritait la gorge.

La deuxième pièce, basse de plafond, était un luxe pour un fermier comme Mul. Un petit grenier y avait été aménagé : on y avait accès par une échelle qui partait de la pièce principale, où vivait Mul si on en croyait le lit en bois installé près du feu. En hiver, c'est là que dormaient la plupart des gens. L'endroit manquait de lumière et, comme si Mul lisait dans les pensées de Fidelma, il prit une chandelle et se pencha vers la cheminée pour l'allumer.

— Un peu de cidre pour ranimer votre courage ? demanda-t-il en posant la chandelle sur la table.

Elle hocha la tête en silence tout en se frottant les bras pour se réchauffer.

Mul se dirigea vers des gobelets qu'il remplit à une bonbonne.

— Votre Dieu des chrétiens n'a jamais créé que de l'eau, sourit-il en tendant un gobelet à Fidelma. Mais AÉgir⁽¹¹⁾, le dieu des Saxons, a

créé le cidre et a fourni aux Ases la boisson sacrée de l'équinoxe d'automne.

Fidelma fronça les sourcils. Elle avait oublié que Mul était païen. Pas étonnant qu'elle n'ait remarqué aucun des symboles que les chrétiens accrochaient dans leur maison pour célébrer la naissance de Jésus.

— Donc vous croyez encore dans vos anciennes divinités ?

Le paysan lui adressa un large sourire.

— Seulement quand j'en ai besoin.

Elle but une gorgée de cidre. Il était fort et doux, et bon pour sa gorge douloureuse.

— Vous avez une grande maison, Mul, dit-elle pour éviter de se laisser entraîner dans une conversation sur la religion.

Une ombre passa sur le visage du fermier.

— Oui, comme vous pouvez le constater.

— Vous ne vous êtes pas marié ?

Mul se balança d'un pied sur l'autre.

— Si, j'ai été marié autrefois.

— Et ?

— Vous posez beaucoup de questions pour une femme.

— Je suis d'une nature curieuse.

Elle s'interrompit en se rappelant les avertissements d'Eadulf.

— Maintenant je me souviens que pour vous, les femmes qui parlent fort et se proclament les égales des hommes sont mal considérées.

Peu habitué à l'assurance et à la franchise d'une femme comme Fidelma, Mul plissa le front, ouvrit la bouche, se ravisa et finit par grommeler :

— Ce n'est pas la première fois que je rencontre une religieuse de votre pays, et je trouve très étrange que vos hommes vous permettent autant de liberté.

La porte s'ouvrit brusquement, le chien bondit et fut stoppé net par un ordre de Mul. Eadulf referma la porte derrière lui, se secoua et tapa des pieds.

— Couché, Bragi ! s'écria Mul.

Il se tourna vers Eadulf.

— La prochaine fois, montrez-vous plus prudent, geref ! Bragi n'est pas un animal de compagnie, mais un chien de garde.

Eadulf acquiesça de mauvaise grâce, ôta sa cape et s'assit.

— Le temps ne s'améliore guère, dit-il en prenant un gobelet des mains de Mul.

Le fermier s'assit près du feu et le chien vint placer son museau sur ses pieds.

— Vous avez raison, geref. Je n'ai jamais connu d'hiver aussi

terrible. Beaucoup de bêtes sont mortes. Nous, les pauvres fermiers, avons beaucoup souffert et, quand les hommes du roi viendront exiger les taxes, ce sera le printemps et les rigueurs de la mauvaise saison seront oubliées. Il nous faudra payer sous peine de confiscation de nos biens. Rien ne les arrête. Ces collecteurs d'impôts – de vrais voleurs – nous laissent à peine de quoi survivre.

Fidelma hocha la tête d'un air grave.

— Un lettré du nom de Suétone a écrit qu'un bon berger tond ses moutons sans les écorcher.

Mul lui jeta un regard approbateur.

— Votre compagne a un esprit aiguisé, dit-il à Eadulf, mais elle ignore tout des agissements du roi. Ses hommes nous arracheraient la peau si cela pouvait leur rapporter quelque chose.

— Ils ne tiennent absolument aucun compte des conséquences dramatiques d'un hiver aussi rude ? s'étonna Eadulf.

— Vous voulez dire le plus rigoureux de mémoire d'homme, gerefafa. Vous qui êtes du pays n'allez pas me contredire.

— Je vous donne raison et je vous remercie de nous offrir l'hospitalité alors que nous étions pris dans cette tourmente.

Mul renversa la tête en arrière en riant aux éclats et Eadulf échangea un regard surpris avec sa compagne.

— Qu'ai-je dit de si drôle ?

— C'est le mot offrir.

— Je ne comprends pas.

— Chez moi, le gîte et le couvert ne sont pas gratuits.

Eadulf fronça les sourcils.

— J'ai parlé sans réfléchir. Si vous nous avez fait payer pour nous transporter jusqu'à l'abbaye dans votre carriole, vous n'allez pas nous faire de cadeau dans votre maison, même par ce temps.

Mul semblait beaucoup s'amuser.

— L'argent est comme le fumier, gerefafa, il n'est efficace que si on l'épand. Et comme vous êtes plutôt à l'aise, cela m'aidera à compenser les pertes que j'ai subies.

— Ce n'est pas une conception très chrétienne de la charité, protesta Eadulf.

— Comme me le faisait remarquer votre compagne, je ne suis pas chrétien mais païen.

— Eadulf, intervint Fidelma d'une voix douce, cet homme croit au quid pro quo, une chose en échange d'une autre. Et il n'a pas forcément tort.

Mul hocha la tête d'un air satisfait.

— Voilà une excellente philosophie. Dans la vie, il est important d'avoir l'esprit vif et d'en faire bon usage. Avec la tempête qui fait rage, je suis certain que vous ne me refuserez pas une pièce. De toute

façon, vous ne pourrez pas repartir avant demain matin.

— Je crains que vous n'ayez bien des défauts, Mul, soupira Eadulf.

— Ne dit-on pas que l'argent les dissimule mieux que n'importe quel artifice ? répliqua le rusé Mul.

— Très bien. Nous vous paierons à la fin de notre séjour, tout comme nous vous avons réglé votre course une fois arrivés à l'abbaye.

Mul sourit avec une gentillesse communicative.

— Marché conclu, grefa. Et maintenant, je crois que mon ragoût est prêt. Ce sera un repas frugal, car je n'attendais pas d'invités, mais, après le plat principal, vous pourrez manger autant de fromage et de pain que vous le désirerez.

Il désigna la table.

— Prenez place, je vous en prie.

— Peut-on vous aider ? demanda poliment Fidelma.

Mul hésita et fit la grimace.

— Non, merci. Vous êtes très aimable, mais je me suis habitué à vivre seul et j'ai mes petites habitudes.

Il alla chercher des cuillères, un pichet de cidre, le pain et le fromage. Puis il déposa devant eux des bols fumants remplis de longe de porc cuisinée avec divers légumes.

Le chien semblait dormir mais, à un moment donné, Eadulf eut un geste brusque et il découvrit ses dents en grondant.

Mul le rabroua et il ferma à nouveau les yeux.

Fidelma attendit que la table ait été débarrassée, puis elle en vint au sujet qui la préoccupait depuis qu'elle avait mis les pieds dans cette maison.

— Dites-moi, Mul, la nuit où vous nous avez laissés à l'abbaye d'Aldred, vous semblez très fâché contre la communauté. Condamnez-vous les chrétiens en général ou ces moines en particulier ?

Mul la fixa de ses yeux perçants.

— Peu de gens dans la région vous chanteront les louanges de cette confrérie, grommela-t-il.

— Si je me souviens bien, vous aviez le sentiment que le démon s'était installé dans la place.

— Et je maintiens mes déclarations, grommela le fermier en se resservant du cidre. Le diable a jeté son ombre sur l'abbaye d'Aldred.

— Comment expliquez-vous votre hostilité ?

— Vous avez rencontré l'abbé ?

— Cild ? Il ne m'a pas accordé d'entretien, je suis tombée malade dès mon arrivée. Mais Eadulf lui a parlé à plusieurs reprises.

Eadulf acquiesça.

— Personnellement, je le décrirais comme un méchant homme, mais pas comme le diable, déclara-t-il en se coupant un morceau de

fromage.

Mul lui adressa un regard ironique.

— Même en tenant compte de votre abnégation de religieux, je doute que l'un de vous se soit pris d'affection pour l'abbé Cild.

— Et pourquoi cela, Mul ? insista Fidelma.

Le paysan se renversa sur sa chaise.

— Votre compagnon le gerefà est un homme impulsif. Je l'ai bien remarqué et Bragi aussi.

Le chien leva la tête en entendant son nom et Eadulf se raidit.

— Expliquez-vous, lança-t-il avec humeur.

— Mesurez donc vos gestes et vos paroles. Bragi n'aime pas votre brusquerie et lui aussi il réagit avec trop de promptitude. Comment voulez-vous que ce pauvre animal sache si vos mouvements sont prémédités ? En d'autres termes, je vous prierai de ne pas sauter en l'air après m'avoir entendu, ça risquerait de l'énerver.

L'agacement d'Eadulf s'accrut.

— Qu'est-ce donc que vous puissiez nous révéler qui nous jetterait dans un tel désarroi ? intervint Fidelma.

— Un cavalier de l'abbaye a fait le tour des fermes et des villages environnants. Il promettait trois pièces d'or de la part de l'abbé à celui qui vous ferait prisonniers ou favoriserait votre capture. Trois pièces d'or, c'est beaucoup pour les pauvres fermiers de la région.

Fidelma jeta un coup d'oeil anxieux à Eadulf qui venait d'attraper la table à deux mains, les mâchoires crispées.

— Et comment l'abbé Cild justifie-t-il cette mise à prix ? demanda Fidelma d'une voix posée.

— Vous le savez très bien. Vous êtes accusée de sorcellerie et le gerefà serait votre complice dans vos projets maléfiques.

— Trois pièces d'or, c'est une somme, reconnut Eadulf.

Le fermier hocha la tête d'un air satisfait.

— Plus que ce que je gagne en deux années. Je n'en ai jamais vu autant de toute ma vie.

Mul observait le moine avec un petit sourire, son gobelet de cidre à la main.

— Vous avez mauvaise mine, gerefà.

— Vous comprendrez mon inquiétude après vous avoir entendu confesser votre intérêt pour l'argent, d'ailleurs assez compréhensible si on considère votre situation. Mais si vous voulez mon avis, à votre place je me méfiera de cette promesse...

Fidelma posa une main sur son bras.

— Je ne pense pas que tes discours pourront dissuader Mul de revenir sur sa décision. Publilius Syrus n'a-t-il pas dit : « Quand l'or défend une cause, l'éloquence est impuissante » ?

Mul gloussa avec un geste approbateur.

— Vous n'êtes pas dépourvue d'esprit, jeune dame. L'ennui avec les religieux, c'est qu'ils prêchent la moralité aux miséreux. Faites un éloquent sermon sur le bien et le mal à l'un d'eux, et donnez une pièce à un autre. Lequel, à votre avis, vous respectera le plus ?

Il y eut un silence que rompit Fidelma.

— Qu'avez-vous décidé de faire, Mul ?

Le fermier leur versa du cidre.

— Moi ? Rien.

Un nouveau silence.

— Je ne comprends pas, reprit Fidelma. Ces trois pièces d'or ne vous tentent-elles pas ?

— Bien sûr que si ! Mais je doute que l'abbé Cild respecte sa promesse une fois qu'il vous aura capturés. Pour moi, il représente le diable et on ne fait pas de marché avec le diable.

Eadulf se détendit.

— Vous divertiriez-vous à nos dépens, Mul ?

— Geref, vous avez sauté à des conclusions trop hâtives. Vous étiez persuadé que chez moi l'appât du gain l'emportait sur les principes. Mais qui suis-je pour corriger vos erreurs ?

— Maintenant que vous nous avez donné une leçon, les interrompit Fidelma, peut-être devrais-je vous expliquer en quoi les accusations de l'abbé sont infondées ?

Mul haussa les épaules.

— Cela m'est bien égal. Le mal était déjà dans l'abbaye avant vous, et il y demeurera maintenant que vous en êtes sortie.

— Et à part ça, vous vous occupez de cette ferme depuis longtemps ?

— J'y ai passé toute ma vie. Demandez à votre compagnon, le jeune geref, dit Mul d'un ton moqueur. Mon père et le sien ont fait la guerre ensemble.

— Donc vous avez été le témoin de nombreux changements à l'abbaye ?

— Contrairement à ce que vous semblez croire, ils n'ont pas été très nombreux. Mais j'étais encore un enfant quand les missionnaires irlandais sont arrivés ici pour convertir les gens à la nouvelle foi. Et j'ai été le témoin de la construction de l'abbaye sur les ruines de la vieille forteresse.

— Avez-vous connu des religieux qui étaient ici avant Cild, des hommes comme Botulf ?

Mul cligna des paupières.

— La plupart des gens dans cette région connaissaient Botulf.

Il fixa Eadulf.

— Si ma mémoire est bonne, vous étiez très proche de lui. Je me souviens de vous quand vous étiez petit, bien que vous ne vous

rappeliez sûrement pas de moi enfant.

Fidelma se pencha vers lui.

— J'aimerais en savoir plus sur Cild et son frère, Aldhere. Je veux connaître les raisons du mal qui suinte des murs de ce monastère.

Mul fit la grimace.

— Ils sont aussi mauvais l'un que l'autre. L'un est un hors-la-loi, l'autre un tyran tuant et volant dans le cadre de la loi. Qu'ils soient maudits tous les deux.

Eadulf voulut parler, mais Fidelma l'en empêcha d'un regard appuyé.

— Racontez-nous votre histoire, Mul. Je crois que vous en avez une à nous confier.

L'autre l'observa avec attention puis croisa les jambes.

— Si vous y tenez... J'ai hérité cette ferme de mon père. Quand il est mort, il y a quelques années de cela, j'étais marié, j'avais deux beaux garçons et de bonnes terres. La vie s'écoulait paisiblement, même si ce n'était pas toujours facile. Puis tout a changé.

— Pour quelles raisons ?

— Cild est arrivé. Je n'avais jamais entendu parler de lui auparavant. Mais un jour que je m'étais rendu au marché de Seaxmund's Ham, quelqu'un m'a rapporté qu'il s'était battu, en tant que chef de guerre, le long de la frontière avec la Mercie. Son père l'avait déshérité et il s'était embarqué pour le Connacht, un pays au-delà des mers de l'ouest. Il en était revenu avec une femme de votre race.

— Vous voulez parler de Gélgeis ?

— Oui, c'était son nom. Ensuite, Cild a été nommé abbé. Par la suite, son frère, un thane, est tombé en disgrâce et le roi Ealdwulf a refusé de restituer ses titres et ses terres à l'abbé.

— Et alors ?

— Quelques mois plus tard, j'appris que Gélgeis avait péri dans les marais, près de l'abbaye.

— Avez-vous plus de détails sur les circonstances de cette disparition ?

Mul fit la moue.

— Non, aucun. Après ce drame, on affirme que Cild est devenu comme possédé. Il a renvoyé ceux qui croyaient aux règles originelles de l'ordre et instauré la règle de Rome représentée par Cantorbéry. Il a fait assassiner bon nombre de ceux qui refusaient de changer les rituels, il a séparé les couples et vendu les femmes comme esclaves, et l'abbaye a été définitivement fermée aux religieuses.

— Vous auriez pu nous avertir, la nuit où vous nous avez amenés à l'abbaye, protesta Eadulf.

— Pourquoi aurais-je empêché des religieux de pénétrer dans ce

monastère alors qu'ils y étaient fermement résolus ? Je ne suis pas chrétien et je n'ai aucune envie de le devenir. Vous ne cessez de vous quereller entre vous. Pour en revenir à Cild, il a suffisamment démontré qu'il était toujours un chef de guerre. Il y a quelques mois, il a entraîné dans son sillage une bande de jeunes guerriers déguisés en moines. Ils ont pillé la région, et aussi cette ferme. Voilà d'où je tiens ma conviction que l'abbaye est hantée par le mal.

Il se renferma dans un lourd silence.

— Que s'est-il passé ? l'encouragea Fidelma avec douceur.

Mul reprit son récit d'une voix chargée d'émotion.

— J'étais au marché. Quand ils ont fait irruption ici, ils ont trouvé mes deux fils et ma femme. En tentant de protéger le peu que nous possédions, elle a été tuée ainsi que mes deux enfants. J'ai découvert leurs corps à mon retour. Ils sont enterrés dans le champ juste après la grange.

Eadulf toussa d'un air gêné.

— Comment savez-vous qu'ils ont été assassinés par les hommes de l'abbé ?

Mul se leva et alla ouvrir un coffre, puis il revint avec un objet qu'il posa sur la table. C'était un morceau de lainage taché de sang et un petit crucifix au bout d'une chaîne en argent.

— Voilà ce que mon épouse serrait dans son poing quand elle a été tuée. Elle l'avait arraché à son assaillant. J'ai alors compris qu'il s'agissait du religieux de l'abbaye d'Aldred dont j'avais reçu la visite ce jour-là. Je me vengerai de Cild. J'attendrai le temps qu'il faudra, je le jure par l'épée d'Odin, mais il me le paiera.

— À quand remontent ces dramatiques événements ? demanda Eadulf.

— À moins de six mois. Et cela correspond à la période où ces jeunes gens sont apparus à l'abbaye.

Fidelma examina le petit crucifix en fronçant les sourcils.

— Cet objet est de facture irlandaise, murmura-t-elle.

Mul haussa les épaules.

— Bien des chrétiens reçoivent leur enseignement des religieux de votre race. Cild a résidé dans le royaume de Connacht et la provenance de cette croix ne fait que renforcer mes certitudes.

Fidelma tendit la croix délicatement ouvragée à son compagnon. C'était le genre d'objet, en argent et en émail, prisé des femmes, mais pas tellement des religieuses.

— Cette tragédie a donc eu lieu il y a six mois ?

— Oui, aux fêtes du solstice d'été.

— Avez-vous jamais vu Gélgeis, l'épouse de l'abbé ?

Mul secoua la tête.

— Peut-être de loin... mais je ne m'en souviens pas. On m'a dit

qu'elle était jolie, avec des traits fins et des cheveux d'un blond tirant vers le roux.

— Quel genre de femme était-elle ?

— Pardon ?

— En quels termes en parlait-on ?

— Pour moi, elle était mariée à Cild et cela me suffisait. Donne-moi le nom de qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es.

— Votre jugement est sans appel, Mul, soupira Eadulf. Pourtant, il arrive que l'on ne connaisse vraiment le coeur de son conjoint qu'après les noces.

— La rumeur a-t-elle jamais couru que Cild avait assassiné sa femme ? avança Fidelma.

Mul ouvrit de grands yeux.

— Je n'ai rien entendu de tel. D'après ce que je sais, elle se serait égarée dans Hob's Mire, où bien des animaux et plusieurs personnes ont trouvé la mort. Après tout, peut-être sa triste destinée valait-elle mieux que ce qui l'attendait.

— Et frère Botulf, vous le connaissiez ? Vous ne lui avez jamais parlé de Cild ?

— Après qu'il fut renvoyé à l'abbaye dont il ne pouvait s'éloigner sur ordre du roi, je l'ai très rarement croisé.

— Que lui reprochait-on ? s'enquit Eadulf.

— Il avait pris le parti d'Aldhere contre son souverain.

— Pour quelles raisons ?

— Je l'ignore. Aldhere aurait sacrifié le cousin du roi au cours d'une bataille avec les Merciens. À cause de sa lâcheté, le parent d'Ealdwulf serait mort. Botulf ayant pris la défense d'Aldhere, le roi a ordonné qu'il retourne à l'abbaye d'Aldred dont il était un des fondateurs, avec ordre de ne pas s'en éloigner sous peine d'être exécuté.

— Si vous croyez à la culpabilité d'Aldhere, vous estimez donc que Botulf était un menteur, fit remarquer Eadulf avec acrimonie.

— Botulf était un homme bon et j'ignore les raisons qui l'ont poussé à se ranger aux côtés d'Aldhere. Peut-être a-t-il été trompé... je n'ai jamais eu le loisir d'en discuter avec lui.

— Alors, pourquoi affirmer qu'Aldhere est coupable ?

— A cause de ses actes, non de ses discours. Lui et ses hommes pillent la région. Ils ont aussi brûlé des maisons et terrifié de braves gens. Comment voulez-vous que je le considère comme un pauvre innocent ?

Fidelma soupira.

— Peut-être y est-il acculé pour survivre. Mais incendier des fermes n'est certainement pas en accord avec les principes d'un homme loyal.

— Que les deux frères soient damnés, le religieux et le guerrier.
Chien noir, chien blanc, tout ça c'est du pareil au même.

— Peut-être, mais cela ne nous aide pas beaucoup à cerner la vérité, s'énerva Eadulf.

Mul le regarda droit dans les yeux.

— De quoi parlez-vous, geref ?

— Je veux savoir qui a tué mon ami Botulf.

L'autre sursauta.

— Mais vous ne m'aviez pas dit que Botulf avait été assassiné !

Eadulf se rappela alors que Mul les avait laissés à l'abbaye le jour même du décès de Botulf.

— Excusez mon étourderie. Il a été tué devant l'entrée de la chapelle du monastère.

— L'abbé est responsable de ce nouveau crime ! grommela Mul, visiblement choqué. L'enfermer dans ces murs... autant jeter un lapin en pâture à une bande de furets. Cild devait le haïr d'avoir pris le parti de son frère.

— Votre raisonnement n'est pas dépourvu de bon sens, admit Fidelma. Avez-vous des renseignements sur les religieux irlandais qui vivent dans les parages ?

Mul secoua la tête.

— Je sais qu'il y en a qui se cachent. Ceux qui refusent d'accepter les décisions prises à Whitby et d'obéir à Cantorbéry. Pfff... les règles chrétiennes !

Il cracha par terre.

— Tout le monde s'en moque. Dans ce pays, nous continuerons à appeler l'équinoxe de printemps du nom de la déesse Eostre⁽¹²⁾, que d'autres célèbrent sous le nom de Pascha⁽¹³⁾, et d'autres encore sous celui de Pessah⁽¹⁴⁾, la fête juive du passage... mais c'est toujours l'équinoxe de printemps.

Devant l'étonnement de Fidelma, Mul eut un sourire désarmant.

— Ce n'est pas parce que je suis un paysan que je suis complètement idiot. J'ai déambulé dans les ports et parlé avec des commerçants qui venaient de pays lointains. Tous les fermiers du monde ont un nom pour les saisons, leurs noms changent et elles demeurent.

— Connaissez-vous une jeune femme d'Éireann avec des cheveux d'un blond roux qui vit près de l'abbaye ? demanda Eadulf.

Mul réfléchit, puis il sourit.

— La jeune Lioba ? Ce n'est pas une Irlandaise.

Ce nom disait quelque chose à Eadulf.

— C'est un prénom saxon, fit remarquer Fidelma.

— Exactement. Son père, qui est mort de la peste jaune, cultivait ses champs dans les collines, au-delà de l'abbaye. Sa mère est décédée

il y a environ un an. C'était une esclave affranchie, originaire du royaume de Laigin, un des cinq royaumes d'Éireann. Hmm. Lioba.

Mul eut un rire lubrique.

— Qu'est-ce qui vous amuse ? s'étonna Eadulf.

— Malgré toute la piété censée régner à l'abbaye, c'est là-bas que Lioba va chercher son plaisir.

— On m'a assuré que cette Lioba ressemblait à Gélgeis, dit Eadulf, absorbé dans ses pensées.

Mul se frotta le menton.

— J'ignore à quoi ressemblait Gélgeis, mais elle devait être plus âgée que Lioba.

— Revenons à ces religieux qui se cachent, qu'avez-vous appris sur eux ? s'enquit Fidelma.

— Pas grand-chose. Je m'intéresse assez peu aux chrétiens. Je crois bien qu'ils se sont installés du côté de Tunstall. En tout cas, ils ne m'ont jamais dérangé.

Il vida son gobelet, le regard perdu au loin.

— Je ne recherche pas la compagnie des chrétiens et j'irai même plus loin : tous les dieux se valent quand on en vient à réclamer leur aide. Croyez-en mon expérience. Les trois tombes qui dominent la ferme en sont les témoins.

— Le Christ n'est pas responsable du meurtre de votre femme et de vos deux enfants ! protesta Eadulf.

— Ah non ? S'il était ce que vous prétendez, il aurait dû faire quelque chose, votre Christ tout-puissant, tout amour, et qui décide de tout. Non, gerefa, les dieux se ressemblent et se taisent devant nos souffrances.

Eadulf lut dans le regard de Fidelma qu'il n'était pas souhaitable de poursuivre dans cette voie.

— Avez-vous entendu parler de conflits entre l'abbaye et ceux qui adhèrent à la règle de Colomba ? demanda-t-elle.

— Cild en a fait exécuter deux. D'autres se sont enfuis dans les marais. Peut-être sont-ils retournés en Éireann ? À moins qu'ils n'aient cherché refuge à Tunstall. Tant de gens meurent autour de nous, ma soeur, que je suis surpris que vous vous inquiétiez de la disparition d'un ou deux de ces malheureux. De toute façon, vous trouverez la réponse à mi-chemin entre Cild et Aldhere.

— Il semblerait que la justice ne signifie plus rien, murmura Eadulf. Je ne parviens pas à le croire. J'ai été élevé dans le respect des lois des Wuffingas et des gerefa mais, aujourd'hui, le désordre règne en maître.

Mul eut un sourire cynique.

— Pas le désordre, gerefa, mais des hommes armés d'épées dont ils n'hésitent pas à se servir. Ces hommes-là ignorent la loyauté et ne

servent qu'eux-mêmes.

Fidelma se pencha vers le fermier.

— Là encore, vous semblez en savoir davantage que ce que vous voulez bien nous dire, Mul.

Le fermier opina du chef d'un air songeur.

— Parlez aux gens sur les marchés et vous apprendrez bien des choses.

— Nous n'en aurons pas le temps. Si vous nous en donniez un aperçu ?

— Eh bien, il paraîtrait qu'Aldhere ne serait pas contre l'avènement d'un nouveau roi. De même que son frère Cild. Sauf que les deux frères n'auraient pas fait allégeance au même parti.

— Mais encore ?

— Ce pays est convoité à l'ouest par Wulfhère de Mercie et au sud par Sigehère des Saxons de l'Est. Ces deux-là auraient bien tort de ne pas profiter des conflits qui font rage dans notre petit royaume.

— Vous avez eu confirmation de ce que vous avancez ? s'écria Eadulf, consterné.

— Non, bien sûr que non. Ce n'est qu'une rumeur.

— Des spéculations qui ne s'appuient sur aucun fait, grommela Eadulf.

Mais Fidelma voyait bien qu'il était préoccupé.

— Si la terre des South Folk tombe, alors celle des North Folk suivra ! répliqua Mul d'un air sombre.

— C'est possible, lui concéda Fidelma. La guerre sévit dans toutes les parties du monde. En Éireann, les complots opposant les cinq royaumes sont sans fin. Au cours de notre visite aux Britons, nous avons été les témoins de batailles sanglantes. Pourquoi les Angles et les Saxons échapperaient-ils à cette règle universelle ? Cependant, ce n'est pas pour cette raison que nous sommes ici.

Mul renifla, voulut se verser du cidre mais, comme le pichet était vide, il alla le remplir à la bonbonne.

— Je sais, vous voulez découvrir comment Cild a tué votre ami Botulf.

— Ou plutôt avoir confirmation que Cild a assassiné Botulf, le corrigea Eadulf. Puis nous passerons au « comment ».

— Nous nous intéressons également à la disparition de Gélgeis, ajouta Fidelma, et nous oeuvrons à prévenir d'autres tragédies... qui entraîneraient une effusion de sang comme cette terre n'en a jamais connu auparavant.

CHAPITRE XIV

Au matin, le ciel était clair et lumineux, avec un soleil légèrement voilé, mais il faisait un froid glacial. Fidelma et Eadulf avaient dormi dans la chaleur douillette de la ferme de Mul. Ils avaient rompu le jeûne de la nuit avec leur hôte et attendu qu'il soit occupé ailleurs pour dire leurs prières à saint Stéphane, premier martyr de la nouvelle foi dont on célébrait la fête. Puis, après avoir payé Mul comme convenu pour son hospitalité, ils s'étaient remis en route. Avec la tempête, la neige s'était accumulée dans les fossés et formait des talus contre les haies bordant les chemins. La journée ne s'annonçait pas comme une partie de plaisir.

Cependant, Fidelma avait dormi tout son soûl et elle se sentait revigorée. L'affection dont elle avait souffert ne serait bientôt plus qu'un mauvais souvenir.

À peine la ferme de Mul avait-elle disparu derrière la colline qu'Eadulf se tournait vers Fidelma. Les questions se bousculaient dans sa tête et il avait attendu qu'ils se retrouvent seuls pour les formuler.

— À quoi pensais-tu quand tu as parlé de prévenir une effusion de sang comme cette terre n'en a jamais connu auparavant ?

Le visage de Fidelma était empreint de gravité.

— À ton avis, pourquoi est-ce que je déploie tant d'efforts pour empêcher le jeûne rituel de Gadra ?

— Afin de protéger ce vieil homme... et pour découvrir la vérité sur l'assassinat de Botulf et le décès suspect de Gélgeis.

— Tu sembles avoir négligé un petit détail, à moins que tu ne comprennes pas très bien de quoi il retourne. Gadra, chef de Maigh Eo, descend des Uí Briúin, les rois de Connacht, qui à leur tour sont apparentés aux hauts rois des Uí Néill. Si Gadra meurt – et il y a fort à parier qu'il mourra –, et que l'abbé Cild n'offre pas de compensations à sa famille – et il ne bougera pas –, cela déclenchera des représailles qui, de loin en loin, pourraient s'étendre à tout le royaume des Angles de l'Est. Et même à toutes les îles, sommées de prendre parti. Cette affaire locale, apparemment anodine, pourrait bien provoquer un terrible incendie.

Eadulf était stupéfait.

— Tu crois vraiment que... ?

Elle lui adressa un regard noir qui en disait long et Eadulf fit la grimace.

— Moi, je réfléchissais au passé de Cild, lorsqu'il était chef de guerre... À notre arrivée à l'abbaye, j'ai été fort surpris de le voir donner des ordres à des moines comme s'il s'agissait de guerriers se préparant à la bataille.

— Drôles de religieux ! Autre chose te tourmente ?

— Eh bien... quand on a parcouru les souterrains du monastère... te souviens-tu de cette salle remplie d'armes et de harnachements de guerriers ?

— Je t'avoue que je l'avais oubliée, j'étais trop mal en point pour accorder beaucoup d'importance à cette découverte. Si on y repense, cela tendrait à prouver que Cild n'a pas renoncé à son ancienne vie.

— Les rumeurs rapportées par Mul ne contiendraient-elles pas une part de vérité ? Cild peut très bien s'être allié à Wulfhere de Mercie pour trahir les South Folk à son profit.

— Pourquoi la Mercie ?

— Parce que les boucliers dans la galerie portaient l'emblème des Iclingas. J'avais commencé à t'en parler quand j'ai été distrait par la bourse de Botulf, un objet qui m'a plongé dans un grand désarroi.

— Qui sont ces Iclingas ?

— Les rois de Mercie.

Ils chevauchèrent un moment en silence. Ils avaient lâché la bride à leurs poneys : avec les congères et les sentiers glissants, leurs montures se débrouillaient beaucoup mieux livrées à leur instinct que guidées par leurs cavaliers.

— Nous atteindrons le camp d'Aldhere d'ici à une heure, annonça Eadulf.

— Après les descriptions très contrastées que toi et Mul m'en avez données, je meurs d'impatience de faire sa connaissance.

Eadulf poussa une exclamation désapprobatrice.

— Mul se fait l'écho de commérages infondés. En ce qui me concerne, Aldhere m'est très sympathique.

— Il arrive que les commérages se vérifient. J'ai connu des personnes, très aimables et raisonnables en apparence, qui se révélaient détestables quand leurs plans étaient menacés. Il ne faut jamais négliger les bavardages apparemment futiles.

— Toi qui aimes tellement citer Publilius Syrus, la tança Eadulf, tu as dû oublier ce passage où il adjure ses lecteurs de se garder de la rumeur publique.

Fidelma sourit.

— Ce ne sont pas ses paroles exactes, mais le sens y est. Cependant, pour en revenir au sujet qui nous préoccupe, les

circonstances ayant favorisé ces bruits excitent ma curiosité.

— Et quelles sont tes conclusions ? demanda Eadulf, non sans ironie.

Fidelma soupira.

— Je dois t'avouer que rien dans ce que j'ai entendu jusqu'ici ne m'a permis d'entrevoir une solution. Les énigmes auxquelles nous sommes confrontés défient l'imagination. Nous ne disposons que d'un seul élément concret, l'assassinat de ton ami Botulf. Quant à la mort de Gélgeis... nous nageons en plein mystère et, comme tu l'as souligné à Tunstall, rien ne vient étayer les accusations contre Cild. Comment allons-nous procéder ? Jusqu'à présent, nous n'avons pas trouvé le moindre témoin.

— Il y a autre chose.

Fidelma lui jeta un coup d'oeil inquiet.

— Quoi donc ?

— Même si nous pouvions par miracle établir la vérité, je ne vois pas devant quelle instance nous pourrions réclamer justice. Ici, tu n'as aucune autorité. Dans le Dyfed, les Bretons t'avaient accordé un mandat, mais, chez les Angles et les Saxons, tu ne représentes rien.

— Certes, mais nous sommes dans ton pays, Eadulf. N'es-tu pas gerefaf ?

Le moine secoua la tête.

— Je l'étais tant que j'appliquais les lois des Wuffingas. Dès l'instant où je suis entré dans les ordres, j'ai perdu toute autorité.

Fidelma plissa les paupières.

— Sur ces terres, il est interdit à un religieux de représenter la loi ?

— Si Mul s'adresse à moi en m'accordant le titre de gerefaf, c'est par ironie, et puis, en tant que païen, cela lui évite de m'appeler « mon frère ». D'ailleurs, il ne t'a jamais appelée ma soeur, sauf une fois. Cela n'a pas empêché de nombreux religieux de venir me demander mon avis à cause de mes connaissances juridiques, mais ça se limite à cela.

Fidelma réfléchit. On le lui avait déjà dit, en fait, sans doute au concile de Whitby où elle avait rencontré Eadulf. En Éireann, cela ne l'avait pas empêchée de rappeler son titre de juriste qui lui conférait une autorité morale pour l'aider dans ses investigations.

— Très bien, nous trouverons d'autres moyens d'influer sur le cours des événements. Pour commencer, je vais essayer de convaincre Gadra et Garb de l'inutilité d'entreprendre le troscud.

— En attendant, nous devons éviter de tomber entre les mains de Cild. Je me demande d'où il sort ces trois pièces d'or qu'il a promises pour notre capture. C'est une grosse somme et bien des gens ne résisteraient pas à pareille tentation.

Fidelma n'en doutait pas.

— Pourquoi Cild attache-t-il autant d'importance à notre arrestation ? Nous ne pouvons rien prouver contre lui et il le sait.

— À moins qu'un point essentiel ne nous ait échappé, grommela Eadulf.

Fidelma l'étudia avec attention. Le front plissé et les mâchoires serrées, il semblait se concentrer pour retrouver une information qui le mettrait sur la piste, un événement survenu aux heures où elle avait la fièvre.

— Tu as remarqué que le crucifix que Mul a découvert n'était pas destiné à un religieux ?

Il hocha la tête.

— Il était destiné à une personne riche, sans doute une femme... Il semblerait logique que ce soit la croix de Gélgeis.

— Cela n'a rien de certain, ni n'explique qu'elle ait atterri à la ferme de Mul.

Elle marqua une pause.

— Toi qui as parlé à Cild, reprit-elle, tu crois vraiment à sa folie ? Et à ton avis, quelles en seraient les causes ?

Eadulf haussa les épaules.

— Je l'ignore.

— La mort de sa femme et les étranges apparitions à l'abbaye ?

Eadulf ne semblait pas convaincu.

— Il y a autre chose. Aldhere affirme que son frère était bizarre et cruel dès l'enfance, ce qui aurait justifié la décision de son père de le déshériter. Peut-être était-il né mauvais ?

Fidelma se mit à rire.

— Tous les enfants ont généralement été créés ainsi, Eadulf.

Ils venaient de traverser un bois d'arbres étiques et dénudés, parsemé d'arbustes à feuilles persistantes. C'était un pays plat, tout près de la mer dont on entendait le murmure, le flux et le reflux des vagues. Et dans cet environnement paisible, un bruit résonna au loin.

Fidelma tira sur les rênes de son poney et tendit le bras pour attraper la manche d'Eadulf, perdu dans ses pensées. Il s'arrêta à son tour.

Ils identifièrent alors une succession de claquements de fouet accompagnés d'un grondement sourd et d'un cliquetis métallique. Puis ils entendirent une voix lancer un appel. Elle venait du chemin devant eux qui tournait et se perdait dans les bois.

Au-delà des rouvres qui bordaient le sentier, Eadulf désigna un bosquet de fougères-houx et d'arglisses sauvages, seul abri possible dans ce désert. À peine avaient-ils rejoint leur cachette et mis pied à terre tout en tenant fermement leurs poneys par la bride qu'Eadulf réalisa qu'ils avaient laissé des empreintes parfaitement visibles dans la neige.

Trop tard pour fuir. Un attelage à deux chevaux venait d'apparaître, une voiture avec des motifs peints sur la porte. Les rideaux à la fenêtre dissimulaient à coup sûr un personnage important mais ce qui surprit le plus Fidelma et Eadulf, c'était le conducteur.

Le jeune homme tenait négligemment les rênes dans une main et, de l'autre, faisait claquer son fouet tout en criant des encouragements aux chevaux. Et il était revêtu de la robe des religieux.

Derrière l'attelage chevauchaient quatre guerriers armés et richement vêtus ; l'un d'eux brandissait un étendard carré qui flottait au vent au bout d'une lance.

Ils passèrent à grande allure sans remarquer les traces de sabots dans la neige fraîche et bientôt le silence retomba sur la campagne endormie.

Eadulf se redressa avec un soupir de soulagement.

— As-tu reconnu l'emblème peint sur la porte ? demanda Fidelma en caressant le museau de son poney pour le remercier de sa docilité.

— Non, mais le loup sur la bannière est celui des Wuffingas, les rois des Angles de l'Est. Seule la garde privée du roi est autorisée à se servir d'une telle oriflamme.

Ils se remirent en selle et rejoignirent la route.

— Crois-tu que nous venons de croiser le chemin du roi des Angles de l'Est ? demanda Fidelma après un instant de réflexion.

Elle sourit.

— Après tout, il y a peut-être du vrai dans ces rumeurs qui prétendent que ton roi se dirige vers le sud.

— Peut-être, admit Eadulf à contrecœur. Mais le symbole sur la porte était différent de celui de l'étendard. Et je ne comprends pas pourquoi le roi Ealdwulf serait conduit par un religieux. Voilà qui est pour le moins inhabituel.

— Et le roi se promènerait avec seulement quatre guerriers pour le protéger sur le territoire de ton ami Aldhere ?

Eadulf secoua la tête.

— Encore un nouveau mystère sur le chemin de la vérité.

— En tout cas, je doute que notre périple sur celui-ci nous apporte beaucoup de lumières, grommela Fidelma.

Plus d'une heure plus tard, Eadulf s'écria :

— Ces lieux me semblent familiers, je crois que nous approchons de la tanière d'Aldhere ! Nous allons bientôt être en mesure d'éclaircir certaines des énigmes qui nous préoccupent.

Fidelma hocha la tête et ils poursuivirent leur chemin en silence.

Soudain, le son plaintif d'une trompe effraya leurs poneys. Le temps qu'ils les calment, six guerriers surgissaient de derrière les buissons, des épées à la main. Eadulf reconnut aussitôt Wiglaf qui lui adressa un sourire moqueur.

— Nous sommes heureux d'accueillir deux nouveaux hors-la-loi, gerefafa.

Et, comme Eadulf le fixait sans comprendre, il ajouta :

— Tout le monde a été informé de la récompense promise par l'abbé pour votre capture. Si vous m'aviez prévenu que vous vouliez vous joindre à nous, j'aurais facilité votre voyage.

Eadulf avait oublié qu'en cas d'urgence il devait retrouver Wiglaf à l'extérieur de l'abbaye, à l'endroit convenu avec Botulf avant lui.

Il présentait Wiglaf à Fidelma quand un autre cavalier arriva au trot de son cheval. Il était svelte, enveloppé d'une grande cape avec un capuchon rabattu sur les yeux. Les hors-la-loi s'écartèrent pour le laisser passer et il s'éloigna.

Wiglaf se mit à rire en remarquant une lueur de curiosité dans les yeux d'Eadulf.

— Lioba, une vieille amie... elle vient de temps à autre nous rendre visite. Allez, venez.

Il lança des ordres à ses sentinelles qui retournèrent à leurs postes. Puis ils se mirent en route et, tandis qu'ils chevauchaient, Fidelma s'adressa à Wiglaf.

— Alors, c'est vous le cousin de Botulf qui serviez d'intermédiaire entre lui et Aldhere ?

— C'est exact, ma soeur.

— J'aimerais vous poser quelques questions.

— Je préférerais qu'on attende un peu. Dès que nous aurons atteint notre destination, il me faudra retourner auprès de mes hommes, mais je reviendrai pour le repas de midi et me tiendrai alors à votre disposition.

Wiglaf avait annoncé leur arrivée en soufflant brièvement dans sa corne et, quand ils arrivèrent au camp, Aldhere les attendait devant sa hutte, les mains sur les hanches et un petit sourire aux lèvres. Alors qu'ils sauraient à terre, il s'avança vers eux la main tendue.

— Bienvenue, pieux gerefafa ! J'étais sûr que nous ne tarderions pas à nous revoir. Mais je constate que, cette fois, vous êtes accompagné d'une sorcière irlandaise !

Il éclata de rire devant l'air scandalisé de Fidelma.

— Ne craignez rien, ma soeur, je ne ressemble en rien à mon frère et n'ai jamais mis votre piété en doute. Je suis Aldhere, autrefois thane de Bretta's Ham. Venez dans ma cabane. C'est un gîte bien modeste, mais il vous abritera des rigueurs de l'hiver.

Tout comme Eadulf avant elle, Fidelma éprouva une sympathie immédiate pour ce grand gaillard à la fois jovial et plein d'assurance. Elle le suivit de bon coeur, sans oublier de jeter un regard rapide autour d'elle. La petite clairière était peuplée d'hommes, de femmes et d'enfants. Apparemment, Wiglaf était parti rejoindre les sentinelles,

mais il y avait là d'autres guerriers en armes.

— Que pensez-vous de tout cela, ma soeur ? demanda Aldhere en s'effaçant pour la laisser entrer.

— De quoi voulez-vous parler ? répliqua Fidelma, surprise par sa question.

— De mon camp, bien sûr. Mes hommes amènent ici leurs familles où elles sont en sécurité. Le roi Ealdwulf ne se risquera pas à nous attaquer avant la fonte des neiges. Si l'hiver se prolonge et avec l'aide de Dieu, nous n'en aurons pas de nouvelles avant le printemps : Ealdwulf n'aime pas se salir les bottes.

Ils prirent place sur des tabourets tandis qu'Aldhere restait debout. La pièce n'avait pas changé depuis la dernière visite d'Eadulf, mais Bertha, la femme gauloise, avait disparu. Aldhere surprit le regard du moine.

— Bertha est partie avec un de mes hommes acheter des vivres au marché de Seaxmund's Ham. Je tiens à préciser que nous ne volons pas, nous payons le prix de notre nourriture aux marchands,

— Et où prenez-vous l'argent ? demanda innocemment Eadulf.

— Par la barbe du Christ, vous raisonnez vite, pieux geref ! s'écria Aldhere en riant.

— Donc vous craignez une attaque du roi Ealdwulf ? intervint Fidelma.

— Naturellement. Sur ces terres des South Folk, je suis pour lui une épine dans le pied, et il ne sera pas tranquille tant qu'il ne l'aura pas arrachée.

— Alors, pourquoi restez-vous ici ? À votre place, je me rendrais dans un des royaumes environnants et j'irais louer mon épée à un homme comme... Sigehere, par exemple.

— Votre attitude mercenaire me choque, ma soeur, répliqua l'autre avec ironie. Et si nous buvions un gobelet d'hydromel ?

Il alla chercher un pichet et les servit.

Fidelma réprima un soupir de résignation. Elle avait appris qu'en ce pays, partager des boissons fortes participait du rituel de l'hospitalité, on ne pouvait en aucun cas s'y soustraire.

— Depuis que je suis ici, j'en suis venue à la conclusion que boire est la principale occupation de votre peuple, Aldhere.

Mal à l'aise, Eadulf s'éclaircit la voix.

— Il vaudrait peut-être mieux que ce soit moi qui pose les questions, déclara-t-il avec un regard appuyé en direction de sa compagne.

Devant son air fâché, il lui expliqua avec douceur :

— Je t'ai déjà dit que trop de franchise de la part des femmes est mal considéré ici. Leur rôle chez les South Folk est plus effacé que dans ton pays...

Aldhere l'interrompit d'un air désapprouvateur.

— Voulez-vous vous taire, pieux geref ! Vous allez me faire passer pour un barbare. J'ai fréquenté les missionnaires irlandais et connais leurs façons. Sans doute différent-ils de nous, mais il est inutile de les approuver pour souscrire aux paroles du bienheureux Ambroise : Quando hic sum, non ieiuno sabbato ; quando Romae sum, ieiuno sabbato.

— Quand je suis ici, je ne jeûne point pour le sabbat, quand je suis à Rome, je jeûne pour le sabbat, murmura Eadulf.

— Peut-être me suis-je mal exprimé, s'excusa Aldhere. Ce que je veux dire, c'est que puisque vous êtes habituée à être traitée en égale, je m'incline devant vous. Et maintenant, où en étions-nous ?

Sur ces mots, l'ancien thane de Bretta's Ham se claqua la cuisse avec entrain.

— Par Dieu oui, buvons ! J'aime votre foi et votre sens de l'humour, ma soeur. Il est vrai qu'ici, nous usons de la boisson pour libérer nos secrets, exprimer nos espoirs, alléger nos fardeaux, et aussi pour nous délier la langue et nous donner du courage avant la bataille. Quand la vie nous éprouve, nous avons souvent recours au doux matelas de l'hydromel. Plus d'une amitié ou d'un amour s'est noué devant un pichet.

Fidelda fut amusée par ce discours.

— En somme, vous êtes un vrai philosophe, Aldhere.

Le hors-la-loi lui fit un clin d'oeil.

— Un philosophe qui a emprunté son savoir, je le crains.

— Dans mon pays, on dit que lorsque le coq est soûl, il oublie le faucon.

Aldhere la fixa avec intensité.

— Je n'oublie pas mon frère Cild, ni le roi Ealdwulf. Mes sentinelles veillent pour moi.

— Vous ont-elles informé du passage de guerriers de la garde d'Ealdwulf dans vos forêts ? demanda Eadulf avec un brin de cynisme.

— Mais bien sûr !

Eadulf haussa les sourcils.

— Si vous saviez, pourquoi ne pas les avoir arrêtés ?

— C'est très simple : il s'agissait de Sigeric qui se rendait à l'abbaye d'Aldred. Il est bien trop vieux pour menacer quiconque, pourquoi voulez-vous que je l'attaque, lui ou son escorte ? Me croiriez-vous aussi malfaisant que le prétend mon frère ?

— Sigeric est le grand intendant du roi Ealdwulf, expliqua Eadulf à l'adresse de Fidelda.

— Dans ce cas, vous aviez de bonnes raisons de le faire prisonnier, objecta la religieuse.

— Il vous aurait conseillé sur la meilleure conduite à tenir pour

faire annuler votre bannissement, renchérit Eadulf.

Aldhere secoua la tête.

— Botulf s'apprêtait à faire appel auprès de lui de ma condamnation. Peut-être s'est-il déplacé pour mener une enquête sur cette affaire ?

— Oui, je me souviens que vous m'en aviez parlé, admit Eadulf à contrecœur.

— Il semblerait, pieux geref, que vous doutiez de ma sincérité. Pourquoi ce scepticisme quant à mes intentions ?

— Certaines personnes pensent que vous ne valez pas mieux que votre frère, intervint Fidelma devant les hésitations de son compagnon.

Aldhere scruta son visage avec attention.

— Je n'en doute pas. Cela arrangerait certaines personnes, comme vous dites, de me peindre sous les traits de Satan. Encore un peu d'hydromel ?

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Qui était ?

— Pourquoi rester à proximité de l'abbaye d'Aldred, ce qui vous fait courir de grands dangers, plutôt que de chercher refuge ailleurs ?

Aldhere s'assit et remplit son gobelet avant de le vider d'un air pensif.

— C'est une bonne question, dit-il enfin.

— Qui mérite une bonne réponse.

Aldhere lui adressa un sourire malicieux.

— Je veux que l'on me rende justice, figurez-vous.

— Oui, Eadulf m'a raconté votre histoire. Vous avez à tort été accusé de lâcheté et votre frère aîné complotait à votre perte parce qu'il a été déshérité en votre faveur. Mais pourquoi vous obstiner à demeurer en ces lieux ?

Pour la première fois, Aldhere afficha un air grave.

— Parce que j'ai la foi, ma soeur.

— Selon les Écritures, la foi correspond à ce que l'on espère sans en avoir les preuves. Qu'espérez-vous donc ?

— J'ai été dépouillé et ma réputation a été salie. Or je veux être disculpé, rétabli dans mes droits et voir mes persécuteurs traînés devant un tribunal. Moi et mes partisans refusons d'être chassés des terres des South Folk, qui sont nôtres par les droits du sang et de l'épée. Nous sommes arrivés ici il y a quatre générations et nous avons mis en déroute les Welisc, ces Celtes devenus indolents et dégénérés. Nous appartenons à la race des Wuffingas, descendants d'Odin, et nous refusons de perdre ce qui nous appartient.

Fidelma se rejeta en arrière en pinçant les lèvres d'un air désapprobateur tandis qu'Eadulf l'observait avec inquiétude.

— Vous nous avez très bien expliqué votre philosophie, Aldhere. Et maintenant, si nous en venions à votre frère ? Partage-t-il vos principes ?

Aldhere parut hésiter.

— Que voulez-vous savoir sur Cild ?

— De ses entretiens avec vous, frère Eadulf a retiré qu'il avait l'esprit plutôt dérangé.

Aldhere haussa les épaules.

— Il est toujours sujet à des sautes d'humeur et accomplit des actes qui ne répondent à aucune logique. De plus, il aime démesurément le pouvoir et les richesses.

— Et Gélegeis, n'éprouvait-il pas de sentiments pour elle ?

— Elle était la fille d'un chef et sans doute espérait-il, à travers elle, acquérir les richesses et le pouvoir qu'il convoitait.

— Ces sautes d'humeur, quand ont-elles commencé à se manifester ?

— Mon père n'appréciait guère son fils aîné et, quand il était enfant, il le battait et l'enfermait pour le punir.

— Selon vous, le comportement de votre père était-il justifié ?

Aldhere secoua la tête.

— Je pense que Cild avait hérité de mon père les accès de violence et de mélancolie dont il était la proie. Mon père était un homme difficile.

— Mais il ne vous a jamais traité comme Cild.

— Jamais.

Aldhere eut un sourire sans joie.

— En vérité, il s'acharnait sur Cild.

— Et votre mère, comment réagissait-elle ?

— Elle est morte quand nous étions petits et les concubines de mon père n'entraient pas dans notre vie. Nous étions livrés à nous-mêmes et Cild se réfugiait dans la solitude. Mais pourquoi posez-vous toutes ces questions ?

— Je ne parviens pas à comprendre pourquoi Cild a quitté le royaume de Connacht pour revenir ici. Était-ce avant ou après votre bannissement ?

— Avant.

— En arrivant de Maigh Eo, est-il retourné à Bretta's Ham ?

— Non, il s'est rendu directement à l'abbaye d'Aldred. Il s'était arrangé pour être nommé abbé du monastère.

— Et il avait emmené sa femme avec lui ?

— Elle l'accompagnait bien que n'étant pas religieuse.

— Quand l'avez-vous rencontrée pour la première fois ?

— J'ai déjà raconté tout ça au geref.

— Il ne m'a pas rapporté les détails de vos entretiens.

— Eh bien, je me suis rendu à l'abbaye où mon frère me l'a présentée, et je n'y suis jamais retourné. J'avais compris que mes désaccords avec Cild étaient insurmontables. Mais j'ai revu Gélgeis après avoir été déclaré hors la loi.

— Quelle opinion en aviez-vous ?

Aldhere se frotta le menton d'un air pensif.

— C'était une jeune femme douce et innocente. J'ignore quelles raisons l'avaient poussée à épouser mon frère, car elle n'avait rien de commun avec cet homme immoral et ambitieux, qui préfère utiliser son épée plutôt que penser avec sa tête.

— En somme, elle vous plaisait.

Aldhere rougit.

— Elle ne me déplaisait pas, en effet. Si elle est venue ici, c'est parce que j'étais le frère de son mari et qu'elle voulait m'aider.

— Que s'est-il passé après que vous avez été proscrit ?

— Cild a réclamé mon titre et mes terres. Ealdwulf ne lui a accordé qu'une petite part de mes richesses et l'a confirmé dans son titre d'abbé. Je pense qu'Ealdwulf anticipait déjà les décisions du concile de Whitby car, juste après, il a fait publier un décret ordonnant que les religieux qui refusaient de renier la règle de Colomba soient expulsés du royaume.

— Et, à cette époque, Cild et Gélgeis filaient le parfait amour à l'abbaye d'Aldred ?

— Une jeune fille comme Gélgeis ne pouvait pas être heureuse avec Cild, répliqua Aldhere d'un ton rogue.

— Peut-être. D'un autre côté, nous connaissons tous des couples mal assortis en apparence et qui, en réalité, s'entendent à merveille. Avez-vous eu personnellement connaissance de sujets de discorde entre Cild et Gélgeis ?

Aldhere fixait son gobelet d'un air absent.

— J'ai simplement eu l'impression qu'elle était malheureuse, dit-il enfin.

— Elle vous l'a confirmé ?

— Oui.

— Quand cela ?

— Lors de nos rencontres.

Fidelma fronça les sourcils.

— Avant que vous soyez banni ?

— Non, quand...

— Vous l'avez vue combien de fois après avoir établi votre camp ici ?

— À plusieurs reprises, quand elle se promenait dans les bois près de la rivière.

— Que vous a-t-elle raconté ?

— Selon elle, depuis que Cild n'avait pu récupérer le titre de thane de Bretta's Ham, il était devenu morose et agité. Et il se montrait cruel avec elle, ce qu'elle estimait choquant de la part d'un religieux censé suivre les enseignements des Évangiles.

— Comment expliquez-vous ces confidences ? intervint Eadulf. Après tout, pour elle vous étiez un étranger et votre lien de parenté avec Cild ne vous prédisposait guère à être son ami.

— Au contraire. Elle savait que Cild s'était mal conduit avec moi et elle se sentait seule. Elle avait besoin de parler avec quelqu'un qui la comprenne, quoi de plus naturel ?

— Que savez-vous des circonstances de la mort de Gélgeis ?

Aldhere jeta un regard suspicieux à Fidelma.

— Que devrai-je en savoir ?

— Je vous demande ce que vous en savez, pas ce que vous devriez en savoir, répliqua Fidelma d'un ton peu amène.

— On m'a raconté, tout comme à vous sans doute, qu'elle s'était aventurée par mégarde dans Hob's Mire et avait été aspirée par ce marécage, répondit Aldhere avec calme.

— Cela s'est passé il y a environ un an ?

— C'est cela, oui.

— Quand avez-vous vu Gélgeis pour la dernière fois ?

— Deux jours avant sa mort.

— Vous en êtes sûr ?

Aldhere lui adressa un large sourire.

— Absolument.

— Entreteniez-vous une liaison avec votre belle-soeur ? demanda brusquement Fidelma.

— Ce n'est pas ainsi que je qualifierais nos relations.

Fidelma haussa les sourcils d'un air moqueur.

— Mais alors, comment les interpréteriez-vous ?

— J'étais le confident de ses craintes et de ses angoisses, rien de plus.

— Et vous aviez rendez-vous avec elle deux jours avant sa mort ?

— Oui, nous nous sommes retrouvés dans les bois près de la rivière, non loin de l'abbaye. Nous sommes allés nous promener et elle m'a raconté à quel point ses relations avec Cild s'étaient détériorées. Grâce à un religieux du nom de Pol, elle avait pris contact avec sa famille. Cild avait tout découvert et fait pendre Pol en représailles sous prétexte qu'il était un hérétique. Très effrayée, Gélgeis m'a demandé d'entrer en rapport avec des religieux suivant la règle de Colomba, afin qu'ils l'aident à regagner les terres de son père.

— Comment avez-vous réagi ?

— Je lui ai proposé mon aide.

— Et alors ?

— Alors, elle m'a quitté.

— Vous l'avez laissée partir malgré les risques qu'elle encourait ? s'étonna Eadulf.

— Elle ne m'a pas laissé le choix, répliqua Aldhere, sur la défensive. Elle a refusé de me suivre au camp où je l'aurais protégée mais...

Il haussa les épaules.

— Quand avez-vous appris son décès ? reprit Fidelma.

— Le lendemain de l'accident.

— La route qu'elle empruntait pour venir vous retrouver passait-elle près de ce marécage ?

— Pas vraiment. Nous avions l'habitude de nous donner rendez-vous dans un petit bois. Je devine ce que vous pensez : vous vous demandez si elle connaissait Hob's Mire.

— Elle avait été avertie du danger ?

Aldhere étudia Fidelma avec attention.

— Oui, elle en était parfaitement consciente. Tout le monde était informé des périls que représente ce marécage.

— Croyez-vous qu'elle se soit écartée volontairement de son chemin ?

— Je vois très bien où vous voulez en venir.

— Je cherche seulement des réponses à des questions évidentes. Pourquoi se serait-elle aventurée de son plein gré dans ce marais ?

Aldhere se mura dans le silence.

— En apprenant ce malheureux accident, avez-vous tenté de mener une enquête ? le pressa Fidelma.

— Elle était morte. À quoi cela aurait-il servi ?

— À savoir si elle était seule quand elle s'est hasardée sur ce terrain mouvant.

Il réfléchit.

— Cette idée ne m'est venue que beaucoup plus tard, quand nous avons sauvé le pieux gerefà d'une attaque des Saxons de l'Est alors qu'il sortait des marais. Il m'a appris que le père et le frère de Gélgeis avaient fait le voyage jusqu'ici pour tenter de forcer Cild à confesser l'assassinat de son épouse.

« Je lui ai dit que leur entreprise était condamnée d'avance. En admettant que mon frère soit coupable de ce dont on l'accuse, jamais il ne reconnaîtra son crime, il n'a pas de conscience.

Fidelma soupira.

— Des rumeurs, des conjectures... je n'ai pas un seul fait sur lequel m'appuyer afin d'éviter la tragédie qui va bientôt nous entraîner dans son sillage.

Elle fixa Aldhere droit dans les yeux.

— Avez-vous déjà rencontré Mella ?

— Mella ? murmura-t-il.

— La soeur jumelle de Gélgeis. Elles étaient tellement semblables que seule leur famille proche pouvait les distinguer l'une de l'autre.

— Je ne l'ai jamais rencontrée, qu'est-ce qui vous fait supposer une chose pareille ?

— Elle avait essayé de dissuader Gélgeis d'épouser Cild.

— Mais Mella...

Aldhere s'interrompt brusquement.

— Poursuivez ! s'écria Fidelma.

— Eh bien, Mella a été capturée et emmenée comme esclave lors d'un raid et elle a péri en mer.

— Comment savez-vous cela ?

Aldhere leva les mains au ciel en un geste d'impuissance.

— Sans doute Gélgeis me l'a-t-elle raconté.

— Ce drame s'est déroulé après que Gélgeis eut rejoint le royaume des South Folk. Comment l'aurait-elle appris ?

— Je l'ignore. En tout cas, elle savait.

— Quand vous en a-t-elle parlé ?

— Je ne m'en souviens pas. Lors d'une de nos promenades, je suppose.

— Qu'a-t-elle dit exactement ?

— Que sa soeur avait été faite prisonnière et que le navire sur lequel on l'avait embarquée avait sombré. Mes connaissances sur ce drame se limitent à ces quelques informations.

Il était clair qu'Aldhere mentait. Mais pour quelles raisons ?

Sur ces entrefaites, il se leva.

— Assez bavardé, déclara-t-il d'un ton brusque, j'ai des tâches à accomplir. Et maintenant je vous laisse, ainsi vous aurez tout le temps de vous reposer jusqu'à mon retour.

Il sortit à grands pas.

Eadulf se tourna vers Fidelma, mais elle posa un doigt sur ses lèvres en faisant un geste en direction de la porte.

— J'aimerais en savoir davantage sur ce Sigeric, dit-elle à voix haute.

— Eh bien, c'est l'intendant du roi et il occupait la même fonction auprès du roi Athelwold avant lui. Il serait un bâtard de Ricbert, un païen qui a régné ici pendant trois années et assassiné Eorpwald, qui s'était converti au christianisme.

Fidelma leva la main.

— Je ne comprends pas très bien ces titres anglo-saxons. Votre Sigeric, le grand intendant, est-il évêque ?

— Grand Dieu non, c'est un païen, mais nos rois écoutent ses conseils et l'ont placé au sommet de la hiérarchie des juges. Personne ne connaît mieux que lui les lois des Wuffingas qui nous régissent.

— Je n'ignore pas votre système juridique, je te remercie. Mais pourquoi Sigeric, votre chef brehon, a-t-il été envoyé à l'abbaye d'Aldred ? A-t-il vraiment l'intention de prononcer l'acquittement d'Aldhere ou poursuit-il un autre but ?

Eadulf comprit ce qui tourmentait Fidelma.

— Tu te demandes si cette mission ne concernerait pas plutôt les accusations portées contre Cild. Imaginons que Gadra ou son fils soient entrés en contact avec Sigeric qui chercherait à prévenir la tragédie ayant éveillé tes craintes...

— Cela m'étonnerait, car je doute que le roi Ealdwulf puisse comprendre les enjeux du troscud de Gadra. Ce Sigeric doit avoir quelque autre projet, mais, à moins de retourner à l'abbaye d'Aldred, je ne vois pas comment nous pourrions nous en assurer.

CHAPITRE XV

Eadulf ne put dissimuler sa nervosité.

— Tu veux vraiment retourner à l'abbaye ? Une telle entreprise serait extrêmement dangereuse.

Fidelma fit la grimace.

— Je ne vois pas d'autre moyen de découvrir la vérité puisque tous ces mystères ont leur origine dans le monastère. Que cet éminent juriste s'y soit rendu est peut-être un signe de Dieu. S'il est un homme honnête, pourquoi ne pas lui faire confiance ?

— Mais s'il choisit de prendre le parti de Cild, les choses vont mal se terminer pour nous.

— Du moins disposons-nous d'un avantage : nous pouvons pénétrer dans l'abbaye et nous introduire dans l'hôtellerie sans qu'on nous remarque. Peut-être aurons-nous l'occasion de nous entretenir avec ce juge avant que l'abbé Cild soit alerté.

— Cela ressemble fort à une démarche désespérée, fit observer Eadulf. Et si nous sommes arrêtés par la garde de Cild ou celle de Sigeric ? Nous serons pris au piège, et dans l'impossibilité de venir en aide à nos amis et de poursuivre notre enquête.

Entendant des éclats de voix, il alla ouvrir la porte de la cabane.

— C'est la compagne d'Aldhere... cette Gauloise dont je t'avais parlé.

Fidelma le rejoignit.

Dehors, la femme aux cheveux couleur de lin qui tenait son cheval par la bride s'était lancée dans une conversation animée avec Aldhere. L'homme qui l'accompagnait sauta à terre et déchargea sa monture de plusieurs paniers remplis de victuailles. Apparemment, ils s'étaient bien rendus au marché de la ville voisine, comme l'avait annoncé Aldhere. Ce dernier parlait avec volubilité à Bertha, mais sans élever la voix. De son côté, Bertha frappait l'air de son poing comme pour donner plus de vigueur à ses propos. Elle finit par se détourner, se remit en selle et s'éloigna.

Fidelma haussa les épaules et retourna s'asseoir.

— Il semblerait que les femmes saxonnes ne soient pas toutes aussi dociles avec leurs compagnons que tu le prétendais, fit-elle

observer d'un air amusé.

— Celle-là est une Gauloise, répliqua Eadulf.

— Cela explique tout. Au fait, où est passé notre ami Wiglaf ? Je voulais lui poser quelques questions avant que nous repartions.

— Il devrait déjà nous avoir rejoints. Je me demande ce qui l'a retardé.

— De qui parlez-vous ? demanda Aldhere qui était entré dans la pièce alors qu'Eadulf lui tournait le dos.

— De Wiglaf, l'homme qui nous a escortés jusqu'ici, répondit Fidelma sans se démonter.

Aldhere plissa les paupières.

— Que pourrait-il bien vous apprendre que j'ignorerais ?

— Rien, sans doute. Mais il était en contact avec frère Botulf au monastère et c'est à lui que Botulf s'était adressé pour vous rencontrer.

Aldhere hocha la tête.

— C'est exact.

— Peut-être détient-il une information qu'il aurait oublié de nous communiquer.

— Il a pris son tour de garde comme sentinelle et il devrait revenir d'ici peu. Vous joindrez-vous à nous pour le repas de midi ?

— Avec plaisir. Où est donc passé votre amie gauloise ?

Aldhere rendit son sourire à Fidelma.

— Des tâches importantes la retiennent pour l'instant, mais elle nous rejoindra plus tard.

— Et Lioba ? demanda Eadulf saisi d'un brusque accès de malice. Vous l'invitez souvent ici ?

Aldhere parut gêné.

— Que savez-vous de Lioba ? s'enquit-il d'un ton rogue.

— On m'a dit qu'elle était une fille assez... capricieuse, et bien connue à l'abbaye et dans votre camp.

Aldhere leva les yeux au ciel.

— Méfiez-vous des commérages, pieux geref. Cette jeune personne est la fille d'un paysan des environs. Elle est sans ressources et doit bien trouver un moyen de subsistance. Elle a des relations à l'abbaye et vient parfois me rendre visite pour me communiquer des renseignements qu'elle est la seule à pouvoir me fournir.

Il était clair qu'Aldhere ne désirait pas s'attarder sur le sujet. Fidelma en profita pour poser une question qui la taraudait.

— Des rumeurs prétendent que des Saxons de l'Est auraient récemment mené des attaques dans ces contrées. En auriez-vous eu confirmation ?

Aldhere sourit à Eadulf.

— Votre ami est mieux placé que moi pour en parler. Il a failli se faire tuer par l'équipage d'un navire des Saxons de l'Est.

— Il m'a raconté cet incident, mais je pensais plutôt à un assaut mené par plusieurs navires.

Aldhere lui jeta un regard moqueur.

— Si vous pensez à Sigehere et à ses bandes armées, alors sachez qu'il est bien incapable de conduire de pareilles opérations. Le royaume des Saxons de l'Est est trop divisé. Sigehere et Sebbi se combattent féroceement. Des bateaux isolés peuvent frapper ici et là, et nous avons subi quelques attaques le long de la frontière, mais rien de très important. Les hommes de Sigehere sont comme des moustiques qui agacent, rien de plus. Quelque chose vous inquiète ?

La réponse d'Aldhere confirmait ce que pensait Fidelma.

— Quelqu'un a prétendu qu'une attaque avait eu lieu il y a deux jours, mais il devait se tromper.

— Quand les gens ont peur, ils lâchent la bride à leur imagination. J'aurais été informé d'un tel événement.

— En considérant votre hostilité envers votre roi, dit Fidelma d'un ton rêveur, il m'était passé par la tête que vous auriez pu accueillir favorablement la venue du roi des Saxons de l'Est sur ces terres.

Furieux, Aldhere se redressa.

— Je suis peut-être un hors-la-loi, mais certainement pas un traître. Si vous étiez un homme, j'exigerais réparation de cette insulte une épée à la main.

— Alors je remercie le ciel de n'être qu'une femme, répliqua Fidelma sans s'émouvoir. Après tout, l'idée que par dépit vous vous soyez tourné vers Sigehere ne manque pas de logique. Certaines personnes auront pris leurs craintes pour des réalités.

— Montrez-les-moi et j'éprouverai leur vérité contre la mienne en combat singulier, gronda Aldhere.

Fidelma se força à sourire.

— Tout ce que vous réussiriez à prouver, c'est votre habileté ou votre maladresse au maniement des armes. Qui, selon vous, aurait avantage à faire courir de tels bruits ?

— Mon frère, qui d'autre ?

— Ces rumeurs sont donc sans fondement ?

— Vous avez de la chance que je sois d'un naturel placide, ma soeur, répondit Aldhere avec un sourire contraint. Je vous ai déjà dit que jamais je ne vendrais mon peuple. Ealdwulf pourrait bien regretter un jour d'avoir prêté l'oreille aux médisances qui l'ont poussé à me déclarer hors la loi. Mais il est le roi et nos différends ne concernent que nous. Je pourrais lever des troupes pour le forcer à reconnaître mon innocence, mais jamais je ne m'allierais à un ennemi pour le renverser.

Il marqua une pause.

— Et maintenant, assez de questions. Nous allons manger ce pain et cette viande, et boire de l'hydromel en attendant Wiglaf.

Fidelma s'inclina de bonne grâce. Au cours du repas, Aldhere les interrogea sur leurs voyages et les mœurs des gens qu'ils avaient rencontrés. Il était particulièrement intéressé par le pèlerinage qu'ils avaient fait à Rome et sa curiosité s'exprimait par des remarques pleines de vivacité et de bon sens.

Le temps passa et Wiglaf ne se manifestait toujours pas. Fidelma nota qu'Aldhere était de plus en plus inquiet, même s'il s'efforçait de n'en rien laisser paraître. Il finit cependant par se lever sans dissimuler son anxiété.

— Excusez-moi, mais je dois partir avec deux de mes hommes à la recherche de Wiglaf.

— Permettez qu'on vous accompagne, dit Fidelma. Il se fait tard et, avec un peu de chance, nous rencontrerons Wiglaf en chemin, ce qui me permettra de l'interroger comme j'en avais l'intention.

Aldhere ne vit pas d'objection à sa proposition et ils se mirent en route sans tarder.

Ils se dirigeaient vers le sud à travers bois quand un des guerriers d'Aldhere poussa un cri.

Devant eux, un corps était allongé dans la neige, deux flèches fichées dans la poitrine. Ils reconnurent un des compagnons de Wiglaf.

Un nouveau cri.

Quelques toises plus loin, au milieu des arbres, gisaient deux autres corps.

Aldhere et ses hommes avaient brandi leurs épées et jetaient des regards anxieux autour d'eux.

Ils firent quelques pas... et tombèrent sur le cadavre de Wiglaf. Une flèche lui avait traversé la gorge et une autre l'estomac. Eadulf baissa la tête et poussa un profond soupir.

— Un homme né pour être pendu ne risque pas de se noyer, murmura-t-il avec une poignante tristesse.

Fidelma ouvrit de grands yeux et il haussa les épaules.

— C'était sa philosophie, expliqua-t-il.

— Hé !

Ils se tournèrent vers un des guerriers qui avait mis pied à terre et examinait une des victimes.

— Cet homme est encore en vie !

Tous le rejoignirent.

— Écartez-vous, j'ai étudié la médecine, dit Eadulf.

Après un rapide examen, il se tourna vers ses compagnons en secouant la tête.

— Il n'y a pas d'espoir.

— Qui t'a fait cela ? s'écria Aldhere en se penchant vers le blessé

dont les lèvres ensanglantées furent saisies d'un tremblement.

— Parle, je t'en conjure !

— C'est... l'abbé...

Et le malheureux expira dans un râle.

Aldhere se redressa, le visage empourpré par la colère.

— Cild !

— Seigneur ! s'écria le second guerrier en lui remettant un objet qu'il avait prélevé sur le corps d'un des cadavres.

Aldhere le tourna et le retourna dans sa main avant de le tendre à Eadulf et Fidelma.

— Ceci ne laisse plus aucun doute sur l'auteur de ce massacre, murmura-t-il.

L'objet était un crucifix passé à un lacet de cuir qui avait été arraché à son meurtrier par le mourant.

— La haine entre vous et votre frère est d'une rare intensité, déclara Fidelma d'un air sombre. Et j'ignore encore où elle prend ses racines.

— Qu'insinuez-vous ?

— Cild a mobilisé ses moines armés pour vous attaquer, vous et vos partisans. Il a assassiné vos hommes sans en éprouver le moindre remords. Le fait que votre père l'ait déshérité en votre faveur n'explique pas une telle sauvagerie. Non, décidément, quelque chose m'échappe.

— Vous ne connaissez pas la noirceur de l'âme de mon frère. Elle déborde d'une haine irraisonnée pour le genre humain et toute la création.

D'un geste large, Aldhere désigna les corps qui gisaient dans les bois.

— Quelle autre preuve vous faut-il de sa monstruosité ? Il est le mal en personne.

Il donna des ordres à ses hommes afin que l'on ramène les cadavres au camp.

— Et vous, que décidez-vous ? demanda-t-il aux deux religieux. Préférez-vous poursuivre votre voyage ou rentrer avec nous et vous mettre sous ma protection ?

— Wiglaf était la dernière personne à s'être entretenue avec Botulf, déclara Fidelma, et notre seul espoir de découvrir un indice nous permettant de comprendre ce qui se passe à l'abbaye d'Aldred. Il vaut donc mieux nous séparer.

— Auriez-vous l'intention de retourner à Cantorbéry ?

— Peut-être, conclut la jeune femme sans s'avancer davantage.

Les deux religieux remontèrent sur leurs poneys, abandonnant le chef et ses hommes à leur sinistre besogne.

— Je te connais, Fidelma, lança Eadulf dès qu'ils se retrouvèrent

seuls. Cela m'étonnerait qu'on retourne à Cantorbéry.

Elle fit la moue.

— Naturellement, je n'en pensais pas un mot.

— T'obstinerais-tu à vouloir regagner l'abbaye malgré l'abominable démonstration de la cruauté de Cild dont nous avons été les témoins ?

— En as-tu jamais douté ?

— Oh, non ! soupira Eadulf.

Il marqua un temps d'hésitation.

— Tu as vraiment l'intention de faire appel à Sigeric pour nous venir en aide ?

— Je ne vois pas d'autre moyen d'empêcher le troscud. Si nous ne parvenons pas à découvrir ce qui est arrivé à Gélgeis et Botulf, alors nous trouverons un autre moyen d'empêcher le jeûne rituel de Gadra.

— Tu es sûre que les conséquences en seraient aussi dramatiques que tu le prétends ?

Fidelma se tourna vers lui et il lut la réponse sur son visage.

— Si je n'en étais pas persuadée, je gagnerais un port pour m'embarquer sur le premier bateau en partance pour l'Irlande, et je ne passerais pas un jour de plus dans ce pays rongé par la haine et des guerres incessantes.

Eadulf battit des paupières devant la violence de ces paroles.

— Excuse-moi si je t'ai blessé, mais je mentirais en prétendant que j'aime cette région et ses coutumes. Cet endroit perdu au milieu de nulle part où on ne cesse de se combattre et de s'humilier mutuellement me fait horreur.

Eadulf était choqué.

— Comment peux-tu t'exprimer ainsi après un séjour aussi bref ?

— J'en ai assez vu.

— Tu parles de mon peuple, Fidelma. Certes, ces gens préfèrent par tradition l'épée à la charrue, mais ils sont francs, ingénieux et prêts à se lancer dans des entreprises pleines d'écueils et de dangers. Nous sommes un peuple un peu trop combatif, je te l'accorde, toujours enthousiaste cependant quand il s'agit de religion ou des affaires du royaume. Et il nous arrive de nous montrer très déterminés.

Fidelma lui sourit.

— Tu défends très bien les tiens.

— Je crains que tu ne les juges mal.

— Je les juge d'après mon expérience.

— Tout le monde ici n'est pas à l'image de Cild et Aldhere.

— Je ne pensais pas à eux. J'ai observé vos traditions et étudié vos lois. Vous êtes présomptueux, vos usages sont trop rudes. Vos dispositions à entreprendre et votre goût du risque gagneraient à être tempérés, chez chacun d'entre vous, par un désir d'épanouissement

personnel.

Eadulf s'était empourpré.

— Ces considérations ne sont pas dignes de toi. La guerre, le meurtre et la jalousie fleurissent dans les cinq royaumes, et pourtant dans ce cas tu ne parles pas de barbarie.

— Oui, parce que nous avons élaboré un système juridique et un droit coutumier qui condamnent ce type de comportement. Mais ici, Eadulf, même la loi s'enracine dans votre impétuosité brutale.

Eadulf se mura dans un silence réprobateur et Fidelma retint un soupir d'irritation. Heureusement, elle savait que la colère de son compagnon serait vite oubliée, car il ignorait la rancune. D'ici à quelques minutes, il ne lui tiendrait plus rigueur de la sévérité de ses propos.

Bien qu'il ne fût pas très tard, il faisait de plus en plus sombre. Eadulf jugea qu'ils approchaient de Hob's Mire et il ne se sentait guère rassuré. Sans se l'avouer, il cherchait le feu follet et sa flamme bleue du regard. Son esprit logique connaissait très bien l'explication de l'ignis fatuus, il se rappelait aussi les légendes qu'avait suscitées le « feu des cadavres » chez les habitants de ces contrées.

— L'abbaye est juste derrière ces arbres, dit-il à mi-voix. À partir d'ici, nous devons nous montrer prudents.

Elle hocha la tête.

— Le mieux est encore de passer par le chemin que nous avons emprunté pour sortir de l'hôtellerie.

— Sans lanterne, ce sera difficile de retrouver le passage secret.

Il scrutait l'obscurité quand, soudain, il se pencha et saisit Fidelma par le bras. Elle se retourna et vit qu'il avait posé un doigt sur ses lèvres et lui indiquait une direction juste devant eux.

— J'ai vu quelque chose bouger, murmura-t-il. Des cavaliers sont postés près des arbres, là.

— Qui sont-ils ?

— Je l'ignore, mais ils ne sont pas d'ici.

— Drôle d'endroit pour se donner rendez-vous.

Avant qu'Eadulf ait eu le temps de réagir, elle sautait à terre.

— Laissons les poneys derrière ces buissons, nul ne les apercevra depuis le chemin, et allons voir de plus près ce qui se trame.

— Ce n'est pas très raisonnable, ces hommes sont peut-être armés, protesta Eadulf.

Elle lui sourit.

— La déraison est parfois plus puissante que la force. Allons, viens.

Eadulf alla à contrecœur cacher les poneys, puis rejoignit sa compagne.

— On ferait mieux de s'écarter du chemin, chuchota-t-il. Même

s'il fait sombre, la luminosité de la neige ne nous sert pas.

Elle hocha la tête et ils pénétrèrent dans la forêt avant de se diriger vers une petite élévation boisée. Par chance, ils trouvèrent un abri dans une anfractuosité de rocher à trois toises au plus du groupe, composé de six cavaliers enveloppés de fourrures.

La première voix qu'ils entendirent fit sursauter Eadulf.

— Eh bien, frère Willibrod, on va attendre encore longtemps ?

L'abbé Cild en personne.

— Maintenant, ils ne devraient plus tarder, répondit le dominus borgne de l'abbaye.

— Cild est le premier à avoir parlé, murmura Eadulf à l'instant où l'abbé s'écriait :

— Si d'ici quelques minutes frère Higbald n'est pas arrivé, je retourne à l'abbaye ! Je suis gelé, la nuit tombe et nous avons des invités de marque dont nous devons nous occuper !

— Ne vous inquiétez pas pour eux, le seigneur Sigeric se repose de son pénible voyage.

— Il est l'envoyé du roi et nous devons veiller à le recevoir avec toute la courtoisie due à son rang.

— Ce sera fait, assura le dominus.

— Vous êtes sûr de ne pas vous être trompé d'endroit ?

— Frère Higbald a été très précis. Il a envoyé un des frères afin de...

— Je sais, je sais, l'interrompit l'abbé Cild. Mais je ne comprends pas pourquoi il nous a fait venir ici pour nous annoncer cette importante nouvelle, qui pouvait attendre son retour à l'abbaye. Vous êtes certain que cela concerne Gadra et ses exigences ?

— Je vous ai répété mot pour mot les paroles de son messenger.

— Mais qui a donné l'autorisation à Higbald de quitter l'abbaye pour courir la campagne ?

— Il va tout nous expliquer, lui assura Willibrod. D'ailleurs...

Un des cavaliers poussa un cri.

— Que Dieu et ses saints apôtres nous protègent ! Regardez !

Il tendit le bras vers les marécages de l'autre côté du chemin.

Eadulf et Fidelma levèrent prudemment la tête par-dessus le rocher pour voir ce qui lui causait une aussi grande frayeur. Une flamme bleue vacillante glissait au-dessus des marais...

— Le feu des cadavres, murmura Eadulf d'une voix mal assurée.

— Ignis fatuus, chuchota Fidelma. Un phénomène naturel. Je ne comprends pas pourquoi il se met dans un tel état.

Un hurlement de l'abbé Cild recouvrit la fin de sa phrase.

— Que la Vierge me vienne en aide !

Il avait déjà fait tourner bride à son cheval qui galopait en direction du monastère, aussitôt imité par frère Willibrod et les autres.

C'est alors qu'Eadulf attira l'attention de Fidelma sur une forme qui s'était dessinée à la lueur de la lumière bleue. Fidelma plissa les paupières et distingua une silhouette à cheval. Elle poussa une exclamation d'excitation tandis qu'à ses côtés Eadulf soupirait à fendre l'âme.

— C'est elle que j'ai vue lors de ma première nuit dans les murs du monastère, murmura-t-il d'une voix remplie de crainte. C'est le fantôme de Gélgeis !

CHAPITRE XVI

Eadulf était resté pétrifié par la vision qui s'offrait à lui. Il finit par réaliser que Fidelma descendait à vive allure l'élévation où ils se trouvaient et s'élançait sur le chemin maintenant déserté.

— Qu'est-ce que tu fais ? s'écria-t-il en se précipitant derrière elle.

— Je veux me rapprocher au plus près de cette apparition.

— Arrête ! Au nom du ciel ! Tu t'engages dans Hob's Mire !

Elle ne l'écoutait pas, inconsciente du danger, et s'éloignait dans l'obscurité tandis qu'Eadulf tentait vainement de la rattraper. Ils entendirent un cheval hennir et tout à coup la silhouette s'évanouit. Fidelma courait toujours et c'est alors que, rendu maladroit par la contrariété, Eadulf glissa et se mit à s'enfoncer sous la surface du marais recouvert de neige.

— Aide-moi ! hurla-t-il en sentant qu'il perdait pied.

Fidelma hésita, jeta un coup d'oeil en arrière, le vit qui se débattait et se précipita pour l'attraper par le bras. Il ne s'était embourbé que jusqu'aux mollets et elle parvint sans trop de difficultés à le ramener sur la terre ferme. La présence de Fidelma avait fait recouvrer ses esprits à Eadulf et il avait trouvé la force de s'extraire de la boue glacée. Fidelma, en comprenant que sa détermination à démasquer le fantôme l'avait poussée à oublier toute prudence, se maudit en silence.

— Tu es sûr que ça va ? demanda-t-elle à son compagnon qui reprenait son souffle sur l'étroit ruban du sentier.

— Oui, je crois.

— Excuse-moi de m'être conduite avec autant d'insouciance. De toute façon, ce n'est pas ce soir que nous rattraperons cette personne.

Eadulf la fixa d'un air éberlué.

— Tu veux dire ce spectre ?

— Non, cette fille. Malheureusement, nous n'avons aucun moyen d'éclairer une piste qui nous mènerait jusqu'à elle. Je me demande si en plein jour nous retrouverons la trace de l'ignis fatuus. J'aimerais bien examiner le sol.

Eadulf se releva.

— Pour l'instant, je ne désire qu'une chose : fuir ce damné

marécage et ses satanés feux follets.

Il regarda autour de lui en frissonnant.

La nuit était tombée et la campagne environnante ne présentait plus qu'une étendue pleine d'ombres menaçantes. Ils manquaient de points de repère pour se sortir de là et le chemin tortueux qui les avait menés au coeur d'Hob's Mire s'était dissout dans l'obscurité.

Eadulf passa devant, avançant avec précaution, afin d'éprouver la stabilité du terrain. Ils finirent enfin par rejoindre la route principale et s'apprêtaient à souffler un peu et à se remettre de leurs émotions quand ils entendirent des chevaux approcher.

— C'est peut-être Cild qui est revenu sur ses pas, murmura Eadulf. Vite, retournons dans notre cachette.

— Ce n'est pas Cild, les chevaux arrivent dans la direction opposée à celle de l'abbaye.

Ils grimpèrent l'éminence en trébuchant et se jetèrent dans l'anfractuosité du rocher à l'instant même où six cavaliers qui arrivaient firent halte juste au-dessous d'eux dans un grondement de sabots. L'un d'eux brandissait une torche qui n'éclairait pas suffisamment pour qu'on distingue les traits des nouveaux venus.

— Personne ! s'écria une voix de femme. Vous êtes sûrs que c'est ici que vous leur avez donné rendez-vous ?

— Évidemment, dit la voix de frère Higbald. Êtes-vous certains d'avoir bien transmis le message ?

— Mot pour mot à frère Willibrod, seigneur Higbald ! s'écria un homme d'un ton indigné.

Eadulf haussa les sourcils en entendant le titre de « seigneur » accordé au moine.

— Il ne se doute de rien ? reprit Higbald.

La femme éclata d'un rire effronté.

— Ce vieux fou ? Il n'a qu'une obsession et ça l'empêche de réfléchir.

— Arwald, qu'en penses-tu ? insista Higbald.

— Il n'a pas le moindre soupçon.

— Alors qu'ils aillent au diable ! Ils ont dû retourner à l'abbaye au lieu de nous attendre.

— C'est fort probable, renchérit la femme.

— Que Dieu les maudisse !

Le rire de la femme résonna à nouveau.

— Ce n'est pas une façon de parler pour un pieu religieux, Higbald. N'oublie pas que tu dois continuer de jouer ton rôle encore quelque temps. En tout cas, inutile de s'alarmer, je crois que nous en avons assez fait pour précipiter les événements.

— Mais, Lioba, si je retourne maintenant à l'abbaye il faudra que je me trouve une excuse en ce qui concerne Gadra.

— Ce ne sera pas très difficile. Cela étant dit, peut-être avons-nous un peu trop épicé nos stratagèmes.

— Je vais m'en retourner au monastère. Nous verrons bien si ce vieillard, Sigeric, est aussi malin qu'on le prétend. On se retrouve demain soir à la chapelle.

— Est-ce bien raisonnable ?

— Pour autant que je le sache, nous n'avons éveillé les soupçons de personne. Il ne nous reste plus qu'à ajouter les derniers ingrédients au plat de notre composition que nous leur avons préparé. Avec tout ça, je suis certain que le roi Ealdwulf se verra contraint d'attaquer Aldhere.

La bande de cavaliers s'ébranla et s'éloigna au trot de ses montures.

Eadulf se redressa et aida Fidelma à se mettre debout.

— Qu'est-ce que tu dis de ça ? Les mystères s'épaississent d'heure en heure.

— Au contraire, ils commencent à se dissiper. Mais, avant de regagner l'abbaye, nous devons rendre une visite à quelqu'un. La ferme de Mul est-elle loin d'ici ?

— Mais pourquoi...

De crainte d'irriter sa compagne, il laissa sa question en suspens.

— Nous sommes à une heure de chevauchée de Frig's Tun. Moins si la lune se montre.

— Parfait. Crois-tu que Mul pourra nous conduire à Hob's Mire demain matin ?

— Sans doute. Tu veux qu'il nous guide dans les marais ?

— Oui, j'aimerais examiner l'endroit exact où nous avons vu cet ignis fatuus. Si mes suppositions se confirment, je pense que nous aurons avancé d'un grand pas.

— Tu en es sûre ?

— Absolument. Mais il faut commencer par convaincre Mul de nous accorder l'hospitalité pour la nuit.

— L'argent le rend très conciliant et donc cela ne devrait pas poser de problème, ironisa Eadulf. Aurais-tu finalement renoncé à rencontrer Sigeric ?

— Pas du tout. Ce dont nous avons été les témoins au cours de l'heure qui vient de s'écouler donne une nouvelle dimension à cette aventure. Mais pour présenter un récit plausible à Sigeric, il me manque une information primordiale.

— Et tu ne me proposes même pas d'en discuter ? dit Eadulf d'un air pincé.

— Ai-je jamais refusé de t'entretenir de mes hypothèses ? répliqua Fidelma avec humeur. Je t'informerai en chemin de ce que je pense avoir découvert. Nous avons déjà perdu assez de temps.

L'aube s'était levée depuis peu et la journée s'annonçait maussade. Le ciel bas se confondait à l'horizon avec le manteau neigeux, et il y avait peu d'espoir que le pâle soleil d'hiver parviendrait, à percer l'épaisse couche de nuages. C'était une vision empreinte d'une profonde mélancolie.

Mul avait pris les devants sur un de ses ânes. Il montait à cru avec aisance, les deux jambes pendant du même côté. Derrière lui venaient Fidelma et Eadulf sur leurs poneys. Ils avançaient dans un paysage comme on en voit parfois en rêve. La plaine d'un blanc crayeux s'étendait à l'infini, sa monotonie seulement rompue par des buissons à feuilles persistantes et des rochers épars, jetés ici et là comme si un géant désœuvré s'était amusé à jouer aux dés. De temps à autre, ils percevaient le bruissement obstiné d'un ruisseau coulant au milieu de la neige qui fondait. De rares arbres dressaient leurs branches dénudées. À part quelques oiseaux dont on percevait à peine la trace dans le ciel, tous les animaux semblaient avoir disparu.

Mul arrêta son âne et se tourna vers les deux religieux.

— Et voilà Hob's Mire, déclara-t-il avec un geste large. Vous voyez les saules, là-bas ? Ils bordent l'Alde et, à un mille plus loin, au-delà de la petite colline, vous avez l'abbaye d'Aldred.

Eadulf fronça les sourcils.

— En abordant le marécage de ce côté, je ne parviens plus à situer l'ignis fatuus que nous avons aperçu hier.

Mul fit la grimace.

— Je vous ai amenés ici par le chemin le plus sûr, gerefafa. Si vous voulez risquer votre vie, libre à vous, quant à moi, je n'ai pas l'intention de prendre de risques inutiles.

Fidelma lui sourit.

— Dieu nous préserve de vous faire courir un quelconque danger. Cependant, si nous voulons retrouver l'endroit exact où le feu follet nous est apparu, nous avons besoin de repères.

Mul renifla d'un air fâché et tendit le doigt vers une rangée de grands aulnes.

— Vous voyez ces arbres ? Ils longent le chemin qui mène à la berge de la rivière. Là, vous trouverez un pont qui traverse l'Alde et mène à l'abbaye. À mon avis, c'est la route que vous avez empruntée hier.

Eadulf plissa les paupières.

— Je crois que j'y suis. La petite élévation boisée, là-bas, c'était notre poste d'observation.

— Mul, y a-t-il un chemin sûr qui mène jusque là-bas ? s'enquit Fidelma.

— Il n'est pas direct, mais je peux vous faire traverser à condition que nous passions l'un derrière l'autre.

Elle hochait gravement la tête.

Le fermier se tourna vers Eadulf.

— Et vous, geref, cela vous convient-il ?

— Parfaitement, répliqua Eadulf avec un geste d'impatience.

— Très bien, alors suivez-moi et attention, un seul faux pas et vous et votre monture serez aspirés par la boue. Vous m'avez bien compris ?

Sur ces mots, il s'engagea sur la vaste étendue uniforme. Sous la croûte gelée, les trous et les roseaux enchevêtrés n'attendaient qu'une occasion pour se saisir de leurs victimes et les ensevelir dans l'oubli. Fidelma, penchée sur l'encolure de son poney, ne quittait pas des yeux la piste ouverte par Mul.

Des cannes de joncs jaunies pointaient ici et là à travers la neige, et on entendait le bruit des bulles d'air qui éclataient, se frayant un chemin depuis des profondeurs glauques où pourrissaient la végétation et des restes d'animaux pris au piège.

Soudain, Fidelma entendit un bruissement et un oiseau s'envola d'un bouquet d'ajoncs. Elle crut un instant qu'il s'agissait d'une chouette, mais son oeil exercé eut le temps d'apercevoir des pattes vertes, un plumage rayé de brun et de noir... des teintes qui se confondaient avec celles de la nature.

— Un butor ! s'écria-t-elle en entendant un cri caverneux vite étouffé.

— Tout juste, ma soeur.

— Que savez-vous de l'ignis fatuus, Mul ?

— Hein ?

— Elle veut parler des feux follets, traduisit Eadulf.

— Ah, les feux des cadavres !

Il haussa les épaules.

— Ces pâles lumières bleues qui dansent souvent dans les marais... Moi qui ai été élevé dans cette région, j'y suis habitué et ne les ai jamais craints. Vous en avez vu un hier soir ?

Fidelma acquiesça.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ? Je vous aurais expliqué ce dont il s'agit, pas la peine de venir jusqu'ici.

— Je ne m'intéresse pas seulement à l'ignis fatuus...

— Il ne brille qu'à la nuit tombée, cette expédition est du temps perdu.

— C'est l'endroit où il est apparu qui m'intrigue. Mais selon vous, à quoi est dû ce phénomène ?

— Les plantes et surtout les cadavres d'animaux libèrent des gaz à odeur nauséabonde. Parfois, ils s'enflamment spontanément. L'effet en est étrange et on peut comprendre que cela effraie les gens, qui se racontent toutes sortes d'histoires à ce sujet.

Il embrassa le paysage d'un geste large.

— Vu le nombre de bêtes qui s'égarèrent, ce n'est pas la chair en décomposition qui manque. Vous voulez toujours continuer ?

Fidelma mesura la distance qui les séparait du chemin qu'ils avaient emprunté la veille.

— Je n'ai nulle envie de renoncer. Ne pourrait-on s'orienter un peu plus vers la droite ?

Mul regarda dans la direction qu'elle lui indiquait.

— Si, mais soyez très prudents en me suivant.

Ils progressèrent dans un silence tendu et, quand Mul s'arrêta, ils avaient rejoint un grand îlot de terre ferme légèrement surélevé. Autour de ce refuge, la couche de neige était plus mince et des taches sombres révélaient les endroits périlleux.

— Ne bougez plus ! s'écria Fidelma en glissant de sa selle.

Mul la regarda comme si elle avait perdu la tête.

— Pourquoi vous alarmer ? Ce lieu est tout à fait sûr.

Sans lui répondre, Fidelma avança de quelques pas et s'agenouilla sur le sol durci où la neige avait été remuée et gelée pendant la nuit.

— Qu'est-ce donc ? demanda Eadulf qui l'avait rejointe.

— Quelqu'un s'est tenu ici, à pied et à cheval. Regarde ces petites empreintes... ce sont celles d'une seule personne.

— Une femme ?

— Oui, elle se tenait au bord du marécage et elle savait très bien ce qu'elle faisait. Un seul faux pas et elle était engloutie avec sa monture.

Mul les observait, tenant fermement les rênes de leurs poneys.

— Avez-vous trouvé ce que vous cherchiez ? demanda-t-il.

— Nous avons résolu le mystère de ce prétendu fantôme qui est apparu hier au soir, déclara Fidelma avec satisfaction. Quelqu'un s'est tracé un chemin jusqu'ici, et c'est sa silhouette que nous avons vue.

Eadulf dirigea ses regards vers l'élévation qui leur avait servi de poste d'observation la nuit précédente.

— Mais comment s'est-elle débrouillée pour surgir dans cette lumière vacillante ?

Fidelma huma l'air.

— Qu'est-ce que tu sens ?

Alors qu'il pratiquait la médecine, Eadulf avait fermé les yeux de bien des morts – et il reconnaissait cette puanteur.

— Il s'agit bien de l'odeur de pourriture des cadavres en décomposition, conclut-il.

Fidelma se tourna vers le fermier.

— Qu'en pensez-vous, Mul ?

— Eh bien... il y a ici de quoi alimenter des feux follets. Regardez, on ne les voit pas, mais ils brûlent.

À quelques toises, ils distinguèrent un curieux miroitement, comme une vague de chaleur qui se détachait à peine sur la blancheur du paysage.

— Vous pourriez y mettre la main sans vous brûler, reprit Mul. Il s'agit bien d'une flamme, mais elle est si faible qu'elle demeure invisible en plein jour. Dans l'obscurité, elle projette cette lueur bleutée qui impressionne tellement les gens.

— Cela explique tout, murmura Fidelma.

Eadulf se releva et se planta face à elle, les mains sur les hanches.

— Je vois bien où tu veux en venir, lança-t-il. Mais tu as oublié un phénomène des plus étranges.

— Lequel ?

— Tu m'as dit la nuit dernière que cette manifestation n'avait rien de surnaturel, qu'il s'agissait d'une personne en chair et en os. Or la silhouette de cette femme semblait prise dans un halo, ce qui lui donnait la parfaite apparence d'un spectre. Voilà ce qui a tellement effrayé Cild et ses hommes, rien d'autre.

Fidelma, qui était retournée à son poney, lui caressa le museau d'un air pensif.

— Il y a quelques années, en plein coeur de l'hiver, alors que je retournais chez moi, à Cashel, j'ai dû traverser des montagnes. Prise dans une tempête de neige, je me suis arrêtée dans une auberge. L'aubergiste et sa femme étaient convaincus que leur demeure était hantée par un fantôme. Mais il s'avéra qu'il s'agissait d'un acte de malveillance de la part d'une personne désireuse de les glacer d'effroi. Et c'est là que nous arrivons au point intéressant : cette personne était parvenue à se donner un aspect spectral.

— Par quel stratagème ? s'exclama Eadulf.

— Dans mon pays, il y a une argile jaune qui dégage une étrange luminosité. On la prélève sur les murs des caves et on l'appelle mearnáil. Elle a cette curieuse particularité de briller dans le noir. À mon avis, cette femme en avait enduit ses vêtements.

Eadulf émit un sifflement admiratif.

— Donc ce fantôme ferait partie intégrante d'un complot ?

— J'en ai la conviction.

— Et Botulf aurait eu vent de cette conjuration, ce qui aurait entraîné sa mort...

— Peut-être, mais n'allons pas trop vite en besogne.

Mul avait suivi leur échange d'un air perplexe.

— Vous nous avez été d'un grand secours, le remercia Fidelma en souriant. Pour la peine que vous avez prise, cela ne m'étonnerait pas que nous puissions vous dédommager plus largement que ce que nous avons fait jusqu'ici. Et je pense que vous serez vengé pour le meurtre de votre femme et de vos enfants.

Mul la fixa avec gravité.

— Pour venger ma famille, je suis prêt à donner le peu que je possède, dit-il d'une voix douce.

— Alors, je vais vous demander encore un service. Nous allons nous rendre à l'abbaye pour rencontrer cet homme, comment s'appelle-t-il déjà ?

— Sigeric, lui rappela Eadulf.

— Sigeric. Il est arrivé à l'abbaye hier et devrait être en mesure de nous aider. S'il accède à notre requête, nous aurons besoin de vous. Il faudrait que vous nous indiquiez un endroit où vous attendriez que l'on entre en contact avec vous.

— Il y a une forge au sud du pont qui devrait convenir. Si cela doit amener la chute de Cild, j'y passerai toute la journée s'il le faut.

Fidelma leva les yeux vers le ciel et jugea qu'il était environ le milieu de la matinée.

— Si nous n'avons pas réapparu dans l'après-midi, alors nous aurons échoué à persuader Sigeric d'appuyer notre démarche.

Elle marqua une pause.

— Et maintenant, Mul, il est temps que vous nous rameniez sur le chemin du monastère.

Ils sortirent du marais sans encombre et, tandis que Mul empruntait le pont, Eadulf et Fidelma traversaient le bois derrière l'abbaye. Ils retrouvèrent le chemin qu'ils avaient suivi pour s'enfuir et cachèrent les poneys dans un taillis.

Eadulf prit les choses en main ; Fidelma, très faible lors de leur évasion, n'en avait que des souvenirs très vagues. Il repéra sans difficulté l'entrée de la galerie dissimulée par des buissons. Puis, à la surprise de sa compagne, il sortit une bougie de son marsupium, qu'il alluma à l'aide de sa boîte d'amadou et de silex.

— J'ai pris la liberté de subtiliser cette chandelle dans la maison de Mul en pensant qu'elle pourrait nous servir, dit-il en clignant de l'oeil à la jeune femme.

Sur ces mots, il se tourna vers la bouche d'ombre et tous deux s'engagèrent dans le tunnel humide et glacé. L'atmosphère oppressante des corridors souterrains se referma sur eux. Avec les courants d'air, la chandelle menaçait à tout moment de s'éteindre.

— Étrange, dit Fidelma au bout d'un moment, depuis le temps que nous marchons, nous aurions dû retrouver cette pièce remplie d'armes et d'armures où je désirais m'attarder un peu.

— Nous sommes déjà passés devant plusieurs salles, dit Eadulf. Les flambeaux qui éclairaient celle qui nous intéresse ont sans doute été éteints et nous l'avons manquée.

— Peut-être. Maintenant nous devons regagner l'hôtellerie.

Eadulf poussa un grognement d'inquiétude. Il progressait avec

lenteur tout en essayant de se rappeler l'itinéraire qu'ils avaient suivi. En tournant un coin, il aperçut une faible lumière filtrant à travers un épais tissu.

— Je crois que nous avons rejoint la chambre où nous logions.

— Je te félicite, dit Fidelma en s'avancant pour pénétrer à l'intérieur, mais son compagnon la retint par la manche.

— Quand nous nous sommes enfuis, murmura-t-il, je me rappelle avoir refermé la porte derrière nous. Quelqu'un l'a ouverte.

— Sans doute frère Higbald lorsqu'il a vérifié par quel chemin nous nous étions échappés.

— Peut-être, admit Eadulf à contrecœur.

— Alors on y va.

En s'approchant, Eadulf se dit que la lumière provenait sûrement d'une chandelle qui éclairait la trame de la tapisserie. Il avança la main, écarta l'étoffe rugueuse et pénétra dans la pièce, Fidelma sur les talons.

Il s'agissait bien de la chambre où Fidelma avait été retenue prisonnière. Un vieillard leur tournait le dos, assis devant une table où il étudiait des feuilles de vélin disposées devant lui et prenait des notes d'un plume grinçante. Des bougies avaient été disposées un peu partout.

Fut-ce dû à un courant d'air venant des souterrains ou au vacillement de la chandelle devant lui ? Le vieil homme se retourna brusquement et sursauta quand ses yeux d'un bleu délavé se posèrent sur les intrus.

Il avait dû être un bel homme dans sa jeunesse. Son visage aux traits marqués, nimbé de cheveux blancs, et sa mâchoire volontaire trahissaient une grande détermination. Tout chez lui respirait l'autorité. Malgré son dos légèrement voûté et des mains qui tremblaient un peu, il avait conservé l'attitude et la stature d'un guerrier.

Il examina Eadulf et Fidelma d'un air scandalisé.

— Comment osez-vous vous présenter à moi de cette façon ? tonna-t-il.

Puis, sans prévenir, il hurla d'une voix forte et puissante malgré son âge :

— Gardes ! Par ici !

Aussitôt, deux guerriers firent irruption dans la pièce.

Un instant plus tard, frère Beornwulf, toujours aussi muet et imposant, passa la tête par l'entrebâillement de la porte et disparut. Une cloche ne tarda pas à résonner dans toute l'abbaye.

Le vieil homme se leva avec des gestes lents et fit face à ses deux visiteurs.

— Mais qui êtes-vous donc ? demanda-t-il d'une voix glaciale. Des

assassins ? Des voleurs ?

Eadulf allait répondre quand Cild pénétra en trombe dans la chambre, suivi par un frère Willibrod clignant de son oeil unique. Derrière eux se tenait frère Beornwulf, une cloche à la main, celle-là même qu'il avait agitée frénétiquement pour appeler l'abbé.

Lorsque Cild découvrit qui étaient les responsables de ce remue-ménage, son visage s'éclaira d'un sourire triomphant.

— Saisissez-vous d'eux avant qu'ils ne tuent le seigneur Sigeric ! Tout procès serait superflu, nous allons les pendre sur-le-champ.

CHAPITRE XVII

— Attendez ! dit le vieil homme d'une voix mesurée.

Tous s'immobilisèrent.

— Seigneur Sigeric, ce sont des étrangers venus sur nos terres pour répandre le mal et la sorcellerie, commença Cild.

Eadulf s'avança d'un pas.

— C'est un mensonge éhonté. Je suis Eadulf de Seaxmund's Ham, autrefois gerefa de cet endroit...

— Silence ! rugit l'abbé. Comment osez-vous vous adresser au grand intendant sans mon autorisation ?

Le vieil homme étudia Eadulf, les yeux brillants.

— Et vous êtes maintenant un chrétien ? ironisa-t-il. Avec qui voyagez-vous, je vous prie ? Cette jeune femme ressemble fort à ces missionnaires irlandais qui ont détourné le pays de ses anciens dieux, et que le roi Ealdwulf a chassés de son royaume.

— Soeur Fidelma vient du royaume de Muman, en Éireann, et son frère règne sur ces terres lointaines. Cependant, elle n'est pas missionnaire mais une avocate réputée des lois irlandaises.

Sigeric poussa un soupir discret.

— J'ai entendu parler du royaume de Muman et j'ai beaucoup appris auprès des missionnaires que j'ai rencontrés ici. Pourquoi vous êtes-vous présentés à moi de cette étrange manière ? Auriez-vous eu l'intention de m'assassiner ?

— Seigneur Sigeric, intervint l'abbé Cild d'une voix stridente, ils avaient certainement de mauvaises intentions, sinon ils ne se seraient pas introduits dans ces murs de façon aussi suspecte.

— C'est faux ! protesta Eadulf. Nous devons absolument vous parler.

Sur un signe de Cild, frère Beornwulf s'avança et décocha un coup de poing à Eadulf qui s'effondra. Du sang coulait de sa bouche et Fidelma se précipita pour l'aider à se relever.

— Ce sont les maudits religieux dont je vous ai parlé, seigneur, lança Cild d'un ton rageur. Cette femme invoque les esprits et ils ont échappé à ma justice il y a quelques jours. Fouillez-les et vous découvrirez qu'ils portent des armes. Ils ne sont venus ici que pour

vous tuer, j'en suis absolument convaincu.

Sigeric le considéra d'un air réprobateur.

— Si vous le permettez, c'est à moi de juger de leurs intentions, Cild. Et je ne vois pas l'intérêt de les maltraiter. Les lois des Wuffingas ne précisent-elles pas que chacun est autorisé à présenter sa défense ? Niez-vous la loi ?

L'abbé, dont le visage reflétait une colère sans bornes, parut un instant sur le point de s'engager dans une violente polémique avec Sigeric. Puis il se ravisa et quitta la pièce sans un mot, suivi de Willibrod et Beornwulf.

Fidelma, occupée à laver le sang de la blessure d'Eadulf avec un chiffon qu'elle avait trempé dans un pichet d'eau, se tourna vers Sigeric.

— Je vous remercie pour votre intervention.

Le vieil homme se renversa sur son siège et la fixa d'un air sévère.

— Ne me remerciez pas, soeur Fidelma. Je suis inflexible envers ceux qui transgressent la loi, qu'ils soient de haute naissance ou de piètre extraction, étrangers ou natifs de ces contrées.

— On m'a cependant rapporté que vous étiez un juge équitable, qui recherche la vérité et la justice pour tous, répliqua Fidelma en esquissant un sourire.

— J'ai oublié de préciser que je ne suis pas sensible à la flatterie, surtout quand elle vient d'une jolie femme, répliqua Sigeric.

Il se tourna vers Eadulf.

— Eh bien, Eadulf de Seaxmund's Ham, êtes-vous maintenant en mesure de répondre à mes questions ?

Eadulf prit le chiffon des mains de Fidelma et se remit debout pour faire face au grand intendant du roi des Angles de l'Est.

— Je ne peux vous dire la vérité que telle qu'elle m'est apparue, déclara-t-il en appuyant le morceau de tissu sur sa lèvre.

— Vous venez de poser les limites du témoignage de chacun d'entre nous.

Sigeric croisa les doigts sur ses genoux.

— Quels motifs vous ont amenés ici ?

— Vous êtes notre seul espoir de jeter la lumière sur ce qui se trame ici.

— L'abbé Cild m'a raconté d'étranges histoires à votre sujet. Vous avez forcé la porte de cette abbaye et à peine étiez-vous entrés ici que les mauvais présages n'ont cessé de se succéder. L'abbé prétend que cette Irlandaise a invoqué un esprit pour le persécuter. Vous vous êtes enfuis quand il vous a accusés de sorcellerie et, maintenant, vous surgissez de je ne sais où dans mes appartements privés. D'après l'abbé, vous aviez le projet de me tuer, vous le niez, très bien, mais qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

— Tout cela est faux.

Sigeric eut un petit sourire sarcastique.

— Mais encore ? Un accusé ne reconnaît jamais les charges portées contre lui.

— Laissez-moi vous expliquer, commença Fidelma.

Sigeric l'arrêta d'un geste de la main.

— Soeur Fidelma, je sais que dans votre pays les femmes jouissent des mêmes droits que les hommes à être entendues. Il en va différemment ici et donc je n'écouterai que votre ami.

Eadulf s'empourpra devant l'offense faite à Fidelma.

— Seigneur Sigeric, dit-il d'une voix hésitante, souvenez-vous que soeur Fidelma est un juge et une avocate réputés. Le roi Oswy de Northumbrie l'avait chargée de hautes fonctions lors du concile de Whitby et le Saint-Père en personne a fait appel à elle à Rome...

Sigeric secoua la tête.

— Je ne doute pas de vos excellentes intentions, mais vous venez de me citer des villes étrangères, or nous nous trouvons dans le royaume des Angles de l'Est. Je m'en tiendrai donc à nos coutumes et à nos lois, celles des Wuffingas, au cas où vous l'auriez oublié. Et maintenant, poursuivez, je vous en prie.

— Les accusations portées par l'abbé Cild sont sans fondement, car le mal qui rôde dans cette abbaye nous avait précédés.

— Le mal, comme vous dites, est un terme bien vague, et chacun l'interprète comme il lui plaît. Mieux vaudrait m'exposer ce qui vous a amenés ici, ce que vous y avez découvert, et la succession des événements qui en ont découlé.

— Tout a commencé, alors que nous nous trouvions à Cantorbéry. J'ai été émissaire de l'archevêque Théodore auprès du roi Colgú de Cashel, le frère de soeur Fidelma.

Sigeric hocha la tête.

— Donc vous avez fréquenté les cercles les plus illustres. Et alors ?

— Je ne disais pas cela pour vous impressionner, mais pour préciser les faits. C'est à Cantorbéry que j'ai reçu un message de mon vieil ami, frère Botulf, qui a été intendant de cette abbaye.

Le nom de Botulf sembla produire un effet certain sur le vieil homme.

— Botulf de Seaxmund... ? Il est naturel que vous l'ayez connu. Il était votre ami ? Je l'ai rencontré alors qu'il tentait de protéger un lâche qui a été déclaré hors la loi. Botulf avait été exilé dans cette abbaye pour y expier son audace.

— C'est ce que l'on m'a rapporté. Il était cependant un homme d'une grande moralité. Son message me priait de façon pressante de le rejoindre ici même à une certaine heure, à un jour donné. Je me suis

donc mis en route avec soeur Fidelma qui m'a accompagné.

Et Eadulf entreprit de lui raconter leur long périple.

Sigeric, tassé sur lui-même, hochait la tête de temps à autre et Eadulf craignit qu'il ne se soit endormi.

Une fois son récit terminé, il jeta un regard inquiet à Fidelma qui lui adressa un sourire approbateur. Il n'avait omis aucun point important.

Sigeric tambourina du bout des doigts sur le bras de son siège.

— Vous demandez beaucoup sans pour autant m'offrir d'explications satisfaisantes.

— Si vous autorisiez soeur Fidelma à conduire ses investigations...

Sigeric renifla avec dédain.

— Je vous ai déjà averti que je m'en tiendrais à nos coutumes. Et je n'apprécie guère votre usage du conditionnel.

Eadulf se redressa d'un air outragé.

— Votre réputation est grande, seigneur Sigeric, mais je ne comprends pas que vous fermiez vos oreilles à la vérité pour la simple raison qu'elle sort de la bouche d'une femme.

— Vous vous montrez impertinent, Eadulf de Seaxmund's Ham. Seriez-vous resté trop longtemps éloigné de nos rivages pour vous rappeler les valeurs qui ont présidé à votre éducation ?

— Les valeurs qui me tiennent à coeur se situent au-delà de la géographie et des usages relevant de tel ou tel peuple.

Fidelma ouvrit de grands yeux. Jamais elle n'avait vu Eadulf aussi en colère.

Ne sachant trop que faire, les gardes de Sigeric s'avancèrent d'un pas, mais le vieillard les arrêta.

— Votre souci de défendre votre compagne est tout à fait louable...

— Je défends la justice, le reste est accessoire, répliqua Eadulf d'un ton sec.

— Quel que soit votre objectif, les procédures sont immuables et je dois soumettre votre version des faits aux personnes concernées. En attendant, vous serez détenus jusqu'à ce que j'aie terminé mes investigations.

Eadulf fut à nouveau la proie d'un violent ressentiment.

— Détenus ? s'écria-t-il sur un ton menaçant.

Cette fois, Sigeric n'arrêta pas les deux guerriers qui vinrent encadrer le religieux.

— Il ne vous sera fait aucun mal, ni à vous ni à Fidelma de Cashel, de cela je me porte garant. Nous nous reverrons dès que j'aurai déterminé si vous êtes sincères ou si d'autres motivations vous inspirent.

Il prit une clochette sur la table et l'agita.

Aussitôt, frère Willibrod fit son entrée.

— L'abbaye possède-t-elle une cellule sûre ? demanda Sigeric.

— Qu'entendez-vous par là ? s'enquit Willibrod en écarquillant son oeil noir.

— Je veux que cet homme et cette femme soient enfermés jusqu'à ce que j'en décide autrement. J'insiste pour qu'ils soient bien traités, quiconque transgresserait cet ordre devrait en répondre. Il serait préférable que la cellule dont je parle ne possède pas de galerie secrète par laquelle ils pourraient s'échapper.

— Il y en a une juste à côté. Son unique fenêtre a de solides barreaux.

— Et aucune tapisserie dissimulant une porte ou une pierre ouvrant sur un passage secret ? ironisa Sigeric. Après tout, vous n'étiez même pas informés de l'existence des souterrains qui conduisent à cette pièce.

Frère Willibrod eut un geste d'impuissance.

— C'est un édifice qui a été construit sur une ancienne forteresse...

— Épargnez-moi vos leçons d'histoire et assurez-vous qu'en gardant cette porte mes gardes seront à l'abri d'une mauvaise surprise.

— Je le jure sur ce que j'ai de plus sacré, balbutia Willibrod.

— Parfait, lança le vieillard avec malice. Personne dans l'abbaye n'est autorisé à rendre visite aux prisonniers, pas même l'abbé Cild. Werferth...

Il s'adressait au commandant de son escorte.

— Vous avez entendu mes ordres ?

— Oui, seigneur. Mais vous n'avez pas précisé si on devait les nourrir.

Sigeric réfléchit à la question.

— Il n'y a aucune raison de les priver de nourriture, finit-il par dire. Willibrod, je vous charge de vous occuper des repas. Werferth veillera en personne à ce qu'ils soient remis aux détenus.

— Cela ne résoudra pas nos problèmes, seigneur Sigeric, intervint Eadulf qui avait recouvré sa sérénité. Et nous emprisonner n'empêchera pas l'effusion de sang qui se prépare à cause du troscud dont je vous ai parlé. Les conséquences de ce rituel peuvent provoquer un bain de sang dans ce royaume.

Le seigneur Sigeric se leva.

— Je suis trop vieux pour apprendre de nouveaux tours, Eadulf. Je conduirai cette affaire comme je l'entends, en accord avec les lois des Wuffingas. Et maintenant, je vais réfléchir aux informations que vous m'avez fournies.

Sur un geste du vieil homme, les gardes entraînèrent les deux religieux dans le corridor, précédés par frère Willibrod qui les mena à

la cellule qu'il leur réservait.

Quand la porte se fut refermée, Fidelma et Eadulf examinèrent le réduit où ils se trouvaient. Il faisait deux toises de long sur une de large et ne comportait qu'un lit et un tabouret pour tout ameublement. La petite fenêtre donnait... sur le ciel. Et il faisait un froid glacial.

— Eh bien, soupira Eadulf en se laissant tomber sur le tabouret, on dirait que nos efforts n'ont pas servi à grand-chose.

Fidelma n'était pas du genre à se lamenter et à s'attendrir sur son sort. Elle fixa le bout de ciel qui apparaissait derrière les barreaux.

— Le temps a passé très vite, murmura-t-elle. La nuit tombe et Mul a dû repartir chez lui.

— Mon estomac m'a déjà signalé qu'il était tard, se plaignit Eadulf.

Fidelma examina leur prison.

— Cette cellule a été conçue pour une seule personne. C'est à peine si on peut s'y retourner et le lit est très étroit.

Elle se pencha pour regarder dessous et poussa une exclamation de dégoût.

— C'est d'une saleté repoussante. J'espère qu'on ne va pas moisir longtemps ici.

— Sigeric représentait notre seule chance, lança Eadulf avec colère, et ce vieil idiot a refusé de t'écouter. Ses préjugés l'aveuglent.

À sa grande surprise, Fidelma secoua la tête.

— Il a agi selon sa conscience et ne pouvait en faire davantage, répliqua-t-elle.

— Tu ne vas quand même pas me raconter que tu approuves son attitude ! s'énerva Eadulf.

— Mets-toi à sa place.

— Cela m'est impossible.

— Tout comme lui ne peut se mettre à la tienne.

— Et maintenant, comment va-t-on faire pour sortir d'ici ? L'abbé Cild ne nous laissera pas nous échapper une seconde fois. Il trépigne d'impatience d'en finir avec nous une bonne fois pour toutes.

Elle s'assit sur le lit.

— Du moins Sigeric semble-t-il sceptique sur ces accusations de sorcellerie, dit-elle en s'allongeant.

Elle se redressa soudain en poussant une exclamation qui fit sursauter Eadulf.

— Que se passe-t-il ?

— J'aurais dû les prévenir de l'endroit où nous avons laissé les poneys. Les pauvres !

Eadulf soupira. Cela ressemblait bien à Fidelma de se préoccuper du bien-être des animaux dans la situation où ils se trouvaient.

Elle se leva, alla droit à la porte et appela les gardes.

On tira les verrous qui grincèrent et Werferth apparut, l'épée à la main.

— Parlez, femme.

Fidelma répondit à ses airs arrogants par un sourire aimable et lui expliqua où les poneys étaient attachés.

— Envoyez quelqu'un les chercher, sinon ils risquent de périr de froid et d'inanition.

Le garde la fixa avec de grands yeux, puis il se reprit.

— Ce sera fait, femme, grommela-t-il. Autre chose ?

— Eh bien, mon ami a faim.

— On va bientôt vous apporter de la nourriture.

Sur ces mots, il referma la porte et Fidelma retourna s'asseoir.

Un instant plus tard, Werferth réapparut avec un plateau. Son attitude maussade interdisait toute tentative d'entamer la conversation. Il posa le plateau sur le lit tandis que son compagnon observait la scène depuis le seuil de la cellule, une épée à la main. Puis il sortit sans prononcer un seul mot.

Les deux religieux se restaurèrent en silence.

Ils finissait de manger quand ils entendirent quelqu'un qui criait au loin. Puis plus rien.

— Qu'est-ce que c'était que ce hurlement ? demanda Eadulf.

Fidelma haussa les épaules. Du temps passa. Comprenant qu'on ne viendrait pas les chercher avant le lendemain, ils se pelotonnèrent sur le lit et tentèrent de dormir.

Il faisait nuit noire et ils n'avaient ni chandelle ni lampe à huile pour se donner un peu de lumière et dissiper l'obscurité oppressante. Les heures s'écoulèrent et ils finirent par sombrer dans un sommeil agité.

Le grincement des verrous et des voix criant des ordres brefs les réveillèrent en sursaut juste avant que la porte ne s'ouvre avec fracas.

Eadulf se leva le premier en clignant des yeux, et se retrouva face à Werferth et son compagnon, qui brandissaient leurs épées sur le seuil de la pièce.

Un instant plus tard, Sigeric entra, une lampe à la main. Il était pâle et semblait choqué.

Fidelma, qui observait la scène depuis le lit, se leva à son tour tout en luttant pour recouvrer ses esprits.

— Que se passe-t-il ? demanda Eadulf.

— Suivez-moi.

Les deux religieux obtempérèrent.

Les deux gardes leur emboîtèrent le pas.

Eadulf prit la main de Fidelma et la serra fort dans la sienne.

— S'ils veulent nous tuer, murmura-t-il, nous allons nous employer à leur gâcher le plaisir qu'ils espèrent tirer de cette

exécution.

Fidelma ne répondit rien mais releva le menton.

Sigeric, tenant haut sa lampe, parcourait d'un pas étonnamment rapide les corridors et les galeries de l'abbaye.

Il arriva dans la grande cour, la traversa, se dirigea droit vers l'entrée principale de la chapelle et y pénétra.

Les petits groupes de moines qui chuchotaient entre eux se tournèrent vers le grand intendant. En passant près d'eux, Fidelma et Eadulf remarquèrent qu'ils semblaient effrayés.

Ils se rapprochèrent l'un de l'autre, se tenant toujours par la main. Allait-on les juger lors d'un procès pour la forme alors que leur sort était déjà scellé ?

Eadulf aperçut frère Willibrod, effondré sur un siège. Il tremblait de tous ses membres et, à sa grande surprise, Eadulf réalisa qu'il pleurait à gros sanglots. Il échangea un regard stupéfait avec Fidelma. Quant à Sigeric, il ne prêta aucune attention au dominus et les guida vers des moines qui se tenaient devant l'autel.

Frère Higbald était penché sur un corps, frère Beornwulf était là lui aussi, debout près d'Higbald, les sourcils froncés.

Sur le côté se tenait une silhouette entourée de quelques religieux et d'un des gardes de Sigeric. Devant le haut intendant et son escorte, les frères s'écartèrent et l'abbé Cild apparut dans la lumière, assis sur une chaise. Sigeric s'arrêta devant lui et Cild leva la tête vers les nouveaux arrivants. Son visage, habituellement sévère, arborait un sourire niais. Il se mit à glousser comme un enfant. Il y avait quelque chose de glaçant dans son expression.

Les vêtements de l'abbé étaient littéralement imbibés de sang, et il ne cessait de tordre ses mains rougies et de les presser l'une contre l'autre d'un air hagard.

Ses yeux fixes semblaient regarder sans voir. Soudain, il sourit d'un air béat.

— Je suis libre, s'esclaffa-t-il. Je me suis débarrassé du fantôme qui me hantait.

Sigeric demeura impassible.

— Le démon, le spectre qu'on a invoqué pour me persécuter, je l'ai détruit. C'était très facile. Et maintenant, je suis libre.

Eadulf avisa frère Redwald qui se tenait lui aussi auprès de l'abbé, et il croisa le regard du jeune garçon. Il était pâle comme la mort, ses lèvres tremblaient et il fixait le corps étendu sur le sol, celui d'une mince jeune fille aux cheveux d'un blond roux.

— C'est Gélgeis ! se mit-il à hurler, et son cri résonna dans la chapelle. Elle est morte, et pourtant elle était déjà morte. L'abbé a tué le fantôme de Gélgeis !

CHAPITRE XVIII

Eadulf lâcha la main de Fidelma et rejoignit frère Higbald, toujours penché sur le cadavre. Leurs regards se croisèrent et celui d'Higbald exprimait une violente colère. Il parut sur le point de parler, puis détourna la tête. Eadulf étudia attentivement le visage de la jeune fille morte et se tourna vers frère Redwald.

— Venez ici, lui ordonna-t-il d'un ton impérieux qui surprit tout le monde.

Le jeune garçon rejoignit Eadulf d'un pas traînant, son visage mouillé de larmes agité de tics.

— Ne soyez pas effrayé, reprit Eadulf d'une voix plus douce, ce corps qui saigne abondamment ne peut être celui d'un fantôme. Je veux que vous l'examiniez avec attention.

Redwald écarquilla des yeux terrorisés et suppliants.

— Je ne peux pas...

— Obéissez !

Le jeune homme baissa brièvement les yeux sur le cadavre.

— Vous nous avez confié que vous connaissiez bien Gélgeis. Est-ce elle ?

Redwald hocha la tête avant de battre en retraite.

— Vous prétendez qu'il s'agit de la femme qui a trépassé depuis plus d'un an ? gronda Sigeric. Réfléchissez bien, mon garçon, il s'agit là d'un corps matériel et non d'un esprit.

Redwald redoubla de sanglots et laissa échapper des propos incohérents.

— Ce garçon est incapable de fournir un témoignage intelligible, intervint Fidelma.

Elle jeta un coup d'oeil à frère Willibrod.

— Dois-je expliquer qui est la victime, dominus ? À moins que vous ne désiriez vous en charger ?

— Vous connaissez l'identité de cette femme ? s'écria Sigeric, au comble de la surprise.

Fidelma fit la grimace tandis que Willibrod, submergé par le chagrin, demeurerait muet.

— Je vais vous expliquer, déclara Eadulf. Cette jeune fille est

connue dans la région sous le nom de Lioba.

— Vous voulez dire que Gélgeis n'était pas morte et qu'elle vivait sous le nom de Lioba ? demanda aussitôt Sigeric. Ne soupçonnez-vous pas une certaine Lioba d'être impliquée dans un complot touchant cette abbaye ? Je n'y comprends plus rien. Et en quoi cela concerne-t-il frère Willibrod ?

— Je préférerais que Willibrod réponde lui-même à cette question, rétorqua Eadulf.

Fidelma s'était agenouillée auprès du cadavre et examinait ses vêtements. En la voyant hocher la tête à l'intention d'Eadulf, le visage de Sigeric exprima des sentiments contradictoires : la confusion, la contrariété, le trouble et, pour finir, la résignation.

— Vous êtes priés de ne toucher à rien, ordonna-t-il d'un ton sec. Ramenez l'abbé Cild dans ses appartements et que quelqu'un demeure à ses côtés. Frère Willibrod, êtes-vous capable de regagner seul votre cellule ?

Le dominus se leva avec des gestes lents tout en essuyant ses larmes à sa manche et en courbant la tête d'un air accablé.

— Et emmenez ce garçon, veillez à ce qu'on s'occupe de lui.

Sigeric lança quelques ordres supplémentaires, ses gardes furent placés en sentinelle autour de la chapelle, puis le grand intendant se tourna vers Eadulf et Fidelma.

— J'ai peut-être commis une erreur, dit-il à regret. Mes questions n'ont fait qu'en susciter de nouvelles et, maintenant, l'abbé s'est rendu coupable de meurtre sur cette femme qu'il a prise pour le fantôme de son épouse. Vous l'avez identifiée comme étant de ce pays et répondant au nom de Lioba. Avouez que tout cela est assez confondant.

Ils attendaient patiemment qu'il en ait terminé. Sigeric était un homme fier et il avait quelque difficulté à faire acte de contrition.

— Je n'aurais pas dû vous faire incarcérer pendant que je tentais de déterminer si vos accusations contre l'abbé Cild étaient fondées. Cela aurait peut-être empêché cette tragédie, conclut-il.

— Vous avez agi selon votre conscience, dit Fidelma, vous n'êtes pas à blâmer.

— Croyez-vous entrevoir une solution à ces mystères, Fidelma de Cashel ? Euh... j'apprécierais votre assistance.

Fidelma le considéra d'un air songeur. Cet homme s'efforçait avec vaillance de surmonter ses préjugés et elle lui sourit.

— Je pense pouvoir mettre fin aux tristes événements qui affligent cette abbaye.

— Vous estimez être en mesure de résoudre cette affaire ?

— Oui.

— Alors expliquez-moi.

À la grande surprise d'Eadulf, Fidelma secoua la tête.

— Je ne le ferai que sous certaines conditions.

Les traits de Sigeric se contractèrent sous l'effet de la colère.

— Vous osez marchander avec moi ? s'exclama-t-il d'une voix menaçante.

— Je ne marchande pas, rassurez-vous, je ne peux simplement pas amener cette affaire à un heureux dénouement sans satisfaire à une exigence première.

Le visage de Sigeric reflétait son combat intérieur. Il finit par se détendre et recouvra son calme.

— Laquelle ?

— La liberté de conduire mes investigations selon les méthodes auxquelles je suis habituée. Je ne vous demande pas de mettre en place un tribunal qui répondrait aux instances d'Éireann, mais la permission de rassembler les personnes concernées et de les interroger sous le couvert de votre autorité. J'entends par là qu'elles ne seront pas autorisées à user du prétexte que je ne suis qu'une femme pour ne pas répondre à mes questions.

Sigeric cligna des yeux.

— Chez nous, les femmes...

Il s'interrompt et haussa les épaules.

— C'est beaucoup demander.

— Quand j'aurai terminé mon enquête, poursuivit Fidelma sans prêter attention à son objection, il vous reviendra de faire passer en jugement qui bon vous semblera. D'autre part, j'insiste pour que les personnes qui se présenteront ici pour témoigner soient autorisées à repartir librement si elles ne sont pas directement impliquées dans les conflits dont nous débattons.

Un long silence succéda à cette déclaration d'intention.

— Vous m'intriguez, Fidelma, dit enfin Sigeric. Vous laissez entendre que vous allez faire appel à des gens qui pourraient être coupables d'autres crimes.

— Coupables d'autres délits, en tout cas à vos yeux, mais certainement pas de crimes.

— À qui pensez-vous ?

— À Aldhere.

Sigeric fronça les sourcils.

— L'ancien thane de Bretta's Ham ? Le hors-la-loi ? Mais il a commis suffisamment de forfaits pour être pendu !

— Je vous demande cependant de l'écouter, ainsi que sa compagne Bertha.

Sigeric soupira, réfléchit encore, puis leva les bras d'un air résigné.

— Très bien, j'accepte vos conditions. Vous avez ma parole.

— Il va de soi que Gadra et les siens devront également être présents. C'est essentiel. Ils ne sont pas les bienvenus dans le royaume de votre roi, mais il faut qu'eux aussi soient libres d'aller et venir comme il leur plaira.

— Vous êtes sûre de n'avoir oublié personne ? ironisa Sigeric. Et si nous invitions Sigehere des Saxons de l'Est ? Ou Wulfhere de Mercie ? Si je vous suis, n'importe qui, en somme, peut se promener dans le royaume en toute impunité.

— Je donnerai ma parole à ces personnes qu'elles seront libres en sortant d'ici. Après les avoir prévenues néanmoins : s'il s'avère qu'elles ont conspiré contre ce royaume, vous aurez tout le loisir de les arrêter. Au cas où elles n'accepteraient pas ces conditions, alors leur absence pourrait être interprétée à leur détriment.

Sigeric plissa les paupières, avant d'éclater de rire.

— Par l'épée d'Odin, Fidelma, vous êtes une femme pleine de ressources, et je regrette de ne pas vous avoir écoutée plus tôt.

— J'ai votre accord ?

— Marché conclu.

— Alors, appelez des cavaliers afin qu'ils aillent quérir Aldhere et Gadra.

Elle jeta un coup d'oeil à l'apothicaire qui les surveillait de loin d'un air renfrogné et elle le pria d'avancer.

— Frère Higbald, je veux que vous contactiez l'homme de frère Laisre qui attend à l'extérieur de l'abbaye.

L'apothicaire en resta la bouche ouverte.

— Parce que vous savez ? demanda-t-il d'une voix faible.

— Je sais que vous êtes, à votre corps défendant, le messenger de Gadra, Garb et frère Laisre. Je veux qu'ils soient demain à la chapelle à midi. Dites-leur que je suis garante de leurs sauf-conduits.

Frère Higbald hésita.

Sigeric, qui se posait sans aucun doute plein de questions sur le moine, se contenta de le congédier d'un geste impatient.

— Faites ce qu'elle vous dit et confirmez-leur de ma part qu'il ne leur arrivera rien.

— Et maintenant, comment trouver Mul ? soupira Fidelma tandis que l'apothicaire s'éloignait.

— Le fermier ? Celui que l'on appelle Mul le fou ?

Étonnée, Fidelma se tourna vers Sigeric.

— Vous le connaissez ?

— Mes hommes l'ont intercepté au crépuscule alors qu'il s'était lancé à votre recherche dans l'abbaye. Je vais le faire relâcher immédiatement.

Fidelma et Eadulf échangèrent un regard stupéfait tandis que Sigeric les observait en souriant.

— Comme vous ne l'aviez pas retrouvé à l'endroit convenu, il en a déduit qu'il vous était arrivé malheur. Il a donc tenté de s'introduire dans le monastère pour vous venir en aide. Voilà un homme d'une témérité excessive, mais d'une loyauté à toute épreuve. Vous pourrez lui donner les instructions qu'il vous plaira.

Fidelma le remercia.

— Demain à midi, nous rassemblerons tout le monde dans la chapelle afin de démêler les fils d'une histoire bien étrange. Mais avant cela, j'ai encore une question à vous poser.

Le vieil homme poussa une exclamation amusée.

— Je vous en prie, Fidelma, comment pourrais-je vous refuser quoi que ce soit ?

— Quel était donc le but de votre visite à l'abbaye ? Pour quelles mystérieuses raisons le grand intendant du roi s'est-il déplacé jusqu'aux confins de ce royaume ?

Sigeric lui adressa un sourire espiègle.

— Voilà une excellente question.

— Recevra-t-elle une réponse ?

— Eh bien, je suis venu ici pour répondre à une requête de frère Botulf qui désirait que l'on reconsidère les circonstances ayant mené à la proscription d'Aldhere.

— D'où j'en déduis que vous vous étiez prononcé pour une révision de son procès ?

Sigeric secoua la tête.

— La sentence devait être maintenue. De son côté, l'abbé Cild tempêtait en affirmant que le titre de thane de Bretta's Ham lui revenait. Il espérait que le roi reviendrait sur sa décision.

— Et quelle réponse lui portiez-vous ?

— Je lui ai vivement conseillé de se soumettre à la justice du roi Eadwulf qui commençait à se lasser de ses plaintes.

— Cild a toujours refusé d'entériner le jugement du roi. Si vous voulez mon avis, il ne l'acceptera jamais.

— Cela explique sans doute qu'il soit possédé par le mal, déclara Sigeric après un moment de réflexion. Je pense que le roi a commis une erreur en le confirmant dans sa fonction d'abbé. À mon retour, je demanderai à mon souverain d'avoir un entretien avec l'évêque de Cild afin qu'il mette bon ordre à tout cela.

— Il me semble néanmoins assez bizarre que le roi envoie son grand intendant pour régler ces problèmes, fit observer Eadulf. Cette tâche ne revenait-elle pas à un messenger d'un rang inférieur au vôtre ?

Sigeric sourit et ses yeux se mirent à briller.

— Vous avez un sens de l'observation très aiguisé, Eadulf. Et en effet, je ne vous ai pas encore exposé la vraie raison de ma présence ici.

« Si Botulf, qui avait toute mon estime, s'était égaré en apportant son soutien à Aldhere, il m'avait cependant renseigné sur des faits de la plus haute importance. Au cours des mois qui viennent de s'écouler, les exactions commises par des groupes d'hommes en armes dans cette région se sont multipliées. Or, d'après Botulf, Aldhere n'y était pour rien et le blâme en revenait à Cild. Mais comme il ne pouvait le prouver, je suis venu ici dans l'intention de mener des investigations sur ce sujet.

— Et Aldhere ? intervint Fidelma.

— Il s'est mis dans une situation très difficile. Que les attaques et les incendies relèvent ou non de sa responsabilité, il n'en demeure pas moins un hors-la-loi. Le roi ne lui accordera jamais son pardon.

— Croyez-vous que le jugement qui l'a condamné soit juste ?

Sigeric lui adressa un regard pénétrant.

— Je suppose que vous avez parlé à Aldhere ?

— Naturellement.

— C'est un homme très persuasif et qui a de la prestance. Je dirais que la décision du roi est tout à fait justifiée si on considère les éléments mis à sa disposition.

Fidelma hocha la tête.

— Je crois que nous sommes maintenant en mesure de revenir à ce qui nous préoccupe. Notre principal objectif est de chasser le mal dont les murs de ce monastère sont saturés.

Dans la chapelle pleine à craquer, l'assistance était composée des frères de la communauté, auxquels venaient s'ajouter Gadra, Garb et leur escorte, frère Laisre et ses moines, Aldhere, sa femme Bertha et quelques membres de sa bande de hors-la-loi, dont il avait exigé la présence pour assurer sa protection personnelle. Sigeric, qui occupait le siège de l'abbé, arborait la chaîne symbole de sa fonction et tenait son bâton de commandement.

Quand Fidelma pénétra dans les lieux en compagnie d'Eadulf, elle remarqua aussitôt l'absence de Cild et se tourna vers Sigeric pour lui en demander la raison.

— Cet homme a perdu l'esprit, ma soeur, expliqua le grand intendant. L'assassinat de celle qu'il prenait pour le fantôme de son épouse l'a chassé hors de lui-même. Il ne cesse de rire et murmurer, et il divague dans un monde qui n'est pas le nôtre. Je n'ai donc pas estimé nécessaire de l'amener devant cette assemblée pour y reconnaître ses péchés.

Fidelma accueillit cette nouvelle avec sérénité. Il faudrait un certain temps à Cild pour se remettre du choc qu'il avait reçu, à moins qu'il n'ait définitivement perdu la raison. Pour le bon déroulement du procès, il eût été préférable qu'il comparaisse devant ce tribunal, mais il avait déjà été suffisamment puni pour ses péchés.

Elle jeta un regard circulaire. Frère Willibrod, assis le dos très droit, avait recouvré son calme, mais son unique oeil sombre, plein d'inquiétude, était rouge d'avoir pleuré. Près de lui se tenait le jeune frère Redwald, agité de frissons, les traits tirés et le visage blême.

Sigeric s'éclaircit la voix pour attirer l'attention de Fidelma.

— Êtes-vous prête à entamer les débats qui nous éclaireront sur cette affaire, ma soeur ? murmura-t-il.

— Je le suis.

Aussitôt Sigeric se leva et le silence se fit. Puis il frappa le sol de son bâton.

— La plupart d'entre vous me connaissent, commença-t-il d'une voix sèche pour affirmer son autorité. Je suis le seigneur Sigeric, grand intendant du roi Ealdwulf, roi des Angles de l'Est. Je suis venu jusqu'ici pour dispenser la justice des Wuffingas. Vous êtes tous venus ici sans encombre et repartirez de même, sauf pour ceux d'entre vous dont il serait démontré qu'ils ont trahi le royaume, ou qu'ils sont liés aux crimes commis dans cette abbaye. Cela est-il clair pour tout le monde ?

Comme personne ne répondait, il désigna Fidelma d'un geste de la main.

— Sans doute savez-vous que cette jeune femme s'appelle Fidelma de Cashel, et qu'elle est la soeur du roi de Muman, un des cinq royaumes de l'île d'Éireann. C'est une juriste renommée. Au-delà des frontières de son pays, elle a même été consultée par le roi Oswy de Northumbrie et par le chef de votre religion chrétienne qui vit dans la très lointaine ville de Rome. Pour ma part, j'appartiens à l'ancienne foi et je représente la loi des Wuffingas qui n'accorde aucun rôle particulier aux femmes, mais j'ai cependant accepté que Fidelma de Cashel m'assiste dans les affaires qui nous préoccupent. Nul parmi vous n'est autorisé à contester son autorité, car en agissant ainsi il remettrait en cause ma souveraineté et celle de mon roi puisque j'agis ici en son nom.

Un silence succéda à cette déclaration tandis que les membres de l'assemblée échangeaient des regards perplexes. Pour les Angles et les Saxons, qu'une femme assume la charge de juge ou d'avocat était une expérience inédite, mais personne n'osa protester. Sigeric retourna s'asseoir et fit signe à Fidelma de se lever.

Cette dernière, qui avait affronté des audiences autrement impressionnantes, n'éprouvait aucune gêne devant cette assemblée qu'elle sentait hostile et embarrassée. Quant à Gadra, ses hommes et les religieux irlandais, leur attitude manifestait clairement qu'ils étaient ravis d'être représentés par une Irlandaise.

— Un proverbe de mon peuple dit que le mal entre comme une aiguille et croît comme le chêne, commença Fidelma. En vérité, il a

prospéré dans l'enceinte de cette abbaye au-delà de toute raison.

Ce préambule qui allait droit au but fit aussitôt cesser les murmures. On n'entendait plus que frère Laisre, chargé de traduire les débats en celte d'Éireann au bénéfice de Gadra, car Garb maîtrisait suffisamment le saxon pour se passer d'interprète.

— Par un heureux hasard, nous célébrons aujourd'hui la fête des saints Innocents, reprit Fidelma. Souvenez-vous qu'en ce jour, les nouveau-nés de Bethléem furent tués sur ordre du roi Hérode qui pensait ainsi se débarrasser de l'enfant Jésus. Quelle meilleure occasion de demander des comptes pour le sang innocent qui a été versé ici ?

Elle marqua une pause.

— Ces murs ont été les témoins de plusieurs assassinats. L'atmosphère est empoisonnée par le crime. Cela est d'autant plus choquant que nous nous trouvons dans un lieu de dévotion et de recueillement. Depuis mon arrivée ici, j'ai appris comment certains frères de la communauté originelle avaient été chassés. Certains ont même été exécutés : frère Pol, par exemple, pendu devant les portes de l'abbaye. On nous a raconté que l'épouse de l'abbé, solitaire et malheureuse, avait elle aussi trouvé la mort. Certains affirment qu'elle a été assassinée par son mari, d'autres qu'elle s'est égarée dans les marécages où elle a été engloutie.

« Par ailleurs, les habitants de la région se sont plaints que leurs fermes et leurs foyers avaient été attaqués. Mul, un fermier ici présent, a perdu sa femme et ses deux enfants tués par des hommes en armes.

« L'ami de frère Eadulf, frère Botulf, nous ayant demandé notre aide, nous nous sommes mis en route pour l'abbaye. Arrivés ici, nous avons découvert qu'il avait été assassiné. Il y a deux jours, le cousin de Botulf, qui appartenait à la bande de hors-la-loi d'Aldhere, et plusieurs de ses compagnons ont été tués. Nous avons la preuve que des frères de cette abbaye sont les auteurs de ce forfait. Quant à Mul, il a découvert des éléments qui tendent à prouver que les auteurs de l'attaque dont il a été l'objet sont également des religieux.

Des exclamations de stupéfaction s'échappèrent de la bouche de nombreux moines, tandis que les hommes d'Aldhere et de Gadra jetaient des regards menaçants vers les membres de la communauté.

Fidelma leva la main.

— Pendant que se déroulaient ces tragiques événements, l'abbé a prétendu qu'il était poursuivi par le fantôme de sa femme, Gélgeis.

— La justice de Dieu ! s'écria frère Tola depuis les rangs des religieux. L'esprit tourmenté d'une femme qui se venge. Puisse-t-elle le hanter jusqu'à l'enfer !

Des murmures s'élevèrent et Fidelma ramena le silence.

— L'abbé était tellement obsédé par cette idée qu'il m'a même

accusée d'invoquer le spectre de son épouse dont il soutenait qu'il errait dans l'abbaye. La nuit dernière, il a trouvé sur son chemin une jeune femme dont il a cru qu'elle était un esprit et, dans sa folie, il l'a poignardée avec un couteau.

— C'était elle, chevrota frère Redwald. C'était dame Gélgeis, je l'ai vue.

Gadra bondit sur ses pieds, le visage congestionné par la colère.

— Qu'est-ce que c'est que ces idioties ? Ma fille a été assassinée par Cild il y a des mois de cela. Qui ose affirmer qu'elle a été poignardée la nuit dernière ?

— Calmez-vous, Gadra de Maigh Eo, le tança Fidelma. Chaque chose en son temps. Nous avons là différents mystères dont les fils se séparent et s'entrecroisent en ce triste lieu. Nous les démêlerons un à un et je procéderai donc par étapes successives. J'ai la parole du grand intendant Sigeric que nul ne doit redouter la vérité, à moins qu'il n'ait trahi son pays ou prêté main-forte à un assassinat.

Sigeric hocha la tête.

— J'ai clairement énoncé mes intentions, déclara-t-il d'une voix ferme. Poursuivez.

— Je commencerai par un sujet dont je connais par expérience les tenants et les aboutissants. Je veux parler du troscud de Gadra.

Elle se tourna vers le vieux chef de Maigh Eo qui se leva à nouveau.

— Dans la mesure où vous êtes informée du déroulement et des conditions d'un jeûne rituel, soeur Fidelma, vous savez très bien que vous ne me détournerez pas de mon devoir.

— Naturellement. Mais vous avez entendu comme moi que l'abbé Cild a perdu la raison. La loi du Do Brethaibh Gaire, dont l'objet est de protéger la communauté des fous, et les fous de la communauté, affirme que vous ne pouvez jeûner contre un malade.

Elle s'était adressée à Gadra en celte tandis qu'Eadulf traduisait.

Gadra ne s'émut point.

— Même si la preuve était apportée que Cild a perdu la raison, cela n'affecterait en rien mon dessein.

— Comment cela ? demanda Fidelma qui connaissait très bien les textes, mais voulait que Gadra explique la loi à l'assemblée.

— Le crime commis contre ma fille Gélgeis l'a été alors qu'il jouissait de toutes ses facultés. Donc il était légalement responsable et la question des compensations pour la mort de ma fille est toujours valide.

— Mais un dásarchtarch

— Fidelma avait utilisé le terme légal pour une personne démente sujette à de violentes sautes d'humeur – n'est pas responsable.

— Vous oubliez que sa famille l'est. Et dans le cas qui nous

intéresse, la communauté de cette abbaye est considérée comme la famille de l'abbé Cild. Il lui revient donc de me dédommager pour la mort de ma fille. Si elle refuse, mon jeûne rituel se retournera contre la congrégation et s'il le faut, je jeûnerai jusqu'à en périr.

Fidelma secoua la tête.

— Je n'ai jamais vu un homme courtiser la mort avec autant d'obstination, Gadra.

Aldhere se leva, son habituel sourire cynique aux lèvres.

— Mon frère Cild aura au moins pris une bonne décision dans sa vie. Il est entré en religion et l'Église est devenue sa famille. Donc, d'après vos lois, je suis dispensé du paiement de toute compensation pour ses actes.

— La loi est bien telle que l'a énoncée Gadra, apparemment décidé à poursuivre son troscud sans tenir compte des conséquences néfastes qu'il entraînera.

Garb se leva.

— Mon père vous a déjà répondu sur ce point. Et même si le meurtrier cherche maintenant refuge dans les replis les plus sombres de son esprit, cela ne nous autorise en rien à le déclarer irresponsable.

— Imaginons que la jeune fille poignardée par l'abbé en proie à une crise de démence soit Gélgeis, intervint Eadulf pour le plus grand déplaisir de Fidelma. Cela signifierait que Gélgeis avait mis en scène sa propre mort pour poursuivre un but connu d'elle seule.

Un profond silence accueillit cette déclaration. Puis Garb se mit à ricaner.

— Si une allégation aussi ridicule était prouvée, Cild ne serait pas responsable devant la loi, est-ce à cela que vous voulez en venir ?

Devant le visage réprobateur de Fidelma, Eadulf tenta de se rattraper.

— Ceci n'était qu'une hypothèse, Garb.

— Une hypothèse cruelle quand nous connaissons les faits ! Je vais tout de même y répondre. Dans une telle éventualité, Cild aurait assassiné ma soeur, que ce crime ait eu lieu hier soir ou l'an passé. Les demandes de compensations demeureraient inchangées.

La chapelle se mit à bourdonner de murmures scandalisés.

— Fidelma, intervint Sigeric, cherchiez-vous à prouver que Gélgeis était encore en vie jusqu'à la nuit dernière et qu'elle aurait fomenté un complot ? Et dans quel but ? Conduire Cild à la folie ?

— Je voudrais démontrer que l'abbaye était hantée par une personne en chair et en os et non un fantôme, répondit Fidelma avec calme. Cependant, j'ignore encore son identité. Cild, dont la santé mentale est mise en doute, était convaincu qu'il s'agissait de son épouse. Quant à nous, il ne nous reste plus qu'à découvrir le vrai nom de la victime.

Sigeric était abasourdi.

— La vision de celle qui l'obsédait a certainement aggravé la démence de l'abbé, poursuivit Fidelma. Cild avait l'esprit dérangé et cela depuis longtemps. Aldhere disait la vérité lorsqu'il parlait des crises de rage de son frère quand il était jeune homme. Cela explique que leur père l'ait déshérité, car il doutait des facultés de son fils aîné. Comment cette folie a-t-elle commencé, quel mal le possède ? Je l'ignore. La feuille d'un arbre qui jaunit et tombe n'est jamais isolée. L'arbre tout entier est touché par la maladie. Voilà pourquoi il nous faudrait commencer par étudier les comportements des membres de la famille dans son ensemble.

Aldhere eut un rire bref.

— Vous ne découvrirez aucune bizarrerie chez moi, ma soeur.

— Nous vous croyons sur parole... enfin pour l'instant, répliqua Fidelma avec un sourire glacial. Pour en revenir à Cild, son état s'aggravait avec le temps. Quand il commença à voir les prétendues apparitions de son épouse, le mal empira et il sombra peu à peu dans les abîmes de la démence.

Sigeric hocha la tête.

— Et quand il en a eu l'opportunité, il a frappé cette jeune fille.

— Exactement. Il découvrit Lioba ici même et il lui porta plusieurs coups de couteau dans la pénombre.

Fidelma chercha les regards des membres de l'assistance.

— Il nous faut maintenant résoudre un point essentiel.

— Lequel ? demanda Sigeric.

— Quelqu'un a organisé la mise en scène de ces apparitions. Au cours de cette période de l'année que vous appeliez la fête de Yuletide avant de vous convertir au christianisme, les personnes défunes étaient censées revenir sur terre pour se venger des vivants. Ces apparitions ont donc été agencées à dessein : quelqu'un fomentait la chute de Cild.

Il se fit un profond silence.

Fidelma, qui avait repéré Higbald dans l'assemblée, se tourna vers lui avec solennité. Il fronça les sourcils d'un air fâché.

— Pourquoi me fixez-vous avec autant d'insistance, ma soeur ?

— La nuit dernière, Lioba a pénétré dans l'abbaye pour y retrouver quelqu'un près de la chapelle. Vous, frère Higbald.

L'apothicaire plissa les paupières.

— Comment pouvez-vous affirmer une chose pareille ?

— Vous connaissiez très bien Lioba.

— Je n'étais pas le seul, répliqua l'apothicaire d'un ton sec. Elle vendait son corps au plus offrant.

Frère Willibrod s'élança avec une telle fougue qu'Eadulf eut tout juste le temps de le rattraper avant qu'il ne s'en prenne à Higbald. Il

tordit le bras du dominus pour le ramener à son siège et lui souffla à l'oreille :

— Contrôlez-vous, Willibrod. Notre but est de mettre la vérité au jour, aussi déplaisante soit-elle à vos yeux. Si vous ne vous tenez pas tranquille, je vous ferai expulser de cette enceinte.

Quand l'ordre fut rétabli, Fidelma reprit :

— Lioba se vendait peut-être à d'autres mais pas à vous, Higbald. Elle entretenait avec vous une relation d'un autre ordre. Pour quelles raisons ?

L'apothicaire afficha un air détaché.

— Je ne comprends rien à vos insinuations.

— Laissez-moi vous éclairer. Vous nous avez persuadés, Eadulf et moi-même, de quitter l'abbaye en nous affirmant qu'elle était menacée par une bande armée. Or c'était faux. Lioba, accompagnée de guerriers, nous attendait à l'une des entrées des galeries où vous pensiez nous surprendre. Grâce à la méprise d'Eadulf qui avait oublié vos instructions, nous avons suivi une autre voie.

Higbald leva les yeux au ciel sans rien répondre.

— Lioba faisait également partie de votre escorte quand vous vous êtes rendu à un rendez-vous avec Cild et Willibrod avant-hier. Cild avait fui. C'est alors que vous avez convenu avec Lioba de la retrouver à l'abbaye la nuit dernière.

Sigeric changea de position.

— Vos explications manquent de précision et j'ai des difficultés à vous suivre, Fidelma.

— Très bien, je vais être plus claire.

À cet instant la porte de la chapelle s'ouvrit avec fracas sur un des frères. Il se tordait les mains et sa détresse le rendait presque comique.

— L'abbé ! L'abbé s'est enfui de ses appartements !

CHAPITRE XIX

Cette annonce fut suivie d'un brouhaha tandis que Sigeric se démenait pour rétablir l'ordre. Ses efforts cependant furent réduits à néant quand Garb bondit de son siège en hurlant :

— La bête s'est échappée ! Mais Cild ne parviendra pas si facilement à se soustraire à la justice !

Puis, suivi de quelques guerriers, le jeune homme quitta la chapelle, ignorant les appels de Sigeric qui le sommait de rester. Tout le monde était consterné.

Quant à Fidelma, elle avait du mal à contenir sa colère devant le tour que prenaient les événements. On s'agitait dans tous les sens et le tumulte empêchait Sigeric d'intervenir. Ce dernier, accompagné d'Eadulf et de Fidelma, se dirigea vers le religieux qui se tenait près de la porte.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il d'une voix forte, cherchant à dominer le vacarme.

L'autre agita les mains pour manifester son désarroi.

— Je ne suis pas responsable, seigneur...

— Mais encore ? tonna Sigeric.

— J'ai été abusé, se plaignit l'homme d'un air geignard. Je croyais que l'abbé Cild s'était endormi et j'en ai profité pour me rendre aux latrines mais, à mon retour, il avait disparu. Je me suis précipité dehors et je l'ai vu qui s'enfuyait à cheval.

— Par les blessures de Thor ! s'écria Sigeric. Quelle direction a-t-il prise ?

— Celle d'Hob's Mire.

Ils se hâtèrent de rejoindre la cour principale. Ce fut pour voir disparaître les guerriers irlandais qui, ayant enfourché leurs chevaux, passaient les portes du monastère dans un bruit de tonnerre.

Sigeric se tourna vers Werferth.

— Rejoignez-les et assurez-vous qu'ils ne font pas de mal à l'abbé si jamais ils le capturent.

Gadra, qui venait de les rejoindre en compagnie de frère Laisre, dit d'une voix douce :

— Mon fils ne touchera pas à un seul cheveu de Cild, il y est

contraint par le troscud. À l'heure qu'il est, toute agression sur la personne de l'abbé est interdite. Soeur Fidelma, dites au Saxon que je ne mens pas.

— Gadra a raison, confirma Fidelma. Une fois que le troscud est engagé, les deux parties doivent suspendre les hostilités jusqu'à ce qu'un arbitrage soit prononcé.

Werferth, qui avait déjà sauté sur son étalon, disparut à son tour.

Fidelma claqua la langue.

— Cela est très contrariant.

Sigeric acquiesça.

— Si je me souviens bien, vous vous apprêtiez à accuser un des frères ici présent...

— Frère Higbald, l'apothicaire, intervint Eadulf. Lui et Lioba étaient impliqués dans un complot.

Fidelma se retourna soudain et se mit à courir en direction de la chapelle, les autres sur les talons. Comme elle l'avait soupçonné, Higbald avait disparu, de même que Beornwulf et six jeunes religieux. Elle tapa du pied en poussant une exclamation de dépit.

— Combien de gardes vous reste-t-il, Sigeric ?

— Werferth s'est lancé seul à la poursuite des Irlandais, il me reste donc trois gardes et mon cocher, qui ne connaît rien au maniement des armes. À vous entendre, nous serions menacés d'un grand danger. Quel est-il donc ?

Fidelma l'ignore et se tourna vers Gadra.

— Et vous ? Combien de guerriers ?

— Deux hommes appartenant à ma garde personnelle. Mon fils est parti avec les autres. Que se passe-t-il, soeur Fidelma ?

— Higbald a l'intention de nous réduire à sa merci. C'est un Mercien, de même que les six jeunes gens qui l'ont suivi. Beornwulf fait partie du lot.

Sigeric était figé sur place.

— Je ne comprends pas. Que viennent-ils faire dans cette abbaye ?

— C'est facile à expliquer. Votre voisin, Wulfhere de Mercie, essaye de reconquérir ce royaume. Ayant eu vent des dissensions entre Cild et Aldhere, il a envoyé ici quelques-uns de ses hommes, commandés par Higbald. Ce dernier était chargé d'exaspérer les tensions afin que le roi Ealdwulf soit contraint d'intervenir avec une armée...

— C'est exactement ce que le roi prévoit de faire. Voilà pourquoi il m'a demandé de répondre à la requête de Botulf et de prévenir Cild et Aldhere que, s'ils continuaient à susciter des troubles, il se chargerait de les mettre d'accord.

— Higbald et ses complices se sont introduits dans cette abbaye

en se faisant passer pour des religieux. C'était un excellent déguisement et un lieu idéal pour attiser les conflits. Comme le monastère est une ancienne forteresse, ils décidèrent d'entreposer leurs armes dans une des salles des sous-sols, qui regorgent de galeries inexplorées. Botulf avait tout découvert, et il a été tué par Higbald ou un de ses hommes avant qu'il puisse révéler la supercherie. On a trouvé son corps devant la porte de la crypte.

— Cela expliquerait que Botulf ait fait appel à vous ?

— Sa découverte de la cache de Higbald est purement fortuite. S'il a envoyé un message à Eadulf, c'est uniquement à cause du troscud.

— Mais quand vous vous apprêtiez à accuser Higbald de conspiration...

— J'espérais l'amener à reconnaître qu'il était l'instigateur d'un complot et pour finir... il nous en a donné la preuve en s'enfuyant. Quand plusieurs des hommes d'Aldhere ont été assassinés il y a deux jours, des indices ont été semés afin que l'on rejette la culpabilité de ces actes sur les religieux du monastère. Higbald avait mené plusieurs attaques dans la région, laissant à chaque fois des objets qui, orienteraient les soupçons sur Cild ou sur Aldhere. La dernière action qu'il avait prévue pour amener le roi Ealdwulf à intervenir contre Aldhere consistait à assassiner l'abbé Cild et quelques moines. Il leur a envoyé un message les invitant à se rendre dans un endroit situé non loin d'ici, où il avait l'intention de les faire tomber dans un piège dont ils ne sortiraient pas vivants. Mais Cild s'est enfui, effrayé par ce qu'il avait pris pour le fantôme de sa femme errant dans les marais. Et Higbald est arrivé trop tard au rendez-vous en compagnie de Lioba.

— Mais comment le savez-vous ? s'étonna Sigeric.

— Nous étions là, cachés, et nous avons assisté à toute la scène.

— Et donc ce traquenard...

— Visait à s'assurer que ce massacre provoquerait des violences incontrôlables. S'ils avaient réussi, cela aurait entraîné une réaction du roi Ealdwulf. Il se serait déplacé avec une petite troupe, suffisamment importante pour venir à bout de la résistance d'Aldhere, mais insuffisante pour soutenir une attaque de l'armée de Wulfhere de Mercie. Le roi Ealdwulf aurait été tué et le royaume serait tombé dans les mains de Wulfhere.

— Il vous reste encore à prouver ce que vous avancez, objecta Sigeric.

— J'entends bien y parvenir. Mais maintenant qu'Higbald et ses hommes sont partis récupérer leurs armes, j'estime que nous sommes en grand danger.

Sigeric comprenait maintenant pourquoi Fidelma s'inquiétait du nombre de guerriers disponibles. Il jeta un rapide coup d'oeil à Gadra.

— Eh bien, Gadra, vous joindrez-vous à moi pour nous défendre contre Higbald ?

Quand frère Laisre traduisit cette requête, le vieux chef secoua la tête.

— Cette querelle avec la Mercie ne me concerne en rien.

Le visage de Sigeric s'allongea.

— Je suis avec vous ! s'écria Mul.

Il s'avança en brandissant une faucille qui, dans ses mains, produisait un certain effet.

— Vous ne m'avez rien demandé, intervint Aldhere qui se tenait derrière eux. Je dispose pourtant de six hommes et si Higbald et ses guerriers sont responsables de l'assassinat de Wiglaf et de mes compagnons, alors je suis des vôtres.

— Il m'est impossible d'enrôler des hors-la-loi, protesta Sigeric.

— Ce n'est pas le moment de tergiverser, s'énerva Fidelma. Nous devons retrouver Higbald, sinon c'est lui qui nous trouvera.

Le vieil homme hésita un instant et haussa les épaules.

— Quand le diable conduit, il faut se soumettre à sa loi, grommela-t-il. Nous allons fouiller l'abbaye. Par où commencer ?

— La salle où ils dissimulent leurs armes, suggéra aussitôt Eadulf.

Gadra, son escorte et les religieux qui restaient se retranchèrent dans la chapelle tandis que Fidelma et Eadulf conduisaient les autres à l'hôtellerie, puis dans les galeries. Ils avaient failli passer par la crypte qui menait directement aux souterrains, mais y avaient renoncé, craignant qu'Higbald ne leur ait tendu une embuscade. Le petit groupe progressait avec lenteur et, quand ils pénétrèrent dans la salle, encore éclairée, ce fut pour constater qu'elle avait été vidée, à l'exception de quelques objets, éparpillés çà et là. Eadulf désigna l'emblème mercien à Sigeric.

— Vous croyez qu'ils ont l'intention de prendre l'abbaye d'assaut ? demanda Aldhere.

— Je ne le pense pas, en tout cas pas pour l'instant, répondit Fidelma. Higbald ne dispose que de six hommes et il ignore combien de personnes nous avons ralliées. À mon avis, il va se retirer en terrain sûr pour réfléchir à sa prochaine action.

Aldhere eut un rire bref.

— Alors, je vais me lancer à ses trousses, il ne doit pas être bien loin.

Fidelma secoua la tête avec fermeté.

— Le moment n'est pas encore venu, Aldhere. S'il a anticipé votre réaction, il nous attend embusqué quelque part. Et rappelez-vous qu'il a d'excellents archers à son service, les corps de Wiglaf et de ses compagnons nous l'ont prouvé. Pour l'instant, contentons-nous de nous mettre à l'abri. De plus, nous n'avons pas encore fait toute la

lumière sur les mystères qui empoisonnent l'abbaye d'Aldred. En esquivant une attaque surprise, nous disposerons d'un peu de temps pour conclure nos délibérations dans la chapelle.

Le hors-la-loi haussa les épaules avec nonchalance.

— Comme il vous plaira, ma soeur. Plus vite cet imbroglio sera résolu, mieux cela vaudra pour moi, car, d'après ce que j'ai cru comprendre, cela ne m'apportera aucun bénéfice. Sigeric persistera à me déclarer coupable, quelle que soit l'issue de cette audience.

Sigeric se garda bien de répondre à cette pique. Ils regagnèrent la cour principale de l'abbaye et, à l'instant où ils y parvenaient, Garb et ses hommes, accompagnés de Werferth, franchissaient les portes. Ils affichaient des mines lugubres. Cild n'était pas avec eux, mais ils avaient ramené un cheval sans cavalier.

Garb s'adressa à Fidelma.

— L'abbé est mort, dit-il avec brusquerie.

Quand Fidelma traduisit ce qu'il venait d'annoncer, Aldhere émit une exclamation rauque.

— Que s'est-il passé ? demanda Sigeric sur un ton menaçant. Un de vos hommes l'aurait-il exécuté ? Je croyais que vos lois l'interdisaient ?

— Personne n'a porté la main sur lui, répliqua vertement Garb.

Werferth, qui avait mis pied à terre, le confirma.

— Seigneur Sigeric, nous avons chevauché derrière l'abbé qui se dirigeait vers les marécages, non loin d'ici. Nous n'avons pas eu le temps de le rattraper : il a sauté de son cheval et s'est précipité dans un marais.

Il eut un geste d'impuissance.

— Nous l'avons vu disparaître, aspiré par l'eau et la boue.

Sigeric poussa un profond soupir.

— Donc l'abbé Cild est mort par sa propre volonté ?

— Lui seul en est responsable.

— Il a voulu rejoindre Gélgeis dans les terres mouvantes qui l'ont engloutie, déclara Garb.

— Hob's Mire. Une juste fin, une juste fin...

C'était la voix douloureuse de frère Willibrod, qui les avait rejoints.

— Une mort trop douce pour un meurtrier, répliqua Garb. Je vais rapporter ces derniers développements à mon père.

Sur ces mots, il s'engouffra dans la chapelle, suivi de ses compagnons.

Fidelma s'adressa à Werferth.

— Vous êtes certain que c'est bien Cild que vous avez vu ? Il n'existe aucune possibilité qu'il ait pu s'extraire d'Hob's Mire ?

Le guerrier jeta un coup d'oeil anxieux à Sigeric qui l'autorisa à

répondre d'un hochement de tête.

— Non, vous avez ma parole. Le temps que l'étranger et moi-même parvenions au bord du marécage, seules les bulles à la surface du bourbier marquaient l'endroit où il avait disparu.

— Très bien, dit Sigeric. Vous êtes un bon pisteur, Werferth. Maintenant, j'aimerais que vous partiez seul sur la trace de six hommes qui nous ont quittés il y a peu. Ils sont partis de derrière l'abbaye. Ce sont des guerriers merciens avec Higbald à leur tête, je veux savoir où ils sont ou quelle direction ils ont prise. Soyez vigilant, ils préparent peut-être une attaque contre nous tout en guettant d'éventuels poursuivants.

Si Werferth était surpris, il n'en montra rien et se remit aussitôt en selle.

Aldhere les regardait avec un sourire forcé. Difficile de savoir l'effet que le suicide de son frère avait produit sur lui.

— Donc Cild a eu la fin qu'il méritait, c'est bien cela ? lança-t-il. Dans ce cas, je n'ai plus aucune raison de m'attarder ici.

Fidelma le fixa d'un air froid.

— Au contraire. Nous n'avons pas fini de résoudre les mystères qui nous entourent et nous aurons peut-être besoin de vos lumières. Retournez dans la chapelle, je vous prie.

Aldhere leva les yeux au ciel et obtempéra, suivi à distance par Fidelma, Eadulf et Sigeric.

— La mort de Cild met-elle fin à la menace de troscud de Gadra ? demanda Eadulf à sa compagne.

— Non. Mais la vérité devrait finir par se manifester, même si Gadra risque de la trouver amère.

Sur ces paroles sibyllines, ils pénétrèrent dans la chapelle et reprirent leurs places. L'assemblée était agitée.

— Gadra ! s'écria Fidelma pour ramener le silence. Vous venez d'apprendre que Cild, poussé par la folie, s'est jeté dans Hob's Mire. Êtes-vous prêt à annuler votre troscud ?

Gadra se leva.

— Il a mis un terme à une existence vile et méprisable et je vous avoue que je réagis à son geste avec une certaine satisfaction. Cependant, tout cela ne me rendra pas ma fille. Je vous ai déjà expliqué que, dans la mesure où Cild n'est plus en état de me verser son prix de l'honneur, l'abbaye est tenue de le faire à sa place. Le troscud tient toujours tant qu'on ne m'aura pas dédommagé.

— Vous êtes un homme dur, Gadra, soupira Fidelma.

— Je suis Gadra des Uí Briúin, chef de Maigh Eo ! répliqua l'autre avec dignité.

— Très bien.

Fidelma marqua une pause.

— Je vous ai avertis que je procéderaï par étapes successives. Seigneur Sigeric, voulez-vous nous accompagner dans la crypte où a été déposé le cadavre de la jeune fille assassinée par Cild ?

Le vieil homme, qui avait depuis longtemps renoncé à comprendre la stratégie de Fidelma, se leva sans un mot.

— Gadra, Garb, je veux aussi que vous m'accompagniez, ainsi que frère Willibrod et frère Redwald qui ont tous deux connu Gélgeis et la jeune fille du nom de Lioba.

Eadulf reçut pour instructions de veiller à ce que personne ne quitte la chapelle en l'absence du petit groupe.

Ils s'engagèrent dans l'escalier qui menait à la crypte. Le corps avait été étendu sur une dalle de pierre en attendant sa mise en terre.

En voyant le pâle visage et la chevelure d'un blond tirant vers le roux, Gadra et Garb poussèrent une exclamation étouffée.

— Par le... murmura Gadra en s'avançant à grandes enjambées.

Puis il s'arrêta net.

— J'aurais pourtant juré... Fidelma, si vous vous imaginiez qu'il s'agissait de ma fille, vous aviez tort. J'ignore l'identité de cette malheureuse, mais elle n'est pas Gélgeis.

Frère Redwald, poussé par Fidelma, se pencha à son tour sur le visage livide. Il était cramoisi.

— Eh bien ? lui demanda Fidelma d'une voix pressante.

— Dans l'ombre, j'en aurais pourtant mis ma main au feu... elle lui ressemble beaucoup. Peut-être ai-je exagéré cette ressemblance quand elle se penchait sur vous dans la chambre ?

— Donc, ce n'est pas Gélgeis telle que vous la revoyez dans votre souvenir ?

Le garçon secoua la tête et Fidelma se tourna vers frère Willibrod.

— Quant à vous, pouvez-vous nous confirmer qu'il s'agit bien de Lioba ?

Frère Willibrod faisait de son mieux pour maîtriser son émotion, mais ses lèvres tremblaient.

— C'est Lioba, murmura-t-il dans un sanglot, une femme très différente de Gélgeis. Je l'aimais. Et maintenant partons d'ici et je vous dirai tout ce que vous désirez savoir.

De retour dans la chapelle, Fidelma reprit la parole.

— Nous avons maintenant acquis la certitude que cette fille s'appelle Lioba et qu'elle ne présentait qu'une ressemblance superficielle avec Gélgeis. N'est-ce pas, frère Willibrod ?

Ce dernier garda les yeux fixés sur le sol tandis que les autres regagnaient leurs places.

— Plusieurs personnes dans cette abbaye connaissaient Lioba, fille d'un fermier vivant dans les collines derrière l'abbaye. Sa mère avait été réduite en esclavage après une attaque sur les rivages d'Éireann.

— Elle parlait le saxon et le celte d'Irlande ? s'enquit Eadulf.

Frère Willibrod hocha la tête.

— Et vous avez été son amant, rompant ainsi le vœu de chasteté que l'abbé Cild vous avait arraché ?

Le dominus acquiesça une fois de plus d'un air gêné et, sur un geste de Fidelma l'invitant à la relayer, Eadulf demanda :

— Elle venait souvent à l'abbaye ?

— Pas très souvent. Mais nous avions l'habitude de nous retrouver dans la cabane de son père, dans les bois.

— Et maintenant, réfléchissez bien à la question que je vais vous poser et ne laissez pas vos émotions vous submerger. Vous éprouviez de tendres sentiments pour la victime, n'est-ce pas ?

Un éclair passa dans les yeux de Willibrod.

— Oui, avoua-t-il.

— De quoi parliez-vous avec Lioba ? S'intéressait-elle à ce qui se passait à l'abbaye ? À quelqu'un en particulier ?

— Qu'allez-vous vous imaginer ? s'écria le moine avec colère.

— Je vais vous le dire, répondit Eadulf d'un ton posé. Certains prétendent que Lioba vendait ses faveurs non seulement aux frères, mais aussi aux hommes d'Aldhere.

— C'est un mensonge éhonté ! s'écria le dominus. Elle m'aimait. Bien sûr, je lui faisais de petits cadeaux, elle était seule et il fallait bien qu'elle vive, mais je vous interdis de suggérer qu'elle... qu'elle était...

Il fondit en larmes.

— Allons, frère Willibrod, n'est-il pas vrai que Lioba posait beaucoup de questions sur la vie au monastère ?

Comme il ne recevait aucune réponse, Eadulf se tourna brusquement vers Aldhere.

— Votre opinion sur Lioba est radicalement différente de celle de frère Willibrod. Comment l'expliquez-vous ?

Aldhere se gratta la gorge.

— Il est exact que cette fille vendait ses charmes à mes hommes.

Frère Willibrod serra les poings, poussa un cri pitoyable et enfouit son visage dans ses mains en sanglotant de plus belle.

— Aviez-vous remarqué que Lioba faisait parler vos hommes ?

L'expression qui se peignit sur la figure d'Aldhere se passait de commentaires.

Fidelma s'adressa alors à frère Redwald.

— Vous avez raconté à l'abbé Cild qu'en rentrant dans ma chambre alors que j'avais la fièvre, vous aviez vu Gélgeis penchée sur moi. Vous avez juré la reconnaître parce qu'elle vous avait soigné quand vous étiez au plus mal. Tout bien réfléchi, cette silhouette n'était-elle pas celle de Lioba ?

Redwald se leva tout en se croisant les doigts d'un air embarrassé.

— Ce matin, je me suis trompé en prenant Lioba pour Gélgeis, dit-il d'une voix hésitante.

— Et ?

— Alors la personne que j'ai aperçue dans votre chambre était certainement Lioba. J'étais pourtant sûr d'avoir vu Gélgeis mais, ce soir-là, il faisait sombre dans la pièce et j'ai dû me tromper.

Sigeric se renversa sur son siège en se frottant le menton.

— En résumé, cette fille présentant une vague ressemblance avec Gélgeis a été aperçue à plusieurs reprises dans l'abbaye. La croyant hantée, l'abbé Cild en a perdu la raison et il aurait tué Lioba dans un accès de folie.

— Maintenant que Cild est mort, intervint Aldhere sur un ton ironique, et que l'abbaye doit payer une compensation à ce prince étranger pour empêcher une guerre, je suppose qu'on a fait le tour de l'affaire ?

— Il nous reste à étudier les vils agissements de Higbald, rétorqua Sigeric, dont j'ai appris qu'il fomentait dans l'ombre un complot pour mettre le pays à feu et à sang.

— Il est responsable de nombreux meurtres attribués à Cild, renchérit Fidelma.

— Comment cela ?

Garb, qui venait d'apprendre de la bouche de son père ce qui s'était passé pendant son absence, se dressa de toute sa hauteur.

— Vous ne suggérez tout de même pas que c'est Higbald qui a assassiné Gélgeis ?

Fidelma secoua la tête avec tristesse.

— Je n'ai rien dit de tel, Garb. Cild était responsable de l'exécution de frère Pol et de nombreux moines, et même de soeurs qui refusaient de suivre la règle de Rome. Je l'ai aussi soupçonné d'avoir fait assassiner frère Botulf. Botulf avait été informé du projet de troscud de Gadra. Après le meurtre de frère Pol, il servait d'intermédiaire avec la communauté irlandaise et il avait donc été informé de l'heure et du jour où Garb arriverait à l'abbaye pour annoncer le jeûne rituel. Voilà pourquoi il avait envoyé un message à frère Eadulf à Cantorbéry, lui demandant de le rejoindre au monastère avant cette heure.

— Il souhaitait que je le renseigne, ainsi que la communauté, sur les lois s'appliquant au troscud, précisa Eadulf.

— Ce n'est pourtant pas l'annonce du troscud, ni le rôle que Botulf jouait auprès de Garb qui ont provoqué sa mort. Il commençait à se douter qu'Higbald n'était pas celui qu'il prétendait. La nuit avant notre arrivée, Botulf découvrit où les Merciens dissimulaient leurs armes. Surpris par Higbald ou l'un de ses hommes, il fut tué. Puis on

déposa son corps dans la cour où donne cette chapelle.

— Avez-vous des témoins de ce que vous avancez ? demanda Sigeric.

— Non. Mais je possède néanmoins deux éléments de preuve, dont un document écrit de la main de Botulf.

Eadulf montra le morceau de parchemin trouvé dans la cellule de son ami.

— Je suis certain que frère Willibrod se souviendra dans quelles circonstances j'ai fouillé la sacoche à livres de Botulf. Ceci se trouvait tout au fond. Il reconnaîtra l'écriture de mon ami.

— Ce fragment nous apprend plusieurs choses, reprit Fidelma. Il se termine par une citation des Proverbes et précise que le fils de Bretta devient fou. De toute évidence une référence à Cild. Plus important, Botulf note qu'il attend Eadulf.

Eadulf tendit le papier à Sigeric.

Ce dernier lut à haute voix le latin avec une facilité qui surprit Fidelma. Bien que païen, le grand intendant semblait parfaitement maîtriser cette langue.

— Avec l'aide de Dieu, mon ami sera bientôt ici...

Sigeric fronça les sourcils.

— C'est à vous qu'il faisait allusion, Eadulf ?

Le moine acquiesça et Sigeric continua sa lecture :

— N'est-il pas écrit que la compassion est le pilier de la justice ? Le Mercien semble l'avoir oublié. Nous serons détruits par les hommes...

Le vieil homme marqua une pause.

— Cette dernière réflexion se référerait à notre affaire ?

— Eadulf et moi étions un peu perdus, lui avoua Fidelma. Nous avons déchiffré « les hommes des marais », ce qui nous avait orientés vers les hors-la-loi d'Aldhere. Mais nous nous étions trompés. Botulf a écrit : « Nous serons détruits par les hommes de mars. »

Sigeric haussa les sourcils.

— Mais oui ! Mars est la traduction littérale de Mercie.

Fidelma lui sourit.

— Eadulf, quoi d'autre ?

— Cette réflexion est précédée par une remarque sur les apparences auxquelles il ne faut pas se fier. En somme, Higbald n'est pas plus un religieux qu'Aldhere un saint.

— Si Higbald est fait prisonnier, nous l'interrogerons sur ce point, dit Sigeric. Mais n'aviez-vous pas parlé d'une autre preuve ?

Fidelma hocha la tête.

— J'ai dit que Botulf avait été assassiné dans la salle où Higbald et ses hommes gardaient leurs armes. Vous trouverez des traces de sang qui vont de cette pièce souterraine à la crypte, où Eadulf a

ramassé la bourse de Botulf. Elle avait été arrachée de sa ceinture, soit au moment du meurtre, soit quand on a déplacé le corps.

— Donc le complot de Higbald avait été découvert, mais il n'était pas lié au conflit entre l'abbé Cild et son frère Aldhere ?

— Il l'était dans la mesure où Higbald pouvait l'utiliser à ses propres fins.

Gadra se leva.

— Tout cela ne me concerne en rien. Une fois de plus, j'en appelle à la congrégation de cette abbaye qui me doit des compensations pour le meurtre de ma fille – qui a été tuée par l'abbé. Si ma requête n'est pas satisfaite, le troscud commencera en temps et heure, et les personnes présentes seront responsables des conséquences inéluctables de ce rituel.

Il se tourna vers les portes tandis que Garb et ses hommes se levaient à leur tour.

— Attendez, Gadra de Maigh Eo ! s'écria Fidelma d'un ton impérieux.

Le vieux chef se figea.

— Je regrette d'être obligée d'en arriver là, Gadra, mais votre détermination m'y oblige.

Tout le monde était suspendu à ses lèvres.

— Vous aviez raison en jugeant que votre fille Gélgeis avait commis une erreur en s'enfuyant avec Cild. Peu de temps après vous avoir quitté, elle découvrit l'étendue de sa méprise et elle vous envoya un message. Elle était jeune, exilée dans un pays lointain, son mari la maltraitait... vous savez tout cela.

— Je suis heureux que vous le reconnaissiez, Fidelma.

— On a affirmé que Gélgeis avait trouvé la mort dans Hob's Mire où repose maintenant l'abbé Cild. Cet homme souffrait de graves sautes d'humeur depuis son enfance, sur ce point nous croyons Aldhere sur parole.

Le hors-la-loi s'inclina d'un air moqueur.

— La femme qui hantait l'abbaye ressemblait à Gélgeis, pour le malheur de Cild. Puis il y eut le cadavre du chat noir sacrifié sur l'autel. L'image du fantôme de Gélgeis le poursuivait et, dans sa folie, il a tué Lioba et mis fin à ses jours.

— Nous savons maintenant qu'il ne s'agissait pas d'un spectre mais de Lioba, une jeune fille en chair et en os, dit Sigeric.

— Oui, et nous sommes plusieurs à pouvoir témoigner des apparitions. Hier matin, alors que je m'étais rendue dans les marais en compagnie d'Eadulf et de Mul, j'ai trouvé l'explication d'une de ces manifestations prétendument surnaturelles.

— Mais pourquoi cette fille agissait-elle ainsi avec l'abbé ?

— Pour lui faire payer sa cruauté.

Sigeric se pencha en avant.

— Aurait-il fait preuve de brutalité à l'égard de Lioba ?

— L'autre soir, alors qu'avec Eadulf nous observions l'abbé Cild, frère Willibrod et leur escorte dans les marais, où Higbald les avait attirés afin de les tuer et d'en faire porter le blâme sur Aldhere – souvenez-vous qu'il avait agi de même avec Wiglaf et ses compagnons –, alors, dis-je, que nous observions cette scène, l'image de Gélgeis à cheval est apparue dans les marécages.

— Je l'ai vue ! s'écria Willibrod. Mais il ne s'agissait pas d'une personne ordinaire ! Elle brillait d'une lueur maléfique et c'était bien un fantôme !

— Du tout. Le lendemain matin nous nous sommes rendus à l'endroit exact où s'était produit ce phénomène, et nous y avons relevé des empreintes de cheval. Quant à celle qui s'était prêtée à cette mascarade, elle s'était enduite d'une argile rare qui brille la nuit quand on l'approche d'une lumière quelconque... par exemple celle de l'ignis fatuus.

— Où voulez-vous en venir, Fidelma ? la pressa Sigeric.

— Devant cette scène, Cild prit la fuite, juste avant l'arrivée de Higbald et de ses hommes, accompagnés de Lioba. Donc Lioba était hors de cause. Le jeune Redwald avait raison en affirmant que Lioba ne présentait qu'une ressemblance superficielle avec Gélgeis... et qu'il était absolument certain d'avoir vu Gélgeis se pencher sur moi quand j'avais la fièvre.

Un long silence succéda à cette déclaration.

Fidelma se tourna vers Gadra.

— Gélgeis est vivante. Elle n'a pas péri dans Hob's Mire, mais elle s'est employée avec obstination à se venger de Cild. L'homme qui l'avait réconfortée dans son malheur et auprès duquel elle avait trouvé refuge l'appuyait dans son projet.

Désorienté, Gadra secoua la tête.

— Je ne comprends pas.

— Dites-moi, Aldhere, Botulf vous a-t-il jamais parlé de Mella, la sœur de Gélgeis ? Étiez-vous informé de la nouvelle annoncée à Gélgeis juste avant qu'elle ne quitte l'abbaye, la nuit de sa disparition ?

— De quoi parlez-vous ?

— Botulf ne vous a pas dit que Mella avait été capturée par un marchand d'esclaves saxon et qu'elle avait péri en mer ?

— Non, pourquoi est-ce qu'il aurait...

Aldhere s'interrompit brusquement et Fidelma se tourna vers la femme à ses côtés.

— Je crois qu'il est temps d'enlever votre voile, Gélgeis.

Bertha la Gauloise se leva avec des gestes lents, écarta son voile

où étaient attachées des mèches de cheveux d'un blond couleur de lin qui lui assuraient un déguisement, et Gélgeis apparut, avec son abondante chevelure tirant vers le roux. Elle s'inclina devant Fidelma avec un sourire fielleux.

Le tumulte qui suivit cette brusque révélation mit longtemps à s'apaiser.

— Vous avez un esprit très aiguisé, Fidelma de Cashel. Quand avez-vous compris ?

— Frère Eadulf m'avait signalé que la femme connue sous le nom de Bertha portait une cicatrice sur le bras. Puis Garb nous rapporta que frère Pol avait observé une cicatrice semblable sur le bras de Gélgeis, souvenir d'un coup de fouet donné par Cild à son épouse. C'est alors que j'ai soupçonné la supercherie. Quel but poursuiviez-vous en vous faisant passer pour un fantôme ? Briser Cild et le précipiter dans la démence ?

— Bien que je ne l'aie pas compris à l'époque, son esprit était déjà dérangé quand je l'ai épousé. Tout ce qui l'intéressait dans notre mariage, c'était l'argent et la position qu'il espérait en retirer. Ignorant nos lois, il croyait acquérir ces privilèges en même temps que ma main. Dès qu'il eut compris son erreur, il me révéla sa vraie nature. Il ne m'avait jamais aimée, mais ses égarements ne faisaient qu'empirer avec le temps. Qu'il se soit suicidé n'est à mes yeux qu'un juste châtiment pour le mal qu'il a infligé autour de lui. Quand je me suis décidée à prévenir mon père, je menais avec Cild une existence sinistre et misérable.

Gadra se laissa tomber sur son siège, le visage défait, tandis que Gélgeis le foudroyait du regard.

— J'espérais de tout mon coeur que mon père volerait à mon secours pour me sauver de cette vie affreuse. Mais alors que je le suppliais de venir à mon aide, il m'envoya un message, par l'intermédiaire de frère Pol, qui ne parlait que de devoir, d'obéissance et des rituels de la loi. N'est-ce pas d'ailleurs son unique souci, quand on voit avec quel acharnement il s'accroche à son stupide troscud ? À quoi rime ce jeûne ridicule ? Il use de cette coutume pour fuir la réalité et s'épargner la souffrance des sentiments.

« Chaque jour je priais pour que mon père vienne me délivrer. Oui, j'ai finalement décidé de fuir avec Aldhere. Pourquoi aurais-je dû continuer à subir les conséquences d'un geste irréfléchi ? Dans mon pays, j'aurais pu sans peine obtenir un divorce en accord avec la loi. N'est-il pas vrai, dálaigh ?

Fidelma hocha la tête.

— Il est exact que, chez nous, il existe divers motifs justifiant un divorce, et onze circonstances pour une séparation n'entraînant ni amende ni peine pour les deux époux.

Gélgeis eut un rire bref.

— Chez les Saxons, les femmes ne sont pas autorisées à se séparer de leurs maris. Au lieu de prendre mon parti, mon père est resté les bras croisés et, maintenant, il vient nous embêter avec ses histoires à dormir debout qui ne me concernent en rien.

Fidelma fut peut-être la seule à entendre la plainte d'une enfant abandonnée derrière la froideur de la jeune femme.

— Et vous avez fait la connaissance d'Aldhere ? lui demanda-t-elle.

— Oui, j'ai rencontré Aldhere, avec qui je partageais une violente haine de Cild. Je me suis réfugiée auprès de lui sous le déguisement d'une esclave gauloise. Nous sommes parvenus à convaincre les gens que j'avais péri dans Hob's Mire. Mais quand, récemment, nous avons appris de la bouche de Wiglaf – il le tenait de Botulf – que la folie de Cild ne faisait qu'empirer, nous avons décidé de le pousser dans ses derniers retranchements.

— Botulf savait-il que vous n'étiez pas morte ?

— Botulf, intervint Aldhere, était un vieil ami à moi. Il n'ignorait rien des malheurs de Gélgeis, ni de sa fuite. Il approuvait qu'elle soit venue chercher du réconfort auprès de moi et il a gardé notre secret jusqu'à sa fin tragique.

— Wiglaf m'avait révélé l'existence des galeries dans l'abbaye, poursuivit Gélgeis, et je la mis à profit pour jouer les fantômes.

— Cependant, il me semble indéniable que Cild vous aimait, objecta Eadulf. Sinon, il n'aurait pas été aussi troublé par vos apparitions.

Gélgeis poussa une exclamation de mépris.

— Il était possédé par la peur et rongé par la culpabilité. Dans sa folie, il s'imaginait que les esprits des enfers viendraient le punir.

— Botulf approuvait-il votre comportement ? demanda Eadulf d'un ton incrédule.

Gélgeis secoua la tête.

— Votre ami était un homme très à cheval sur les principes. Non, il ignorait tout de mes plans, mais il ne m'a pas trahie, même quand mon frère Garb est venu annoncer ce projet ridicule de troscud.

— Ridicule ? Nous avons couru de grands dangers pour toi et tu n'as pas cru bon de nous informer que tu étais encore en vie ! explosa Garb.

Gélgeis le fixa avec un petit sourire ironique.

— Ma famille ne s'est pas inquiétée de mon sort... jusqu'au jour où mon décès a été annoncé. Dès cet instant, mon père n'a été obsédé que par l'exécution de son maudit rituel.

Aldhere se leva et prit la main de Gélgeis tandis que ses hommes se regroupaient autour de lui.

— Vous êtes une femme rusée, Fidelma. Et j'ai peine à croire que cette simple histoire de cicatrice vous ait mise sur la voie.

Fidelma fit la grimace.

— Vous avez commis une erreur en prétendant que vous auriez été informé de la mort de Mella par votre belle-soeur. Or l'annonce de sa mort a été faite après la disparition supposée de Gélgeis dans Hob's Mire. À moins que vous ne communiquiez avec les morts, j'en ai déduit que Gélgeis était encore en vie. Du coup, Lioba et Gélgeis ne pouvaient être une seule et même personne, et la mention de la cicatrice par Eadulf n'a fait que confirmer mes soupçons.

Aldhere la considéra d'un air pensif.

— Comme Gélgeis et moi-même ne sommes en rien responsables du sang qui a été versé ici, déclara-t-il enfin, nous allons vous quitter.

— Pour aller où ? s'enquit Eadulf, incapable de réprimer le mouvement de sympathie qui le portait vers le hors-la-loi.

— Dans les marais, pieux gerefa ! Jusqu'à ce que le roi Ealdwulf change d'avis ou ait besoin de nous. Quand les armées de Wulfhre de Mercie franchiront nos frontières, le roi ne manquera pas de faire appel à nous. J'ai été thane de Bretta's Ham et retrouverai bientôt mon titre. Portez ce message de ma part à votre maître, seigneur Sigeric.

Le vieil homme ouvrit la bouche, hésita, et congédia Aldhere d'un geste de la main.

— Un instant, Gélgeis !

La jeune femme se retourna vers Fidelma en fronçant les sourcils.

— Une dernière question. Quand vous êtes apparue à Cild dans les marais l'autre nuit, comment saviez-vous qu'il serait là pour vous voir avec son escorte ?

Cette fois, Gélgeis rit franchement.

— Le grand dalaigh avouerait-il qu'il n'est pas omniscient ?

— Celui qui admet son ignorance est sur la voie de la sagesse.

Gélgeis fit la moue.

— Bien des événements se produisent au gré du hasard. Je me dirigeais vers l'abbaye pour y tourmenter Cild quand j'aperçus une bande de cavaliers. Je saisis cette opportunité, ignorant la présence de Cild. Puis je décidai de rentrer au camp sans forcer ma chance.

— Donc il s'agissait d'une simple coïncidence ?

— Les coïncidences jouent un rôle non négligeable dans notre destinée.

Fidelma hocha la tête.

— Vous êtes devenue très philosophe. Puisse l'avenir vous apporter la paix et le bonheur.

Dans la chapelle, le silence se fit tandis qu'Aldhere, Gélgeis et les hommes qui les accompagnaient se dirigeaient vers la porte de la

chapelle. Pas une fois la jeune femme ne regarda en direction de son père et de son frère.

Eadulf se tourna vers Fidelma.

— Je n'arrive pas à me prononcer en faveur de Gélgeis... ou en sa défaveur, murmura-t-il. Que penses-tu de cette femme ?

Elle lui sourit.

— Tu n'es pas le seul à te poser cette question : Gélgeis suscite la perplexité. À l'abbaye, certains l'appréciaient tandis que d'autres ne pouvaient la supporter. Nous sommes tous des êtres aux multiples facettes, et je suppose que les circonstances ont révélé chez elle les aspects les plus contradictoires de sa personnalité.

Elle jeta un coup d'oeil aux Irlandais et ne put s'empêcher de ressentir de la pitié devant leur désarroi. Ils étaient tassés sur leurs sièges, pâles et défaits, tandis que frère Laisre tapotait avec maladresse le bras du vieux chef.

— Gadra de Maigh Eo, je suppose que vous allez maintenant renoncer au troscud et regagner vos terres ? demanda Fidelma. Je regrette d'avoir été dans l'obligation de provoquer cette confrontation. Mais vous étiez tellement obstiné dans votre désir de vengeance...

— Le troscud est maintenant privé de sens, répondit Garb à la place de son père. Et nous allons effectivement rentrer à Maigh Eo.

Ils quittaient la chapelle quand Werferth fit son entrée et se dirigea vers Sigeric.

— J'ai suivi les traces du Mercien Higbald et de ses hommes. Ils ont fui et se dirigent vers la Mercie.

Sigeric poussa un profond soupir.

— Donc Higbald échappe à notre courroux et ne sera point puni pour ses crimes. Cependant, un épisode de cette triste histoire demeure obscur à mes yeux. Pour quelles raisons a-t-il tenté de vous faire tomber dans un piège ? Cild vous avait accusés de sorcellerie et il ne restait plus qu'à le laisser vous exécuter.

— Higbald avait été envoyé ici pour y provoquer des troubles et des dissensions, expliqua Eadulf. Avec le recul, j'ai compris qu'en me lançant à la poursuite de Cild le matin où il s'était mis en tête de capturer Aldhere, j'ai été sauvé de justesse des mains d'Higbald.

Tout le monde suivait ses explications avec un intérêt soutenu.

— C'est Garb qui nous a appris qu'il m'avait suivi depuis l'abbaye. Si les Irlandais n'avaient pas surpris Higbald, il m'aurait tué pour faire porter la responsabilité de ce crime à Aldhere. Garb m'a très certainement sauvé la vie. Quand Higbald a provoqué ma fuite et celle de soeur Fidelma, il était animé des mêmes intentions. Si Cild avait fait exécuter Fidelma pour sorcellerie et moi pour complicité, cet acte, aussi barbare soit-il, aurait pu passer pour un jugement légitime. Mais si nous étions assassinés hors de l'abbaye, Cild ne pouvait invoquer

aucune excuse. Les désordres et la confusion n'auraient fait que croître. Higbald était un traître et un fort habile manipulateur.

— Peut-être mon chemin croisera-t-il à nouveau le sien, soupira Sigeric. Si la Mercie s'obstine à vouloir nous attaquer, espérons que nos armes viendront à bout de toutes ces intrigues.

Il ne restait plus dans la chapelle qu'une dizaine de religieux conduits par frère Willibrod. Ce dernier, l'oeil rouge et la tête basse, avait recouvré son calme. Le grand intendant lui fit signe de s'avancer.

— Des relents nauséabonds empestent encore cette abbaye, frère Willibrod. Ce n'est pas à moi de juger des mesures à prendre, je m'en référerai à l'évêque du roi Ealdwulf, qui est responsable de votre Église. Je remercie Odin de n'être point chrétien et je me désintéresse des réprimandes qui vous seront adressées. Cependant, je m'étonne qu'aucun rapport sur les événements qui se déroulaient dans cette abbaye livrée à Cild n'ait été envoyé au roi Ealdwulf ou à son évêque.

Frère Willibrod ouvrit la bouche, mais Sigeric le réduisit au silence.

— Gardez vos excuses pour votre supérieur dans la foi. En attendant que des décisions soient prises, vous serez chargé de la direction de ce monastère. J'attends de vous qu'il soit ramené dans le droit chemin.

Sigeric se leva de son siège et s'avança les mains tendues vers Fidelma.

— En un laps de temps aussi bref, vous m'avez beaucoup enseigné, et je regrette mon ignorance quant aux us et coutumes des étrangers. Que votre Dieu vous accompagne en tout lieu, Fidelma. Et vous aussi, frère Eadulf. Vous avez une compagne dont la beauté rivalise avec la sagesse.

Puis le vieil homme quitta la chapelle accompagné de Werferth.

Frère Willibrod se tourna vers les moines et leur donna des ordres tandis que Fidelma et Eadulf s'éclipsaient à leur tour. Quand ils émergèrent dans la cour principale où Mul le fermier les attendait, le jour tombait. Dans une heure, le soleil serait couché.

— Eh bien, je suppose que vous n'avez pas très envie de passer une nouvelle nuit dans cet endroit mal famé ! s'écria Mul. Que diriez-vous d'un bon lit moelleux dans ma ferme, où je vous servirais un repas copieux arrosé de cidre ?

Le couple hochait la tête avec reconnaissance, et Mul leur adressa un large sourire.

— Je vais aller chercher vos poneys. Cela m'étonnerait que vos amis irlandais veuillent les récupérer, ils ont tous regagné Tunstall en grande hâte. Attendez-moi ici, je reviens tout de suite.

Fidelma s'assit sur un banc de pierre et contempla les murs oppressants de l'abbaye.

— Une triste histoire, Eadulf, conclut-elle d'une voix lasse.

— Viendras-tu avec moi à Seaxmund's Ham ? demanda brusquement Eadulf. Tu n'as pas encore vu l'endroit où je suis né. Il n'y a pas grand-chose à admirer, le pauvre Botulf est mort, et il n'y reste plus personne de ma famille. Mais puisque nous sommes si proches...

Fidelma lui sourit avec tendresse.

— Nous irons à Seaxmund's Ham.

— Et ensuite ? demanda-t-il d'un ton hésitant.

— Ensuite ?

Fidelma se mordit la lèvre.

— Je veux retourner dans le royaume de mon frère, car je tiens à ce que mon bébé naisse à Cashel.

- {1} Psaumes 68, 21-22. (N.d.T.)
- {2} Genèse 4, 15. (N.d.T.)
- {3} Exode 21, 23-24. (N.d.T.)
- {4} Samuel 16. 7. (N.d.T.)
- {5} *Lucrèce, De natura rerum.* (N.d.T.)
- {6} Proverbes 6, 27-28. (N.d.T.)
- {7} Péronne, en Picardie. (N.d.T.)
- {8} Proche des îles d'Aran. (N.d.T.)
- {9} Île de Man. Manannán mac Lir est le dieu de la Mer, dans la mythologie celtique. (N.d.T.)
- {10} Dieu de la Poésie chez les Ases, divinités guerrières apparentées à Odin. (N.d.T.)
- {11} Personnification de l'océan. (N.d.T.)
- {12} Qui donnera Easter, Pâques en anglais. (N.d.T.)
- {13} Pâques en latin. (N.d.T.)
- {14} La Pâque en hébreu. (N.d.T.)